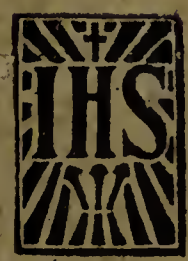
COLLEG. EUROP.
SCIENTI. FRANCISCI
S. SALESII.

Lettres de Jersey

1925

N° unique. — Noël.

IHS



A. M. D. G.

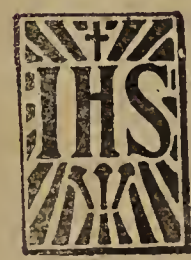
IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER & FILS
WETTEREN (BELGIQUE)

COLLEG. ELROIS.
SANCTI. FRANCISCI
S. SALESII.

Lettres de Jersey

1925

Vol. XXXIX — Nouvelle Série. T. VI



A. M. D. G.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER & FILS
WETTEREN (BELGIQUE)

AVIS

Nos souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à Monsieur l'Éditeur des *Lettres*. Maison Saint-Louis. Saint-Hélier. JERSEY (Iles de la Manche).

DOCUMENTS

LETTRE DU T. R. P. LEDOCHOWSKI

SUR LE ZÈLE DES AMES
A L'EXEMPLE DE S. PIERRE CANISIUS
ET DES BB. MARTYRS CANADIENS

MES RÉVÉRENDS PÈRES ET MES TRÈS CHERS
FRÈRES EN NOTRE-SEIGNEUR,
P. C.

Le grand Jubilé, qui depuis les temps anciens est entré dans les habitudes chrétiennes, « s'appelle aussi », vous le savez, « l'Année Sainte, parce que cette année se commence, se poursuit, s'achève au milieu des cérémonies les plus saintes, et encore parce qu'elle est on ne peut plus apte à promouvoir la sainteté de la vie » (1). Ce n'est point, grâce à Dieu, qu'il se rencontre aucune époque où n'abondent les plus beaux exemples de perfection : la religion chrétienne porte en elle-même la puissance perpétuelle de produire et de nourrir les vertus. Mais en cette période où l'Eglise, mère aimante, nous répète l'avertissement de Saint Paul : « Voici le temps favorable, voici le jour du salut » (2), il se produit certainement un afflux plus abondant des secours de la grâce divine, si nécessairespour pousser les âmes à une plus haute sainteté.

Or, si nous avons l'espoir fondé que cette année sainte apportera à tous les chrétiens des profits spirituels magnifiques, il est bien clair que, voulant suivre de plus près les

(1) Pie XI, Const. Ap. « Infinita Dei misericordia », 29 mai 1924.
(2) II Cor. VI, 2.

traces du divin Roi, nous devons déployer tous nos efforts et tout notre zèle pour puiser, de façon toute spéciale, une large mesure de grâces aux sources du Sacré-Cœur, et pour recueillir des fruits plus abondants de vertus.

Ces dispositions sont encore plus de saison alors que, dans des solennités extraordinaires, tant de serviteurs de Dieu viennent d'obtenir les honneurs des Saints ou des Bienheureux et sont proposés à tous comme des modèles insignes de sainteté. L'Eglise tout entière en éprouve un réconfort de joie immense ; l'épiscopat et le sacerdoce se félicitent à juste titre ; plusieurs familles religieuses tressaillent d'un bonheur profond ; et voici qu'il a plu au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation, de donner aussi à notre petite Compagnie un sujet d'allégresse, un stimulant tout particulier à la perfection évangélique, en lui faisant voir un de ses membres mis solennellement au rang des Saints, et huit au rang des Bienheureux.

Si la sainteté est une de sa nature, elle revêt des formes diverses selon la variété des états et des conditions : « Une étoile diffère en clarté d'une autre étoile » (1). C'est donc un bienfait appréciable de Dieu qu'en cette année sainte, les exemples de S. Pierre Canisius et des Bienheureux Martyrs Canadiens soient venus nous donner à tous, compagnons de Jésus, le moyen spécialement approprié de nous renouveler en esprit, et de ressusciter, comme dit l'Apôtre, la grâce de notre vocation.

Pour obtenir plus pleinement ce résultat, pour rendre à la divine Majesté les actions de grâces que mérite une si grande faveur, j'ai cru devoir, pour ma part et en vertu de ma charge, rappeler dans cette lettre adressée à toute la Compagnie, les exemples de nos saints. Bien qu'ils aient excellé en tout ordre de vertus, il me semble préférable de me borner à parler de leur zèle embrasé pour le salut des âmes, et des vertus sans lesquelles un zèle véritable et parfait ne saurait exister : je veux dire l'union à Dieu, la perpétuelle abnégation de soi-même, la mortification continuelle en toutes choses. Aussi bien cette ardeur apostolique, qui nourrissait et fortifiait en eux les autres vertus, me paraît-elle avoir été en quelque façon la caractéristique de toute leur vie.

(1) I Cor. XV, 41.

I.

Vous le savez, Pères et Frères très chers, le dessein qu'avait la Providence divine d'établir Canisius apôtre de l'Allemagne, se manifesta clairement dès le début de sa vie : « Il naquit,en effet, l'année même où Luther en Allemagne se révoltait ouvertement contre l'Eglise, où Ignace de Loyola, en Espagne, renonçant à la milice terrestre, se déterminait à combattre les combats du Seigneur ; Dieu faisait voir ainsi quels adversaires Canisius aurait à combattre, quel chef il suivrait dans la milice sacrée » (1).

Vous ne l'ignorez pas non plus, lorsque Canisius eut été formé à l'école des Exercices Spirituels par ce maître éminent de vie intérieure qu'était le B. Pierre Lefèvre, et reçu par lui dans la Compagnie, un zèle si intense pour la défense de le religion s'alluma dans son cœur, qu'il fit vœu de ne reculer devant aucun effort pour porter remède, par tous les moyens, aux maux dont souffrait l'Eglise. Telle fut dès lors son unique pensée, son unique ambition, au point que Notre Père Saint Ignace ne crut pas inutile de modérer quelque peu l'ardeur apostolique de Pierre (2).

Consolé et fortifié de lumières célestes, dans la basilique Vaticane, par le Sacré-Cœur de Jésus lui-même, il venait d'émettre sa profession solennelle quand il crut, à plusieurs reprises, s'entendre adresser des paroles : « Voici que je vous envoie au milieu des loups. Allez, prêchez l'Evangile à toute créature » (3). Embrasé de ce désir, excité par cet avertissement Canisius se met en route, parcourt pendant plus de quarante ans la plupart des régions de l'Allemagne, et, par les prédications, les retraites, les controverses, travaille si bien toutes les classes de la société qu'il préserve de l'hérésie plusieurs villes et provinces, ou ramène à la foi catholique celles que l'erreur avait infectées.

Et comme il avait compris quels ravages les mauvais livres produisent dans les âmes, il se porte de tout son zèle, dès les premiers mois de sa vie religieuse, à composer et à

(1) Brev. Rom., 27 avril, IVe Leçon.

(2) Braunsberger, B.P. Canisii Epistolae et Acta, vol. I, p.281. lett. 65.

(3) Cf. *Confessiones* S. Petri Canisii : Braunsberger, vol. I, p. 56.

éditer des œuvres de valeur. Il fut le premier de la Compagnie qui fit imprimer un livre, le premier qui eut l'idée de rassembler un groupe d'écrivains. C'est chose admirable de le voir, au milieu de tant de soucis continuels et de travaux apostoliques, trouver le temps et les forces d'écrire des ouvrages si nombreux et si considérables, que, le premier de notre Compagnie, il a été honoré du titre de Docteur de l'Eglise universelle dans la cérémonie même de la Canonisation. Cette puissance de travail procédait de l'amour dont il était embrasé et qu'il avait puisé abondamment, comme je l'ai indiqué, dans l'intimité du Cœur de Jésus. C'est à la même source qu'il faut faire remonter toutes les autres grandes œuvres de Canisius.

Outre les collèges établis partout pour l'éducation de la jeunesse, il mit tous ses soins à fonder à Rome de manière stable le collège Germanique. Par deux fois il prit part, avec grand honneur, au concile de Trente. Chargé de traiter d'autres affaires ecclésiastiques très importantes, soit au colloque de Worms et dans cinq diètes impériales, soit dans les légations que lui confièrent trois Souverains Pontifes, il s'en acquitta, aidé du secours divin avec un tel succès qu'au témoignage du cardinal Baronius, on pourrait lui appliquer justement ces paroles de l'Apôtre : « On entend faire son éloge dans toutes les Églises pour les services qu'il a rendus à l'Evangile » (1).

Plusieurs se plaisent à le mettre en parallèle avec S. François-Xavier ; le rapprochement est fondé, car il y a plus d'un trait de ressemblance entre ces deux astres étincelants qui, presque à la même époque, ont apparu au ciel de l'Eglise. Tous deux ont puisé dans les Exercices Spirituels de Notre Père S. Ignace des vertus solides et une soif ardente de la gloire de Dieu et du salut des âmes ; tous deux, avec un entrain merveilleux, ont embrassé les plus rudes labeurs pour la foi ; tous deux ont procuré à l'Église des gains considérables, l'un en étendant la foi chez les peuples barbares, l'autre en la rétablissant chez les hérétiques ; tous deux ont mérité le nom d'apôtres : François, apôtre des Indes, Pierre apôtre de l'Allemagne.

(1) II Cor., VIII, 18.

Et pourtant, à vrai dire, ce n'est pas de la seule Allemagne que Canisius a bien mérité, c'est aussi des pays avoisinants, surtout de la Suisse ; il a songé même à la conversion de la Russie ; la préoccupation de porter secours aux autres peuples par prières, par lettres, par toutes autres démarches, apparaît très vive chez lui.

Ce désir actif d'étendre l'Evangile, nous le remarquons chez les Martyrs Canadiens aussi bien que chez Canisius. Ce n'est pas ici le moment de retracer en détail la vie de ces hommes éminents en sainteté, grâce à qui l'Amérique du Nord prend place pour la première fois au Martyrologe ; de dire combien de pays ils ont parcourus à travers des régions non frayées ; quels durs travaux ils ont entrepris ; combien de souffrances ils ont endurées ; avec quel zèle ils ont répandu la semence de la parole divine ; avec quel courage ils ont subi la mort la plus cruelle pour rendre témoignage à leur foi catholique. Cependant je ne puis me refuser la joie de rappeler sur chacun d'eux, à titre d'exemples, quelques menus traits ; ils pourront allumer en nos cœurs cette flamme céleste qui embrasait nos frères généreux.

Voici d'abord le Bienheureux Jean de Brébeuf, l'apôtre des Hurons. Il avait achevé au Canada le très rude noviciat de la vie apostolique, lorsque la guerre entre les Anglais et les Français le contraignit de retourner en France. Mais au bout de quatre ans il regagne le Canada, et passe le reste de sa vie à former les Hurons à la religion chrétienne. Consumé d'un zèle dévorant, il s'écriait devant Dieu : « Oh ! si les sauvages canadiens pouvaient se convertir, ne plus offenser Dieu, l'aimer ardemment ! dussé-je affronter pour cela tous les supplices que les prisonniers ont à subir dans ces pays. Mon cœur est prêt, ô Dieu, Seigneur Jésus-Christ mon Rédempteur. Vous m'avez racheté par votre sang et votre mort très précieuse : aussi je promets de vous servir toute ma vie dans la Compagnie de Jésus pour le salut des âmes ; et de ne servir aucun autre que vous ou à cause de vous. Je signe cette déclaration de mon propre sang et de ma propre main prêt à donner toute ma vie aussi volontiers que cette goutte de sang » (1).

(1) Cf. Summarium Process. Apost., p. 183 ; — Alegambe, Mortes illustres S. J., p. 650.

Voici le Bienheureux Gabriel Lalemant, corps chétif mais vertu robuste, homme d'une pureté plus qu'ordinaire, si enflammé de haine contre le péché que la seule apparence du mal le faisait frémir d'horreur. Brûlant d'amour pour Dieu et pour les hommes, il se fait, pendant seize ans, solliciteur ardent ; il fatigue Dieu de ses larmes et de ses soupirs, les Supérieurs de ses prières, afin d'être envoyé en ces extrémités de l'univers ; sans aucun égard pour sa constitution très délicate, il ambitionne uniquemment d'aller enseigner à ces sauvages, qu'il voyait se perdre par l'ignorance des choses célestes, la voie du salut éternel.

Regardez encore le Bienheureux Charles Garnier gisant à terre, grièvement blessé d'une balle par les sauvages. Près de quitter la vie, contemplant en esprit les réalités d'en haut, il a joint les mains pour la prière, résolu d'attendre ainsi la mort. Soudain, il aperçoit près de lui un Huron chrétien couvert de blessures et de sang, et près d'expirer. Alors s'oubliant lui-même, il rassemble toutes ses forces pour se dresser, comme il peut, sur ses genoux. Deux fois, la faiblesse le fait retomber ; il renouvelle son effort, et n'épargne rien pour parvenir au secours du mourant. Ne diriez-vous pas une lampe, qui en s'éteignant jette un éclat plus vif dans sa lueur dernière ? — Du reste, toute la vie du B. Garnier avait été digne de cette fin apostolique. Sans parler de ses mœurs très pures et de ses vertus vraiment angéliques, un supérieur, qui l'avait parfaitement connu, n'hésitait pas à affirmer qu'à son avis le P. Charles n'avait pas vécu une heure, en dehors du sommeil, sans le désir ardent d'avancer dans la vertu et de sauver des âmes (1).

Nous n'admirons pas moins le Bienheureux Isaac Jogues qui, faible et timide de son naturel, se montra pourtant apôtre infatigable ; il fut le premier prêtre à porter la foi dans cette partie de l'Amérique qu'occupe aujourd'hui l'Etat de New-York. Très zèlé pour le bien des âmes, un jour qu'il était tombé dans les embûches des Iroquois, il se constitua lui-même prisonnier, pour ne pas abandonner des fidèles entre les mains des ennemis sans secours spirituel. Il eut alors à subir d'innombrables tortures, dont lui-même donne l'idée

(1) Summarium Process. Apost., p. 84.

en raccourci dans une de ses lettres : « Je serais trop long — ce sont ses propres termes — si je voulais rapporter en détail ce que nous, Français, nous eûmes à souffrir. Ils me brûlèrent un doigt, m'en broyèrent un autre avec les dents. Après avoir broyé les autres et rompu leurs nerfs, ils les ont tordus de telle sorte que maintenant encore, quoique guéris, ils restent horriblement déformés » (1).

Et de fait la mutilation était si complète qu'elle empêcha le Bienheureux de célébrer les divins mystères, jusqu'au jour où Urbain VIII, mis au courant de son état, lui accorda gracieusement la dispense nécessaire en disant : « Il serait indigne qu'un martyr du Christ ne pût boire le sang du Christ » (2). Malgré l'épuisement causé par le froid et les privations, le Bienheureux reste en captivité une année entière, méprisant et laissant échapper à plusieurs reprises l'occasion de fuir. Si, après le départ pour le ciel de son digne compagnon, le Fr. René Goupil, se voyant privé de toute facilité apostolique il se laisse enfin amener à prendre la fuite, il n'adopte ce parti qu'après avoir longuement prié et mûrement réfléchi, et uniquement parce que la plus grande gloire de Dieu semblait l'exiger. Peu de temps après son retour en France, il s'embarqua de nouveau pour la Mission, et regagna même le pays de ces Iroquois qui lui avaient fait subir tant d'atroces supplices : il y trouva enfin la mort qu'il avait tant désirée pour le Christ.

C'est la même ardeur de charité héroique que font voir les deux autres prêtres, les Bienheureux, Antoine Daniel et Noël Chabanel. Le premier, quand les sauvages firent irruption, aurait pu aisément s'échapper, comme d'autres, qui, sur son conseil même, trouvèrent leur salut dans la fuite ; mais il n'hésita pas à donner sa vie pour les fils qu'il avait engendrés dans le Christ : « Ma vie n'est rien, disait-il, et mon poste est ici, tant qu'il y aura une âme à sauver » (3). Et comme un bon soldat du Christ, ayant attendu seul, devant la porte de l'église, le choc des ennemis, il succomba glorieusement.

(1) Alegambe, l. c., p. 621.
(2) Summarium Proces. Apost., p. 100.
(3) Summarium Process. Apost., p. 76.

Le second, que de multiples difficultés suscitées par la nature ou par le démon, induisaient fortement à demander son retour en France, fit néanmoins, d'une âme héroïque, le vœu de rester toute sa vie dans cette mission si difficile ; il s'était fermement attaché à ce principe qu'il aimait à répéter : « Il faut persévérer dans le service de Dieu jusqu'à la mort » (1).

Nous ne pouvons oublier les beaux exemples des deux Bienheureux Frères, par qui Dieu semble, dans sa bienveillance, vouloir rappeler à nos chers Frères Coadjuteurs que la vocation apostolique est le partage de tous les enfants de la Compagnie, quel que soit leur degré. Ces deux BB. quittèrent librement leur patrie pour se rendre dans la Nouvelle France, afin d'aider les Pères à convertir les sauvages. Tous deux étaient si attachés à notre Compagnie que, la condition de la Mission ne leur permettant pas de s'unir à elle par le lien plus étroit des vœux, ils se vouèrent du moins tout entiers à son service par une donation perpétuelle, confirmée par serment ; ils sont bien dignes par conséquent que la Compagnie les revendique et les tienne pour ses enfants. Et vraiment ils se sont montrés remplis du pur esprit de notre Société : le Bienheureux F. Goupil, réduit avec le P. Jogues au plus misérable esclavage, s'industriait encore à enseigner la doctrine chrétienne, et c'est pour avoir tracé le signe de la croix sur le front d'un enfant qu'il fut cruellement mis à mort, et que, selon l'expression du P. Jogues, il tomba martyr de la foi et de la croix, peu de temps après avoir prononcé très pieusement les vœux de la Compagnie. Le Bx. Jean de La Lande, avant de s'engager avec le P. Jogues dans l'expédition où il devait trouver une mort glorieuse et dont il pressentait parfaitement les dangers, protestait courageusement qu'il y allait pour le seul service de Dieu, très assuré de n'en pas revenir.

Qui ne le voit, tous ces généreux sentiments et bien d'autres que l'on pourrait citer, avaient leur source unique dans la charité du Christ qui pressait nos héroïques martyrs, dans le zèle apostolique que S. Ignace a proposé comme fin principale à tous les enfants de la Compagnie.

(1) Alegambe, l. c., p. 668.

Puisque donc nous devons marcher sur les traces de nos Bienheureux, rappelons-nous, mes Révérends Pères et mes bien chers Frères, que la Compagnie tout entière doit, d'après son Institut, tendre principalement à l'avancement des âmes dans la vie et la doctrine chrétiennes, à la défense et la propagation de la foi (1). Et ceci ne contredit point l'obligation générale de travailler au salut et à la perfection personnelle, qui incombe aux religieux de tous les Ordres ;car les deux obligations nous sont proposées de telle sorte que la fin apostolique devient, à titre égal, notre fin principale. Bien que l'essence de la vie religieuse soit une et partout la même,les divers Ordres ne tendent pas à la perfection de la charité par les mêmes moyens. Certains ont été institués avant tout pour la contemplation et la louange de Dieu ;d'autres ont en vue les œuvres de miséricorde, le rachat des captifs, le soin des infirmes, et autres œuvres de ce genre.Mais la Compagnie de Jésus a une fin aussi universelle que possible, qui est de procurer la plus grande gloire de Dieu par le salut des âmes ; pour y atteindre elle ne doit reculer devant aucun travail, aucune croix, pas même devant la mort. Aussi, « bien que la fin de la Compagnie comprenne deux objets, premièrement, le soin de notre salut et de notre perfection propre, deuxièmement le zèle pour le salut et la perfection du prochain, il faut convenir que l'obligation de travailler à notre sanctification n'est aucunement ce qui caractérise notre Compagnie et ce qui la distingue des autres Ordres religieux.La caractéristique de la Compagnie, son but propre et spécial, c'est d'employer toute son activité et tout son effort pour le salut et la perfection du prochain » (2).

Or les moyens les plus propres à enflammer notre zèle, et les plus conformes à l'esprit de notre vocation, sont ceux que nos Saints ont puisés dans le livre même des Exercices. Et c'est tout d'abord le sentiment de compassion que doivent faire naître en nous et le nombre immense de ceux qui n'arrivent pas au bonheur éternel, comme le colloque de la méditation sur l'enfer nous le rappelle, et aussi l'état très misérable de l'humanité qui nous est décrit dans la contemplation de l'Incarnation. Oui vraiment, si nous nous remettons

(1) Formules de l'Institut de Paul III et Jules III.

(2) R. P. Centurione. Lettres des PP. Généraux, éd. 1878, t. II, p. 20.

devant les yeux que des hommes sans nombre sont encore assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, ou infectés par le venin de l'hérésie, que même parmi ceux qui sont parvenus à la vraie foi, il s'en trouve beaucoup pour se précipiter tête baissée, victimes de leurs passions aveugles et effrénées, à leur perte éternelle; nous comprendrons sans aucun doute que notre devoir est de nous porter, dans la mesure de nos forces, au secours de tant de malheureux pour les rendre participants de l'abondante rédemption du Christ. Nous avons encore le colloque si beau et si prenant proposé par notre Bx. Père après la méditation sur le triple péché : « Je me prendrai moi-même à partie, en me demandant ce que j'ai fait jusqu'à présent pour le Christ, qui vaille d'être cité, ce que je fais ou ce que je dois faire enfin ». Très certainement, si la première question fait jaillir des sentiments spontanés de honte et de confusion pour les péchés commis, il est impossible que les autres n'excitent pas en nous un ardent désir de travailler, en esprit de réparation, à la gloire de Dieu par le salut d'un grand nombre qu'auront aidés nos travaux et nos exemples : nous réaliserons ainsi la parole du prophète pénitent : « J'enseignerai vos voies aux méchants, et les impies reviendront à vous » (1).

Que dire maintenant de l'appel que le divin Roi nous adresse dans la contemplation du Règne? Tous ceux qui ont l'usage de leur raison doivent s'offrir sans réserve à Jésus-Christ, mais ceux qui désirent le suivre avec plus d'affection ne peuvent pas s'en tenir là. Il leur faut s'offrir à plus et mieux que les exigences communes du service du Christ. S. Ignace sans doute ne parle pas expressément ici du zèle des âmes ; mais personne ne niera que dans l'imitation du Christ le comble de la perfection est atteint par ceux qui ne s'appliquent pas seulement à vaincre en eux-mêmes les ennemis des âmes, mais qui aident encore les autres à combattre et terrasser les mêmes ennemis pour présenter au Christ Roi des offrandes de plus haut prix.

Remettez-vous enfin devant les yeux la méditation des deux Etendards qui, en nous montrant le chemin de la plus haute perfection, nous excite en même temps à pratiquer

(1) Ps. L, 15.

le zèle apostolique, à faire connaître aux hommes de toute race, de tout âge et de toute condition, la doctrine sainte et salutaire. Là aussi nous sont représentées au naturel la jalousie de Lucifer et son ardeur de nuire à tout le genre humain ; le prince des démons envoie ses émissaires innombrables dans tous les lieux du monde et vers tous les hommes, pour entraîner le plus grand nombre possible à leur perte éternelle. Pères et Frères bien-aimés, pourrions-nous montrer moins d'activité que les enfants des ténèbres? Eh quoi ! De nos jours le prince des méchants, avec une rage nouvelle et qui semblait inconnue dans les siècles passés, mène son armée à l'assaut de l'Église de Dieu ; par des doctrines perverses, par les mœurs relâchées, par les haines et les bouleversements universels, il voudrait la battre en brèche, et s'il le pouvait, la renverser. Et nous, soldats du Christ, nous qui avons promis d'être à un titre tout spécial les compagnons de Jésus, nous voudrions suivre un train de vie commode et nous contenter d'un trop facile apostolat? Oh non, jamais, jamais ! Fixons les yeux sur notre Sauveur qui, du haut de la Croix, les bras étendus, crie encore : « J'ai soif, j'ai soif des âmes », et alors, enflammés d'amour pour l'Amour infini, nous ne pourrons plus renfermer en je ne sais quelles bornes étroites les dons naturels et les dons singuliers de la grâce que Dieu nous a prodigués sans nul mérite de notre part, pour le salut des âmes ; mais nous les consacrerons à accomplir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, des œuvres de plus en plus généreuses.

II.

Le zèle des âmes a pour fin le bonheur surnaturel du prochain ; il est la manifestation la plus noble de l'amour de Dieu ; pour qu'il produise vraiment des merveilles, il doit donc être fondé sur l'union intime avec Dieu et l'abnégation ; ces vertus ont brillé en nos Saints d'un éclat qui mérite notre admiration.

Avant tout il faut que l'homme apostolique soit un instrument uni intimement à Dieu par la prière, l'obéissance, l'humilité. En effet, agir sur les cœurs, fléchir les volontés, réformer les mœurs, enflammer la charité, ce sont autant

d'effets spirituels qui dépassent la portée de tout effort humain : la seule cause capable de les accomplir, c'est la grâce divine et l'assistance continuelle de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre le dit en termes exprès : « Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose ; Dieu, qui fait croître, est tout » (1). Principe si assuré et si stable que, sans cette motion divine, le ministère apostolique de N. S. J. C. lui-même eût manqué d'efficacité. Sans aucun doute Jésus Notre-Seigneur connaissait tous les secrets de l'éloquence ; il savait le moyen de convaincre les intelligences et de porter les volontés au bien ; des prodiges éclatants, accomplis aux yeux de tous, ajoutaient à la force de ses paroles ; il le déclare pourtant clairement et sans équivoque : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (2). Or, dans le plan ordinaire de la Providence divine, — qui peut l'ignorer ? — le secours de la grâce ne s'obtient que par la prière : « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira, car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe » (3).

Bien pénétré de ces vérités et se rappelant les leçons du Bx. Lefèvre, S. Pierre Canisius mettait tous ses soins, avec une application singulière, à unir continuellement la prière à l'action. Il s'était fait une habitude de donner, quand il le pouvait, plusieurs heures chaque jour à Dieu seul, soit en méditant les mystères de la foi, soit en offrant le S.Sacrifice avec une piété très respectueuse, soit en se livrant à d'autres prières. Le reste du temps, il demeurait très uni à Dieu, s'élevant sans effort des plus humbles créatures à la contemplation du Dieu invisible ; et, plongé dans la méditation des choses divines, il y trouvait tant de douceurs qu'il répandait souvent des larmes abondantes.

On peut en dire autant des Martyrs du Canada. Pour ne rappeler qu'un ou deux exemples, le B. de Brébeuf pratiquait, au milieu même de ses travaux apostoliques, une telle familiarité avec Dieu, qu'il jouissait de lumières merveilleuses, de visites d'en-haut presque sans nombre. Voici

(1) I Cor. III, 7.
(2) Jo. VI, 44.
(3) Matth. VII, 7, 8.

comment il décrit une de ces faveurs : « Je crus voir autour de moi un embrasement immense et universel ; et alors je sentis s'allumer en moi les flammes d'un amour de Dieu plus brûlant ». Et ailleurs : « C'est en Dieu seul que mon cœur trouve son repos, et , hors de lui, tout ne m'est rien, si ce n'est par rapport à lui » (1). Faut-il s'étonner que, fortifié par ce zèle assidu pour la prière, on l'ait vu ensuite, au milieu des tourments les plus atroces, le visage tranquille et les yeux en haut, garder son esprit fixé en Dieu et converser amicalement avec Lui ? Du B. Gabriel Lalemant on rapporte que, pendant toute la durée de son très cruel supplice, il persévéra à prier, les yeux levés au ciel par intervalles et les mains jointes ; quand il sentit la mort toute proche, fléchissant les genoux et embrassant le poteau de son supplice, il renouvela l'oblation de tout lui-même à Dieu (2). Ces gestes, admirables chez un mourant, nous donnent bien à croire que, pendant sa vie, un zèle continu pour la prière les avait préparés. C'est par cette oraison assidue que le B. Jogues, plutôt craintif par tempérament, surmonta si bien la faiblesse de la nature qu'il en vint à supporter sans trembler les tourments les plus atroces, et à trouver dans ce seul remède, l'allègement d'une longue et très dure servitude. Les documents historiques nous attestent que les autres Martyrs ont été pareillement très zèlés pour la vie intérieure, adonnés à la prière, très unis à Dieu (3). Plût à Dieu que tous les enfants de la Compagnie gardent toujours inviolés les droits et les heures de la prière, même en voyage, dans les missions, parmi tous les ministères et travaux ! Plût à Dieu que le temps laissé libre par les autres occupations fût consacré, en dédaignant les autres vaines distractions, à la prière, à la méditation, à la lecture des livres spirituels, et que de fréquentes aspirations vers Dieu vinssent alimenter cette familiarité et intimité avec Dieu si recommandée par notre S. P. Ignace ! Quelles lumières, quelles forces, quelle puissance nous y puiserions pour accomplir et supporter de grandes choses pour le nom de Jésus !

(1) Alegambe, l. c. pp. 647, 561.
(2) Summarium Process. Apost., p. 71.
(3) Summarium Process. Apost., pp. 74, 83, 84, 95, 98, 105, 108 111, etc.

Avec la prière, l'obéissance est indispensable pour faire de nous de bons instruments aux mains de Dieu. Le propre d'un instrument est évidemment non de s'employer lui-même, mais de dépendre de la volonté de l'ouvrier ; l'outil doit se laisser mettre en œuvre au gré de l'ouvrier, quand il veut, où il veut, pour l'ouvrage qu'il veut : c'est ce que réalise la simple et parfaite obéissance. Mais qu'adviendra-t-il si chacun, au lieu de s'adapter à la volonté des Supérieurs, s'arrange pour choisir lui-même occupations, ministère, séjour, office? Pourra-t-il espérer d'être un bon instrument dans la main divine? (1)

Or il est à peine besoin de mettre en lumière à quelle perfection d'obéissance se sont élevés nos héros. Je laisse de côté ce qui pourrait être dit de l'obéissance remarquable de Canisius, d'autant que mon prédécesseur le R. P. Beckx a traité ce sujet largement dans sa lettre sur la béatification du B. Pierre. Ce serait plaisir de s'attarder à rappeler avec quelle promptitude et perfection nos nouveaux Bx. Martyrs suivaient la direction de leurs Supérieurs en tout, mais spécialement dans ce qui allait contre la volonté propre et les inclinations naturelles. Sur ce point le B. Noël Chabanel nous a donné sans conteste un admirable exemple ; il avait rencontré des difficultés presque insurmontables, soit à apprendre les langues barbares, soit à s'accommoder à leurs mœurs, soit en tout ce qui constituait la vie de cette mission ; pour s'interdire, comme je l'ai déjà indiqué, tout espoir de retourner jamais dans sa patrie, il fit vœu de stabilité perpétuelle en la Mission Huronne, ne demandant à Dieu, pour toute faveur, que de l'accepter comme serviteur perpétuel de cette Mission et de le rendre digne d'un si haut ministère (2) Oui, vraiment, Dieu l'en a rendu tout à fait digne, et il le propose aujourd'hui à notre vénération et à notre imitation comme martyr de l'obéissance aussi bien que comme témoin de la foi.

Pour ne pas m'étendre trop longuement, je ne dirai rien des autres. Je ne puis cependant résister au désir de vous

(1) Cfr. R. P. Roothaan. Lettres des PP. Génér., éd. 1878, vol. II, pp. 146, 147.

(2) Summarium Process. Apost., pp. 87-88.

faire entendre deux de ces héros, qui parlent de l'obéissance en termes remarquables, et qui ont joint les actes aux paroles. « En méditant sur la vie cachée du Christ, dit le P. de Brébeuf, et en considérant ces paroles : Et il leur était soumis, il me vint à l'esprit de demander : Seigneur que voulez-vous que je fasse, tant pour le régime, les austérités, les habitudes, la nature, que pour le temps à consacrer à la prière ? Il me fut répondu, comme jadis à Paul : Va trouver Ananie et il te dira ce que tu dois faire. Je pris résolution, le jour même, de ne plus me diriger désormais par mon conseil, de ne pas attendre une conduite particulière de Dieu au moyen de visions, sentiments et révélations, mais de me remettre tout entier à la discrétion de mon Supérieur, soit pour l'extérieur, soit pour l'intime ; enfin de ne plus rien faire ou entreprendre sans son avis préalable » (1). Et le B. Charles Garnier : « En vain couvrirons-nous du beau nom de zèle notre ardeur au travail ; jamais nos labeurs ne seront fructueux si nous n'avons Dieu avec nous, qui nous applique ici ou là par la main des Supérieurs. Rechercher tel travail de préférence à tel autre, c'est se rechercher soi-même, et par suite ne chercher et ne trouver ni Dieu ni les âmes. Quand Dieu nous applique à un emploi par les oracles vivants de l'obéissance, il se lie en quelque façon vis-à-vis de nous, il s'engage à favoriser l'exécution de ses ordres par nous, à nous donner ce qu'il sait pouvoir être réalisé. Mais quand, suivant plutôt notre inspiration que l'inspiration divine, nous nous fions à nos propres lumières et à notre conduite, Dieu n'est plus lié par cette espèce de contrat, il ne promet plus de nous aider ; nous restons abandonnés à notre pesanteur et à nos forces, qui ne nous rendent capables que de péché » (2).

Enfin l'humilité, qui brille d'un si vif éclat dans ces dernières paroles du B. Garnier, est nécessaire aussi pour faire de nous de bons instruments de Dieu ; l'humilité, qui nous donne le sentiment intime de notre impuissance absolue dans l'œuvre de l'apostolat tant que nous ne nous laissons pas mouvoir et conduire, en tout et toujours, par la main de Dieu. Oh ! combien de magnifiques exemples d'humilité

(1) Alegambe. l. c. p. 649.
(2) Alegambe. l. c. p. 662.

nos Saints offrent à notre admiration ! Ne pouvant les relever tous, j'en citerai un ou deux. S. Pierre Canisius, sur le point de partir en Sicile, se montre tout prêt à accepter n'importe quel office, de portier, de cuisinier, de gardien du jardin, prêt même à enseigner des matières toutes nouvelles pour lui ; bien plus, il s'engage par vœu à ne rien faire pour se procurer le nécessaire, ni au point de vue de l'habitation et des ministères, ni pour tout le reste, mais à laisser, pendant toute sa vie, la libre disposition de lui-même et de tout ce qui le concerne, aux seuls Supérieurs. C'est cette éminente humilité de cœur unie à la plus parfaite obéissance qui provoquait l'admiration du Souverain Pontife Grégoire XVI ; c'est cette raison tout spécialement qui lui faisait proclamer sans hésitation aucune que S. Pierre avait atteint les sommets de l'héroïsme dans la vertu (1). Etranger à tout faste, très déférent aux conseils des autres, même de ses inférieurs, il ne se jugeait digne ni des honneurs ecclésiastiques, qu'il refusa avec une entière constance, ni de la charge de Provincial ; et même, bien que la science déployée par lui dans les discussions eût reçu l'approbation universelle, il aimait à se comparer, en s'adressant aux Pères du Concile de Trente, à une oie parmi les cygnes (2).

Nous lisons des traits pareils de nos Martyrs du Canada. Le B. Jean de Brébeuf était, de l'avis de tous, capable de grandes choses, et manifestait de remarquables qualités de gouvernement : douceur dans le maniement des esprits, courage dans les adversités, sagesse dans les cas douteux, patience dans les affaires longues et difficiles. Cependant, se croyant indigne des hautes charges, il ne se jugeait capable que des humbles travaux réservés aux coadjuteurs. Il écrivait en 1631 : « J'ai reconnu que je n'avais aucun talent ; je n'ai d'inclination que pour obéir. Il me semble que je suis capable de garder la porte, de préparer le réfectoire, de faire la cuisine. Je me comporterai dans la Compagnie comme un mendiant, admis par faveur, et je penserai que tout m'est donné par pure grâce » (3)

Dans le même esprit, le B. Noël Chabanel, se jugeant in-

(1) Braunsberger, l. c., vol. I, p. 263, nota.
(2) Braunsberger, l. c., vol. III, p. 347.
(3) Alegambe, l. c., p. 648.

digne de la gloire du martyre, et animé cependant du désir de s'offrir à Dieu en holocauste, demandait, en d'ardentes supplications, « un martyre ignoré »,selon son expression.

Les Actes de la Béatification (1) rapportent qu'il arrivait au P.Charles Garnier d'abandonner avec une promptitude de volonté et une allégresse merveilleuse le soin des âmes et les autres ministères sacerdotaux pour aller de temps en temps, sur l'ordre des Supérieurs et selon l'usage cher et familier à nos Pères dès les premiers temps de la Compagnie, exercer les offices des Frères ; il s'appliquait aux travaux des champs, portait, comme une bête de somme, de lourds fardeaux à travers les montagnes couvertes de neige dure et glacée,et se livrait à tous les travaux de ce genre, imposés d'ordinaire aux esclaves.

Voilà les pensées sublimes que doivent nourrir tous ceux qui désirent être de véritables Apôtres ; voilà les pensées de nos Saints, et leur souvenir nous presse d'imiter avec courage ce que nous célébrons avec joie.

III

Mais si nous ne nous appliquons, suivant les beaux exemples de nos Saints, à l'abnégation continuelle et, dans la mesure du possible, à la mortification en toutes choses, nous ne pourrons ni devenir ni rester des instruments unis à Dieu par la prière, l'obéissance et l'humilité.

Nous avons déjà cité des traits nombreux de leur mortification intérieure ; regardons maintenant de quel éclat brille dans leur vie la mortification extérieure sans laquelle l'autre — la mortification intérieure — ne peut guère subsister.

Rappelons-nous donc avec quelle générosité nos nouveaux Bienheureux Martyrs, méprisant toutes les commodités de la vie, n'ont calculé ni avec les peines, ni avec les travaux, ni avec la vie elle-même, pour gagner les âmes ; à ce point qu'ils ont bien le droit de dire, empruntant les paroles de l'Apôtre, qu'ils se sont comportés en toutes circonstances « comme de vrais ministres de Dieu, par une grande constance dans les tribulations, dans les nécessités, dans les détresses, sous les coups, dans les prisons, dans les travaux, les veilles,

(1) Summarium Process. Apost., pp. 83-84.

les jeûnes (1) ; dans les voyages sans nombre, les périls sur les fleuves, les périls de la part des brigands, les périls de la part des faux frères.... dans la faim, la soif, le froid, la nudité » (2). Et cependant ils désiraient souffrir encore davantage ; ils le demandaient à Dieu dans de ferventes prières.

C'est trop peu dire. A ces souffrances que la nécessité ou la charité les obligeait d'affronter, ils ajoutaient encore, même parmi les contraintes et les charges de la vie apostolique, des mortifications corporelles volontaires presque continuelles, des flagellations quotidiennes, des cilices et tout ce qu'une pieuse cruauté contre eux-mêmes a coutume de suggérer aux Saints. Le fait est rapporté en détail dans les procès des Bienheureux de Brébeuf, Jogues et Garnier ; il est assez indiqué pour les autres, encore que plus sommairement. En tout cas, s'il est vrai que tous, en des circonstances imprévues et très difficiles, ont fait preuve d'une entière maîtrise d'eux-mêmes et remporté sur la nature une magnifique victoire, il est clair qu'ils n'en auraient jamais été capables si, par le zèle continuel et l'exercice constant de la mortification, ils ne s'étaient rendu cette vertu familière.

C'est par cette voie rude et laborieuse qu'a marché le vaillant soldat de Dieu Saint Pierre Canisius, « les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, qui, au lieu de la joie qu'il avait devant lui, méprisant l'ignominie, a souffert la croix » (3). En effet, rempli comme il l'était de l'esprit apostolique, Canisius ne cessa jamais de s'adonner à la pénitence volontaire, comme si les incommodités considérables et les travaux du ministère n'avaient pas été assez accablants ; il n'accordait au sommeil qu'un temps court et d'où la souffrance n'était pas absente ;il torturait ses membres avec des instruments de fer, à tel point que les Pères Généraux eux-mêmes, dans la crainte de le voir tomber malade et hâter sa mort,n'hésitèrent pas à lui donner l'ordre formel de diminuer ces austérités (4).

Il nous semble bon d'insister sur ces exemples.

(1) II Cor .VI, 4, 5.
(2) II Cor. XI, 26, 27.
(3) Hebr. XII, 2.
(4) Braunsberger, l. c., vol. III, pp. 271, 359 ; vol. VI, pp. 159, 308, 486, 712, 722, etc.

A qui réfléchit plus sérieusement sur les conditions de la vie moderne, il apparaît aussitôt qu'au premier rang des, conséquences nombreuses et si graves de l'erreur matérialiste il faut placer l'essor donné à la concupiscence de la chair, je veux dire à la passion immodérée et prédominante des plaisirs. Aujourd'hui plus que jamais, on méprise couramment les biens surnaturels, on relègue au second plan le bonheur éternel et céleste que le Christ, par son Eglise, propose à tous comme objet de leurs efforts ; par suite, les hommes de toutes classes recherchent avec une ardeur, une soif insatiable, les commodités et les amusements de la vie présente, qui paraissent capables de procurer le plaisir. Et ce déchaînement des passions trouve un aliment à souhait dans le progrès quotidien des sciences et des arts, qui non seulement pourvoit aux besoins de l'existence, mais encore tend à augmenter chaque jour davantage les commodités et les raffinements dans la nourriture, le vêtement, l'habitation, le mobilier, les voyages, les soins médicaux et ainsi du reste. Nous, au contraire, par le fait même de notre entrée dans la Compagnie, nous avons dit adieu au monde et renoncé à toutes les choses terrestres, pour acquérir une plus grande abondance de biens spirituels et venir en aide à la détresse des âmes en les provoquant à monter. Mais, à moins d'une très grande prudence, il est à craindre qu'en nous efforçant de soigner les maladies des autres nous ne soyons atteints nous-mêmes de cette peste contagieuse. L'expérience est là : on a vu parfois des religieux déchoir ainsi de la dignité et de la sainteté primitives de leur Institut, en s'appliquant trop à rechercher ce qui peut, dans la pratique de la vie journalière, supprimer ou seulement diminuer tout ennui et fatigue. Et que dire quand on voit, plus d'une fois, essayer d'autoriser le relâchement dans les habitudes et le laisser-aller dans l'observance religieuse par des maximes perverses qui, se présentant sous une apparence de vrai et de bien, ne semblent pas en désaccord avec les règles de la sagesse ! Il n'a pas manqué de gens pour estimer que, vu les circonstances présentes, la manière de vivre austère et rigide de nos anciens avait fait son temps ; bien plus, qu'il était nécessaire d'adoucir la sévérité de nos vieilles règles si nous ne voulions pas écarter de nous les hommes. Est-ce que,

disent-ils, la sainteté intérieure ne peut pas faire alliance et amitié avec la culture physique, et le zèle apostolique avec les facilités de ce que l'on appelle la civilisation moderne?

Ce n'est pas moi qui nierai les avantages et les fruits qui peuvent résulter, pour notre ministère, du progrès des arts et des sciences. Mais nous ne devons jamais oublier que l'ennemi très rusé du genre humain cache souvent très habilement ses pièges : ceux qui adoptent ces maximes, ou plus exactement ces sophismes dont j'ai parlé, tout en ne pensant pas à mal, se laissent envelopper misérablement dans les filets de l'ennemi.

Est-ce que nous allons proclamer, mes Révérends Pères et mes très chers Frères, que les paroles si graves de notre Rédempteur et Seigneur ont fait leur temps : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive » (1) ; et ces autres : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi » (2)? Est-ce que nous regarderons comme désuète la règle de S. Paul : « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (3)? Est-ce qu'elle est désormais sans force, la grande maxime des Exercices : « Que chacun se persuade qu'il progressera dans les voies spirituelles à proportion qu'il se dépouillera de l'amour de lui-même et de l'attachement à ses propres intérêts »? Faudra-t-il dire que le précepte des Constitutions a perdu force de loi : « Que chacun mette tout son soin et son application principale à rechercher selon Dieu une plus parfaite abnégation de soi-même et une mortification continuelle en toutes choses, autant qu'il sera possible » (4) ? Dieu nous préserve de tenir un langage aussi déplacé ! La doctrine de l'Evangile et la doctrine des Exercices et Constitutions, puisée elle-même aux sources de l'Evangile, conserve et conservera en tout temps sa vigueur, et il ne se pourra jamais que la perfection de la vie chrétienne ou le zèle sérieux des âmes fleurissent au pays de la vie facile.

(1) Matth. XVI, 24.
(2) Matth. X, 38.
(3) Gal. V, 24.
(4) Somm. des Const. R. 12.

Souvenons-nous encore de ceci : non seulement les héros que nous fêtons cette année, mais encore tous les saints de la Compagnie ont été vraiment éminents tant dans cette mortification continuelle en toutes choses prescrite par nos Règles et Constitutions, que dans la pénitence volontaire ; ils s'y sont portés avec tant de ferveur qu'ils ne le cèdent pas sur ce point aux Saints d'autres Ordres où une plus grande austérité est inscrite dans la règle même. Et pourtant ce sont bien nos frères, que Notre Mère la Sainte Eglise propose à notre imitation comme nos modèles. Il y a plus, mes Révérends Pères et mes très chers Frères, nous ne trouverons pas dans la Compagnie un seul apôtre insigne qui ne se soit appliqué à une mortification continuelle. Suivant les traces de S. François-Xavier, les missionnaires qui travaillaient soit en terre païenne, soit parmi les chrétiens, assumaient le fardeau de très rudes pénitences pour ramener les âmes à Dieu ; les prédicateurs se flagellaient avant de monter en chaire ; les confesseurs et ceux qui avaient le soin de la jeunesse payaient une rançon de pénitence pour les âmes qui leur étaient confiées. C'est l'histoire de la nouvelle Compagnie aussi bien que de l'ancienne ;pour citer quelques noms seulement, ce sont les exemples du Vénérable P. Joseph Pignatelli, des P. Paul Ginhac et François Tarin, que nous espérons voir élevés sur les autels. On peut donc l'affirmer à bon droit : celui-là s'écarte du véritable esprit apostolique de la Compagnie que n'anime point le zèle de se renoncer lui-même et de se mortifier continuellement ; sans cette tendance, même si nous travaillons beaucoup, si nous mettons en œuvre talents naturels et moyens humains, nous ne ferons pas grand chose pour le salut éternel des âmes et nous ne nous rendrons pas redoutables à ces esprits infernaux qui sont, au dire de l'Apôtre, nos grands adversaires, et qui se laissent vaincre uniquement par la prière et par le jeûne.

Je sais fort bien qu'il n'est pas donné à tous d'assumer les pénitences rigoureuses que nous admirons chez les Saints ; mais les petites mortifications, comme par exemple celles que pratiquent les novices de la Compagnie, sont rarement au dessus de nos forces ; et pourtant — l'expérience en est faite — en garder l'usage avec persévérance durant toute la vie contribue étonnamment à faire croître les vertus solides, tandis que les négliger nuit presque toujours à la ferveur de

l'esprit. En tout cas il n'est certainement personne qui ne puisse observer une tempérance digne d'un Compagnon de Jésus, selon les règles tracées par notre Père S. Ignace ; personne qui ne puisse s'adonner à la mortification, et à une mortification sérieuse, en observant ces règles de modestie qui coûtèrent à notre Fondateur tant de larmes ; personne qui ne puisse pratiquer la pauvreté telle que l'entend l'Institut, dans une dépendance entière des supérieurs pour l'usage des objets ou de l'argent, dans le vêtement, le mobilier, les voyages, en s'efforçant, comme le firent nos saints, d'égaler nos premiers Pères, afin que tous « dans la mesure du possible, parviennent jusqu'où ceux-ci sont arrivés, ou même poussent plus avant dans le Seigneur » (1).

Puissions-nous,mes révérendsPères et mes très chers Frères, avoir à cœur de remporter cette victoire parfaite ! Que dans l'âme de tous s'implante une résolution tenace de porter sur nous la mort de Jésus et de manifester sa vie dans notre corps ! La voie est étroite, mais c'est la voie royale par laquelle le Christ veut nous mener à la gloire, nous, et par nous d'autres hommes en grand nombre. La charité pressait nos saints d'embrasser cette rude vie ; la même charité,si nous la nourrissons sans cesse en nos cœurs, produira sûrement le même effet en nous.

A l'occasion de l'Année Sainte, le Vicaire du Christ sur la terre, tantôt dispensant à pleines mains les trésors de l'Église, tantôt proposant à tous les fidèles des exemples plus hauts de sainteté, invite tous ses fils à une vie plus sainte ; nous donc, mettant toute notre application et tout notre effort à suivre nos frères élevés aux honneurs des autels, efforçons-nous de renouveler en nous chaque jour cet esprit de ferveur et de charité apostolique. Et parce que notre espoir d'obtenir un si grand bien ne réside pas dans nos propres forces, mais avant tout dans le secours de la divine grâce. réfugions-nous avec notre Père S. Ignace auprès de la Bienheureuse Vierge Marie ; par Marie allons à Jésus et par Jésus à Dieu le Père, et demandons avec de très vives instances cet esprit de sainteté qui nous rende semblables

(1) Exam. Génér., c. 3, n. 24.

à nos Saints dans la mesure du possible et qui fasse paraître aux yeux de Dieu la Compagnie entière « sans tache, sans ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée » (1). Fiat ! Fiat !

Je me recommande instamment à vos Saints Sacrifices et prières.

Rome, le 21 juin 1925.

De tous le serviteur en Jésus-Christ.
WLADIMIR LEDOCHOWSKI
Général de la Compagnie de Jésus

La Canonisation de Canisius à Rome (2)

La solennelle canonisation du Bx Pierre Canisius eut lieu le jour de l'Ascension 21 mai 1925 dans la Basilique Vaticane. L'ornementation de la Basilique était la même que le dimanche précédent 17 mai, pour la Canonisation de la Bse Thérèse de l'Enfant Jésus. Aux loges dites de la Véronique et de Ste Hélène pendaient les étendards des miracles opérés par l'intercession du Bx Canisius, à savoir la guérison immédiate de Sœur Ignatia Walburga Schueller, Franciscaine de la Charité à Schin op Geulle (Hollande), atteinte d'infection tuberculeuse aux intestins, et la guérison instantanée à Valkenbourg du jeune jésuite Pierre Schmitz très gravement atteint de septicémie.

A l'extérieur de la Basilique pendait de la loge centrale l'étendard de la glorification du nouveau saint. Il y est représenté avec l'habit de la Compagnie au milieu des nues et entre les anges. L'étendard pour la procession représente d'un côté le tableau de la gloire, de l'autre S. Pierre Canisius recevant S. Stanislas Kostka. Ces peintures sont dues au pinceau du Prof. Bea.

Un peu avant 9 h. 30 le Saint Père entrait dans la basilique accompagné des Éminentissimes Cardinaux. Dès qu'il

(1) Ephes. V, 27.
(2) *Osservatore Romano*, 22-23 mai 1925.

fut arrivé devant la Confession et qu'il se fut assis sur le trône qui est sous la Chaire de S. Pierre, commencèrent les *postulations* faites par S. E. le Card. Vico, Procureur de la Canonisation et par un avocat consistorial. Le S. Père chargea de répondre aux *postulations* le Secrétaire des Brefs aux Princes, Mgr Sebastiani, qui, après la première, dit :

« Les temps que nous traversons poussent grandement le Saint Père à augmenter et à consacrer aujourd'hui la gloire du Bienheureux Pierre Canisius à qui l'Église est redevable d'innombrables bienfaits. Ce bon soldat du Christ en effet doit être compté parmi les plus illustres disciples de S. Ignace de Loyola. *Defunctus adhuc loquitur* : En effet,si dans la vie et les œuvres de Canisius les catholiques peuvent apprendre à ne jamais s'écarter de l'unité et de l'intégrité de la foi, il faut aussi que les non-catholiques comprennent qu'au milieu de l'instabilité de leurs croyances et de la ruine de leurs espérances, aucun refuge, aucun abri, aucun espoir de salut éternel ne leur est offert en dehors de l'Église Romaine. Est-ce que ce n'a pas été le but des travaux et des sueurs de Canisius que de voir notre foi en sûreté au milieu des hérésies de son époque, et de voir tous ceux qui, en Germanie ou ailleurs s'étaient éloignés de l'unité catholique, revenir au seul bercail du Christ en renouant leur lien avec le Siège Apostolique? Il semble aussi que c'est en vertu d'une providence spéciale que ce vaillant destructeur des hérésies et des novateurs soit élevé à l'honneur des autels à notre époque ; au moment où sur toute la terre et, ce qui est plus pénible à avouer, dans cette ville même où Jésus Christ a établi le magistère infaillible de la vérité, des embûches de tout genre sont tendues à la foi des humbles. Sous les auspices d'un tel patron,il est à espérer que de solides barrières s'élèveront devant le serpent de l'hérésie. Cependant, sur l'ordre du Saint Père et en son nom je réponds à votre demande si légitime que le Pape veut, avant d'accéder aux désirs et aux souhaits de la Sainte Église, qu'on invoque toute la cour céleste pour lui obtenir la lumière ».

Puis ce fut le chant des Litanies des Saints et la réponse à la deuxième *postulation* :

« Il plaît à Notre Très Saint Seigneur de surseoir un peu à la sentence jusqu'à ce que vous tous ayez prié le Paraclet de nous accorder plus abondamment la sagesse céleste ».

Après le chant du *Veni Creator* a lieu la troisième *postulation*, à laquelle Mgr Sebastiani répond :

« Le moment est pourtant venu où le Docteur infaillible de la foi va décerner au Bx Canisius les honneurs des Saints et le proclamer ensuite Docteur de l'Église. Écoutez donc avec la vénération et le respect qui conviennent l'oracle de Pierre vivant en Pie, écoutez, vous tous qui êtes présents, vous et tout l'univers catholique ».

Après quoi le Saint Père s'étant levé prononça la formule suivante par laquelle il déclarait saint et docteur de l'Église le Bx Pierre Canisius :

« En l'honneur de la Sainte et Indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et le profit de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ, par celle des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et par la Nôtre, après mûre délibération, après avoir souvent imploré la lumière divine et demandé les conseils de Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Église Romaine, des Patriarches, Archevêques et Évêques présents à Rome, nous déclarons Saint, le Bx Pierre Canisius de la Compagnie de Jésus et nous l'inscrivons au catalogue des Saints, d'après l'avis de la Sacrée Congrégation des Rites nous le déclarons Docteur de l'Église Universelle et nous statuons que chaque année le 27 avril — au lieu et place du 27 décembre anniversaire de sa naissance — sa mémoire sera honorée avec une pieuse dévotion par l'Église Universelle parmi les Saints Confesseurs Non-Pontifes et Docteurs de l'Église Universelle. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen ».

Il était 10 h. 15. On entonna le Te Deum qui fut suivi de la première bénédiction papale. Après Tierce eut lieu la Messe papale, dans laquelle le Saint Père était entouré par l'Éminentissime Cardinal de Lai, comme Évêque Assistant, par les Eminentissimes Cardinaux Bisleti et Laurenti, Diacres Assistants au Trône, par le Cardinal Ehrle Diacre Ministrant, et par Mgr Florczak Auditeur de Rote,Sous-diacre Ministrant,de plus par le Diacre et le Sous-diacre de Rite Grec.Après l'Évangile le Saint Père a prononcé sur le nouveau Saint le discours suivant :

« Vénérables Frères, Très Chers Fils,

Le Christ Notre-Seigneur, se souvenant de sa promesse,

ne manqua jamais de donner à son Église une aide opportune, et il a coutume à toutes les époques de calamités de susciter des hommes d'une sainteté éminente, qui, puissants, en œuvres et en paroles, défendent vaillamment son royaume sur cette terre et l'étendent au loin. C'est ainsi qu'à l'époque où la Chrétienté en avait le besoin s'est levé Pierre Canisius ,cet illustre défenseur et propagateur de la foi, au moment même où apparaissait ce nouveau soutien que Dieu donnait à l'Église militante par le moyen de Ignace de Loyola. En effet cet insigne enfant de la naissante Compagnie d'Ignace n'a pas seulement servi de nom l'Épouse du Christ alors si attaquée. Il l'a servie par l'exemple de toutes les vertus dans lesquelles il progressa si admirablement depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse au point d'exciter l'admiration de ses contemporains. Il l'a servie par sa connaissance des lettres humaines et sa science très profonde des choses divines, qu'il puisait dans la fréquentation des Saintes Écritures et des œuvres des Pères. Joignant ainsi à une parfaite connaissance de la théologie dite positive, les lumières de la philosophie scolastique, il n'est pas étonnant qu'il ait pu descendre dans l'arène, pour attaquer les monstrueuses erreurs des hérétiques, comme un soldat parfaitement armé. Il a suivi l'Église enfin en supportant ces travaux sans répit pendant près de cinquante ans. Et pendant ce temps, de même qu'il travaillait à réformer la discipline ecclésiastique et la conduite des fidèles — en effet l'âme de ceux mêmes qui avaient l'autorité avait besoin d'être excitée à la vigilance et à l'activité — ainsi il ne cessa pas de combattre l'hérésie et les vices qui lui préparaient les voies.

« Né dans la Gueldre l'année même où Ignace en Espagne se convertit à une vie meilleure et où le schisme commença entre certaines provinces d'Allemagne et l'Église Romaine, l'âme de notre nouveau saint était simple et tenace comme celle de l'antique nation des Bataves. Ce sont moins les ordres de son Père Ignace et de ses propres supérieurs que ceux du Souverain Pontife qui le destinèrent à ce rôle où l'appela la voix divine un jour où priant dans ce temple même, il comprit qu'il était appelé d'en haut à être un second Boniface. Il savait que l'inspiration de l'Esprit Saint ne souffre pas de retardements, aussi abandonnant le calme et la paix chérie de la maison religieuse, semblable à un athlète qui s'élance dans la poussière et sous le soleil, il se hâte sans aucun délai

de prendre possession du champ qui lui était dévolu. Rien ne put détourner ce vaillant lutteur du but qu'il s'était proposé, ni les difficultés sans nombre, ni les indignités et les outrages ni la difficulté des voyages jointe aux jeûnes et aux veilles. Il se souvenait des Apôtres du Christ qui se réjouissaient au sortir du tribunal d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ ; il savait que tous ceux qui voudraient vivre pieusement en Jésus-Christ devraient souffrir persécution. Il confirma dans la foi les populations catholiques et facilita constamment le retour des hérétiques à l'Église. Il instruisit les enfants qu'on lui confiait, prêcha dans les Églises, et chaque fois que l'intégrité de la foi ou des mœurs fut en cause, dans les universités, dans les assemblées, devant les tribunaux, il tint tête aux novateurs et la victoire lui resta. Ses adversaires par raillerie appelaient Canisius, Chien ; mais ce surnom tourne à son honneur et à sa gloire : comme un chien fidèle en effet il a dispersé ceux qui en voulaient au troupeau du maître,moins par ses clameurs que par ses combats. D'ailleurs là où il ne pouvait prendre la parole, parvenaient ses écrits, surtout cet admirable catéchisme qui a été traduit presque en toutes langues et qui porté en tout lieu du monde surtout là où l'hérésie était le plus menaçante donna à la doctrine catholique la joie de la victoire. Les lettres de Canisius réunies maintenant en plusieurs volumes n'ont pas été moins utiles à la foi, de même que ses livres contre les Centuriateurs qui, quoique interrompus pour des œuvres plus importantes et sur l'ordre des Supérieurs, furent pourtant une invitation pour le Cardinal Baronius d'immortelle mémoire, qui les remplaça par ses *Annales*. L'œuvre si importante et si remarquable de ce second apôtre de la Germanie après Boniface,a été célébrée il y a moins de 27 ans dans une Lettre Encyclique par notre prédécesseur Léon XIII en des termes qui semblaient à peine convenir à un homme qui n'était pas encore proclamé Docteur de l'Église. Ceci nous a poussé à inscrire par une même sentence Canisius parmi les Saints et parmi les Docteurs de l'Église, comme nous l'avons fait, il y a un instant, et comme nous le déclarerons sous peu dans un Décret. A cette décision nous ont poussé beaucoup de Lettres postulatoires envoyées récemment par de nombreux Évêques, des Facultés de théologie, des Universités. Comme d'autre part l'apostolat du nouveau Saint s'est étendu à de nom-

breuses nations,à l'Alsace, à la Suisse, à la Bohême, à la Pologne, à l'Autriche, à la Hongrie, à l'Italie, et que partout il a merveilleusement pourvu à l'éducation de la jeunesse par la fondation de collèges et de séminaires, ne semble-t-il pas proposé par Dieu lui-même au culte et à l'imitation de toutes les nations comme un signe d'unité et de paix singulièrement opportun ?

Plaise à Dieu que nous tous qui fêtons aujourd'hui le retour triomphal de notre Rédempteur aux côtés de son Père, suivant les pas de S. Pierre Canisius, avec l'appui de son patronage, nous ayons part un jour enfin à la vie éternelle avec le Christ à qui soit gloire et honneur dans tous les siècles des siècles. Amen ! »

Aussitôt après le Saint Père donna la seconde bénédiction papale solennelle.

Ensuite eut lieu la cérémonie des oblations, c'est-à-dire la présentation des cinq cierges, des colombes, des tourterelles, des petits oiseaux, des pains, des barillets de vin. Elle fut faite par le P. Fajella S. J., postulateur de la Cause, assistant le Cardinal Vico, assisté des Cardinaux Granito Pignatelli di Belmonte, Frühwirth et Billot. A cette cérémonie prit part le T. R. P. Ledochówski, avec plusieurs autres Pères de la Compagnie.

Après la Communion, le Saint-Père, du Trône où il avait reçu les Saintes Espèces, vint à l'autel d'où il donna la troisième bénédiction solennelle. La grandiose cérémonie finit vers 13 h. 30. — La *Cappella* pontificale dirigée par Mgr Perosi a exécuté la Messe de Palestrina, et les Motets d'Amerio et de Lotti. .

On cite parmi les assistants à la cérémonie, dans des tribunes spéciales, le Duc Philippe-Albert de Wurtemberg, la Princesse Immaculata, Duchesse de Saxe avec deux de ses neveux, M. Charles J. M. Ruijs de Beerenbrouck, président du Conseil des Ministres en Hollande, accompagné de son épouse et de son beau-frère le Baron van der Heyden, descendants les plus directs de la famille de Canisius.Il y avait en outre les ex-Chanceliers Wirth et Marx, M. Delaterra, président du Grand Conseil du Canton de Fribourg, avec une représentation du même Grand Conseil, M. le Maire de Fribourg, une représentation de la Faculté Théologique de

Vienne, enfin la Curie Générale avec de nombreux représentants de la Compagnie de Jésus.

Le service intérieur et extérieur de la Basilique fut parfait ; pour mieux faire entendre la voix du Saint-Père dans toute la vaste nef, on avait installé des haut-parleurs comme le dimanche précédent.

Les écrits de S. Pierre Canisius.

Quand le 13 Juin le T. R. P. Général présentait au Pape les reliques du nouveau saint, le Saint-Père en parlant de Canisius rappela l'étonnement de certains quand ils apprirent que l'Apôtre de l'Allemagne était un écrivain. « Pourtant, disait Sa Sainteté, il a mérité ce titre tout autant que bien d'autres Saints déjà proclamés docteurs » et « cet étonnement montrait, ajoutait-il, la nécessité de préparer bien vite une édition nouvelle et complète des œuvres de Canisius ». Le T. R. P. Général répondit que la chose était déjà décidée et qu'il en avait déjà traité avec les Provinciaux d'Allemagne.

Nos lecteurs jugeront par la liste que nous publions des écrits de Canisius tant en latin qu'en allemand, du travail que présente pareille édition. Les ouvrages publiés sont au nombre de trente, sans compter les huit volumes de Lettres édités par Braunsberger et il y a près de 15.000 pages d'inédits !

Voici la liste complète des œuvres de Canisius :

Œuvres ascétiques de Jean Tauler, éditées par Pierre Canisius. Cologne, 1543.

Œuvres de S. Cyrille d'Alexandrie, 2 vol. in fol. Cologne, 1546.

Œuvres de S. Léon le Grand, 1 vol. in fol. précédé d'une vie de S. Léon. Cologne, 1547.

Lettres de S. Jérome. Dilingen, 1562 (souvent rééditées ailleurs)

Consolation des malades surtout de ceux qui sont en danger de mort. Vienne, 1544.

Somme de la Doctrine chrétienne. Vienne, 1554. (C'est le « Grand catéchisme », différent du petit et du résumé du petit que notre auteur publia dans la suite à l'usage des moins

cultivés. Traduit dans presque toutes les langues du monde et réédité un nombre de fois considérable).

Petit catéchisme des catholiques. Cologne, 1558 et très souvent ailleurs.

Petit catéchisme par demandes et réponses. Dilingen, 1568.

Usages et Exercices de la piété chrétienne. Anvers, 1566.

Rudiments de Grammaire latine d' Hannibal Cochetto. Traducduction allemande. Ingolstadt, 1550.

Leçons et prédications ecclésiastiques. Ingolstadt, 1556.

Examen sur la réédition du Bréviaire. Dilingen, 1562.

Martyrologe. Calendrier de l'Eglise. Dilingen, 1562.

Petit livre pour la confession et la communion. Dilingen, 1567.

Epîtres et Evangiles des Dimanches et Fêtes. Dilingen, 1570.

Commentaires sur les Altérations de la Parole de Dieu. Livre I: Histoire Évangélique du Saint Précurseur Jean-Baptiste. Livre II : De l'incomparable Vierge Marie la Très Sainte Mère de Dieu. 2 in-fol. Dilingen, 1571. Ingolstadt, 1577.

La vie de notre Sauveur Jésus-Christ. Dilingen, 1575.

Petit livre de prières. Cologne, 1575, et ailleurs.

Œuvres complètes du Cardinal Hosius. 2 vol. Cologne, 1584.

Manuel à l'usage des Catholiques pour prier pieusement. Fribourg, 1887 et souvent en d'autres langues.

Vie de Saint Meinrad. Fribourg, 1887.

Vie de Saint Fridolin. Fribourg, 1587.

Vie de Sainte Ida. Fribourg, 1891.

Notes sur les Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. 2 vol. in-4°. Fribourg, 1591, 1593, et dans la suite.

Vie de S. Maurice et de ses compagnons. Fribourg, 1594.

Commentaire sur le Psaume Miserere. Munich, 1594.

Méditations pieuses pour tous les jours de la semaine. Thierhaupten, 1595.

Manuel des Voyageurs. Anvers, 1599.

Manuel de piété. Prague, 1751.

Exhortations domestiques. Ruremonde, 1876.

Il faut ajouter en outre huit volumes des Lettres et Actes de Canisius, édités par le P Otto Braunsberger, et auxquels doit venir se joindre un neuvième. Parmi ces écrits, plusieurs sont de véritables petits travaux d'érudition.

Il faut y ajouter enfin les œuvres suivantes encore inédites :

Des altérations de la Parole de Dieu. Troisième livre : Jésus Rédempteur du monde. 192 pages in-fol.

Des altérations de la Parole de Dieu. Troisième livre : Pierre Prince des Apôtres. 24 chap., 250 pages in fol.

Recueils d'arguments. Lieux communs. 592 pages in-4°.

Sermons en latin et en allemand sur les Évangiles, les Commandements, le livre de Job ; exhortations de carême etc... 29 vol. in fol. ou in-4° : 11.057 pages ; et 3 vol.in-4° non paginés.

Quelques petits écrits.

Béatification des martyrs canadiens (1)

Les Vénérables Serviteurs de Dieu Jean de Brébœuf, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, Isaac Jogues, René Goupil et Jean de La Lande, étaient proclamés Bienheureux dans la Basilique de S. Pierre, à Rome, le 21 Juin 1925.

Au fond de l'abside était placée la *Gloire*. Les images des huit martyrs y sont représentées au milieu des nues, cinq sont debout, trois à genoux ; tous, sauf un, sont habillés de la soutane de la Compagnie : un seulement porte le surplis et l'étole. En haut dans un faisceau de lumière on voit le monogramme de la Compagnie de Jésus et tout autour de petits Anges portant les palmes et les couronnes du martyre.

L'étendard extérieur de la *Gloire*, pendu à la loge qui domine l'entrée principale de la Basilique, est semblable à celui de l'abside ; il a une bordure de palmes et porte en bas l'inscription suivante : *Beati martyres Canadenses et Neo-eboracenses Societatis Iesu.*

Sous les deux loges latérales, celles de Ste Hélène et de la Véronique, étaient suspendus deux autres étendards dont l'un représente le Bx. Garnier blessé à mort et donnant l'absolution à un sauvage mourant, — on y lit en bas : *P. Garnier iam telo confossus dum ad moribundum absolvendum ire contendit, necatur* ; l'autre représente le Bx Chabanel jeté dans le fleuve par un sauvage, et porte cette inscription : *B. Chabanel ab apostata occisus in flumen proicitur.*

Les peintures sont toutes du Professeur Polidori.

(1) *Osservatore Romano,* 22 Juin 1925.

A 10 h. les Éminentissimes Cardinaux composant la Congrégation des Rites prenaient place dans une rangée de bancs de l'abside *in cornu Evangelii*. Après le chant de None, le Chapitre vatican s'installait sur d'autres bancs du côté de l'Épître. Derrière les places des Cardinaux, on voyait de nombreux Archevêques et Évêques parmi lesquels le Révérendissime Mgr Alphonse Emmanuel Deschamps, Auxiliaire de l'Archevêque de Montréal.

Dans des tribunes spéciales, assistaient à la Cérémonie M. le Comte Mercier, Ministre Canadien des Terres et des Forêts, représentant le Gouvernement Canadien ; les descendants des familles des nouveaux Bienheureux, parmi lesquels MM. Jogues ; le T. R. Père Général et de nombreux représentants de la Compagnie de Jésus.

Dès que tous furent placés, le R. P. Fajella, postulateur de la Cause, s'approcha de l'Éminentissime Cardinal Vico, Préfet de la Congrégation des Rites et lui transmit le Bref Apostolique, en priant S. E. de vouloir bien en ordonner la publication. Après en avoir obtenu la permission de l'Éminentissime Cardinal Archiprêtre de la Basilique vaticane, Merry del Val, le Cardinal Préfet faisait lire par Mgr Ceretti Chanoine vatican, le Bref Apostolique par lequel le Pape Pie XI, après avoir fait l'éloge des Vénérables, déclarait qu'il les inscrivait au catalogue des Bienheureux.

La lecture finie, tous se levèrent et l'on découvrit aussitôt la *Gloire* et les étendards, pendant que sonnaient les cloches de la Basilique. Mgr Pelizzo, archevêque titulaire de Damiette et Chanoine vatican, entonna le *Te Deum*, qui fut suivi de l'invocation adressée aux Bienheureux et de l'oraison de leur messe.

Après l'encensement de l'image des nouveaux Bienheureux Mgr Pellizzo prit les ornements sacrés et officia solennellement. Pendant l'office on distribua des images et des abrégés de la vie des Bienheureux.

Vers midi, la Sainte Cérémonie prenait fin.

*
* *

Vers 18 h., le Saint Père, ayant dessus sa soutane blanche la mozette de soie et l'étole rouge, descendait à la chapelle du S. Sacrement, d'où, après une courte prière, il entrait

dans la Basilique porté sur la *seddia gestatoria* et salué par les trompettes d'argent. Arrivé à l'autel, érigé dans le sanctuaire, près de la Chaire, le Saint Père descendit de la *seddia* et se mit à genoux au *faldistorium* pendant qu'on exposait le S. Sacrement. Après l'encensement, fait par le Saint Père, les chantres de la *Cappella Giulia* chantèrent l'hymne des martyrs qui fut suivi des oraisons propres aux nouveaux Bienheureux. Après le chant du *Tantum*, Mgr Deschamps, Évêque Auxiliaire de Montréal donna la bénédiction du S. Sacrement.

A la fin du salut s'approchèrent de Sa Sainteté le R. P. Fajella et le T. R. P. Ledóchowski qui lui offrirent un riche reliquaire, le traditionnel bouquet de fleurs artificielles, les médailles en or et en argent et les images et les vies des Bienheureux, celles-ci reliées en maroquin blanc. Le reliquaire est un travail artistique du ciseleur Brandizzi. Il reproduit le monument érigé au Canada sur la Colline des Martyrs ; c'est-à-dire une pyramide de pierre, avec une inscription sur le côté antérieur : la petite pyramide est en argent et l'inscription se trouve sur la porte du reliquaire. Il contient quelques ossements des Martyrs. Le Saint-Père, agréant cordialement ces présents, s'entretint un peu avec les donateurs, auxquels il donna, avant d'en prendre congé, la Bénédiction Apostolique. Sa Sainteté se retira, comme il était arrivé, et la cérémonie finit vers 19 h.

On distribua les images des Bienheureux et des exemplaires de leurs vies à tous les Cardinaux, Évêques, Prélats, et à tous les invités et représentants spéciaux qui avaient pris part à la Cérémonie.

Les nouveaux Bienheureux (1)

Le Bx Jean de Brébœuf naquit vers la fin du XVIe siècle (1593) d'une famille noble dans le diocèse de Bayeux. Il entra au noviciat de Rouen le 8 novembre 1617. Il partait pour Québec le 24 avril 1625. Le 25 octobre de la même

(1) *Osservatore Romano*, 22 Juin 1925.

année il se rendait auprès des Algonquins parmi lesquels il séjourna cinq mois. De mars 1626 à juillet 1629, on le trouve parmi les Hurons. Ensuite il passe à Québec. Entre 1633 et 1637 il fit une seconde tentative parmi les Hurons et les Algonquins. De 1639 à 1641 il vit dans les cabanes des Ittiwandoronk ; et de 1641 à 1648 à Québec. Il fut martyrisé par les Iroquois, au village S. Ignace près du village S. Louis, le 16 mars 1649.

Saisi avec son compagnon, le P. Lalemant, par les sauvages, le P. de Brébeuf devait être, en tant que Grand Chef des *visages pâles*, leur première victime. L'ayant lié, ils allumèrent un feu sous ses pieds. Pendant que le combustible crépitait et que les flammes se levaient, les sauvages perçaient le martyr avec des alènes enflammées ; ils tranchaient dans la chair vive des morceaux qu'il dévoraient sur place après les avoir fait rôtir.

Le patient ne laissa pas échapper une plainte. Impassible, droit, il parlait d'une voix ferme soit aux chrétiens hurons qui étaient présents pour les consoler, soit aux bourreaux pour leur rappeler la rigueur de la divine justice et des peines de l'enfer. Cette hardiesse étonna et exaspèra à la fois les barbares, qui, pour l'empêcher de parler, lui coupèrent les lèvres, la langue et le nez, lui cassèrent les dents à coups de bâton et en lui enfonçant dans la gorge un tison ardent, lui remplirent la bouche de braises allumées. Ainsi la voix de l'intrépide apôtre était étouffée, mais sa force et sa constance parlaient toujours aux chrétiens qui assistaient à son supplice.

A l'instigation d'un renégat huron et en haine du Baptême on lui fit couler par trois fois sur la tête et sur les épaules de l'eau bouillante, en lui criant : « Nous te baptisons afin que tu sois heureux au ciel, puisque sans un bon baptême on ne peut pas se sauver ».

Un autre sauvage lui disait ironiquement : « Tu as toujours appris au peuple qu'il est bon de souffrir. Remercie-nous donc, s'il est vrai que nous concourons à embellir ta couronne ».

On lui mit au cou un collier de hachettes embrasées ; et aux côtés une ceinture d'écorces d'arbre trempées de poix, on lui mit d'autres écorces semblables sous les aisselles puis on y mit le feu. Les Indiens lui scalpèrent la peau du crâne et jetèrent sur la blessure des braises et de la cendre chaude.

Aucune partie du corps n'avait été épargnée ; après trois heures d'une pareille agonie, un coup de hache sur la tête achevait l'incomparable champion. Alors les sauvages lui ouvrirent la poitrine, en arrachèrent le cœur et le dévorèrent plein de sang comme il était, croyant ainsi hériter de l'héroïque courage du martyr.

***

Le Bx. Gabriel Lalemant, né à Paris d'une noble famille, le 10 octobre 1610, était entré au noviciat de Paris, le 24 mars 1630. Étant parti pour Québec le 13 juin 1646, il se trouvait, en mars 1649, avec le P. de Brébeuf et méritait de recevoir la même couronne des mains des mêmes bourreaux.

Son martyre commença vers 6 h. du soir, peu après la mort du Bx. de Brébeuf. Lié à un pieu tout près du cadavre horriblement déformé de son illustre compagnon, il eut à supporter tout d'abord, tous les supplices qu'avait endurés celui-ci, supplices qui pour Lalemant durent être d'autant plus atroces qu'il était de constitution plus faible et délicate. C'est peut-être dans l'espoir de triompher de son apparente faiblesse que les barbares voulurent ajouter de nouveaux tourments et prolonger son supplice.

Ils pratiquèrent tout le long de sa cuisse gauche une coupure large et profonde jusqu'à l'os ; et ensuite ils firent passer lentement dans la blessure la lame d'une hache rougie au feu. A la cuisse droite il dut subir la même torture, mais cette fois l'incision fut faite en forme de croix. S'étant aperçus que leur victime levait souvent les yeux au ciel pour implorer force et constance, les barbares lui arrachèrent les yeux et lui mirent à la place des charbons ardents. Dans le cours de la nuit le Bienheureux fut confié à un groupe de jeunes sauvages chargés de le tourmenter, mais aussi de le garder en vie jusqu'au lendemain, car, d'après leur croyance, un condamné ne devait pas mourir entre le coucher et le lever du soleil.

Seulement au matin du jour suivant, 17 mars, à 9 h. un coup de hâche fracassait le crâne du martyr et mettait fin à ses souffrances. Comme au Bx. de Brébeuf, à Lalemant aussi on enleva le cœur pour le manger et s'approprier ainsi son courage.

***

Le P. Antoine DANIEL, le premier Jésuite qui versa son sang parmi les Hurons, était né à Dieppe en Normandie, le 27 mai 1601. Il entra au noviciat de Rouen le 1er octobre 1621. Il se dévoua tout d'abord parmi les Hurons ; il tenta ensuite l'établissement d'un petit collège à Québec. Étant retourné parmi les sauvages avec la charge de la mission S. Joseph, il y fut tué par les Iroquois sur le seuil de l'église où il venait de célébrer la Sainte Messe, le 4 juillet 1649.

Le Bx. Charles GARNIER naquit à Paris le 26 mai 1606. Il entra au noviciat de Paris le 5 septembre 1624. Il partit pour le Canada avec le Bx. P. Jogues le 8 avril 1636. Il travailla parmi les Hurons et dans la tribu du Tabac de 1636 à 1642. En 1642 il fut chargé de la mission de S. Joseph à Féanostoyé. Le 7 décembre, vers trois heures de l'après midi, les Iroquois arrivèrent à ce village et l'incendièrent. Le P. Garnier fut massacré pendant qu'il administrait à ses catéchumènes le Saint Baptême.

Le Bx. Noel CHABANEL, né dans le diocèse de Mende le 2 février 1613, entra dans la Compagnie à Toulouse le 9 février 1630. Il partit pour Québec après son troisième an de probation, et il y arrivait le 15 août 1643. Après avoir aidé, pendant un certain temps, le Bx. de Brébeuf dans la mission de S. Joseph, il fut envoyé en février 1649 dans la mission de la tribu du Tabac, fondée par le P. Garnier. Le 7 décembre de cette même année il fut surpris, près du village St Mathias, par les Iroquois, et il y fut tué avec quelques chrétiens qui étaient avec lui.

***

Le Bx Isaac JOGUES était né à Orléans le 10 janvier 1607, et entré au noviciat de Paris le 24 octobre 1624. Il partit pour le Nouveau Monde le 8 avril 1636. Sa vie apostolique fut pleine de hardiesses et de tragiques aventures. Il s'occupa des Hurons et de la tribu du Tabac. Parti le 17 septembre 1641 avec le P. Raynbault, sur un canot d'écorce, il découvrit le *Sault de Ste Marie*. Étant tombé dans les mains des Iroquois, une première fois, il en subit les premières tortures, mais il réussit à s'évader, il se réfugia à New-York. De là il

revint en France, à Rennes et à Paris. Retourné à la Nouvelle France il fut pris de nouveau par les sauvages près du lac Georges et détenu par eux comme prisonnier avec le Bx. Jean de La Lande.

Il essaya à plusieurs reprises de faire comprendre à ses bourreaux la gravité de leur conduite, un de ceux-ci arracha de son dos et de ses bras quelques lambeaux de chair, les dévora sous les yeux de sa victime et ajouta : « Voyons si cette chair blanche est la chair d'un manitou ». Le martyr le regarda doucement et lui répondit avec calme : « Non, je ne suis qu'un homme comme vous tous. Mais je ne crains pas la mort ni les tortures. Pourquoi voulez-vous me faire mourir ? Je suis venu dans votre pays pour y établir la paix, pour y assurer la terre, et pour vous montrer le chemin du ciel, et vous me traitez comme une bête sauvage ! Craignez plutôt la punition du Grand Esprit ! »

Malgré leur rage furieuse, les sauvages n'étaient pas unanimes sur ce qu'il fallait faire de leurs prisonniers. Les tribus du Loup et de la Tortue voulaient à tout prix leur sauver la vie et cela à cause du traité de paix qu'ils avaient solennellement signé ; la tribu de l'Ours au contraire réclamait leur mort en termes énergiques. Il fut décidé qu'on remettrait la solution de ce différend à une assemblée d'anciens et de chefs, qui, de fait, fut convoquée à Tiontontegon le 18 octobre. L'avis de l'assemblée fut qu'il fallait rendre la liberté sans délai, aux deux prisonniers ; mais pendant la discussion, quelques sauvages de la tribu de l'Ours, voulant se défaire au plus tôt des blancs, invitèrent le P. Jogues à un banquet chez leur chef. Refuser cette invitation, ç'eût été une véritable offense, le Père quitta donc sa cabane où il était en oraison , suivit les sauvages pour se rendre à la case du chef. Juste au moment où le P. Jogues se penchait pour entrer chez celui-ci, un coup de hache, porté par un sauvage caché, le faisait tomber à terre sans mouvement. C'était le 18 octobre 1646.

***

Le F. René Goupil, né à Angers, était entré, dans la fleur de l'âge, au noviciat de Paris. Mais sa santé ne lui per-

mettant pas de se consacrer à Dieu dans la religion, dès qu'il crut avoir suffisamment de force, il se rendit dans la Nouvelle France pour y servir, en qualité de *donné*, les Pères qu'il n'avait pas pu servir en Europe. Il fut employé dans les humbles services domestiques ; il eut soin des malades et des blessés de l'hôpital, où il se distingua aussi bien par son habileté que par sa charité toute surnaturelle. Emmené captif avec le P. Jogues, lors du premier emprisonnement de celui-ci, il fut cédé à une famille de Andagaron et tué d'un coup de hache le 29 septembre 1642.

Le F. Jean de La Lande, compagnon de voyage du Bx. P. Jogues, fut tué un jour après lui et de la même façon par les sauvages de la tribu de l'Ours. Les lettres annelles du Canada nous donnent très peu de renseignements sur sa vie. Il était né à Dieppe. Passé au Canada pour s'y dévouer comme *donné*, il mérita de couronner sa donation à Dieu par le sacrifice de sa vie.

Autour de la béatification.

Lettre du P. Jacques Dugas :

« J'ai vécu dix-sept jours à Rome, du 17 juin au 1er juillet, logé à la maison paternelle, notre T. R. P. ayant voulu me donner l'unique chambre alors disponible. Dès le 18, à 9.h. 15, j'étais reçu par sa Paternité. Le T. R. P. fut très content d'apprendre la venue de Monseigneur Deschamps et du délégué du gouvernement québecquois. La béatification de nos missionnaires martyrs lui causait une joie sensible : connus désormais dans toute la Compagnie, ces huit Bx. attiseraient partout le zèle de la perfection et des œuvres.. Le 20, à la récréation de midi, le T. R. P. distribue les cartes de convocation à la béatification. Elles portent : « parenti dei beati », les parents des Bx. Nous serons dans la première tribune du côté de l'Évangile.

Le 21 juin, triomphe de nos martyrs canadiens. La Compagnie tout entière y est représentée par le T. R. P. Général et tous ses Assistants, la province de Paris par le P. Mollat,

son Provincial, les missions de Chine par le P. Goulet, nos missions sauvages par le P. Artus, les deux provinces canadiennes par le P. Devine et moi. Une douzaine de cardinaux sont présents le matin, un plus grand nombre le soir, avec le Pape. Une trentaine d'évêques, parmi lesquels Mgr. Deschamps, qui, le soir, donna la bénédiction devant le Saint Père. Saint Pierre, toujours si grand, si beau, était illuminé, ce jour-là, magnifiquement. Impressions inexprimables, le matin, au Veni Creator, à la lecture du décret, au dévoilement du tableau des Bx., au Te Deum ; et le soir, à l'arrivée du Pape, au moment où Mgr Deschamps se tourna vers lui avec l'ostensoir d'or, au moment surtout où, portant les biographies de nos Bx. destinées à la bibliothèque papale, je me fus agenouillé près du pape, entre le P. Goulet, qui tenait un riche reliquaire d'argent, et le P. Wynne, porteur d'un superbe bouquet. Le Pape s'était levé. Le P. Général et le P. Fajella étaient à côté du trône. nous trois devant, Le T. R. P. exprima en italien les remerciements de la Compagnie, son affection pour Sa Sainteté, et expliqua le magnifique reliquaire d'argent massif, contenu dans un écrin de pluche crème, capitonné de soie blanche. Au sommet, la miniature du monument érigé au fort Sainte Marie par la Société Historique d'Ottawa. A la base, quatre bas-reliefs sculptés : le premier représentant, S. Ignace, le fondateur de nos missions ; le second, S. François Xavier, le premier de nos missionnaires et leur patron ; le troisième Pie XI, père et protecteur des missions de la Compagnie ; le quatrième, les huit missionnaires martyrs du Canada. Le pape répondit dans la même langue, témoignant au P. Général et à toute la Compagnie la plus paternelle affection.

Grâce à Mgr Deschamps, M. Mercier occupait la première tribune du côté de l'Épître, tribune réservée aux rois et aux princes. Le Canada était au premier rang !

Les 22, 23, 24, triduum en l'honneur de nos Bx. dans toutes nos maisons de Rome. Au Gésu surtout, ce fut très solennel : messe pontificale chaque jour et salut donné par un cardinal, avec panégyrique. Le mardi (23 juin), la messe fut chantée par Mgr Deschamps. Le même jour, dîner à la résidence du Gésu. Présents, placés dans l'ordre suivant : les Cardinaux Lega et Vico, Mgr Deschamps, M. Mercier, le T. R. P. Général, plusieurs prélats romains, tous ceux qui

ont pris une part plus particulière dans les travaux préparatoires à la béatification, puis les Pères avec les Monseigneurs et les autres invités. Mgr Deschamps et M. Mercier ayant les premiers visité notre T. R. P., celui-ci leur rendit leur visite, les combla d'attentions très touchantes et leur envoya des reliques.

Le lendemain, audience papale. Plus de 250 personnes de toutes nationalités... Le Pape bénit, puis fait le tour de la salle donnant sa main à baiser. Il me reconnaît et rompt le silence,qu'il avait gardé jusqu'à moi. Je lui dis ma gratitude, celle des enfants de la Compagnie, de ceux du Canada surtout... « Dites bien à tous les Canadiens, à tous vos Pères et Frères que le Pape les bénit. Je bénis leurs personnes, toutes leurs maisons, toutes leurs œuvres ». Et il ajoute avec un bon sourire : « Puisque vous êtes professeur de théologie, je bénis d'une bénédiction spéciale tous vos élèves » ... (1).

Il ne me faut pas omettre les paroles de notre T. R. P. à mon départ de Rome. Sa Paternité avait tenu à me voir et à me donner des conseils. Le T. R. P. tient beaucoup à la solidité et à la précision de la doctrine ; il veut la forme scolastique dans les cercles ; il recommande le sérieux, la constance dans l'étude des branches principales ; il n'aime pas du tout les spécialisations à la manière des Allemands. « Aimez chrétiennement les Allemands et détestez leurs méthodes rationalistes ». Il a donné pour modèle Franzelin, comme unissant la piété à la science. L'important n'est pas de savoir, par exemple, la manière dont chaque écrivain ecclésiastique, depuis les Pères jusqu'à nous, a traité la procession du Saint Esprit, mais bien de connaître Dieu, Jésus-Christ, l'Église, les sacrements de façon à les faire connaître aux fidèles. Et généralisant ses remarques paternelles, le T. R. P. ajouta, comme s'il se fût adressé à toute notre province : « Gardez vos traditions. Ne vous laissez pas envahir par l'étranger. Vous avez reçu de vos fondateurs les traditions de la Compagnie, gardez-les. Ce sont de petites choses, mais la vie de nos saints est faite de petites choses » ...

(1) Le Saint Père avisant la barbe du P. Dugas avait aussitôt demandé: « Un missionnaire ?— Hélas non, Très Saint Père, malgré mes demandes, je suis seulement professeur de théologie » — Et le Pape en souriant : « C'est la même chose ».

A Paris. — La fête de nos martyrs au Gésu de la rue de Sèvres (5 juillet), selon la remarque d'une dame française, « n'a pas été un succès mais un triomphe ». L'église, déjà si belle dans ses lignes et ses ornementations gothiques, était plus belle encore, toute parée de lys et de roses. Mgr Deschamps célébra la messe, assisté de cinq prêtres canadiens-français. Mgr Mathieu était au chœur avec le Supérieur général de Saint-Sulpice et plusieurs de nos Pères, parmi lesquels le P. Wynne. La colonie canadienne-française de Paris convoquée par nos Pères, et les pèlerins du P. Devine, remplissaient la nef, avec des amis des Pères français venus en grand nombre. Des places d'honneur étaient réservées à M. le commissaire du Canada, à M. Mercier et aux parents du bienheureux Jogues, d'Orléans. Tout a été ravissant : le chant exécuté par la *schola cantorum* de Vincent d'Indy, l'accompagnement d'orgue de la plus grande artiste de Paris, la tenue parfaite des collégiens de la rue de Madrid servant au sanctuaire en soutanes rouges, aubes de dentelle et ceinture de soie, et surtout le sermon du P. de la Brière... »

***

*Nous publions in extenso ce discours tel que l'a reproduit l'*Action Catholique *de Québec* :

MESSEIGNEURS,
MONSIEUR LE COMMISSAIRE GENERAL
MONSIEUR LE MINISTRE,
MES TRÈS CHERS FRERES,

I

Le dimanche 21 juin dernier, Sa Sainteté Pie XI décernait les honneurs de la béatification à huit Jésuites français du dix-septième siècle, mis à mort en haine de la foi chrétienne et qui appartiennent à la première génération des apôtres du noble pays canadien.

Ce sont les PP. Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, martyrisés par les Iroquois en 1648 et 1649. Ils avaient eu pour devancier dans leur sanglant holocauste le P. Isaac Jogues, torturé en 1642, mis à mort en 1646. Deux humbles collaborateurs, le F. René Goupil et Jean de la Lande, furent associés, par les Iroquois, l'un à son premier et l'autre à son second martyre.

Aujourd'hui, les pèlerins canadiens venus à Rome pour être

témoins de la glorification des bienheureux martyrs, veulent bien s'arrêter au milieu de nous dans la capitale de la vieille France, avant de regagner la jeune France d'Amérique. Prélats dont nous savons l'ardente charité pastorale, prêtres et fidèles d'élite, ils représentent excellemment la florissante Eglise du Canada français. Ils en représentent aussi l'organisation publique et officielle, puisque parmi eux figure au premier rang l'un de leurs hommes d'Etat les plus influents, le ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. Et voici que les chers pèlerins de Rome rencontrent en cette église d'autres généreux enfants du Canada : toute l'élite catholique de la colonie canadienne française de Paris. A la tête de la colonie, la place d'honneur appartient au délégué permanent qui assure avec tant de sollicitude éclairée le contact régulier entre la nation canadienne et la nation française dans leurs collaborations fraternelles : Monsieur le Commissaire général de la Puissance du Canada.

Les nombreux français qui, avec leurs amis canadiens, s'unissent ici, Monseigneur, par leur présence et leur prière à la célébration de la grand'messe pontificale par Votre Grandeur, appartiennent à cette élite du catholicisme parisien, fervente en sa piété, magnifique en sa charité, persévérante et audacieuse en son apostolat. Plusieurs sont unis avec le Canada par des liens plus étroits. Telle famille s'honore d'une parenté authentique avec le bienheureux martyr Isaac Jogues. D'autres lui sont unis et sont unis à tous les autres martyrs, par la parenté spirituelle en la même famille religieuse. Tel autre encore, qu'il est impossible de ne pas désigner personnellement, représente la Sainte et illustre milice sacerdotale qui forma aux plus humbles comme aux plus mâles vertus de l'Evangile le clergé admirable du Canada d'autrefois et du Canada d'aujourd'hui : Monsieur le Supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice.

Le sanctuaire qui nous abrite en cette pieuse fête de famille, Messieurs du Canada, est l'église diocésaine des étrangers. Toutes les nations du monde possèdent à Paris une colonie plus ou moins considérable, qui compte elle-même un nombre plus ou moins considérable de catholiques. Chacun de ces groupes nationaux de catholiques étrangers, soit du rite latin, soit des divers rites orientaux, vient accomplir ici les commémorations les plus solennelles de son culte, de sa tradition, de sa piété, de son histoire. A l'apostolat catholique de l'immense population étrangère de Paris, préside un évêque auxiliaire, que des titres exceptionnels prédestinaient à cette noble tache de zèle et de dévouement. Serais-je indiscret de rappeler qu'en 1885, jeune diplomate du *Damara*, celui qui se nommait alors le vicomte Chaptal eut le privilège enviable de visiter, à Toronto et à Ottawa, la Nouvelle France canadienne ?

Un autre motif encore désignait ce sanctuaire pour la célébration de la gloire des huit bienheureux martyrs de la Compagnie de Jésus au Canada : cette église, en effet, le Gésu de la rue de Sèvres, construite dans le style néogothique par le P. Tournessac, contem-

porain de Viollet-le-Duc, fut, de 1860 à 1901, l'église de la principale résidence de la Compagnie de Jésus à Paris. La dernière chapelle latérale du côté de l'Épitre y est consacrée aux saints et aux bienheureux martyrs de la famille religieuse de S. Ignace de Loyola. Sur les murs de cette chapelle, particulièrement vénérée on peut lire les noms des martyrs jésuites du Japon et des Indes qui, frères d'armes de Jean de Brébeuf et d'Isaac Jogues, furent leurs émules en héroïsme et, comme eux, donnèrent au Christ et à l'Eglise, par l'effusion de leur sang, le témoignage de suprême amour.

Sous les dalles de la même chapelle des Martyrs, reposent les corps de cinq autres frères d'armes de Jean de Brébeuf et d'Isaac Jogues, mis à mort en haine de la cause de Dieu, le 24 et le 26 mai 1871, par la Commune révolutionnaire de Paris. On les nomme : Pierre Olivaint, Léon Ducoudray, Jean Caubert, Alexis Clerc, Anatole de Bengy. Leur présence ici fut regardée comme procurant à cette église, au milieu de toutes les tempêtes, un gage providentiel de protection mystérieuse.

Lorsque survint, au mois de mai 1872, le premier anniversaire du massacre des otages de la Commune, une commémoration sollennelle s'imposait. Mais comment l'accomplir ? Avec des draperies de deuil et des cérémonies funéraires ? Personne n'acceptait pareille idée, car il s'agissait de témoins du Christ, dont la mémoire prenait, dans la conviction de chacun, une signification triomphale et céleste. D'autre part, l'on se savait tenu par les règles très sages de notre Mère immortelle la Sainte Eglise, qui interdit de décerner tout culte public et liturgique à ceux qu'elle-même n'a pas encore élevés sur les autels et n'a pas encore proclamés dignes du nom de saints, de bienheureux ou de martyrs. Mais l'on découvrit l'art de tout respecter dans une conciliation émouvante. L'anniversaire du meurtre des otages concordait avec la fête de la Très Sainte Trinité. Par la volonté de l'autorité diocésaine, il concorda également au Gésu de la rue de Sèvres, avec l'exposition du Saint Sacrement pour l'Adoration perpétuelle.

L'Eglise, toute parée de fleurs, resplendissait de lumières. Les ornements liturgiques étaient comme aujourd'hui, les ornements d'or. L'encens de la louange montait vers le Christ immortel réellement présent dans l'ostensoir eucharistique. On chantait avec enthousiasme le Dieu d'éternel amour, unique et en trois Personnes, qui se glorifie sur terre par l'héroisme de ses serviteurs et de ses amis. On était en pleine solennité triomphale d'actions de grâces. Nul ne parlait de deuil ou de tristesse. Nul ne cherchait parmi les morts ceux qui sont vivants. Toute la pieuse assistance affirmait ainsi, avec la délicatesse et la discrétion nécessaires, la persuasion légitime, profonde, que nous ont transmise nos ainés dans la foi ; ce serait une impiété de prier pour des martyrs.

Une cérémonie de même caractère eut encore lieu, dans cette église, le 26 mai 1896, pour le vingt-cinquième anniversiare de l'holocauste de 1871. Devant des élèves du collège où le P. Olivaint

avait été recteur, l'Immaculée Conception de Vaugirard, rassemblés au Gésu de la rue de Sèvres, un éminent religieux, témoin des jours de la Commune,un professeur, écrivain, prédicateur, guide spirituel, dont la mémoire est impérissable parmi nous, le P. Ambroise Matignon,commenta, dans cette même chaire,le texte scripturaire : *Hilarem datorem diligit Deus.* Les otages de la Commune avaient eu pour réconfort intime et s'étaient communiqué les uns aux autres la sainte allégresse de subir des opprobres et des supplices pour le nom et l'amour du Christ. Leur magnanime offrande aura été accueillie là-haut comme un sacrifice d'agréable odeur ; car « Dieu aime celui qui se donne avec joie ».

Tels sont les religieux souvenirs que la glorification de nos huit bienheureux martyrs du Canada évoque, réveille, fait frémir sous ces ogives aimées. Tel est le thème de l'hymne de joie, d'espérance et d'amour que chantent symboliquement ces murs vénérés, en leur mystérieux cantique de pierre. Aujourd'hui, pour Jean de Brébeuf, Isaac Jogues et leurs compagnons, l'Eglise a parlé en son auguste magistère. Elle nous autorise à leur décerner le nom de « martyrs» et de « bienheureux », à les honorer d'un culte public dans nos sanctuaires. Sans qu'il soit besoin d'aucune périphrase, nous pouvons donc célébrer tout haut les bienheureux martyrs du Canada. Eux qui, comme leurs frères des jours de la Commune, « se donnèrent avec joie » dans l'holocauste sanglant, doivent être reconnus et salués par nous en la radieuse et céleste cohorte de ceux qui lavèrent leurs robes avec le sang de l'Agneau. Elle chante votre gloire, Seigneur, la blanche armée des martyrs : *Te martyrum candidatus laudat exercitus* !

II

La théologie nous enseigne que trois éléments sont indispensables pour qu'il y ait *martyre*, au sens plénier de ce terme : le termemartyre que l'Eglise consacre par un culte public dans la béatification puis dans la canonisation. Ce sont : la cause, la peine, l'acceptation volontaire.

L'élément matériel est la *peine*, le supplice lui-même par lequel est mis à mort le témoin du Christ. Les deux autres éléments sont d'ordre formel et intentionnel. La *cause* se rapporte au motif pour lequel est infligé le supplice : en haine du Christ ou de l'Eglise, pour la défense d'une vérité ou d'une vertu chrétienne. C'est la condition posée par le persécuteur dans l'intention même qui préside à l'exercice de sa tyrannie et de sa cruauté. L'*acceptation volontaire* est la condition posée par le témoin du Christ, en acquiesçant à la torture et à la mort plutôt que de trahir le Christ et l'Eglise, plutôt que de renier une vérité ou une vertu chrétienne. C'est l'acceptation volontaire qui donne à la mort des martyrs sa grandeur morale et son caractère d'héroisme.

Avec quel éclat se vérifient les trois conditions du martyre dans

le sanglant holocauste du Bx. Jean de Brébeuf, du Bx. Isaac Jogues et de leurs admirables compagnons. Des écrivains de grand renom nous l'ont rapporté en des pages émouvantes, où ils étudiaient les origines mystiques de la Nouvelle France. Aujourd'hui, 5 juillet, dans une revue amie, ces choses nous sont redites avec une puissance d'évocation spécialement émouvante par un écrivain et gentilhomme chrétien de Normandie, le même qui écrivait naguère la meilleure et la plus littéraire des biographies de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. [*Études*, Baron Angot des Rotours.]

La peine, le supplice enduré par les martyrs du Canada, est d'une telle horreur que l'on n'oserait pas en détailler ici chacune des cruautés effroyables. Avec les flèches, avec la hache et le scalpel des Iroquois, c'est, pour plusieurs, la torture du feu, des tisons enflammés labourant et dévorant chacun des membres du corps, la torture du feu administrée avec une lenteur infernale, pour prolonger et rendre plus douloureuse l'effroyable agonie des martyrs.

La *cause* de la haine et de la rage des Iroquois serait-elle contestable? Les missionnaires leur étaient odieux comme ministres et représentants de la religion chrétienne professée par les ennemis que les Iroquois voulaient anéantir : les Français et leurs alliés chrétiens du peuple huron. Il fallait abattre et punir les prêtres de cette religion détestée où les Français et les convertis hurons trouvaient leur force et la joie sainte de leur âme. La parodie sacrilège des cérémonies du baptême, l'acharnement des bourreaux sur le crâne de l'un des martyrs, pour y dessiner par un sillon sanglant la tonsure cléricale,attestent la volonté délibérée de torturer et de mettre à mort les missionnaires, en tant que serviteurs du Christ et messagers de l'Eglise.

Et l'*acceptation volontaire* ! Elle apparaît, chez tous nos martyrs, dans l'acceptation même,ou plutôt dans la requête instante qu'ils firent de recevoir alors pour partage les missions du Canada, et surtout l'apostolat des sauvages du peuple huron, dans la zone menacée par l'incursion féroce des tribus iroquoises. Certes, ils savaient à quoi ils s'exposaient et pourquoi ils s'exposaient. En partant pour leur poste de sacrifice et de dévouement sublime, ils se constituaient tous, et par le fait même, candidats au martyre.

Chez la plupart de nos bienheureux, l'*acceptation volontaire* s'affirme encore plus distincte et avec un plus magnifique éclat.

Lorsque Gabriel Lalemant écrivait cette émouvante prière : « Oui, mon Jésus, et mon amour, il faut que votre sang, versé pour les barbares aussi bien que pour nous, soit appliqué efficacement pour leur salut ; et c'est en quoi je veux coopérer à votre grâce et m'immoler pour eux?»... lorsque Jean de Brébeuf, déjà lié par le vœu du plus parfait se liait également,les yeux fixés sur le mystère de la Croix, par le vœu « de ne jamais manquer à la grâce du martyre », . . . on croit assister à l'offertoire du divin sacrifice. Tout à l'heure, l'Evêque présentera au Dieu d'amour la patène précieuse contenant la blanche hostie du sacrifice eucharistique, puis le

calice d'or contenant le vin non encore consacré. Il dédiera, il offrira, au nom de toute l'Eglise, ce pain et le vin de ce calice pour être la matière d'un mystérieux holocauste, pour être bientôt changés au Corps et au Sang du Christ immortel, Victime sanglante au Calvaire et Victime glorieuse dans les cieux. L'offertoire sera le premier acte solennel de l'accomplissement du divin sacrifice et déterminera déjà la signification du rite suprême d'adoration, d'action de grâces, d'expiation et de demande. Ainsi, l'holocauste sanglant des martyrs du Christ, au Canada, était-il précédé par l'oblation volontaire de Jean de Brébeuf et de Gabriel Lalemant, protestant auprès du Maître adoré qu'ils ont l'humble et ardent espoir d'être immolés pour sa cause et de ne manquer jamais à la grâce du martyre !

Et le Bx. Antoine Daniel ? Tandis qu'il était lui-même au saint autel, il entend les hurlements des Iroquois qui font irruption dans la mission et vont s'acharner sur les fidèles rassemblés dans l'église. Le missionnaire ordonne aussitôt à ses chrétiens de prendre la fuite dans la direction opposée. Lui-même se porte à l'entrée de l'église, face à l'ennemi, concentre sur sa personne la rage et la férocité des Iroquois dans la violence de leur premier élan. Tandis que les fidèles peuvent échapper, il tombe martyr, dans l'exercice héroïque et sublime de la vertu de charité ; le bon pasteur a donné sa vie pour sauver son troupeau.

Le cas du Bx. Noël Chabanel est touchant d'une autre façon. Naguère brillant professeur de rhétorique en France, rebuté par l'étude pénible de la langue huronne, il regrette les intéressants travaux littéraires, les agréables auditoires et les charmants succès d'autrefois. Il est envahi par une grandissante lassitude et tenté d'inconstance. Pourquoi ne solliciterait-il pas de ses supérieurs d'être rappelé en France et d'y reprendre la vie des collèges ? Mais la grâce lui a marqué sa place au lieu même où la Croix lui paraît si lourde. Le divin Maître le convie à regarder tout retour en arrière comme la désertion d'un poste d'honneur et comme l'abandon volontaire d'un témoignage de plus grand amour. Vainqueur de la tentation, humblement docile à l'appel mystérieux que le Sauveur Jésus peut seul faire entendre au cœur, Noel Chabanel prononce délibérément le vœu de stabilité dans les missions huronnes. Il veut donc peiner, travailler, souffrir jusqu'à la mort, au milieu des sauvages, sur la terre de l'immolation et du péril. Vienne le Martyre sanglant, au milieu de la mission huronne, le missionnaire est prêt. L'option décisive est faite avec un héroique amour.

Chez Isaac Jogues, l'acceptation volontaire fut sublime à l'égard du premier martyre, subi en 1642. Elle est plus manifeste encore à l'égard du second et suprême martyre, subi en 1646 Affreusement mutilé par son effroyable supplice de 1642, Isaac Jogues a reparu en France. Chacun s'empresse pour vénérer le témoin du Christ. La régente Anne d'Autriche veut baiser ses blessures. Urbain VIII est interrogé sur la possibilité, pour le saint missionnaire, de célé-

brer la messe, nonobstant la mutilation de ses mains et l'amputation de plusieurs de ses doigts. « Il serait indigne, répond le Pape, qu'un martyr de Jésus-Christ ne pût pas boire le sang de Jésus-Christ ». Mais Isaac Jogues éprouve la nostalgie du pays des Hurons et des Iroquois, du pays où il pourra donner au Sauveur Jésus le suprême témoignage d'amour par l'effusion de tout son sang. Magnanime désir qui va être exaucé. Recueillons le sublime langage de l'acceptation volontaire devant la perspective de la mort pour le nom de Jésus : « Que je serais heureux si Notre Seigneur voulait achever le sacrifice là où il l'a commencé ! . . »

Plus de doute possible ! Isaac Jogues et Jean de Brébeuf, avec leurs six compagnons de supplice ont été massacrés en haine de la foi chrétienne, et, ils ont accepté, désiré même cette mort tragique par un acquiescement volontaire et sublime. Ils sont donc véritablement « martyrs » .Ils prennent place dans la cohorte céleste où nous les avons salués tout à l'heure. Ils ont blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau. L'Evangile leur avait appris qu'il n'existe pas de plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. Et ils ont montré, dans les tortures et dans la mort, qu'ils chérissaient leur Dieu jusqu'à l'extrême limite de l'amour. Seigneur, elle chante pour jamais votre gloire la blanche armée des martyrs : *Te martyrum candidatus laudat exercitus* !

III

Arrêtons nos regards sur la fécondité merveilleuse du sang des martyrs, en cette terre canadienne où nos huit martyrs accomplirent héroiquement leur holocauste d'amour.

Leur sang fut versé dans les fondations de la Nouvelle France. Quel magnifique édifice on vit peu à peu grandir au pays du St.-Laurent ! Nous sommes aux plus belles heures de la renaissance catholique française du dix-septième siècle, sous le règne de ce roi Louis qui fut nommé le Juste. Chacun eut sa part utile et méritoire dans le patient travail de construction civique et spirituelle : évêque et gouverneurs du Canada, marins et soldats, laboureurs et explorateurs, Jésuites, Sulpiciens et Récollets, religieuses contemplatives et religieuses enseignantes, gentilshommes et paysans ; toutes les familles spirituelles de la France ! Et les peuplades indigènes s'incorporèrent à la cité nouvelle et grandissante : car la Nouvelle France des missionnaires et des martyrs était généreuse et sainte, comme la Nouvelle France des conquérants et des colons était belle et brave.

Mais quelles perspectives troublantes se découvriront plus tard !

Moins de cent trente années après l'holocauste des bienheureux martyrs, survenait, pour le Canada, la grande catastrophe de son histoire, la grande Nouvelle France était arrachée à la domination de la Vieille France et vivrait désor-

mais sous une nouvelle suzeraineté. Qu'adviendrait-il du majestueux édifice élevé au prix de tant de sacrifices, de tant de sang et de tant d'amour? Hélas! Il ne paraît pas que nos ancêtres du dix-huitième siècle aient même soupçonné l'importance de la perte et du dommage que subissait le royaume de France, amputé de sa superbe colonie d'Amérique du Nord. Avec une déplorable insouciance, on parut oublier le petit peuple canadien français, abandonné sans défense aux redoutables périls d'une situation nouvelle, et humainement désespérée.

Qu'allaient devenir, en effet, ces soixante mille colons de langue française, privés de tout lien avec la France, soumis au gouvernement de l'Angleterre hérétique,encerclés par de puissantes colonies anglaises et protestantes, bientôt peut-être submergés par une immigration étrangère et cosmopolite qui ne participait en rien aux traditions canadiennes? Ne paraissait-il pas inévitable que le peuple canadien français disparût, comme peuple distinct, au bout de quelques générations, absorbé par les influences générales et dominantes, toutes favorables à une autre religion et à une autre langue à travers le continent américain du nord? Les destinées du peuple canadien semblaient devoir s'obscurcir et s'éteindre.

Et pourtant, c'est alors que commence une période inattendue de glorieuse et d'étonnante histoire. La Canada français ne s'abandonne pas lui-même, et, sur sa vie nationale, s'exerce, du haut du ciel, une Providence tutélaire et mystérieuse .Les amis de Dieu, les saints et les martyrs, se font les gardiens des âmes et les défenseurs de la cité. Malgré toutes les sollicitations contraires et en dépit de tous les obstacles humains, le peuple canadien, fidèle à soi-même, garde obstinément sa religion, sa langue, sa tradition distinctive. Il se fortifie dans l'épreuve et il prend peu à peu un nouvel essor, avec une puissance grandissante de rayonnement social et spirituel.

Evêques et clergé diocésain, Jésuites, Sulpiciens et Récollets, religieuses enseignantes, tous les mêmes guides spirituels que nous avons rencontrés au dix-septième siècle, exercent, toujours avec le même zèle et le même cœur, en plein vingtième siècle, le même apostolat religieux sur le territoire canadien. Ils développent, chez ce peuple parvenu à l'âge adulte, les mêmes vertus évangéliques qui s'épanouirent en leur première fraîcheur aux jours de son enfance et de son adolescence.

La famille canadienne conserve ses mœurs patriarcales, avec la profonde empreinte du christianisme, véritable règle vivante de la vie, de la pensée, de l'action. Chaque foyer se peuple de nombreux enfants avec une fécondité magnifique. Je n'ose donner de chiffres, tant ils sont considérables, et je craindrais d'être soupçonné, en disant la simple vérité, de commettre une exagération complaisante. Ces belles et nombreuses familles patriarcales considèrent comme une grâce et un honneur de consacrer beaucoup de leurs enfants à la vie sacerdotale, à la vie religieuse, aux missions lointaines, selon l'harmonieuse diversité des appels du Seigneur.

Les nobles causes, qui réclament de généreux dévouements, rencontrent, en ce milieu d'élite, un enthousiasme réfléchi et contagieux Lorsque Pie IX convia les jeunes catholiques à prendre les armes pour la défense de la souveraineté temporelle des Papes, c'est le Canada français qui, avec la France et la Belgique, fournit le principal contingent à la glorieuse phalange des Zouaves pontificaux. Il existait, chez le général de Charette, un bien précieux album : celui qui contenait les vues, documents et souvenirs de son voyage triomphal en Canada, dans ce pays fidèle où s'affirmait, après la catastrophe du 20 septembre, la survivance du régiment des Zouaves et l'espoir obstiné des futures revanches du droit. Les notes du général exprimaient avec bonhomie et pittoresque les émotions de son cœur et les observations sagaces de son intelligence devant la ferveur, la force et les libertés du peuple canadien.

La paroisse dans la Nouvelle-France, possède une organisation puissante : elle est le foyer de vie morale et religieuse, elle est le centre de vie et de collaboration civique, elle fournit le cadre solide de toutes les entreprises et activités de la vie nationale.Les coutumes et institutions sociales demeurent exactement celles de la France rurale du dix-septième et du dix-huitième siècle. Il en va de même pour les principales institutions du commerce et de la navigation. Un juge à la Cour supérieure de Québec vient de nous démontrer que plusieurs articles de la grande ordonnance de la Marine, promulguée en 1681 par Louis XIV et Colbert, gardent, sur le sol canadien français, leur pleine valeur juridique.

Le Canada conserve donc les coutumes et institutions de la France d'ancien régime, le Canada n'a jamais accompli la Révolution : et, pourtant, le peuple canadien est un peuple libre, beaucoup plus libre que le peuple français d'aujourd'hui. Cet exemple me paraît démontrer que l'évolution légitime de la cité moderne aurait pu se concevoir et s'opérer sans la cruelle déchirure de la Révolution, sans les destructions systématiques et impies, sans la promulgation d'une idéologie humanitaire, libertaire, égalitaire, qui ont créé, dans la vieille France, les divisions douloureuses et les incompréhensions réciproques au milieu desquelles se déroule depuis plusieurs générations, le drame de notre histoire intérieure.

Le Canada français ignore la politique de laïcisation. Chacun des organes de sa vie nationale porte le signe de la croix. L'école publique est la même que l'école chrétienne. Les lois de l'État respectent et consacrent le droit de Dieu. Au Congrès eucharistique international de 1910, à Montréal, les représentants de tous les peuples de l'univers entendirent le chef du gouvernement de Québec, le premier ministre Lomer Gouin, réprouver la fausse doctrine du libéralisme, d'après laquelle les États ne seraient normalement obligés, envers la vraie religion qu'à une neutralité déférente, également respectueuse de toutes les croyances et de toutes les incroyances. Votre éminenecollègue et ami, Monsieur le ministre, proclama fermement le droit souverain de Dieu et de son Christ

sur les nations comme sur les individus et les familles. En 1914, au Congrès eucharistique international de Lourdes, c'est avec transport que nous avons acclamé ces mêmes vérités nécessaires, énoncées en caractères de feu par l'éloquence magnifique d'un grand orateur canadien français.

Le Canada contemporain n'est plus renfermé dans les limites qu'avaient connues les générations anciennes. Le peuple canadien français colonise aujourd'hui d'immenses régions nouvelles, autrefois inexplorées. Nous avons vu à Paris, voilà trente-cinq ans, alors que j'étais enfant, un bon et robuste géant qui causa, dans les salons où il parut, un mélange d'admiration et de stupeur. C'était Mgr Labelle. Vous avez continué, Messieurs du Canada, de le nommer plus familièrement : *le curé Labelle*. C'est avec joie que, tout dernièrement, je lisais, dans votre grande presse de Québec et de Montréal, le récit des belles fêtes du centenaire de sa naissance. Défricheur de forêts, créateur d'exploitations agricoles, constructeur de villages et d'églises, il aura été le principal propagateur d'un puissant mouvement d'expansion bienfaisante, où les conquêtes de l'habitation et de la culture sont également des conquêtes de la civilisation chrétienne et catholique, canadienne et française élargissant toujours la zone où rayonnent le peuple, la religion, la langue, les traditions et institutions du Canada français. *Le curé Labelle* fut aussi nommé, à juste titre *le roi du nord*.

Il y a cent cinquante ans, le peuple canadien français comptait soixante mille âmes. A l'heure présente, il en compte trois millions. Sa natalité puissante et son organisation homogène, lui garantissent une progression considérable, une multiplication toujours croissante avec chaque année nouvelle et, plus encore, avec chaque génération. Ce peuple domine sans conteste la province de Québec. Il possède des minorités importantes et compactes en chacune des autres provinces du Dominion. Il projette de larges rameaux à travers les États-Unis d'Amérique, dans toute la région plus ou moins rapprochée des grands lacs. Les Canadiens français auront un rôle de haute influence politique et morale à jouer dans les destins à venir de l'Amérique du nord. Rôle plein de magnifiques promesses pour la pensée française et la civilisation catholique.

Le symbole et le *palladium* des traditions du peuple canadien, c'est la langue française, héritée de ses ancêtres et de ses apôtres : la langue française par où il se distingue des populations de langue anglaise et d'origine cosmopolite qui l'environnent de toute part. La langue française, mes Frères, les Canadiens la conservent et la cultivent avec un filial amour. A bon droit, ils nous reprochent de nous montrer un peu trop accueillants pour beaucoup de néologismes et d'anglicismes, qu'ils repoussent eux-mêmes implacablement, avec un souci louable et touchant de la pureté, de la virginité de notre langue française. Leur propre histoire, antérieure à la fondation du Canada au dix-septième siècle, c'est l'histoire de la vieille France, l'histoire de leurs ancêtres et des nôtres. Ils la gardent ja-

lousement, ils l'entourent d'un pieux honneur, et leurs enfants la possèdent souvent beaucoup mieux que les nôtres. La langue française, elle aussi, est pour eux un trésor de famille. Leurs grammairiens et leurs littérateurs la scrutent dans ses nuances les plus délicates et dans les moindres secrets de son histoire. Tel le maître érudit et charmant que le Canada nous envoya durant le dernier hiver et le dernier printemps, et que l'élite parisienne vint écouter avec une séduction unanime dans nos grandes enceintes universitaires.

A Genève, à l'assemblée de la Société des Nations, j'eus l'enchantement cordial, en ce grand caravensérail des peuples, d'entendre le premier représentant de la Puissance du Canada exprimer les nobles et hautes pensées du peuple dont il était l'interprête officiel dans notre chère langue française : non pas parlée comme elle peut l'être par un étranger instruit et distingué, mais parlée comme elle peut l'être exclusivement par les enfants de la maison, par ceux qui chérissent en elle le pur parler des aieux, la vraie langue maternelle. Je compris mieux alors la valeur du gracieux symbole que j'avais déjà reconnu avec émotion sur des livres illustrés venus du Canada français ; la fleur de lys mariée à la branche d'érable, avec cette devise chargée de sens : *Je me souviens* !

Qu'elle est belle et glorieuse la cité chrétienne que les Français du grand siècle ont construite sur les bords du Saint-Laurent, que d'héroïques missionnaires ont cimentée de leur foi et dont les martyrs ont empourpré les fondations avec leur sang ! Holocauste d'amour qui est riche d'une fécondité immortelle.

Messieurs du Canada,
Mes très chers Frères,

Dans le bref qu'il écrivit, en 1910, à l'occasion du Congrès eucharistique international de Montréal, le premier qui se célébrât de l'autre côté des océans, le saint Pape Pie X traduisit la leçon surnaturelle de ce grand événement en une formule magnifique :

« Puisse le Pain divin, qui ignore les distances et ne connaît point de division, rapprocher ceux que l'Océan sépare ! »

Tous, en effet, selon la parole de l'Apôtre, ne constituent qu'un même Corps, puisqu'ils participent au même Pain.

Recueillons cette émouvante leçon dans notre pieuse réunion fraternelle pour une émouvante fête de famille.

L'Évêque auxiliaire de Montréal va offrir le sacrifice de la divine Hostie sur l'autel d'un sanctuaire parisien qui perpétue excellemment la mémoire de tout ce que nos bienheureux martyrs ont aimé ici-bas.

A la même heure, la même Hostie est offerte au Dieu d'amour avec la même foi, les mêmes souvenirs et la même prière en chacun des sanctuaires de la Nouvelle France d'Amérique, à Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières, en chacune des cités, des bourgades des bords du Saint-Laurent où s'accomplit l'épopée religieuse du Canada français.

Des deux côtés de l'Océan, que les deux peuples frères demandent humblement l'un pour l'autre la perpétuité des trésors spirituels dont ils sont redevables au labeur de leurs apôtres et au sang de leurs martyrs. Que chez les croyants d'aujourd'hui, chez leurs enfants, chez les enfants de leurs enfants, comme chez les croyants d'autrefois, l'exemple et la prière de Jean de Brébeuf, d'Isaac Jogues et de leurs héroïques compagnons développent les vertus qui font les peuples forts et les nations fidèles. Que, chez tous, grandisse la fleur divine qui s'épanouit sur le tombeau des témoins du Christ : « une espérance pleine d'immortalité ».

FRANCE

L'apostolat dans les Hôpitaux (1)

VI

Des auxiliaires employés par la Providence pour aider notre apostolat.

Nous l'avons dit, dans la visite des hôpitaux, les malades nous servent de fil conducteur. Ils nous indiquent ceux de leurs camarades qui désirent notre visite, ou, près desquels, elle serait bienfaisante. Mais nous avons, dans les Dames de charité, appelées « Dames visiteuses », des auxiliaires intelligentes, dévouées, attentives à nous signaler les cas urgents. Nous recevons, chaque jour, par leur intermédiaire, des listes de malades, répartis dans dix, douze, quinze hôpitaux...

Chaque dame a son hôpital attitré, et dans cet hôpital, une ou deux salles à visiter ; on peut imaginer de quelle valeur est leur secours et aussi, quelle est notre commune peine, quand il nous faut choisir... remettre au lendemain une liste de malades gravement atteints, et le lendemain constater la mort de plusieurs.

Alors, combien nous demandons à Dieu, de nous envoyer des renforts,des prêtres zélés qui donneraient leur cœur et leur temps à ce consolant apostolat.

Aux dames de Charité, nos ardentes pourvoyeuses, il est juste de joindre les parents et amis des malades qui viennent nous avertir et nous donner les détails nécessaires pour aborder facilement ceux dont l'âme est en péril.

(1) Voir *Lettres de Jersey* 1922, p. 48-87, 404-437 ; 1923, p. 31-67 et 1924, p. 296-315.

Voici une lettre d'une de ces dames : « Je viens recommander à vos prières une œuvre qui va s'organiser et qui vous intéressera. J'étais allée faire une visite à M. le Curé de Montreuil-Bellay que je connais depuis longtemps. Celui-ci m'ayant confié sa peine de ne pouvoir atteindre tous les malades et mourants pour bien des motifs que vous connaissez, je lui ai demandé pourquoi il ne fonderait pas une œuvre « d'amies des malades » qui aurait pour objet d'être l'aide du prêtre, en préparant son entrée, en les visitant, les consolant, en les aimant.

« Aussitôt il fut frappé de cette inspiration et m'a priée, en me donnant une liste de 20 dames du pays, d'aller les voir en les incitant à former un groupement. Les réunions auraient lieu tous les mois sous la présidence de M. le Curé, la formation se ferait petit à petit, les malades à visiter seraient indiqués et la prière serait le but premier avant l'action.

« Ayant pu voir ces dames, j'ai eu la joie de récolter de nombreuses adhésions : aussi je viens vous confier ma joie en vous demandant des prières.

» Puisse cet exemple être suivi dans beaucoup de localités, il produira de nombreux fruits de salut et facilitera aux prêtres l'accès près des malades, car il n'y a pas que dans les hôpitaux que cet accès est difficile ».

Il y avait à Saint-Ouen, une petite malade, déjà rencontrée à Laënnec et à Brévannes. Elle habite avec ses deux sœurs. Aucune n'est baptisée. Un pneumatique m'avertit : « La petite de Saint-Ouen a eu une syncope qui l'a vivement impressionnée ; elle désire vous revoir ; j'espère que vous pourrez aller jusqu'à elle sans tarder. Votre première visite l'a rendue très heureuse ».

Je remercie le bon Dieu et pars aussitôt pour Saint-Ouen. La jeune fille est bien disposée et désire le baptême ; il faut l'instruire en peu de mots, rapidement, car le temps nous manque. Je la laisse en lui recommandant de bien prier pour que, le lendemain, la grâce du Baptême lui soit donnée ; puis le surlendemain, elle fera sa première communion. Ses sœurs assistent à la cérémonie du baptême et, avant de les quitter, je demande à la petite malade :

« — Etes-vous heureuse, d'être l'enfant du bon Dieu ?

— Oh ! oui, bien heureuse ! »

Et la physionomie calme, recueillie, souriante en est une preuve éloquente pour ses sœurs.

Elles préparent ce qui est nécessaire pour que la malade fasse sa Première Communion le lendemain, 14 août. Tout se passe très convenablement, très pieusement. Le 16 août, la chère petite partait pour le ciel. Ses deux sœurs sont en bonne voie. Voici ce que m'écrit la « dame visiteuse de la Croix Rouge » : « Je vous suis infiniment reconnaissante de votre zèle apostolique auprès de notre petite tuberculeuse de Saint-Ouen. J'espère que de là-haut, elle va m'aider à obtenir la conversion de ses deux sœurs qui lui ont été très dévouées. Elles ont voulu que leur petite Marguerite fut enterrée avec la croix que vous lui avez donnée, parce qu'elle l'avait tant aimée et regardée avant de mourir. Madame X. se promet bien de les revoir et de vous avertir ».

On voit ici, comment les conversions s'enchaînent.

Il y a, rue de Vaugirard, en face de la chapelle de l'Institut catholique, une fillette, Aline, atteinte du mal de Pott. Elle a 9 ans et demi. Son père, très hostile à toute idée religieuse, n'a pas voulu qu'elle fût baptisée ; la mère est chrétienne. Ses affaires obligent le mari à sortir toute la journée et sa femme tient un petit commerce rue de Vaugirard ; la malade est couchée, au rez-de-chaussée, dans l'arrière-boutique. Elle a un grand-père qui est chez les Petites sœurs des pauvres et qui désire vivement que l'enfant soit élevée pieusement. Une jeune fille, amie de la maison, est venue nous donner ces détails. Je vais rue de Vaugirard et tout s'organise. Une sœur de S. Vincent de Paul vient la soigner, elle lui apprendra son catéchisme.

Bientôt nous pouvons fixer le jour du Baptême et celui de la Première Communion. La pauvre petite ne peut pas se lever, on la transporte sur un brancard dans la chapelle de l'Institut catholique ; là, elle reçoit le Baptême, fait sa Première communion et rentre radieuse dans sa petite chambre. Depuis, je renouvelle son bonheur en lui portant souvent la sainte Communion ; le père devient de plus en plus tolérant et j'espère que la conversion arrivera sans trop tarder.

Tout dernièrement, on me dit qu'il y a, à la Salpétrière

une malade très gravement atteinte ; elle a 75 ans, n'a pas reçu les sacrements depuis qu'elle a fait sa première Communion ; des événements tragiques ont traversé sa vie. Elle sait qu'elle va mourir et a déclaré qu'elle ne voulait pas être ennuyée par les curés. Elle est brodeuse de son métier, et, sur son lit d'hôpital, les membres envahis par le mal qui la ronge, elle épingle son travail et brode encore de la main restée valide. Ainsi averti, j'entre dans la salle, m'arrête à quelques lits, cause amicalement avec d'anciennes malades, puis, venant vers elle, j'admire sa broderie, le courage qui la soutient pour travailler malgré sa souffrance.

Déjà la récalcitrante, s'est émue, s'attendrit, ouvre son cœur et son âme, sans effort, sans lutte et, quand elle est réconciliée avec Dieu, elle m'indique une de ses voisines de lit, bien malade aussi, avec laquelle elle voudrait partager son bonheur.

On l'a vu, les difficultés viennent rarement du malade, mais bien plutôt de son entourage dont on ne peut pas toujours vaincre les résistances.

Je suis prévenu qu'une jeune fille de 20 à 22 ans est à la dernière extrémité. Sa famille est nettement hostile, et son père a défendu qu'on laisse entrer un prêtre.

Je me présente à son domicile où je suis fort mal reçu par sa mère :

— « Qui vous envoie ?

— J'ai appris la maladie de votre enfant en visitant les malades du voisinage et je suis venu pour la distraire et lui apporter les petites gâteries qui font plaisir aux malades.

— Elle n'a besoin de rien, retirez-vous ».

En descendant, je rencontre le père qui m'apostrophe rudement.

« D'où venez-vous ?... De quelle part ?... Laissez-nous tranquille, etc... »

Rien à faire, ce semble. Nous pouvons encore prier et écrire à la malade notre regret de n'avoir pu la consoler et la gâter comme nous aimons à le faire dans nos visites consacrées à ceux qui souffrent... Nous attendions une réponse et peut-être un appel... Ce fut l'annonce de la mort de la pauvre petite qui nous parvint. Elle était partie dans la nuit et n'avait

pu recevoir notre visite. Mais, écoutez ce passage, et voyez quelle belle place reste à l'espérance :

« Mon Révérend Père,

Vos prières ont certainement fait mourir notre petite Blanche dans l'amitié de Dieu ; car son beau-frère resté bon chrétien et qui la veillait cette dernière nuit, lui a fait réciter les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition ; il lui a fait offrir le sacrifice de sa vie, et elle ne cessait de réclamer son chapelet, et, dans son délire, disait qu'elle allait communier le lendemain. — Votre lettre aura apporté à ses parents bien coupables, l'impression de ce que peut être un prêtre si bon et si dévoué aux âmes... Combien je vous remercie, mon Révérend Père, je suis sûre que cette âme a évolué, grâce à vous, malgré l'entourage et que votre visite aura été une bénédiction pour la maison... »

Cette lettre nous fut envoyée par la dame de Charité qui nous avait recommandé la pauvre petite Blanche.

Une autre nous avertit qu'une malade de l'hôpital n'a pas été baptisée ; qu'elle se confesse, qu'elle communie en se préparant de son mieux, mais n'a pas osé dire — ce qui n'était pourtant pas sa faute, — l'immense lacune de sa vie chrétienne ! On nous demande de remettre tout dans l'ordre et cela se fait bien pieusement, bien discrètement, à la grande joie de la pauvre petite à laquelle il fallut apprendre que, sans le baptême, tout acte religieux est nul.

Parfois des prêtres zélés nous avertissent que tels de leurs paroissiens sont à l'hôpital, en danger, et les recommandent à nos soins :

« Mon Révérend Père,

Une pauvre femme de notre paroisse est entrée hier soir à « la Charité ». Madame B. est mère de 10 enfants, dont 8 vivants. Elle vient d'avoir une bébé, il y a 10 jours, et l'on craint une attaque de tétanos. Elle est à l'hôpital avec son enfant, non baptisé. Deux autres petits ne sont pas baptisés et il y aurait lieu, étant donné l'état de la mère qui continue à nourrir le bébé, d'ondoyer celui-ci. Quant à la maman, il y a tout à faire...Nous vous confions ces pauvres âmes et que

le bon Dieu vous assiste ! Toujours bien fraternellement reconnaissant ». ...

Le bon Dieu ne manqua pas de nous assister, car nous eûmes la joie de conduire au bercail ce petit troupeau égaré.

Nous l'avons dit, d'autres malades, en danger, nous sont signalés, hors de l'hôpital. Les uns, pauvres, sont plus faciles à aborder, en adoucissant leurs maux,nous arrivons à atteindre l'âme et à la sauver ; les autres, riches, environnés de tous les secours matériels, sont souvent encerclés de telle façon que nous ne pouvons les aborder. C'est ainsi que Monsieur W. nous signale un mourant, paroissien de la Madeleine ; un prêtre, averti par Monsieur le Curé est allé quatre fois au domicile du malade, mais la femme de celui-ci refuse l'entrée. Un domestique dévoué promet son concours dès que la visite du prêtre sera possible... Un ami, fidèle et fervent chrétien, me prie d'y aller. On me dit qu'une amie de Madame P. lui a fait comprendre sa responsabilité et a ébranlé sa résistance. Et pourtant quand je me présentai pour avoir des nouvelles du malade, quand j'insistai doucement pour arriver jusqu'à lui, je fus nettement éconduit. J'ignorais qu'après la visite de son amie, Madame P. avait demandé conseil à un cousin de son mari,ancien sénateur radical-socialiste, fort sectaire ; celui-ci s'opposa formellement à la visite du prêtre, alléguant que « Monsieur P. lui avait déclaré qu'il ne voudrait jamais voir un prêtre ; il se faisait donc un cas de conscience (?) d'en introduire un auprès de lui ».

D'ailleurs ce triste personnage s'était installé dans l'appartement et ne le quittait plus... Le pauvre malade succomba sous cette douloureuse surveillance.

Cependant, le sénateur autorisa et demanda un service religieux ! « Cela suffit », dit-il.

On ne sait comment qualifier une telle incohérence !

Dans tous ces cas qui semblent désespérés, il reste la prière.. Nous n'en voyons pas toujours les effets en ce monde, mais je garde une invincible confiance ; pas une prière n'est perdue devant Dieu, et sa grâce peut toucher et éclairer le cœur du mourant impuissant à franchir la barrière cruellement dressée entre son âme et le ministre du pardon.

Un jour, j'étais à Ivry, sortant de l'hôpital, deux jeunes

filles m'abordent : « Pourriez-vous venir voir une de nos amies qui va mourir. Elle n'est pas baptisée. Elle est dans la salle C. Ses parents sont auprès d'elle et nous ont chassées ».

Je vais aussitôt dans la salle indiquée, m'arrête près de trois autres malades pour observer ce qui se passe et profiter d'un moment où la petite mourante serait seule. Ce moment n'arrive pas, je m'approche de son lit, mais le père est toujours là. Il me dit de me retirer et de ne pas fatiguer la malades

Ce jour-là rien à faire, et elle ne passera pas la nuit... Nous n'enregistrons pas que des succès, mais il faut, du moins, que nous tentions tout le possible pour atteindre et sauver les âmes. Puis, il nous reste la prière qui peut inspirer le baptême de désir à celle qui part sans avoir pu recevoir le sacrement.

Après les dames visiteuses, les surveillantes des salles, les infirmières nous sont de précieuses auxiliaires. Grâce à elles, nous allons vers les plus malades. S'il fallait parcourir les salles sans ces indications préalables, on perdrait beaucoup de temps, et l'on risquerait de laisser échapper les cas les plus urgents.

Parmi les parents et amis des malades qui nous renseignent nul appel n'est plus touchant que celui des religieuses, surtout des religieuses cloîtrées. Imagine-t-on le tourment des âmes consacrées à Dieu — peut-être dans la pensée d'obtenir plus sûrement le salut d'une âme qui leur est chère, — apprenant que la mort approche et que personne ne s'inquiète du sort éternel du malade !

Elles savent le prix d'une âme, elles ont tout sacrifié pour sauver la leur, elles savent les difficultés qui entravent l'œuvre de Dieu dans nos hôpitaux, si tristement, si étroitement laïcisés, elles prient, souffrent et pleurent... Quand elles savent qu'un prêtre peut approcher le pauvre mourant, avec quel élan elles lui écrivent et quelle reconnaisssance, quand leur plus cher désir est réalisé. Les prières de ces âmes consacrées nous sont d'un puissant secours. Les Carmélites tiennent un bon rang dans ces appels poignants qui nous vont au cœur, et le Carmel de Lisieux nous témoigne sa reconnaissance par des envois souvent répétés : brochures, images, souvenirs et reliques de leur cher petite Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Sœur Thérèse devient très populaire dans les hôpitaux, elle y prépare le chemin du bon Dieu. Dans les cas désespérés,

j'écris au carmel de Lisieux et voici une réponse prise au hasard : « Mon Révérend Père, notre Révérende Mère, connaissant bien la gratitude que je vous garde depuis que vous avez ramené mon frère au bon Dieu et l'avez aidé à mourir pieusement, me charge de vous dire que nous allons beaucoup prier pour la chère malade que vous voulez bien nous recommander. C'est avec plaisir que notre Révérende Mère vous fait parvenir diverses brochures et quelques souvenirs de notre petite Sainte, vous demandant, en retour, de prier toujours pour notre Carmel où l'on confie chaque jour votre apostolat à Sœur Thérèse...

En vous redisant encore ma reconnaissance personnelle qui se traduit dans les prières et petits sacrifices faits à vos intentions, je vous prie, mon Révérend Père, de vouloir bien agréer etc... »

Puis, c'est une carmélite de Moissac qui me recommande son frère. Lui aussi, est visité, revient sincèrement au bon Dieu ; puis, guéri contre toute espérance, continue de vivre en bon chrétien.

De plusieurs points de la France nous arrivent des appels angoissés et voici celui d'une religieuse bénédictine de Dumfries, Écosse :

« Mon Révérend Père,

Je prends la confiance de venir vous recommander de nouveau, l'âme de mon pauvre neveu. Depuis votre dernière lettre, je n'ai rien reçu de lui. Cette chère lettre, comme une continuelle prière, est toujours aux pieds de notre statue de la Sainte Vierge. Avez-vous pu renouveler vos visites et avoir avec lui quelques entretiens plus intimes?

De grâce, mon Révérend Père, ne vous lassez pas. Ce que je demande au bon Dieu, c'est une *vraie* conversion et non une absolution tombant sur une pauvre âme qui n'a presque plus conscience d'elle-même.

Tout mon espoir, mon Père, est dans l'infinie miséricorde de Dieu et dans votre charité.J'ai la confiance que vous voudrez bien m'accorder quelques lignes etc... »

Avec quelle joie nous annonçons le retour sincère, la fin chrétienne de ces âmes, objets d'une si tendre sollicitude.

Une religieuse, supérieure d'une maison des Filles de la

Charité, à Paris, me demande d'aller visiter son frère, gravement malade à l'hôpital Tenon.

C'est un homme intelligent, bien élevé, instruit, qui depuis cinquante-sept ans ne pratique pas. Il n'est pas en danger immédiat. Je lui fais plusieurs visites, sous le prétexte de donner de ses nouvelles à sa sœur ; nous causons amicalement ; je lui prête des livres bienfaisants. Mais il va un peu mieux, s'ennuie à l'hôpital et retourne chez lui au Raincy... Cette fois, il faut, pour le joindre, faire un petit voyage, partie en chemin de fer, partie à pied, car il demeure fort loin de la gare, et, pour aller et venir, une grande matinée est souvent trop courte. Je vais lui faire une première visite après laquelle je lui écris en lui disant le plaisir que j'ai en le revoyant mieux portant ; il me répond que, lui aussi, a été bien heureux de me recevoir. Je lui écris alors que, si la visite d'un ami lui a été agréable, je voudrais lui procurer une visite bien plus précieuse et plus consolante, celle de Notre-Seigneur le grand ami des malades ; et que s'il la désire, il m'écrive un mot.

Dès le lendemain, je recevais ce mot... lettre excellente que je regrette de ne pouvoir reproduire ici ; mais elle était si consolante, si pleine de foi que je l'ai envoyée à sa sœur, la religieuse. Celle-ci m'écrivait de son côté : « Il a été gagné par votre bonté. Je l'ai trouvé radicalement changé. Il demeure convaincu que Dieu seul peut inspirer votre dévoûment... »

Et quelques jours plus tard, la religieuse m'écrivait encore :

« Il est dans de très bonnes dispositions. Il m'a dit que, la nuit, il regardait le Christ pour soutenir son courage. Il vous aime beaucoup. Le Père m'embrasse, dit-il, et les livres qu'il me donne sont les plus intéressants que j'aie jamais lus... »

Et la veille de la mort de Maurice, je recevais encore ce cri d'alarme :

« Mon Révérend Père, mon frère est à toute extrémité, il demande « les derniers secours » et « le Père ». C'est à peine si j'ai pu l'entendre, sa voix est si faible,... Sa femme lui lisait les prières de la Messe. Il regrettait qu'on ne priât pas avec lui en latin... Je lui ai lu les psaumes et il me suivait,

soulignant du geste les passages qui le frappaient... Je lui ai offert les prières de Bossuet pour le temps de la maladie : « Oh ! oui, m'a-t-il dit, du Bossuet ! » Il désire et attend l'Extrême-Onction pour recevoir le trésor des grâces dernières ».

Ce fut une de mes meilleures consolations, malgré la longueur et les difficultés du voyage, d'aller au Raincy visiter mon pauvre Maurice et de lui porter plusieurs fois la sainte Communion. Je le trouvais toujours recueilli, un crucifix devant les yeux.

Quand je le quittai après lui avoir donné l'Extrême-Onction, il me dit en me montrant le Christ : « Quand je souffre trop, je le regarde. Il a souffert plus que moi et pour moi, pauvre misérable ».

Nos visites à domicile, on l'a déjà vu, n'ont pas toujours le même succès.

J'avais visité à Cochin, un franc-maçon sectaire, mais à peine avions-nous fait connaissance, qu'il était retourné, chez lui à Châtenay ; marié civilement, il avait sept enfants, aucun n'était baptisé... C'était un coup de filet tentant. A l'hôpital, il m'avait reçu poliment. Sorti trop tôt, il était retombé malade ; je me procurai son adresse exacte à Châtenay et j'allai le voir. Il me reçut fort bien,me fit visiter son jardin, voulut m'offrir des fruits, parut touché de ma démarche et me demanda de monter avec lui voir son dernier bébé, très malade d'une méningite... Je parlai au pauvre petit et lui donnai une image de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Je vis que l'enfant était perdu.

Le lendemain, j'écrivis au père pour le remercier de son accueil et lui dire ma tristesse en quittant son pauvre petit enfant, en danger de mourir sans avoir été baptisé, et faisant appel à son cœur de père je lui demandais de m'écrire un mot s'il consentait, à me donner la consolation de le baptiser. Voici le texte de la triste réponse : « J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'il est inutile de vous déranger. Ma vie est sans reproche et mes enfants sont élevés avec le sentiment d'un profond respect pour toutes les opinions. L'enfant devant être enterré civilement, le Baptême n'y changerait rien, etc... »

Dans la soirée, je songeai qu'une religieuse de S. Vincent de Paul, dont je connaissais le zèle demeurait dans le voisinage de la famille en question. Je la mis au courant des évé-

nements et lui conseillai de s'introduire près du petit mourant pour aider à le soigner... La Providence ferait le reste. Deux jours après, la sœur m'écrivait :

« Mes visites et mes soins ont été acceptés avec reconnaissance et quelques heures avant la mort du petit, étant seule avec lui, j'en ai profité et lui ai donné le saint baptême dans la grâce duquel il s'est envolé au ciel ».

L'enterrement civil a eu lieu... mais n'a pu enlever à l'enfant sanctifié, le bonheur et la gloire des élus.

Étant un jour à l'hôpital Saint-Joseph où je visitais un malade, une religieuse m'en indiqua un autre : « Celui-là, me dit-elle, nous inquiète vivement. Deux fois déjà, il a renvoyé l'aumônier avec éclat, nous n'osons plus rien tenter ».

Allant d'un lit à un autre, sans paraître le remarquer,, j'arrivai vers le terrible malade.Je l'interrogeai sur sa santé, sur ses souffrances...Puis je me hasardai à lui parler du médecin tout-puissant qui pouvait adoucir nos maux ou les guérir.

« Bah ! me dit-il, depuis plus de trente ans, j'ai négligé tous mes devoirs. J'ai perdu la foi. Depuis quelque temps,je prie pour la recouvrer.

— Vous êtes, mon ami,en d'excellentes dispositions... Vous allez achever une confession très bien commencée et je vais vous donner l'absolution.

— Oh ! non,pas encore. Je n'en suis pas digne. J'ai commis tant de péchés !

— Si vous n'aviez pas commis de péchés, vous n'auriez pas besoin d'absolution ».

Nous causons quelques instants. Je l'excite de mon mieux à la contrition. Il reçoit l'absolution et ne sait comment m'exprimer son bonheur : « Oh ! maintenant, je suis heureux, je puis mourir ! »

Je le quittai après l'avoir embrassé. Il était environ cinq heures de l'après-midi.A deux heures de la nuit, il mourait très doucement dans la paix du Seigneur.

C'est encore à l'hôpital Saint-Joseph que mourut très chrétiennement, très pieusement,une petite actrice de l'Apollo. Je l'avais connue dans un autre hôpital ; se sentant mieux, elle était retournée chez elle où elle me demanda. Peu à peu, son âme se rapprochait de Dieu qu'elle désirait connaître et aimer.Quand une nouvelle atteinte du mal enleva tout espoir,

elle fut admise à Saint-Joseph et se prépara à la mort en recevant avec ferveur les derniers sacrements.

En voyant la fidélité, le courage de ces convertis,l'ardeur de leurs pieux désirs, on comprend l'indulgence du Père de famille pour les ouvriers de la dernière heure.

La petite Régnier a 20 ans. Elle est très pauvre des biens de ce monde, très ignorante des choses du Ciel. Une dame de charité me dit qu'elle s'achemine vers l'éternité. Elle est tuberculeuse. Son père, ennemi de tout culte, a défendu qu'elle fût baptisée ; sa mère, assez indifférente, regrette pourtant de voir sa fille mourir sans secours religieux. M. Régnier est occupé au dehors toute la journée. La malade est couchée sur une chaise longue dans la cuisine et grâce à la dame visiteuse, il m'est facile de faire sa connaissance. Mme Régnier me voit avec plaisir. Ils sont si pauvres que le moindre secours est pour eux une douceur. La petite malade est intelligente, a une nature droite ; elle s'intéresse vivement à l'enseignement chrétien. En peu de temps, elle est suffisamment instruite pour être baptisée ; puis, elle se prépare à sa première Communion. La dame de Charité s'est chargée d'orner et d'embellir la pauvre demeure. Juliette Régnier est dans le ravissement. Désormais elle a un désir ardent de recevoir souvent Notre-Seigneur ; mais, elle demeure loin, près de la gare d'Austerlitz,je lui donne la sainte communion tous les premiers vendredis du mois. Le zèle s'allume dans son cœur fervent ; elle me dit qu'un de ses petits cousins, âgé de 10 ans n'est pas baptisé et grandit dans l'ignorance de tout ce qu'elle est si heureuse de savoir.

C'est Juliette qui va l'instruire, le préparer. Je viens de temps à autre interroger l'enfant. Il est plein de bonne volonté. Quand son instruction est suffisante, il est baptisé. Juliette est sa marraine ; plus tard il fait sa première Communion.

Oui, partout, même dans cette pauvre demeure, le bien s'enchaîne au bien, les âmes ont un rayonnmeent contagieux qui attire vers le bon Dieu quand elles savent, comme Juliette Régnier, puiser la joie dans la résignation.Elle eût le grand désir d'aller à Lourdes et je lui facilitai la réalisation de son rêve, tout en lui faisant bien remarquer que les guérisons miraculeuses n'étaient pas toujours obtenues et qu'il

fallait faire son pèlerinage en demandant à la sainte Vierge de choisir ce qui serait le meilleur.Ce fut bien compris. Quand elle revint, légèrement mieux, en dépit des fatigues du voyage, elle était tellement heureuse des grâces reçues, de l'espoir du Ciel où elle allait voir la Vierge bénie si ardemment priée à Lourdes, que ses derniers jours furent remplis de consolations et de paix. Je dus, vers la fin, rapprocher ses communions, car elle se plaignait que le premier vendredi du mois fût trop loin.

Si nous étions plus nombreux — j'y reviens sans cesse, j'y reviens toujours — nous ne verrions pas que les mourants. Nous visiterions tous les malades des hôpitaux ; là ils ne peuvent échapper ; ils sont tristes, ils souffrent et sont avides de consolation ; une bonne parole, une petite attention leur ouvre le cœur ; dès lors, le plus long du chemin est fait. Et puis, pour les malades qui ne sont pas en danger, nous aurions plus de temps, l'instruction religieuse serait plus complète, plus approfondie. Enfin, ceux qui reviendraient chez eux guéris, conserveraient avec nous des rapports qui assureraient leur conversion et leur persévérance.

Qui ne voit la fécondité merveilleuse, la puissance de cet humble apostolat !

Une lettre entre mille, lettre d'une malade rentrée chez elle, en est un témoignage :

« Mon Père,

Depuis ma confession, un grand apaisement s'est fait en moi. C'est avec une joie très douce que j'ai reçu la sainte Communion.Comment ai-je pu oublier mes devoirs et rester éloignée du bon Dieu?.. je ne le comprends plus. Mon Père, j'ai sincèrement aimé le père de ma dernière petite fille, je le croyais si loyal, si bon... J'espérais tant qu'il m'épouserait, je n'avais jamais sérieusement envisagé son abandon. Il m'a d'abord semblé, en l'apprenant, que je n'arriverais jamais à surmonter mon chagrin, tant l'avenir m'épouvantait.Voici que le bon Dieu m'accorde non seulement la grâce de supporter cette peine, de m'y résigner, mais Il me rend, avec la paix de la conscience, l'appui dont j'avais tant besoin : vous et Sœur Inès ! Conseillée par vous, j'espère que, cette fois, je réparerai mes fautes, en élevant mes petites chrétiennement.

« Mon Père, je lis avec beaucoup d'intérêt et de tout mon cœur les « Soirées de l'Abbé Jean ». Quand j'aurai terminé, je vous demanderai la permission de les prêter à mon frère, car elles se rapportent à de nombreuses conversations que nous avons eues ensemble ; mon frère croit en Dieu, mais ne comprend guère votre belle religion ; cette lecture lui ferait peut-être du bien.

« Je vous remercie des belles prières que vous m'avez donje les récite de mon mieux.

« Veuillez croire, mon Père, à ma grande reconnaissance, etc..»

Un petit mot d'une religieuse de S. Vincent de Paul nous fait sourire, il est touchant pourtant.

« Avez-vous su, mon Père, qu'un pauvre homme que vous avez confessé à la Pitié, et qui est mort aussitôt après avoir reçu l'absolution, a dû, sans doute, cette grande grâce, à la Sainte Vierge : Il n'avait, à son actif religieux, que d'avoir souffleté, en pleines Halles, un camarade qui se moquait d'un chapelet trouvé à terre et manquait de respect à la Sainte Vierge... Ce soufflet lui a peut-être valu le Ciel ».

Nous sommes loin d'avoir énuméré tous les moyens secondaires employés par la miséricordieuse bonté de Dieu pour faciliter notre tâche.

Il suffit parfois de connaître le pays du malade ou une personne de son entourage, ou encore de connaître ses goûts, d'amener la conversation sur un sujet qui l'intéresse,ou encore et surtout de lui témoigner de la sympathie, de lui demander le récit de l'accident ou du mal qui l'a conduit à l'hôpital, il suffit d'un rien pour obtenir sa confiance et pour lui faire du bien.

Voici encore une lettre écrite par une malade de la Salpêtrière.

« Très Révérend Père,

Bien respectueusement, je vous prie, de bien vouloir me faire une visite avant Noël. Plusieurs malades voudraient faire une confession générale et l'une d'elles est en danger de mort. Nous avons, certes, M. l'aumônier, mais nous serions heureuses de nous adresser à un confesseur extraordinaire. Nous osons compter sur votre dévoûment. J'oubliais de vous prier de vous présenter comme un simple visiteur, de 2 à 3 h.

de l'après-midi. Mieux que moi, vous devez connaître les hôpitaux de Paris. Dans quel milieu vivons-nous ! Encore merci de tout cœur.

Veuillez agréer, etc... »

Cette malade me fut une auxiliaire bien précieuse. Elle m'a aidé à préparer une petite mourante à sa première Communion ; elle m'a envoyé auprès de quatre malades auxquelles elle avait annoncé ma visite, et qui se sont confessées pour la fête de Noël ; elle m'a demandé de revenir la voir souvent, ses conversations étaient très édifiantes et elle m'a envoyé son grand fils, âgé de 18 ans, pour que je le garde bon chrétien.

Les Petites sœurs de l'Assomption, garde-malades des pauvres, nous aident très efficacement ; elles nous avertissent, préparent notre route, se trouvent chez le malade au moment de notre visite, jouent le rôle d'habiles agents de liaison, se retirent à propos ; puis, avec une piété discrète et intelligente, elles préparent et ornent l'autel que le malade regarde avec plaisir en attendant la venue de l'Hôte Divin qui vient mettre le sceau à sa réconciliation. Elles nous indiquent aussi les parents ou amis de leurs malades qui ont été envoyés à l'hôpital et nous leur devons une abondante moisson.

Les dames Infirmières de la Croix-Rouge sont également ardentes dans la recherche des âmes si douloureusement prisonnières de la neutralité ou de l'hostilité des hôpitaux de Paris.

Écoutez la liste que nous apporte une seule lettre venue de l'Hôpital-École.

« Mon Père,

Voulez-vous me permettre de vous recommander à «Cochin » les grands malades suivants : Julien Lucas, réformé pour tuberculose, dans les baraques de réformés, au fond de Cochin.

Le jeune Tamponnet, 15 ans, salle Hanot. Jean Lencon, pavillon Claude Bernard que vous avez déjà vu et qui s'affaiblit beaucoup.

Bernard Verdereau, salle Strauss, 16 ans ; il est bien mal.

Enfin au 17 de la rue Buot, derrière l'église Ste Anne, est une jeune fille de 22 ans, Juliette Quefellec ; cette enfant

est revenue chez ses parents, après une triste vie ; elle est tuberculeuse et très gravement malade. Il est difficile d'aborder la question religieuse, car elle est tout à fait aigrie. Je ne connais personne *rue Boileau*,, mais comme ce serait le cas ! Il sera difficile d'arriver à un résultat, mais vous, mon Père, vous y arriverez.

Veuillez, etc... »

J'allai sans retard visiter la malade : elle était seule, couchée sur un tas de chiffons — sans lit... — Oh ! quelle misère. Je suis très bien reçu : elle me demande de communier : je vais à l'Église Ste Anne prendre le S.Sacrement... Le lendemain matin, elle s'éteignait doucement.

Encore un message d'une Petite sœur de l'Assomption.

« Mon Révérend Père,

Nous venons vous recommander une jeune fille de 17 ans, atteinte de la poitrine. Elle a suivi un peu de catéchisme, mais n'est pas baptisée. Son transport précipité à l'hôpital ne nous a pas permis d'atteindre le but que nous poursuivons.

Melle Renard est à « Laennec », salle Dupré. Une Petite sœur lui a dit, hier un mot du baptême, elle accepterait, mais redoute son père qui est très hostile à toute pensée religieuse. Il va la voir le jeudi et le dimanche, il faudrait éviter de le rencontrer. Nous serions bien heureuses, mon Père, si vous pouviez ouvrir à cette âme la porte du Ciel, et bien reconnaissantes si vous vouliez bien nous faire savoir ce que vous aurez pu faire pour le salut de cette pauvre enfant ».

Les pieux désirs de la Petite sœur furent accomplis et la jeune mourante parut devant Dieu avec sa robe baptismale.

Ainsi, guidé, appelé par de multiples messages, nous cheminons d'un hôpital à l'autre, ne cessant de répéter la prière au Sacré-Cœur.

« Cœur de Jésus, accordez à ceux qui travaillent au salut des âmes, le don de toucher les cœurs les plus endurcis. Seigneur ! vous nous l'avez promis... »

Dans des centaines de lettres, nous prenons au hasard. Ce billet est d'une Religieuse Auxiliatrice.

« Mon Révérend Père,

Je viens encore solliciter votre charité apostolique que vous avez exercée avec tant de succès sur les malades que je vous ai signalés.

Cette fois, il s'agit d'un malheureux qui s'en va d'un cancer à la vessie. Il a souffert atrocement, et maintenant on le pique fortement à la morphine, ce qui l'engourdit et diminue ses facultés. Il s'en rend compte. Il est à « Necker », salle Velpeau. Marié à l'Église, il n'a cependant aucun sentiment religieux. Son enfant de dix ans n'est pas baptisé. Sa femme n'est pas plus chrétienne que lui. Les protestants s'occupent de celle-ci et ont attiré l'enfant dans leur patronage. Que la Sainte Vierge vous aide à donner ces âmes au bon Dieu ! »

Ce message nous préparait un bon coup de filet et nous voudrions remercier ici, les âmes apostoliques attentives à nous avertir et à nous appeler partout où l'on a besoin de notre ministère.

Parmi ces éclaireurs zélés et providentiels, les Filles de la Charité ont une belle place.

L'une d'elles nous écrit encore :

« Voici un nouvel appel de Drancy : Pourriez-vous visiter un pauvre homme affligé d'un cancer à la figure. Vous l'avez vu l'an dernier, mais aujourd'hui le mal a fait de grands progrès ; il souffre terriblement et fait bien souffrir autour de lui, car il devient méchant. Les docteurs lui donnent peu de temps à vivre et quel malheur si toutes ces souffrances étaient perdues !

Votre visite lui avait fait plaisir. Son mal l'empêche de parler, mais vous saurez y suppléer... Impossible de nous rappeler son nom ; il habite, 26, rue des Trois Bornes... Merci encore, mon Père, nous prions pour que le bien que vous faites, retombe sur vous en grâces de choix... »

Le pauvre homme était vraiment digne de pitié ; son visage entièrement rongé par le mal n'offrait que trous sanglants, la langue était atteinte, sa parole, presque incompréhensible. Notre visite lui fut une douceur ; son regard nous dit sa reconnaissance ; il se prépara de son mieux à paraître devant le

bon Dieu et selon le vœu de la bonne religieuse de Drancy, ses souffrances, unies à celles de Notre-Seigneur, furent pieusement recueillies par les Anges et préparèrent son bonheur éternel.

Une des consolations de notre ministère, c'est de donner — et nous n'y manquons pas —à nos dévouées auxiliaires, des nouvelles du malade qu'elles nous ont recommandé ; l'anxiété fait place à la reconnaissance et leurs prières se joignent aux nôtres pour remercier Dieu.

Ces âmes apostoliques nous aident de bien des manières ; l'une d'elles, Madame P. nous envoie, par centaines, la belle prière : « Cœur de Jésus,j'ai confiance en vous ! » Les pensées que suggère cette invocation sont simples et touchantes ; elles ouvrent l'âme du malade à de pieuses espérances et la préparent à recevoir la grâce du salut.

Il nous faut abréger et l'on voudrait tout dire : « Une malheureuse femme de 43 ans, veuve et mère de deux enfants, s'est jetée hier de sa fenêtre, au sixième étage. Elle a une fracture de la jambe, très compliquée. Elle s'adonnait à la boisson. Elle regrette ce qu'elle a fait, mon Révérend Père, et vous recevra avec plaisir ».

Cet avis nous fut donné par une Fille de la Charité... et la pauvre désespérée se prépara pieusement à la mort qui suivit de près son terrible accident.

Parfois, d'anciens malades, revenus à l'hôpital, se souviennent de nos visites et nous demandent de les renouveler.

« Mon bon Père, écrit Marguerite B., il y a un an, vous êtes venu me voir au sanatorium de Larue, votre visite m'a fait grand plaisir. Depuis, j'ai eu bien des chagrins... Je suis à « Ivry », aux Incurables... Vous pouvez venir tous les jours après 14 heures. J'ai des conseils très importants à vous demander ; votre grande expérience m'éclairera... Priez pour moi, j'en ai tant besoin pour supporter avec résignation mes souffrances physiques et morales ».

En même temps que ce mot, je recevais une lettre d'une dame d'Amiens qui connaissait et protégeait la pauvre petite Marguerite. Elle m'écrit : « Elle est très mal. A la tuberculose, se joint un ulcère de l'estomac. En ce moment, épuisée par des vomissements de sang, elle ne peut prendre qu'un peu d'eau. J'ai pitié du corps, mon Révérend Père, mais bien

plus de la pauvre âme qui se trouve sans secours religieux, etc... »

Voilà où se résument tous ces appels : ...« J'ai pitié du corps, mais encore plus de l'âme ! » cri de foi que nous ne pouvons entendre sans y répondre de tout notre cœur.

Quelquefois, c'est une enfant pieuse qui nous demande d'aller visiter son père, en danger de mort et qui ne connait pas Dieu.

« Mon père va subir une opération grave ; après avoir été bien hostile, il s'est un peu adouci, car il me laisse aller à la messe tous les jours ; mais, hélas ! il n'a pas la foi, il est un grand pécheur... Comment vous recevra-t-il ? Mademoiselle Panhard me dit que vous avez le don d'opérer des miracles. Puisse Notre-Seigneur et votre grande charité permettre cela pour mon pauvre papa. Je m'en remets à votre grande expérience, pour juger du moment qui sera favorable etc... »

Puis, voici un confrère qui nous avertit d'un cas heureusement assez rare :

« A l'hôpital Beaujon, salle Milliard, il y a, dans la chambre n° 1, un ancien religieux gravement malade, je le signale à votre zèle et vous confie cette pauvre âme près de paraître devant le tribunal de Dieu. Serait-ce une brebis égarée ?...On me dit que le bon Dieu vous donne toujours beaucoup de consolations... »

Un appel touchant et pressant nous parvint quand Sarah Bernhardt fut à l'agonie. « C'est une catholique, nous écrit-on, une âme très belle, d'une grande charité... Elle a joué « la Samaritaine» avec foi ! en ce moment suprême, essayez de pénétrer chez elle, de la part de deux amies qui prient pour elle, depuis bien des années ».

Nous savions que la mourante était visitée par son curé, aussi nous nous sommes borné à unir nos prières à celles de ces amies chrétiennes et dévouées.

Avons-nous réussi, en prenant au hasard dans des centaines de lettres, à faire comprendre à nos lecteurs de quels secours nous sont les personnes du dehors laïques et religieuses et combien leur zèle attentif vient éclairer et soutenir le nôtre.

Quelquefois, un seul appel nous donne dix, douze indications, dans divers hôpitaux ; comment choisir ?...

« Je viens de la Maternité, mon Révérend Père, le bébé

de Mme Vernstan ne va pas bien. Le mot « ondoiement » qui n'empêchera pas le baptême solennel a décidé les parents. Je vous ai annoncé pour demain ou dimanche. La mère est très peu brillante ; le voisinage de la fête de Noël vous servira de prétexte pour la confesser et lui porter le bon Dieu ; elle n'a pas rejeté cette idée ; elle désire un chapelet... il y a très longtemps qu'elle n'a pratiqué. — Salle Jacques Isarvieux, Marie-Louise a eu une fille, Odette, elle vous recevra volontiers pour baptiser le bébé. — Et puis, il y a Tousillon, transportée à Laënnec ; elle n'a pas fait sa première communion et le regrette. Je vais lui porter un catéchisme, si vous pouvez aller la voir de temps en temps, ce lui sera un puissant stimulant ; toutes mes malades sont si heureuses de vous voir etc... etc...

« Merci de ce que vous avez fait pour Desse à « Bichat », cela m'encourage pour vous recommander Legal, 21 ans, salle Bazin... Il est entouré de parents très irréligieux, ce qui rend votre mission difficile, mais vous en avez vu d'autres, cher bon Père !... » — Madame Desse avait été baptisée à 34 ans—

Et encore une fois, quelle joie de pouvoir répondre : tout est en règle, les bébés sont baptisés, les mamans rentrées en grâce avec le bon Dieu... — « Encore une bonne nouvelle à vous annoncer ; j'ai vu Legal et tout s'est bien passé, quand j'arrivai dans la salle assez près du lit de notre malade, un homme, d'un certain âge, le quittait. Je pensai que c'était son père... et je m'approchai du jeune homme... A peine, avions-nous échangé quelques mots que le brave homme revint s'installer au chevet de son fils et je vis, à son attitude qu'il était résolu d'y rester jusqu'à mon départ. Aussi, après quelques instants d'une conversation banale, je fis mes adieux au père et au fils et j'allai près d'un autre malade, espérant que le père voyant que le danger s'éloignait, sortirait définitivement de la salle. C'est ce qui arriva. Alors, je revins près de mon petit malade ; il s'est montré très accueillant et a fait de bon cœur tout ce que je désirais. Nous n'avons donc qu'à remercier le Sacré-Cœur... Et puis, c'était le Jeudi-Saint, pouvait-il nous refuser quelque chose ?... »

Vers le même temps une jeune novice du Couvent de la Sagesse est inquiète de sa grand' mère, très âgée. Les parents de la pieuse enfant sont irréligieux, ce sont les enfants de l'aï-

eule ; ils habitent avec elle à Bagnolet, c'est un petit voyage ; on nous indique les jours, les heures où Madame Vacquerie est seule ; il faudrait la confesser, lui porter le bon Dieu ; elle désire la visite du prêtre, mais redoute la colère de ses enfants. Grâce à Dieu, tout fut accompli, suivant les désirs de la petite novice qui nous aidait de ses prières... Mais que de temps il nous faut pour ces missions de la banlieue et combien nous regrettons d'être presque seul pour répondre à tant de besoins...

Il faut aller — demandé en hâte — à Montmartre, chez un malade sorti de Laënnec et venu, rue de l'Abreuvoir, pour mourir chez sa mère ; celle-ci refuse tout secours religieux, elle veut qu'il meure, *sans s'en apercevoir*... Nous y courons et, très bien reçu, nous présentant comme ami des malades, pour les consoler et les soulager,nous apportons, au mourant la grâce et la paix du Seigneur. Puisque nous sommes à Montmartre, nous en profitons pour voir ceux qui nous ont été recommandés, rue de la Barre, rue du Poteau, rue Damrémont etc... etc...

Malgré les obstacles prévus, l'œuvre de Dieu s'accomplit. Ne sommes-nous pas à Montmartre sous la protection toute spéciale du Sacré-Cœur?...

Terminons par l'appel touchant d'une petite infirme immobilisée à Orléans, tandis que son père est en danger de mort à l'hôpital de la Pitié.

« Je vous fatigue de mes lettres, mais je n'ai que vous, mon Père, pour veiller sur l'âme de mon papa et pour me rassurer sur son état spirituel. Je prie de tout mon cœur pour vous aider, et puis, le bon Dieu me donne l'occasion de mériter en m'envoyant la souffrance que j'offre de tout mon cœur pour que mon papa fasse une bonne mort... Oh ! mon Père, je vous le confie ; qu'au moins je le retrouve au Ciel. Je ne vous demande pas de réponse expresse ; dites-moi seulement si je puis ou non remercier le bon Dieu. Pardonnez-moi de prendre votre temps, mais vous êtes un Père Jésuite, je suis donc votre enfant ; c'est pourquoi je me sens si libre. Le bon Maître compte et bénit tous vos pas, qu'Il vous dise le merci que je ne sais pas dire, mais que Lui saura si bien exprimer ».

A cette enfant si délicate, pieuse, dévouée, nous avons pu donner les assurances demandées par sa piété filiale.

La charité est ingénieuse. La Baronne de M.. infirmière bénévole dans une clinique gratuite rue du Château-des-rentiers, a pris quelques jours de repos à Malo-les-Bains ; sous prétexte de lui donner des nouvelles de ses grands malades, elle me les indique, leur annonce ma visite et me prépare le chemin des âmes. Il en est qui ont quitté la clinique pour l'hôpital :

« Je suis si attachée à mes pauvres malades, je voudrais tant obtenir le salut de leurs âmes ! on m'a dit que vous aviez le secret de les toucher... N'oubliez pas de leur dire que vous me connaissez... C'est un petit mensonge que le bon Dieu nous pardonnera, car, j'espère, que très prochainement ce mensonge sera devenu vérité.

Veuillez agréer, etc...

***

Nous avons parlé incidemment, au cours de ce compte-rendu, de l'œuvre de la rue Boileau. Beaucoup d'entre nous la connaissent et l'apprécient comme elle le mérite. Cependant plusieurs l'ignorent et regretteraient notre silence à son égard : il est si consolant de connaître les différentes formes que peut prendre le zèle apostolique.

Cette œuvre choisit dans les hôpitaux parisiens, les mourants les plus délaissés, les moins susceptibles de recourir au ministère de l'Aumônier. Elle les fait sortir, ou de chez eux, ou de l'hôpital non sans peine, bien souvent, et les amène dans un milieu familial. Là les soins les plus maternels leur sont prodigués. Là encore se pratique au plus haut degré « l'apostolat de la bonté, le meilleur de tous » (1).

Depuis la laïcisation des hôpitaux, tout secours religieux était, pour les malades, presque inaccessible. L'aumônier ne pouvant s'adresser à l'un d'eux, sans en avoir reçu une demande *écrite*... et parfois cette demande restait en oubli dans la poche d'une infirmière. Et puis, quand le malade avait le désir de se réconcilier avec Dieu, lui restait-il la force d'insister et d'écrire ?

Enfin, beaucoup, le plus grand nombre ne savent pas, n'y pensent pas, et cependant sont si heureux quand on les éclaire

(1) P. de Foucault.

et que, soutenus et consolés,ils attendent paisiblement l'appel du bon Dieu !

Cette grande misère du pauvre agonisant a pénétré le cœur de quelques grandes chrétiennes. Elles ont réuni leur fortune, ont acheté une jolie villa dans un jardin fleuri : ce fut un hôpital *libre*, un hôpital familial, le plus séduisant, le plus attrayant des abris pour la souffrance et la mort. Ces dames n'ont pas d'auxiliaires d'un rang inférieur ; elles suffisent à tous les services et se recrutent dans le même milieu social, milieu intelligent, instruit, dévoué. Leur voisinage élève,sans qu'il y pense,l'âme du malade et lui donne la satisfaction d'être servi par des infirmières, délicates dans leurs soins, attentives et compatissantes, d'une bonté supérieure, respectueuse de la souffrance et frémissante de zèle et d'amour pour leurs âmes... Elles sont les fondatrices de la « Maison de la rue Boileau ».

On y reçoit le malade à toute extrémité. Ce malade, que connaissent bien les Dames visiteuses des hôpitaux, veut s'en aller, changer d'air, voir la campagne. On lui offre de le transporter à la maison de la rue Boileau. Il accepte avec joie. Son arrivée est un enchantement : des chambres, grandes ouvertes sur le jardin, pendant la belle saison, closes et bien chauffées en hiver ; claires, riantes à l'œil ; des lits aux draps blancs et doux ; des « dames » qui s'empressent, l'entourent, lui donnent une nourriture délicate et fine, allant au-devant de ses désirs : tout cela soulage son corps et rafraîchit son âme. Il regarde le Crucifix qui est là, en place d'honneur, au milieu des souffrants, car le Christ est leur chef, leur ami.

Dans cette atmosphère si nouvelle, dont l'ambiance leur parle du Ciel, il n'y a pas d'âme qui résiste à la grâce offerte par la visite de l'aumônier. Aucun malade ne meurt sans avoir reçu les derniers sacrements, sauf de très rares exceptions. On peut évaluer à près de 12 à 15 par mois le nombre des âmes ainsi sauvées. Nous avons été nous-même aumônier de cette maison et nous pouvons parler sciemment des miracles de la grâce qui s'y réalisent : pendant plus de 2 ans où j'ai été aumônier de la maison, aucun malade n'est mort sans avoir reçu les sacrements.

Il y a parfois vingt à vingt-cinq malades dans l'hôpital de

la rue Boileau. Ils y demeurent, suivant la gravité de leur état, un jour, une semaine, rarement plus. Comprenez-vous la douceur et aussi l'âpreté poignante de cette vie d'infirmière toujours penchée sur des mourants?

Depuis 39 ans, quatre amies de la fondatrice travaillent avec elle. A celle-ci, le plus dur labeur, les veilles de nuit et, dès l'aube, le départ pour les Halles,afin d'y trouver les fruits rares et frais qui feront sourire les bien-aimés malades.

Cette vie rude, profondément religieuse, donne à la petite communauté, une étonnante sérénité. Ne cessant de vaincre la mort, elles dominent la vie de très haut et de très loin. Maintenant elles ont besoin d'éléments jeunes pour seconder leur effort et le perpétuer.

A combien de milliers d'âmes ont-elles ouvert le Ciel depuis 39 ans? Dieu le sait.

Appelé dans la maison de la rue Boileau, pour y exercer mon ministère, je fus étonné et charmé d'en voir multiplier les occasions sur des âmes très éloignées de Dieu, qui revenaient à Lui avec une facilité, une simplicité vraiment évangéliques. Or, il n'y en avait qu'un nombre bien restreint dans l'oasis de la rue Boileau et les hospitalières étaient navrées d'avoir à choisir dans la quantité de mourants laissés sans secours dans les hôpitaux de Paris.

Elles m'en indiquèrent quelques-unes. Je venais, les jours de visite, comme ami ou envoyé par des amis du malade; peu à peu, je connaissais les malades de la même salle, mais il me fallait être prudent, et, sans une carte d'entrée obtenue par l'ambassadeur d'Espagne, je n'aurais pu pénétrer dans tous les hôpitaux et voir s'ouvrir sous mes pas un champ d'apostolat qui s'agrandit tous les jours et nous fait désirer ardemment l'arrivée des ouvriers pour préparer une moisson d'élus.

Les dames de la rue Boileau continuent d'être mes précieuses indicatrices.

Nous serions heureux si cet aperçu succinct provoquait chez nos lecteurs le désir d'aider au développement de cette œuvre éminemment surnaturelle et utile aux âmes. Les infirmières dévouées qui assistent ces mourants sont peu nombreuses, elles aussi, et beaucoup d'entre nous pourraient contribuer à leur recrutement. Il y a tant d'âmes généreuses

qui désirent faire œuvre charitable ! La plus grande charité ne consiste-t-elle pas à arracher les âmes à l'enfer ?

Nous devons ajouter que c'est à l'initiative des zélées infirmières de la rue Boileau que nous devons le salut éternel d'un bon nombre des âmes que nous avons atteintes dans les hôpitaux et dont nous avons indiqué les chiffres dans les précédents comptes-rendus. Nous avions, en effet, apporté notre concours, comme aumônier, à leur œuvre, et, comme elles ne pouvaient matériellement pas recevoir tous les mourants intéressants, comme certains n'étaient pas transportables ou refusaient de quitter l'hôpital, elles prirent l'habitude de nous signaler ceux qu'elles ne pouvaient secourir. C'est ainsi que nous pénétrâmes dans les hôpitaux pour essayer de les atteindre sur place. Ces dames sont donc, en quelque sorte, les initiatrices de notre œuvre des malades dans les hôpitaux.

Depuis, elles continuent à nous envoyer les listes des mourants qu'elles sont obligées de laisser à l'hôpital. Les dames visiteuses des hôpitaux et les religieuses nous désignent aussi les mourants auxquels elles s'intéressent. C'est ce qui nous vaut ces appels, si nombreux que nous sommes impuissant à y répondre et qu'une aide nous est indispensable pour augmenter très certainement et très considérablement, le nombre des âmes sauvées.

VII

Les incidents du mois d'octobre 1922.

On sait que j'ai une carte m'autorisant à visiter les malades dans tous les hôpitaux de Paris et de la banlieue.

Tout alla bien jusqu'au mois de septembre. Alors, une surveillante de l'hôpital Tenon me dénonça au bureau du directeur et m'accusa de venir visiter les malades sans avoir l'autorisation. ... Je continue ma visite dans les salles voisines de la sienne et là, je suis abordé par un employé du bureau :

— « Monsieur l'abbé, êtes-vous autorisé à voir les malades ?

— Oui, monsieur, j'ai ma carte d'entrée pour tous les hôpitaux. La voici ».

L'employé la regarda attentivement et me dit :

— « Très bien, Monsieur l'abbé, vous êtes tout à fait en règle ».

Quelque temps après, dans le même hôpital, j'aborde le voisin d'un malade que je venais de visiter. La surveillante fond sur moi, et crie :

— « De quel droit visitez-vous plusieurs malades ?

— Du droit que me donne la carte que voici.

— Elle n'est pas signée par le Directeur de l'hôpitalTenon ; donc, ici, elle n'a aucune valeur ».

Je lui fais observer que cette carte étant pour tous les hôpitaux, ne pouvait être signée d'un directeur en particulier ; j'ajoutai, qu'à la Salpêtrière, une surveillante, ayant soulevé la même difficulté, on m'avait dit au bureau que ma carte étant signée du Directeur général de l'Assistance publique, cela coupait court à toute réclamation.

La surveillante ne se laisse pas désarmer et me crie :

— « Je vais aller vous dénoncer au bureau.

— Allez-y, Madame, je suis en règle ; par conséquent, je ne crains rien ».

Je continuai paisiblement mes visites. Mais elle avait agi vivement, car, au moment où je sortais de l'hôpital, le concierge qui m'est très dévoué, me dit :

« Monsieur le Directeur vient de me demander quel est le prêtre qui vient si souvent visiter les malades. Je lui ai répondu que je ne le savais pas. Attendez quelques jours avant de revenir, Monsieur l'Abbé, alors tout sera apaisé ».

Je suivis le conseil de ce brave homme et, en effet, il ne fut plus question de rien. Nous allons voir le débat s'envenimer le mois suivant, mais nous verrons aussi que ce qui semble tout d'abord déconcertant, devient une bénédiction.

La dernière moitié de l'année 1922 fut donc marquée de graves incidents. Je crus que l'œuvre allait sombrer et je passai des jours d'angoisse qui me parurent bien longs et bien lourds. J'en veux aussi raconter l'histoire, afin de montrer avec quelle sollicitude la divine Providence conduisit les événements contraires, vers la solution ardemment désirée.

Vers le mois de septembre 1922, je me préparais à entrer à l'hôpital Broussais, quand je fus arrêté par le concierge :

— « Monsieur l'abbé, Monsieur le Directeur m'a demandé à quel titre vous veniez à l'hôpital. Je lui ai dit que vous aviez une carte signée du Directeur de l'Assistance publique. Il désire la voir.

— Très bien. Je vais aller la lui montrer.

— Il est sorti aujourd'hui, mais cela ne presse pas. Vous le verrez à votre prochaine visite ».

Selon mon usage, je montai voir les malades.

Cinq jours après, je revins à Broussais et, dès mon arrivée, je demandai le Directeur.

« Il est parti faire un voyage de quelques jours ».

La semaine suivante, même question.

— « Oui, Monsieur le Directeur est de retour.

— Je vais aller le voir en revenant de visiter mes malades ».

J'entre dans la salle Broca. Une infirmière se précipite vers moi.

— « La surveillante désire vous parler .

— Très bien ».

Je me dirige vers le bureau de la surveillante qui, d'un ton agressif, commence l'entretien.

— « De quel droit venez-vous ainsi visiter les malades?

— Mais parce que j'ai une carte de M. le Directeur de l'Assistance publique qui m'autorise à le faire.

— Montrez-moi cette carte ».

Je la lui donne aussitôt. Elle la lit.

— « C'est bien ; on vous demande au bureau de la direction ; vous allez vous entendre avec M. le Directeur ».

Je me rends au bureau. Il y a trois ou quatre fonctionnaires qui me demandent mon nom, et toujours la même question :

— « De quel droit venez-vous à l'hôpital? »

Je présente ma carte qui « *donne à Monsieur Havret toute latitude pour visiter les malades dans les hôpitaux de Paris* ».

Ma carte passe de mains en mains, est lue et relue, tournée et retournée en tout sens, et je suis congédié par ces mots :

— « C'est très bien. Vous êtes en règle ».

Je crus toute formalité remplie et, la conscience tranquille, je continuai de voir et de consoler les pauvres mourants.

Quelques jours se passent. Madame S. vient me voir et me

dit : « Monsieur le Directeur de « Broussais » a écrit à M. M. que vous refusiez obstinément de lui montrer votre carte. Il faudrait aller vous expliquer avenue Victoria ».

J'y allai d'autant plus vite que, le lendemain, j'y étais convoqué par un mot de M. M.

Celui-ci me reçut avec courtoisie et me demanda pourquoi je refusais de montrer ma carte au Directeur de Broussais Je lui racontai ce qui s'était passé et il me répondit : «Très bien, M. l'abbé, c'est un malentendu. Je vais écrire à M. le Directeur de Broussais pour rétablir les faits. Seulement, dès que vous en aurez l'occasion, allez-lui montrer votre carte ».

Deux jours après cette entrevue, je me rendis à l'hôpital Broussais bien résolu à n'en pas sortir que je n'aie vu le Directeur. Il était 9 heures du matin. On me dit qu'il fallait attendre ; M. le Directeur étant occupé. J'attendis dans le jardin, sous une pluie battante. A onze heures et demie, la porte du bureau directorial s'ouvrit et l'on me fit entrer :

— « Vous êtes Monsieur Havret ?

— Oui, Monsieur le Directeur, et je viens vous présenter ma carte que j'aurais voulu...

— Je sais, je sais. Monsieur M. m'a écrit. Il y a eu un malentendu ».

Et me rendant la carte après l'avoir à peine regardée :

— « C'est très bien, vous êtes en règle ».

Il semblait que la situation était nette, claire et dégagée de toutes ces ennuyeuses formalités.

Mais voici que l'aventure du mois d'octobre 1922 vient troubler cette belle paix.

On sait que *Le Pélerin* fit paraître une caricature où les infirmières des hôpitaux, les surveillantes, les internes eux-mêmes, étaient représentés dans des scènes odieuses et macabres ; les malades, volés et terrorisés ; et dans la dernière image, les « Sœurs » revenant à l'hôpital et reçues à bras ouverts et comme en triomphe, par tous les malheureux qui les désiraient ardemment. Qu'il y ait eu, surtout en province, des faits qui aient donné lieu à cette illustration, on nous l'a affirmé de divers côtés.

Quoiqu'il en soit, les dames de charité, les religieuses auxiliatrices qui les aident à visiter les malades et moi-même, nous avions l'habitude de distribuer de bonnes lectures et *le Péle-*

rin dont l'ensemble, gravures et récits d'actualité, intéressaient nos pauvres amis. Souvent nous le donnions sans l'avoir lu.

Providentiellement et j'en remercie Dieu, le numéro malheureux était encore sur ma table quand une religieuse auxiliatrice me demanda au parloir. Elle était bouleversée.

« Je viens de causer un grand malheur, mon Père, et je vous en avertis sans retard. J'ai distribué,sans l'avoir regardé, dans une des salles de la Pitié, un numéro du *Pélerin* qui ridiculise les infirmières et les rend odieuses, pour exalter les Sœurs. Un malade montra aussitôt la page à la surveillante de la salle qui téléphona au directeur. Celui-ci accourut... J'étais encore dans la salle. Il m'admonesta de verte façon et me défendit de remettre les pieds à l'hôpital... »

Je consolai comme je pus la pauvre religieuse, mais je ne me faisais pas d'illusion sur les conséquences de l'événement... Je tâchai de les atténuer et j'y mis tout mon cœur. Presque toutes les infirmières, à Paris, remplissent consciencieusement leur devoir ; un grand nombre sont dévouées et m'aident dans mon ministère ; plusieurs viennent me trouver pour mener une vie plus chrétienne et en reprendre les pratiques,je fus donc heureux de distribuer, dans les hôpitaux et ailleurs, la note du cardinal archevêque de Paris, blâmant le journal catholique illustré qui avait jeté, sur la corporation si digne d'estime des infirmières, des soupçons odieux et immérités, et les assurant de son paternel appui.

Je continuai, comme par le passé, mes visites aux hôpitaux... Quand je vins à Broussais, le concierge m'arrêta :

— « Monsieur le Directeur m'a dit de vous demander votre adresse.

— La voici : Monsieur l'abbé Havret, 10, rue de Dantzig ».

Cinq jours après, je reçois une lettre de Monsieur Potel, chef du personnel des hôpitaux qui me demande de venir lui parler. Je me rends aussitôt à son appel.

« Monsieur le Directeur de Broussais nous demande de quel droit vous allez visiter les malades des hôpitaux. Il y a des aumôniers, cela suffit.

— J'ai une carte du Directeur de l'Assistance, m'autorisant à aller librement dans les hôpitaux.

— Montrez-la moi.

Après l'avoir regardée en tous sens, il me la rend, en disant:

— Elle n'est valable que jusqu'au 31 décembre.

— J'espère bien qu'elle sera renouvelée.

— Ca, c'est une autre affaire.

— Pourquoi ne serait-elle pas renouvelée? Mes visites font plaisir aux malades ; je tâche de les gâter, de les distraire... Avez-vous jamais reçu une plainte contre moi?

— Là n'est pas la question. Vous pouvez continuer vos visites jusqu'au 31 décembre 1922 ».

Entre temps, parut une circulaire dans laquelle le directeur de l'Assistance publique défendait de distribuer aux malades, des brochures, des gravures, des objets religieux ou autres pouvant porter atteinte à la stricte neutralité, au demeurant, ne *rien* donner aux malades. Je me bornerai, désormais, à leur donner quelques bonbons et quelques fruits.

... ... Cependant, Décembre approchait, et j'avais toujours dans la pensée la réponse de M. Potel, quand je lui exprimais l'espoir de voir ma carte renouvelée : « Ca ! c'est une autre affaire ! »

Mon inquiétude devint une véritable angoisse quand le 16 décembre, parut dans l'*Œuvre*, un article intitulé : *Qui donc inspire la campagne contre le personnel des hôpitaux*?

On y lisait :

« Monsieur Mourier, directeur de l'Assistance publique, annonçait l'autre jour, à l'*Œuvre*, les sanctions qu'il avait prises ou se proposait de prendre pour défendre son personnel sottement et bassement calomnié par le journal *Le Pélerin*. Contre certaines dames patronesses, contre certains aumôniers qui avaient cru devoir apporter ces feuilles dans les hôpitaux auprès desquels ils sont accrédités, il a sévi, et l'on ne peut que l'en féliciter. Mais les infirmiers, qui lui en sont reconnaissants, sont persuadés qu'il se trompe en ne voulant voir là que des actes isolés. Pour eux, il s'agit d'une campagne suivie et méditée, et leurs journaux corporatifs, l'*Hospitalier* aussi bien que l'*Action*, se font fort de démontrer que le dessin du *Pélerin* n'est qu'une pièce d'un arsenal tout prêt, qu'on emploiera suivant un plan arrêté, avec l'aide d'organismes créés de toutes pièces, dans le but d'en finir avec la neutralité religieuse dans les hôpitaux.

« La documentation qu'ils publient dans leurs derniers

numéros n'épuise certainement pas les ressources de leur résistance à cette campagne. Mais elle est déjà fort significative. Elle fait connaître que, dès le mois de mars dernier, se tenait à l'archevêché de Paris, 50, rue de Bourgogne, sous la présidence de Monseigneur Roland Gosselin, assisté de Monsieur le Vicaire général Clément et de deux conseillers municipaux, une réunion de tous les aumôniers des hôpitaux et hospices de Paris.

« La présence de deux conseillers municipaux, observe judicieusement *L'Hospitalier*, indiquait manifestement qu'il s'agissait d'autre chose que du ministère religieux auprès des malades. Après quelques généralités, on mit, en effet, à l'étude, la création de *Syndicats catholiques* dans le personnel hospitalier.

« Le gouvernement, déclara-t-on, voyait, d'un œil très favorable se constituer de tels groupements, dont quelques-uns avaient déjà rendu de précieux services. Le conseil municipal et l'avenue Victoria désiraient vivement que l'expérience fût tentée parmi le personnel de l'Assistance publique.

« Les aumôniers furent donc priés de recueillir des noms et de dresser des listes. Quelques-uns s'y employèrent, en effet, par la suite, avec un zèle plus ou moins discret, mais sans grand succès. Le syndicat ne put être formé. On renonça donc à la forme corporative et l'on mit sur pied une *Union catholique du personnel des Services de santé*, qui, d'après l'article 4 de ses statuts, doit rester étrangère à toute action syndicale. Son but, disent les rédacteurs des considérants est « de faire rayonner notre doctrine religieuse dans la vie sociale ».

« L'autorité religieuse est représentée au comité central de l'Union par un ecclésiastique désigné par l'archevêque de Paris, et qui, prenant le titre de directeur général, est assisté par un autre ecclésiastique, agréé par l'archevêque et pourvu du titre d'aumônier général.

« Enfin, l'Union comprend des membres honoraires qui ne devront pas tous être astreints à une souscription, mais rendront des services de divers genres.

« On peut concevoir qu'il entre dans les intentions des fondateurs de grouper dans cette catégorie, le plus grand nombre possible de dames patronesses et de personnes accréditées à divers titres dans les hôpitaux.

« Tout cela est, sans doute, parfaitement légal. Nous protesterions vivement si un seul infirmier adhérent à l'Union catholique était en quoi que ce fût, inquiété en raison de cette adhésion, qu'il a le droit indiscutable de contracter. Mais il est nécessaire que l'on sache, qu'il existe, dans les hôpitaux mêmes, et sous la main du haut clergé une machine de guerre dirigée contre la neutralité confessionnelle.

« Car le *Pélerin* ou quelque autre, recommencera. Mais cette fois-là, nous saurons au moins ce que cela veut dire.

Stephen Valot.

On comprend nos craintes devant tant de menaces. Nous n'exposerons pas dans le détail quelles démarches il nous fallut faire et quels patronages nous dûmes invoquer pour le renouvellement de la fameuse carte ; qu'il suffise de savoir que grâce au dévouement de nos amis nous pûmes rester en possession d'un instrument d'apostolat aussi précieux.

***

Neuf mois se sont écoulés, depuis les fâcheux incidents survenus à la suite des caricatures publiées par *Le Pélerin* ; depuis quatre mois j'ai ma nouvelle carte obtenue envers et contre tous par les démarches de nos amis dévoués ; et aujourd'hui encore, je bénis Dieu du secours inespéré que vient de me donner cette carte. Quatre lettres et pneumatiques, venant de personnes différentes me recommandent un malade. M. Vignan à l'hôpital Bichat, salle Andral. Après avoir été dans trois autres hôpitaux où m'appelaient des cas pressants, j'arrive à Bichat où je n'étais pas allé depuis l'année dernière. Il était deux heures et demie. Le concierge m'arrête :

— « Où allez-vous ?

— Visiter un malade, salle Andral.

— Qui vous a demandé ? Qui vous envoie ?

— J'ai une carte m'autorisant à visiter les malades dans tous les hôpitaux.

— Montrez-la.

— Voici ».

Il regarde la carte en tous sens et me la rend.

— « C'est bien... Vous pouvez entrer.

— Voudriez-vous me dire où est la salle Andral ?

— Adressez-vous au bureau ».

En traversant la cour pour aller au bureau, je vois une porte surmontée d'une large inscription : Salle Andral, — escalier B. — 2e étage.

Étant renseigné, je m'engage dans l'escalier indiqué ; mais, le concierge qui m'observait, téléphone au bureau et je n'avais pas gravi deux marches, qu'un employé accourut :

— « Où allez-vous ?

— Salle Andral, pour voir un malade.

— Il faut d'abord venir au bureau ».

Je le suis et je me trouve en présence de quatre employés assis et d'un autre personnage grand et maigre qui va et vient, paraissant indifférent à ce qui se passe. Un des employés m'interroge :

— « Pourquoi n'êtes-vous pas venu au bureau, comme le concierge vous l'a dit ?

— Parce que je devais venir vous demander où était la salle Andral et ayant trouvé le renseignement dans la cour, j'ai cru inutile de vous déranger.

— Quel malade venez-vous voir ?

— Peu importe, j'ai une carte qui m'autorise à voir tous les malades. Mais, si cela vous intéresse, je viens voir Monsieur Vignan.

— Montrez votre carte.

— La voici ».

Tandis qu'il l'examine, j'ajoute :

— Il est sans doute, trop tôt, pour voir M. le Directeur ; quand j'aurai causé avec mon malade, je reviendrai pour lui demander de signer ma carte, comme je l'ai demandé aux directeurs des autres hôpitaux ».

Alors, le monsieur grand et maigre vient vers moi :

— « Je suis le Directeur de l'hôpital Bichat.

— Très bien. Ayez donc la bonté, M. le Directeur, de signer ma carte ».

Ma carte est double, elle s'ouvre ; il ne s'en aperçoit pas et la tournant en tous sens :

— « Où voulez-vous que je signe, il n'y a pas de place.

— Veuillez l'ouvrir, M. le Directeur ».

Il ouvre et a un mouvement de surprise en voyant 14 signatures dûment parafées et tamponnées par les directeurs des

hôpitaux de l'Assistance publique, signatures qui suivent celle de Monsieur Mourier, le grand chef.

Le ton change ; et c'est le sourire aux lèvres que M. le Directeur de Bichat ajoute son nom et son parafe à ceux de ses collègues...

Me voici montant à la salle Andral. Mon malade qui a des crises fâcheuses est dans une chambre particulière, et je vois avec ennui une infirmière assise à son chevet. Comment l'éloigner?... Je lui donne un petit sac de bonbons. Elle devient très aimable, mais reste d'autant plus solidement ; elle cause avec moi et compte bien me tenir compagnie tout le temps de ma visite... Tout à coup l'Esprit-Saint me vient en aide en me rappelant les bienfaits que je dois à ma carte.

— « Mademoiselle, voudriez-vous me rendre un vrai service?

— Très volontiers, Monsieur l'Abbé.

— J'ai une carte qui m'autorise à visiter les malades dans tous les hôpitaux de Paris. M. le Directeur de Bichat vient de la signer. Auriez-vous la bonté de la porter à Madame la surveillante en chef, afin qu'elle soit au courant et ne puisse craindre aucun ennui?

— Vous avez bien raison, Monsieur l'Abbé ; comme cela, tout le monde est en règle ».

Elle sort et je cause efficacement avec Monsieur Vignan.

Quand l'infirmière revient après 10 minutes d'absence, mon malade est prêt à paraître devant Dieu.

O bienheureuse carte ! Que de services elle me rend !

Deux faits montreront combien cette carte nous fait gagner de terrain.

Un jour j'entrais à l'hôpital Necker vers 1 h. 3/4, devançant l'heure où les visiteurs peuvent pénétrer. A peine avais-je fait quelques pas dans la cor d'entrée, que je croise un monsieur qui m'aborde en me disant :

— « Où allez-vous donc, Monsieur?

— Je vais voir des malades.

— Mais, monsieur, il n'est pas encore l'heure de la visite : ce n'est qu'à 2 heures qu'on peut entrer.

Et je réponds :

— Vous êtes sans doute monsieur le Directeur de Necker.

— Oui, monsieur.

— Oh ! très bien : je suis heureux de vous rencontrer et de vous présenter ma carte d'entrée ».

Et je présente ma carte à M. le Directeur qui la regarde et me dit aimablement :

— « Hé bien, monsieur l'Abbé, venez à mon bureau : je vais y apposer ma signature, et avec cela vous aurez toute liberté de circuler comme vous voudrez ».

Le Directeur me signe ma carte et je le remercie de sa bonté. Et depuis, quand nous nous rencontrons il y a toujours échange de saluts aimables.

L'autre fait se passe à la Pitié.

Trois fois déjà j'avais demandé à voir M. le Directeur pour lui faire signer ma carte de visiteur pour tous les hôpitaux... Et trois fois on m'avait dit que M. le Directeur était dans les services et qu'on ne pouvait pas l'appeler. — Une quatrième fois je suis plus heureux et l'on me dit que M. le Directeur est à son bureau et qu'il peut me recevoir. J'arrive donc au bureau : après avoir salué M. le Directeur et avoir été salué par lui d'une façon très aimable, il me dit qu'il sait que je suis déjà venu trois fois le demander et s'excuse du dérangement qu'il m'a causé involontairement.

Je lui réponds que je comprends très bien les exigences du service, et que, du reste, j'ai pensé que je pouvais aller voir les malades qui m'étaient recommandés, ayant bien la pensée de revenir lui présenter ma carte.

— « Très bien, monsieur l'abbé... cette fois nous sommes plus heureux ! »

Et il me signe ma carte, me la rend et me dit en se croisant les bras et en réfléchissant un instant, ces paroles qui, on le comprendra facilement, ont jeté dans mon cœur une vraie et douce joie : « Monsieur l'abbé, je tiens à vous dire que je suis pour la liberté la plus absolue. Vous pouvez donc venir ici comme vous voulez pour y faire ce que vous avez à y faire.

Et il ajoute : « Et si jamais vous aviez quelque difficulté avec un membre du personnel, concierges, employés de bureau, surveillants ou infirmières, venez immédiatement me trouver et je me charge d'arranger l'affaire ».

Je remercie Monsieur le Directeur de sa bonté et de sa largeur de vues et je me retire bien heureux.

Voilà deux faits qui s'ajoutent à d'autres déjà cités et qui doivent donner confiance.

VIII

Pourquoi avons-nous écrit ce troisième rapport?

Il me faut interrompre ces récits. Infiniment variés, sous les formes diverses de la grâce divine pénétrant et sauvant les âmes si tristement abandonnées dans les hôpitaux de Paris, ils ont pour objet d'exciter le zèle de ceux qui peuvent les secourir.

Quand, devançant l'heure de l'entrée à l'hôpital, grâce à l'obligeance des concierges et prolongeant celle de la sortie, grâce à la bienveillance des infirmières, nous avons pénétré dans quatre hôpitaux et visité vingt à vingt-cinq malades, nous sommes heureux, c'est une bonne journée : vingt-cinq âmes purifiées sont prêtes pour le Ciel ; puis, nous regardons nos listes d'appel... il y en a le double, le triple qui vont mourir sans la grâce du pardon...

Assurément, la miséricorde divine a ses secrets et pour tous ceux-là que nous ne pouvons atteindre, nous prions avec confiance ; mais combien nous demandons aussi que des prêtres à l'âme apostolique viennent nombreux pour multiplier les secours de notre ministère.

Sans doute, les Dames de charité peuvent beaucoup pour préparer les malades et les mourants, mais elles ne peuvent pas donner l'absolution ; nous, prêtres, nous restons les dispensateurs de la grâce, nous avons les clés qui ouvrent le ciel, comment ne serions-nous pas ravis d'exercer notre pouvoir surnaturel sur tant de malheureux qui en ignorent le prix... Nous qui savons, pouvons-nous être indifférents à leur sort?... Notre vocation n'est-elle pas d'être devenus « pêcheurs d'hommes »?... Et quelle œuvre nous donnera l'occasion d'une pêche aussi abondante, aussi miraculeuse?

L'œuvre des écoles, de l'éducation chrétienne avec toutes ses ramifications : patronages, ouvroirs, orphelinats, etc..., est certes, de grande importance, mais celle de l'apostolat des mourants dans les hôpitaux me paraît de nécessité plus pressante... La mort n'attend pas et quand elle passe, il n'y a plus rien à faire. Une éducation défectueuse peut encore se réparer...

Puis, cette action « in extremis » sur les mourants, emporte avec elle une grande consolation : la mort même en assure le triomphe. Que d'absolutions données aux bien portants — d'ailleurs, remplis de bonne volonté — n'ont pas assuré leur persévérance ; quand la tentation s'est renouvelée, ils sont retombés dans le péché...Pour le mourant que nous absolvons, auquel nous avons la joie de donner le corps deNotre-Seigneur Jésus-Christ qui le garde pour la Vie éternelle, il n'y a plus à craindre les rechutes mortelles : la mort délivre les âmes purifiées et les rend à Dieu.

La pensée de celles qui vont paraître devant Lui, sans les sacrements, sans les secours que Lui-même a mis en nos mains pour le bien de nos frères, est si poignante que pendant ma retraite annuelle, ayant reçu plusieurs appels pressants, je me suis évadé par trois fois pour aller près de mes pauvres malades. Notre-Seigneur n'y perdit rien, bien au contraire ; le silence, le recueillement de ma retraite ne furent pas troublés, mais ma prière se fit plus ardente, plus confiante au contact de son infinie miséricorde.

Car, cette œuvre, apostolique entre toutes, est bienfaisante au plus haut point pour celui qui l'exerce. Comment ne pas redoubler de zèle et de ferveur,comment ne pas être pénétré d'espérance et de foi, de confiance et d'amour, quand on suit de si près l'action de Dieu se servant de nous, nous conduisant au travers des événements, travaillant avec nous à cette œuvre de miséricorde qui est le salut d'une âme? Comment refuserions-nous d'être ses collaborateurs?

Il a versé tout son sang pour atteindre ce but magnifique, donnons-Lui, du moins, notre bonne volonté.

J'étais donc au second jour de ma retraite quand, à midi, je reçois un message pneumatique : « Un homme, travaillant au toit de notre maison,vient de tomber de la hauteur d'un sixième étage, il a le crâne ouvert, un bras et une jambe brisés ; il a été transporté à Beaujon et paraît avoir sa connaissance. Je vous en supplie, Monsieur l'abbé, venez le voir et préparez son âme pour le grand voyage ; et merci pour Dieu et en Dieu de ce que vous pourrez faire... »

Pouvais-je rester insensible à cet appel? ... Encore une fois si nous étions plus nombreux, les uns pourraient faire paisi-

blement leur retraite, pendant que les autres continueraient les visites.

A ceux qui s'étonneraient en lisant ce troisième rapport sur l'œuvre, rapport dont l'ensemble rappelle les deux précédents, je dirai que, ceux-ci ayant été publiés dans les *Lettres de Jersey*, on m'en a demandé la suite ; je me suis volontiers rendu à ce désir dans l'espoir d'atteindre enfin le but déjà visé dans les premiers rapports, c'est-à-dire, éveiller l'attention sur notre apostolat dans les hôpitaux, susciter quelques ouvriers pour ce touchant ministère.

Peut-être, dans mes deux premiers appels, ai-je trop appuyé sur les difficultés, vraiment inquiétantes au début, et bien atténuées aujourd'hui. Plus le prêtre paraît dans les hôpitaux, plus sa tâche est facile... Quand je pénétrais dans une salle pour la première ou la seconde fois, je voyais des physionomies agressives, des regards moqueurs, j'entendais des chuchotements hostiles ; plusieurs se retournaient et feignaient de dormir.

Aujourd'hui, je suis accueilli joyeusement, on me tend la main ; dès mon entrée tous les visages s'éclairent, je suis devenu l'ami.

— « Bonjour, Monsieur l'aumônier , il y a bien longtemps que vous n'êtes venu ».

Et puis, il y a des reproches très doux à entendre :

— « Vous n'êtes pas venu me voir la dernière fois que vous avez visité la salle... Ce n'est pas bien, j'avais tant de choses à vous dire... etc ».

Cette attitude nouvelle s'explique. Nous disons un mot affectueux, cordial, à chaque malade, il n'y a donc plus de place pour le respect humain... Pour multiplier ces heureux résultats, la même conclusion s'impose, il faut multiplier les visites, il faut donc être plusieurs.

Plus nous serons nombreux et mieux nous pourrons suivre nos malades. Il en est dont les souffrances se prolongent, d'autres guérissent ; combien il serait utile de les revoir, de compléter l'enseignement rapide donné au moment du danger, d'assurer, par la reconnaissance envers Dieu, un retour sincère à une vie plus chrétienne. Cela ne peut se faire quand l'appel des mourants prime tout autre appel ; encore — je le répète — n'y pouvons-nous répondre que partiellement.

Le 20 juillet 1922, j'avais 37 malades à voir à l'hôpital Broussais, tous en danger de mort. Il m'a fallu renoncer à les voir tous... et quels regrets de partir avant d'avoir achevé une tâche si consolante pour nous, si décisive pour eux.

Quand on connaît bien son itinéraire, on peut arriver à visiter trois et quelquefois quatre hôpitaux dans la même après-midi ; par exemple : Necker, Laënnec, Cochin, la Charité ; ou bien : Cochin, la Pitié, La Salpêtrière ; ou encore : L'Hôtel-Dieu, S. Louis, Lariboisière. Ces groupes d'hôpitaux ne sont pas très loin les uns des autres, et on peut arriver à les visiter le même jour, pourvu qu'il n'y ait pas trop de malades à voir dans chacun.

La grande tristesse, qui me ramène toujours à la même conclusion, c'est d'être appelé dans sept ou huit hôpitaux et de ne pouvoir m'y rendre.

Le lendemain il est trop tard. Plusieurs de ceux que je devais voir sont morts, parce qu'il m'a fallu choisir, faute de temps.

Il me faut donner encore un motif qui m'a décidé à écrire ce troisième rapport : c'est l'accueil fait par mes lecteurs aux rapports précédents. Ceux-ci ont été lus dans plusieurs maisons religieuses, dans des scolasticats, des résidences de missionnaires en Chine, ainsi que dans plusieurs collèges de France, comme lecture spirituelle aux élèves. De tous côtés nous sont arrivés de nombreux témoignages d'intérêt et des encouragements à faire connaître encore les résultats de notre apostolat.

Nous n'avons pas eu l'intention de donner ici un aperçu complet de l'action du prêtre, du prêtre indépendant dans les Hôpitaux. Il faudrait plusieurs volumes pour relater les circonstances touchantes qui nous ont permis de donner l'absolution à 3.760 mourants, pendant le cours d'une année ; et puis, si nous avons conservé des notes qui nous ont servi à rappeler nos souvenirs, combien de journées portent seulement le chiffre des malades réconciliés avec Dieu.

... Et leur nombre serait décuplé si quelques prêtres zélés venaient partager nos travaux !

Ma plainte revient, dans ces pages, comme un douloureux refrain, je suis tellement pénétré de ce sujet ! Il me semble que Notre-Seigneur serait bien mécontent si, m'ayant confié

ce ministère, je ne faisais pas tout pour le rendre aussi efficace, aussi complet que possible.

Or, ce ministère, cet apostolat ne sera ce qu'il doit être qu'à la condition d'avoir un nombre d'ouvriers en rapport avec le travail ; ce travail s'accroît chaque jour.

Certains courriers m'apportent 8 à 10 lettres ou pneumatiques et chaque feuille contient une liste de mourants à secourir.

Comment répondre seul à ces appels? Et quelle anxiété pour *choisir*?

De plus, il est très important d'occuper le terrain conquis, c'est-à-dire, de profiter de la liberté et de la sympathie acquises pour entrer dans les hôpitaux et y exercer notre ministère.

Supposons que l'œuvre soit interrompue, celui ou ceux qui la reprendraient, auraient à vaincre les difficultés que nous avons eues au début et que des années de patience et d'efforts, ont enfin surmontées. Il faudrait de nouveau habituer, non seulement les malades, mais tout le personnel des hôpitaux, à revoir le prêtre comme un ami de la maison.

A l'heure présente, je suis connu partout et de tous ; un Père qui viendrait à l'hôpital et dirait au concierge, comme aux surveillantes :

« Monsieur l'abbé Havret ne peut pas venir aujourd'hui visiter les malades auxquels il s'intéresse, il m'a demandé de le remplacer ». Ce Père serait parfaitement reçu. J'ajoute qu'il y a peu de ministères plus assurés dans leurs résultats : sauver un très grand nombre d'âmes.

Je ne puis douter que les malades aux quels la miséricorde divine donne le secours de notre ministère à leurs derniers moments et qui reçoivent ce secours en de bonnes dispositions, je ne puis douter, dis-je, de leur salut éternel... Mais, outre les 3 ou 4000 malades que nous pouvons absoudre et sauver chaque année dans les hôpitaux, quel rayonnement l'action divine n'a-t-elle pas dans leur famille, leurs proches, leurs amis... Souvent j'ai eu le bonheur de légitimer l'union de ces malades, de baptiser leurs enfants, de ramener les survivants à la pratique de la religion.

Ce ministère, si fécond en fruits de salut pour le prochain est aussi très bienfaisant à l'âme de celui qui l'exerce... Comment ne pas être touché de l'action de la grâce dont nous

sommes le canal? comment ne pas croître dans la connaissance et l'amour de Dieu en suivant les chemins tracés par sa miséricorde pour atteindre et sauver les pécheurs?

Comment enfin ne pas être encouragé, consolé par les élans de reconnaissance qui nous parviennent des parents, des religieuses, des fervents chrétiens, inquiets du sort éternel d'un père, d'un frère, d'un ami, quand ils ont reçu l'annonce de leur résurrection?

Au hasard, je mets ici les lettres de la femme, de la sœur et du curé de Maurice Brugnot, un de ces heureux convertis, objet de tant de sollicitudes inquiètes.

« Mon bon Père,

Excusez-moi d'avoir tant tardé à vous écrire, à vous qui avez été si bon, qui avez tant fait pour le salut de mon pauvre Maurice ; vous l'avez consolé, vous lui avez donné le viatique pour le grand voyage ; en un mot, vous, bon pasteur, vous avez conduit cette pauvre âme à la porte du Ciel ; car, je ne puis croire que, dans sa bonté infinie, Jésus ait laissé mon mari en Purgatoire ; il a beaucoup souffert, et ma consolation est dans l'espoir de le retrouver un jour.

Ne l'oubliez pas dans vos prières... Je vous envoie un petit billet de 10 francs pour acheter quelques bonbons destinés aux malades à qui vous allez porter l'espérance et la consolation... »

« Mon révérend Père,

« Mon cher Maurice qui, grâce à vous, était si complètement revenu au bon Dieu, est mort aujourd'hui, à 1 heure.

Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour lui et je demanderai souvent à Dieu de vous donner la santé nécessaire pour continuer de longues années un ministère si fructueux auprès des âmes des pauvres malades ».

Le curé du Raincy où habitait Maurice Brugnot écrit à son tour :

« Mon révérend Père,

Vous avez très bien fait de supposer la permission, et je vous remercie de toute mon âme du si grand service que vous avez rendu à Monsieur Brugnot... Nous l'avons enterré avant-hier et grâce à vous, il est arrivé devant Dieu en état de grâce.

Merçi et veuillez agréer, etc. »

Ainsi, nous trouvons les motifs qui nous ont engagé à écrire ce troisième rapport : Susciter des auxiliaires en leur montrant la grandeur de cet apostolat, les secours surnaturels et providentiels, les grâces et les consolations qui s'y rattachent.

Et parmi ces consolations, je veux encore citer une lettre d'une religieuse, Fille de la Charité :

« Mon révérend Père,

« Quelques jours après votre bonne visite, Monsieur B. a voulu sortir de l'hôpital et rentrer chez lui pour régler les affaires de son âme. Il a, dès lors, régularisé sa situation de famille, car il n'était pas marié à l'église, ce que nous ignorions. Il a ensuite reçu tous les sacrements et est retourné à Dieu, il y a qúinze jours, avec sa conscience bien en ordre.

C'est grâce à vous, mon révérend Père, que la lumière est entrée dans cette âme, aussi nous prions de tout notre cœur pour que Notre-Seigneur vous accorde le même résultat pour les nombreux malades que vous visitez... »

***

Il y a quelques semaines, j'assistais au cinquantenaire de la fondation du collège St François, à Évreux. Un ancien élève, ami des Muses, avait composé une jolie « revue » qui rappelait les difficultés, les luttes, les sacrifices accomplis pour réaliser enfin le triomphe et la solidité de l'œuvre. Cette revue que les anciens élèves de St François jouèrent avec brio, avait pour titre : « *Le diable aura beau faire...* » voilà aussi les mots qui devraient être écrits en tête de ce rapport et gravés dans le cœur des prêtres qui voudraient se consacrer au salut des pauvres mourants abandonnés dans les hôpitaux.

« Le diable aura beau faire », nous avons Dieu pour nous. Il est le Tout-puissant, le Sauveur miséricordieux. Il attend notre effort, notre bonne volonté et, si nous nous mettons généreusement à son service, Il pénétrera, par notre ministère dans ces lieux de souffrance et d'angoisse. Il y apportera l'espérance et la paix.

« Le diable aura beau faire », il ne nous empêchera pas de poursuivre les âmes et de leur ouvrir le Ciel.

Alfred Havret, S. J.

Les Récollections sacerdotales.

I. Dans le diocèse de Vannes.

Ce qui semble avoir décidé de l'établissement des Récollections sacerdotales dans le diocèse de Vannes, c'est le succès incroyable des Retraites de huit jours, prêchées par nos Pères aux Prêtres démobilisés. Monseigneur n'était jamais entré à la Résidence, située en ce temps-là 15 rue Noé, et que toute la Province connaissait sous le nom d'« Arche de Noé ». Or, un jour de novembre 1919, je rencontrai S. G. dans l'escalier de la vieille maison. Monseigneur entre dans ma chambre, et sans autre préambule : « Mon Père, me dit-il, j'ai besoin de vous pour une œuvre que je désire fonder : l'œuvre des Récollections sacerdotales. En même temps qu'à vous je ferai appel aux PP. Capucins de Lorient et aux PP. du S. Esprit de Langonnet. Mais vous auriez à vous charger de l'arrondissement de Ploërmel et de presque tout celui de Vannes ». L'affaire fut conclue immédiatement ; nous savons tous qu'il n'y pas de ministère plus important que celui qui s'adresse aux prêtres. Les PP. Capucins ne crurent pas pouvoir accepter l'invitation de S. G... Les PP. du S. Esprit trouvèrent le fardeau trop lourd dès la première année. D'autre part, à l'Évêché on comprit qu'il était bien préférable de donner à tout le clergé une formation qui fût *unius coloris*. C'est pourquoi, dès le début de la deuxième année, je fus chargé de tout le diocèse.

Monseigneur avait son plan, qui n'était pas tout à fait celui de plusieurs autres évêques. Les réunions mensuelles par cantons ou doyennés (chacun sait que les doyennés ne sont pas nécessairemet assujettis aux limites des cantons) ne réalisent pas son idéal. Il leur préférait les réunions trimestrielles. L'expérience paraît avoir démontré que c'est trop demander aux prêtres que de les réunir chaque mois. Ils ne viennent qu'en petit nombre. Dès lors la réunion manque d'entrain et de gravité. La conférence devient une petite causerie, pour ne pas dire une parlotte. Dans certains cas, en effet, le prédicateur a trouvé vis-à-vis de lui quatre ou cinq auditeurs. On ne parle pas à cinq auditeurs comme à vingt-cinq. Peu à peu ces réunions mensuelles tombaient d'elles-mêmes, « et le combat finit faute de combattants ». Le mieux est l'ennemi du bien. — Ajoutons à cela que les doyennés sont quelquefois nombreux. Deux prédicateurs ne suffiraient pas, et pourtant Nos SS. les Évêques ne peuvent guère songer à remplacer les religieux qui font défaut, par des Prêtres séculiers. Quel que puisse être leur talent de parole, leur dignité de Chanoine, voire l'éclat de

leur vertu, ces Messieurs leur préféreront toujours quelqu'un qui ne soit pas un des leurs ; quelqu'un qui ne s'inspire pas trop de l'évêché, et qui ne dépende pas tout à fait de l'autorité diocésaine. Les réunions à Vannes seraient donc trimestrielles. De plus, elles seraient régionales.C'est à dire que le diocèse serait divisé en un certain nombre de centres régionaux. Le nombre de ces centres a varié entre 12 et 15. Pour constituer un centre, trois éléments sont indispensables : 1°) une chapelle, 2°) un réfectoire, 3°) un jardin. Aussi, dans la plupart des cas, on a choisi les maisons ecclésiastiques ou les communautés du diocèse. Il faut, d'autre part, qu'on puisse se rendre assez facilement à l'endroit désigné. Le centre doit par conséquent être facile d'accès. Les chemins de fer départementaux, et, parfois, les autobus viennent à l'aide. Mais la grande ressource, c'est la bicyclette. Chanoines honoraires et doyens en font usage comme les jeunes vicaires.

Trois semaines ou un mois avant le commencement de la tournée trimestrielle, la « Semaine religieuse » du Diocèse annonce officiellement à ces Messieurs la date qui a été fixée pour chacun des centres. Elle les avertit à nouveau au début de chacune des trois semaines. Enfin, une petite note, en caractères italiques, leur demande instamment de prévenir par l'envoi de leur carte la maison qui les reçoit.

Je dois à la vérité de dire que la proportion de ceux qui tiennent compte de cette note et qui préviennent, n'est pas de 10 %. Fort heureusement on connaît partout aujourd'hui le nombre des convives, qui,dans chaque centre, ne varie guère que de trois ou quatre unités. A l'automne et au printemps, la moyenne des Réunions est d'environ 25. En été elle descend à 20. Ces chiffres nous donnent 300 auditeurs pour toute la tournée d'été,et 370 pour celles du printemps et d'automne. Quelquefois cependant le chiffre de 400 a été notablement dépassé.

Le jour venu, le Prédicateur est là, accompagné de l'un des Vicaires généraux. Tous deux se rendent d'un centre à l'autre, cinq jours de suite, du lundi au samedi ; le samedi et le dimanche, les réunions sont impossibles.Parfois ils arrivent la veille, et parfois le jour même de la Récollection. Il va de soi que cette présence d'un Vicaire général est importante. Non pas d'ailleurs, que ces Messieurs redoutent beaucoup de voir leur absence remarquée par ce représentant de l'Évêque ; l'assistance aux Recollections demeure facultative ; les statuts diocésains se contentent, et depuis seulement deux ans, de les recommander. Mais, par le fait de cette présence de l'autorité diocésaine, la tenue générale est plus digne sans être aucunement gênée, le silence est mieux observé, tout,jusqu'au repas de midi, y revêt un caractère plus sérieux. Au surplus, il arrive fréquemment que la présence du Vicaire général soit

désirée par plusieurs des retraitants ; elle leur permet, en effet, de résoudre, sur place et de vive voix, certaines questions, dont la solution eût exigé, soit un voyage coûteux aux bureaux de l'Évêché, soit l'envoi d'une longue lettre, ce qui, aux yeux de quelques-uns, est encore pis.

Les Récollections commencent à 10h. et se terminent à 2 h. 1/4. Ce n'est pas long, sans doute. Mais ici encore,il faut appliquer l'adage : « Le mieux est quelquefois l'ennemi du bien ». L'expérience démontre que la plupart de ces Messieurs ne peuvent ni arriver plus tôt, ni retarder beaucoup leur rentrée dans leur paroisse. Si l'on exigeait d'eux davantage, par exemple, une après-midi complète, beaucoup mettraient en avant des impossibilités pratiques et ne viendraient pas du tout. Il faut, d'ailleurs, se souvenir que plusieurs s'imposent, un voyage aller et retour de 25 à 30 kilom. et, quelquefois beaucoup plus. Aussi, bien souvent à 9 h. 3/4, personne n'est encore arrivé. Au début, le prédicateur ambulant — et novice —se désolait un peu,d'autant que l'on disait invariablement à M.le Vicaire Général: « il n'y en a que trois à s'être annoncés, et l'un des trois, M. le Recteur de X. semble retenu aujourd'hui par un enterrement imprévu ».Un retiré de trois,il reste deux. Le Prédicateur se disait : « ce serait un petit auditoire, même pour un S. Charles Borromée ». Aujourd'hui il s'inquiète moins. A 9 h 3/4 personne n'est là ; mais, à 10 h. les auditeurs sont arrivés ; à pied, en voiture, à bicyclette, en moto, en chemin de fer, voire même, mais très rarement, en auto.

On entre à la chapelle. Désormais c'est le silence absolu jusqu'à 2 h. 1/4 de l'après-midi. Silence pendant le temps libre, silence pendant le déjeuner, silence pendant la récréation. Parfois, il faut l'avouer, le silence n'est pas religieusement gardé par tel ou tel, pendant la récréation. Quiconque a eu affaire à ces Messieurs sait parfaitement que garder le silence est pour eux une chose énorme. Aussi,la récréation ne dure que 20 à 25 minutes.

Le *programme* des Réunions est invariable :

1re Conférence, de 10 h. à 10 h. 40 environ. Temps libre, jusqu'à 11 h. 30. Pendant le temps libre on se confesse, on réfléchit, on prie, soit à la chapelle, soit au jardin, quelques-uns vont voir M. le V. G.

A 11 h. 30, 2e Conférence.

A midi, repas en silence,et pendant que le corps prend sa nourriture, l'âme reçoit aussi la sienne. Le plus souvent, ce sont ces Messieurs eux-mêmes qui font la lecture, les vicaires bien entendu ; et les jeunes recteurs, à défaut de vicaires. Au Séminaire et à la Trappe, on nous fournit un lecteur.

A 12 h. 45, environ, on va visiter le Très Saint Sacrement, en récitant le Miserere. Puis, c'est la récréation usqu'à

1 h. 15. Dans la ferveur du début on avait demandé et obtenu de ces Messieurs qu'ils ne fument pas, par esprit de pénitence. Mais l'usage est tombé en désuétude, et il n'y a plus de centres où l'on ne voie apparaître,çà et là, des pipes gigantesques.

A 1 h. 15, les Vêpres et Complies, en deux chœurs, à la chapelle sont présidées par un des Retraitants, et l'on se croirait pour un moment revenu au Séminaire. C'est une excellente préparation à la 3e Conférence, qui se donne de 1 h. 30 à 2 h.

A 2 h. Salut du S. Sacrement ; et l'on s'en va.

La méthode n'a pas varié depuis cinq ans. La pensée maîtresse du Prédicateur est de contraindre ces Messieurs à emporter chez eux, et malgré qu'ils en aient, une idée ou, du moins, une impression, du sujet, vertu ou défaut, qui a été traité pendant le Récollection. On ne peut guère, en effet compter sur des réflexions personnelles. Pour y parvenir,non seulement les trois conférences,mais la lecture, qu'il choisit toujours lui-même, ne développent jamais qu'un sujet unique sous ses différents aspects. La 1e conférence expose le sujet, la 2e le traite au point de vue pratique, sous la forme d'un examen détaillé et concret, la 3e est une exhortation.

Ces Messieurs écoutent les trois conférences avec une attention soutenue qui ne s'est jamais démentie. Il semble que la conférence qui les frappe davantage et leur fait le plus d'impression, est la 2e. Ils se rendent compte que cet examen n'a rien de livresque, qu'il s'adresse à eux, et qu'il est fait par quelqu'un qui les connaît à fond et qui sympathise avec eux. Aussi ne lui en veulent-ils pas de leur dire leurs vérités. Une seule fois, semble-t-il, et dans un seul des 15 centres, ils se sont demandé si le sujet de la Récollection, n'avait pas été imposé au Prédicateur par l'autorité diocésaine.

Depuis quelque temps, une légère modification a été introduite dans la 2e conférence, qui a lieu de 11 h. 30 à midi. Jusque-là, c'était une conférence sous forme d'examen, maintenant, c'est un examen proprement dit, par conséquent plus rapide et plus court. On gagne ainsi quelques minutes ; et alors, à midi moins un quart ou moins dix, nous faisons à genoux une courte préparation à la mort, en rapport avec le sujet traité.

Peut-être est-il à propos en terminant,de noter que ces Messieurs donnent cinq francs pour leur repas de midi, aussi bien que le Vicaire général et le Prédicateur. Cette modeste rétribution ne dédommage certainement pas entièrement de ses dépenses et de son travail la Maison qui les reçoit. Mais on contribue volontiers à cette œuvre, très appréciée, des Récollections sacerdotales. D'ailleurs, si de demander aux Retraitants un léger sacrifice pécuniaire est chose excellente, on aurait tort, au contraire, d'ajouter encore aux difficultés

qu'ils éprouvent à venir aux Réunions en leur imposant un vrai sacrifice d'argent.

T. Crété s. j.

II. Retraites confiées aux Pères de Clamart.

Les Récollections Sacerdotales, dans le diocèse de Luçon, sont établies d'après un programme presque identique à celui qu'expose le P. Crété pour le diocèse de Vannes.

Voici seulement quelques différences :

Monseigneur lui-même préside une partie des réunions. Sa Grandeur tient à voir ainsi chaque groupe au moins une fois par an.

Il y a dix centres seulement dans la Vendée ; la tournée est achevée en quinze jours.

Le règlement de la Retraite est à peu près le même. Nous ajoutons l'exposition du T. S. Sacrement, sitôt achevée la première instruction, et jusqu'au Salut final. Il y a dans la présence visible de l'Hostie une attraction sensible et une grâce que nous avons constatée, maintes fois. Le silence, la présence et réflexion à la chapelle, la prière en sont manifestement aidés. La communauté ou quelques étrangers assurent l'adoration pendant le repas.

Nous prolongeons jusqu'à 3 h., ainsi qu'il suit : après la récréation en silence : 1 h. 30, Vêpres et Complies ; 1 h. 45, conférence suivie de réflexions personnelles devant le S. Sacrement ; 2 h. 40, courte préparation à la mort, lue ; Salut, et départ à 3 h.

Les sujets traités ne sont pas toujours choisis dans le sens indiqué pour Vannes. On préfère, ce semble, la variété, par ex. : sujet de sanctification personnelle le matin ; pastorale ou ministère, le soir.

Le chiffre des prêtres atteints par la retraite en Vendée, oscille entre 200 et 300.

Les Pères de la Villa Manrèse assurent les Récollections sacerdotales : tous les mois à S. Germain en Laye, Meaux, Montmartre, pour 2 ou 3 doyennés de Versailles, les exhortations mensuelles au personnel ecclésiastique de 2 collèges et d'un petit séminaire(Versailles) ;tous les deux mois :à Beauvais, école Albert de Mun(Nogent sur Marne) ; tous les trois mois : dans le diocèse de Luçon, 10 centres.

F. Gibert s. j.

III. Autres Centres.

Nos Récollections ont généralement lieu tous les deux ou trois mois, ordinairement dans des centres où plusieurs

cantons peuvent se réunir. Le règlement est à peu près le même partout :

10 h. Petites heures en commun, si cela se peut ; 10 h. 30, première instruction ; confession ; 11 h. 45, Examen ; 12 h. repas, lecture jusqu'au dessert, récréation ; 1 h. 30, Vêpres et Complies ; 2 h. Instruction, Salut.

Les prêtres peuvent se confesser après le Salut.

A part ces grandes lignes, chaque diocèse a son caractère spécial.

En Eure-et-Loir, les récollections se font par cantons.

A 1h. 30, conférence sur les œuvres ; et ce qui est particulier à ce diocèse, c'est qu'autant que possible les œuvres sont cantonales, c.-à-d. mêmes œuvres dans chaque paroisse et réunion cantonale de ces œuvres une ou deux fois par an.

Dans ces conférences, on envisage les modifications, les améliorations, à apporter aux diverses œuvres ; leurs desiderata, les moyens de les faire vivre... etc. Quand le Doyen est actif, et a de l'autorité, ces réunions sont très utiles, car il pousse ses confrères à l'action, et veille à l'exécution des résolutions prises. Mais ces réunions sont à peu près nulles et de nul résultat quand le Doyen ne sait pas s'imposer. Aussi ai-je changé ces réunions en une heure d'adoration à Chartres, et en une conférence de morale (cas de conscience, ou petit cours de morale), à Nogent-le-Rotrou. J'ai 6 Cantons en Eure-et-Loir : Chartres, Voves, Cloyes, La Loupe, Brézolles, et Nogent-le-Rotrou. A Chartres, il y a réunion de 5 cantons. Le canton de Senouches se réunit à celui de La Loupe.

En Ille et Vilaine, les réunions se font généralement dans des maisons de retraite, ce qui est avantageux, pour le recueillement. Tout dépend des doyens du lieu. Les récollections ont lieu par centres : Rennes, St Malo, Vitré, Fougères, Redon, Bécherel, Chateaugiron.

Vitré et St Malo ont des retraites bien insignifiantes. L'œuvre ne fait que commencer en Bretagne, et ne s'y implante que difficilement. Son Ém. le Cardinal Charrost y est très favorable, il en parle aux retraites ecclésiastiques.

En Berry, les Récollections ont lieu tous les trois mois par Cantons. Tout dépend du Doyen. Nos prêtres berrichons ont peu d'initiative et craignent un peu leur peine. Mais je constate pourtant que ces retraites font un véritable bien. Mais impossible d'obtenir le silence. Je fais pourtant un peu de lecture à table. Je n'ai pu encore obtenir qu'un grand vicaire y assiste. Je crois inutile d'essayer des centres plus larges que les cantons : on ne viendrait pas.

Voici les cantons qui me sont dévolus : Dans le Cher : Henrichemont, Vierzon, La Guerche, Dun-s-Auron, Chateauneuf.

Dans l'Indre : Chateauroux, la Châtre, Lourdouex, Neuvy-S. Sépulcre, Argenton, Buzançais, Fontgombault.

J'ai été obligé de renoncer à Sancerre, à St-Amand, à Issoudun, parce que personne ne venait. De même j'ai fait des essais infructueux à Aubigny.

Il ne se produit pas grand résultat dans le Berry, sauf dans quelques centres.

A Pithiviers (Loiret), on ne récite pas les petites heures à cause de l'heure des trains. Mais j'ai installé la réunion d'œuvres... elle a produit d'heureux résultats. Grâce à elle a pu avoir lieu le Congrès Eucharistique à Pithiviers. Tous les Curés (sauf celui de Pithiviers) étaient opposés... mais ils ont consenti pourtant à faire quelques efforts et à conduire leurs enfants le jeudi du Congrès, leurs hommes, le dimanche. Le Congrès ayant eu un succès magnifique, il a été décidé qu'il y aurait chaque année des journées eucharistiques dans deux petites paroisses et que les autres paroisses viendraient y assister. L'an dernier tout a très bien réussi.

Comme Pithiviers est un centre, nous y avons quatre cantons représentés, et il a été convenu que chaque année, le chef-lieu de canton aura son grand Congrès eucharistique. Beaune-la Rolande a accepté pour cette année 1925.

Melun est le centre de Seine-et-Marne. La récollection se fait au Collège S. Aspais. Le nombre des retraitants va toujours en croissant. Les réunions sont mensuelles.

Voici maintenant quelques remarques générales que je me permets de faire.

Il est utile de réciter en commun le bréviaire... D'abord avantage de la prière officielle en commun ; il est mieux dit, et on réapprend ce qu'on a oublié.

Pour les instructions, il vaut mieux qu'elles aient lieu dans une chapelle, parce que les prêtres restent davantage devant le S. Sacrement. Lorsque cela se fait dans une salle de la cure, ou loin du S. Sacrement, il n'y a aucun silence, donc aucun recueillement.

Les conférences d'œuvres sont très utiles, mais demandent de la préparation, la connaissance du pays, beaucoup de souplesse et de tact. Je redoute énormément ces réunions et pourtant elles peuvent faire beaucoup de bien.

J'ai pris l'habitude dans beaucoup de centres de faire avant le salut cinq minutes de préparation à la mort à genoux à haute voix. Je m'en trouve très bien.

F. Cléret de Langavant s. j.

La Mission de Rouen.

La grande Mission de Rouen devait commencer le 3e dimanche du Carême, c'est à dire le 15 mars 1925. La cathédrale, S. Ouen et S. Clément auraient trois missionnaires, les 13 autres se contenteraient de deux Pères. La Basilique du S. C. desservie par les Pères Capucins devait avoir deux missionnaires capucins. Elle était indépendante. Les autres paroisses avaient pour Supérieur le P. Dominique de Maistre et devaient suivre toutes le même programme.

On en parla longtemps d'avance de cette Mission, du moins dans les milieux chrétiens. Elle n'était pas sans causer quelque effroi. « Faire venir 60 missionnaires — il fallait bien exagérer un peu — 60 missionnaires et tous des jésuites, à une époque si critique. Quelle imprudence » ! Et d'autres, qui avaient la prétention de nous connaître : « Cela ne peut pas réussir — Et Pourquoi ? — Parce que les jésuites ne savent pas prêcher de missions ». Enfin, quand on apprit que les missionnaires seuls confesseraient, l'émoi fut au comble.

Monseigneur l'archevêque, persuadé qu'il fallait préparer la Mission par un grand courant de prières, chargea le P. Jean Pottier d'organiser, en son nom, à la Cathédrale, une réunion d'enfants. Il y eut donc, le jeudi qui précédait la mission, 4.000 enfants dans la Métropole, chaque paroisse portant son fanion de Croisade.

La Croisade Eucharistique ainsi mise en vedette devait prendre l'initiative du mouvement. Un questionnaire avait été préparé d'avance et indiquait le rôle que devaient jouer les croisés dans la Mission. On avait exercé les enfants à répondre. Ils le firent sans hésitation, et, pour laisser au P. Derély le temps d'arriver de Paris, M. l'abbé Santais, directeur des œuvres de jeunesse, commentait les réponses. Le P. Derély arriva enfin, monta en chaire, fit son allocution, et, bien vite, retourna à Paris continuer une retraite interrompue.

La journée des enfants eut un bon résultat: il y eut un grand nombre de communions pour la mission et des sacrifices ingénieux et méritoires. Quant aux visites à domicile le petit nombre des missionnaires empêchait d'y songer.

Le samedi 14 mars, veille de la Mission, tous les fidèles sont convoqués à la cathédrale, à 8 h. du soir. Monseigneur l'archevêque doit donner les pouvoirs aux missionnaires. Il y a foule, comme aux grands jours. Après une allocution du P. Auriault, Sa Grandeur Mgr de la Villerabel monte en chaire et invite ses auditeurs à suivre la Mission.

Le lendemain, 3e dimanche de Carême, on faisait dans chaque paroisse et à toutes les messes, le sermon d'ouverture.

Voici un bref résumé des différents exercices qui constituèrent la Mission. Ces exercices avaient lieu tous les jours sauf le lundi.

1re Semaine. Le mardi 17, on fait, dans chaque paroisse la Consécration de la Mission au Sacré-Cœur... Chaque sermon sera désormais précédé d'une glose sur les commandements de Dieu... Le Mercredi, conférence dialoguée. C'était là un exercice très redouté de Messieurs les Curés. Ils avaient eu quelque peine à l'autoriser. On se souvenait des troubles qui avaient eu lieu, à la cathédrale, pendant une prédication de ce genre... Cependant tout se passa partout avec le plus grand calme.

Le jeudi, 19, fête de S. Joseph, on décora et illumina, plus ou moins, suivant les désirs de la population et du pasteur... Le Vendredi la Mission reprenait son cours normal.

Toute cette semaine avait lieu la retraite des enfants : 3 instructions par jour.

2e Semaine. Le dimanche, communion générale des enfants et le soir, aux vêpres, offrande des couronnes... On en avait fait des milliers... Partout ce fut un triomphe... S. Clément se distingua entre toutes les paroisses. Une large estrade avait été placée dans le chœur. On y avait installé les tout petits, et un dialogue très instructif s'engagea entre le P. Amblard et les enfants. Le curé, M. l'abbé Tétret, distribua 1.000 couronnes et il en manqua. Cela donne une idée du nombre total de roses qu'il fallut faire en quelques jours..

Le mercredi soir, à 6 h. s'ouvrit la retraite des jeunes filles ; 3 instructions par jour. Partout elle fut bien suivie, mais surtout à S. Ouen, où l'on vit parfois la grande nef remplie.

Le 25 mars, on fit la fête de N. D. de Bon Secours. Ne convenait-il pas de remercier la puissante protectrice qui, en 1914, avait sauvé les Rouennais ?

A S. Vivien le P. du Saillant fit des merveilles. Le chœur très vaste apparut transformé en un parc gracieux, avec des massifs de fleurs ; le maître-autel devint une grotte de Lourdes et le soir, de petites Bernadettes, un falot à la main, firent, en chantant, la procession devant la Madone.

Le vendredi, 27, eut lieu la *Mission des défunts*... Le soir sermon et absoute solennelle. Le lendemain messe pour les morts de la paroisse. On ne manqua pas naturellement de rappeler le souvenir des héros de la grande guerre.

Le dimanche aux vêpres, brillante clôture de la retraite des jeunes filles... Dans toutes les paroisses, on fait la fête de Ste Jeanne d'Arc. A S. Gervais on manquait, pour la procession, d'une statue de la Sainte de la Patrie. Le P. Cléret proposa à son jeune auditoire d'en acheter une. Et ce fut fait sans re-

tard, grâce à l'empressement que mit chaque retraitante à offrir sa cotisation. Partout on vit chaque jeune fille venir déposer aux pieds de la Sainte, soit un bouquet, soit une modeste fleur.

La mission avait gagné tous les cœurs. Presque partout il était difficile, aux réunions du soir, de trouver des places. Que de fois on entendit cette réflexion : « Notre église, c'est comble tous les soirs. Mais aussi quels missionnaires nous avons ! »

3e Semaine. Retraite des dames. Il y avait instruction le matin à 6 h. et à 9 h. 1/2 ; l'après-midi à 3 h.

Le 1er avril, on fit la fête de la Croix. On voyait à S. Godard, au-dessus du maître-autel, une belle croix lumineuse, éclairée à l'électricité. A S. Maclou, on représenta un tableau vivant : la Ste Vierge chez S. Jean, au soir du Vendredi-Saint. Ste Véronique tire d'un joli coffret le voile sur lequel N. S. a imprimé ses traits. Plusieurs fillettes bien costumées tiennent les instruments de la Passion : la couronne d'épines, les clous. Elles gardent une immobilité méritoire.

La paroisse S. Paul eut elle aussi ses tableaux vivants qui obtinrent grand succès pendant tout le cours de la Mission.

Le Vendredi, fête de la Compassion de la Ste Vierge, a lieu, dans chaque paroisse,la traditionnelle cérémonie de la Triple amende honorable (1).

4e Semaine. Elle est réservée aux hommes et aux jeunes gens. Déjà ils ont eu, le dimanche, des conférences pour eux seuls. Elles avaient lieu à 6 h. du soir. Peut-être n'était-ce pas l'heure la plus favorable et il n'y eut pas foule. Tous les soirs, devant la chaire des places étaient réservées aux hommes. Ils sont venus avec constance et ont montré un grand désir de profiter de la Mission.

La retraite a été bien suivie. L'auditoire à la cathédrale était vraiment magnifique. On invite les hommes à faire partie, en plus grand nombre, de la Confrérie du S. Sacrement, qui va devenir paroissiale. Il y aura désormais une communion mensuelle pour hommes et jeunes gens. On profite aussi de la Mission pour organiser l'Apostolat de la Prière (2). Le Mercredi Saint, distribution aux hommes des

(1) A S. Gervais M. le Curé avait permis à regret qu'on invitât les hommes à suivre le S. Sacrement un cierge à la main.Il craignait un insuccès.Pourtant tous les hommes présents,et ils étaient nombreux, suivirent sans hésitation et parmi eux se trouvait un magistrat qu'on vit quelques jours plus tard s'agenouiller à la table sainte.

(2) Il y a 50 hommes qui font partie de l'Apostolat de la Prière et tout fait espérer qu'ils persévéreront.

Crucifix de Mission. Le Vendredi Saint, on prêche la Passion et le dimanche de Pâques, c'est la communion générale des hommes.

On ne saura jamais combien il y a eu de retours, mais certains connaisseurs, tels que les sacristains, ont fait des constatations très consolantes.

Le dimanche de Pâques, après les adieux, à 2 h., dans chaque paroisse (1), on se réunit à 5 h. à Bonsecours, devant la Basilique. Le nombre de personnes présentes est évalué à 20.000. Le Supérieur de la Mission, après une chaude allocution, fit faire nombre d'acclamations. Monseigneur prit la parole, et, après le salut, on se rendit à la Basilique splendidement illuminée.

Ces quelques notes ne donneront qu'une idée imparfaite du grand travail accompli. Aussi bien serait-il difficile de dire tout le dévouement qui a été prodigué et tous les fruits de salut qui en ont été la récompense.

A. Tigé, s. j.

Un groupe de ferveur dans une association d'anciens élèves.

Est-il permis d'espérer qu'une simple association d'anciens élèves puisse jamais devenir quelque chose de *meilleur* encore : la base, par exemple, d'une entreprise énergique d'action sociale, d'apostolat, de vie chrétienne plus intense?

C'est presque un lieu commun, justifié par les faits, de soutenir le contraire. Un banquet annuel ; une caisse de secours alimentée par des cotisations récalcitrantes ; dans certaines maisons d'éducation un peu plus « famille », quelques réunions bénévoles, où l'on passera les soirées d'hiver au milieu d'une épaisse tabagie, devant des tasses de thé, à évoquer ensemble d'antiques espièglerie : ne serait-ce pas tout ce que peut fournir de manifestations vitales une association d'anciens élèves? Bientôt l'âge vient, les carrières divergent de plus en plus, les préoccupations professionnelles s'aggravent ; pour certains les relations mondaines, la représentation, compliquent des obligations de famille déjà très

(1) Dans la paroisse S. Joseph, un des missionnaires,connu depuis longtemps dans le quartier,pleura à chaudes larmes en recommandant à son auditoire d'aimer beaucoup le bon Dieu.

absorbantes. Peu à peu les liens de la vieille camaraderie se détendent ; les souvenirs de l'âge ingrat perdent beaucoup de leur attrait et ces réunions post-scolaires du charme qu'elles présentaient au sortir du collège.

Certains présidents plus zélés avaient jugé pouvoir organiser des retraites fermées à l'intention des anciens d'un même collège. Parfois ce fut un succès. Ici ou là ce pourrait l'être encore. Mais il faut bien l'avouer, dans la plupart des cas ces tentatives n'ont pas eu de lendemain. Tant il est vrai que l'avenir et même le présent appartiennent aux groupements fondés sur la similitude des intérêts, plus que sur la communauté de vieux souvenirs, si chers soient-ils.

Nous voudrions relater dans ces pages, avant que la mémoire n'en périsse tout à fait, l'effort peu banal (1) de quelques jeunes qui réussirent naguère à organiser parmi les anciens d'un établissement secondaire catholique, une œuvre intéressante d'apostolat et d'amitié. Rien n'est encourageant, n'est-il pas vrai, comme une existence ! *Ab actu ad posse valet illatio...* L'on se dit : Pourquoi ce qui a si bien réussi dans tel cas, dans telles circonstances, ne réussirait-il point ailleurs, si les circonstances se ressemblent, s'il y a les éléments et si cette création est opportune ? Depuis que les pages qu'on va lire ont paru dans l'*Enseignement chrétien* du 1er Décembre 1924, un important collège ecclésiastique de l'Ouest a voulu avoir com-

(1) Pour originale que paraisse cette tentative, elle doit certainement avoir des précédents ou des analogues ici et là. C'est ainsi qu'au collège de la Providence à Amiens, il y a une vingtaine d'années, existaient des réunions-récollections pour anciens, de 9 h. du matin à midi, dans un hôtel mis à leur disposition. En voici le programme :

A 9 heures du matin, ouverture de la retraite et silence, pendant lequel on prie ou on lit. — 9 h. 30, petite glose où l'on aborde quantité de points pratiques ; puis points de la méditation jusque vers 10 h. 15. Méditation personnelle durant un quart d'heure. — 10 h. 30, entretien sur les œuvres, pendant lequel on cause familièrement des œuvres existantes et des œuvres à fonder : conférences de Saint-Vincent de Paul, mutualités, adoration nocturne, jardins ouvriers, presse, etc... On fait en sorte que la réunion, qui a pour but principal l'accroissement de vie intérieure, ne dégénère pas en congrès. Quand on n'a plus rien à dire, on se remet au silence ; on prie, on lit, on se promène dans les corridors ou dans la cour, on cause avec le Père Directeur, etc. A 11 h. 30, examen fait par le directeur et terminé par le chapelet. S'il y avait eu une chapelle, on aurait terminé par la bénédiction du Saint-Sacrement. Le nombre des retraitants variait de 25 à 40.

munication des statuts et de l'histoire intime du petit groupe pour tenter lui aussi quelque chose de semblable.

***

Entre les années 1910 et 1914, le collège Saint-Joseph de Marneffe possédait une division des grands remarquable par son homogénéité, la bonne entente qui régnait entre tous, mais principalement par sa généreuse ardeur pour le bien. On avait élevé ces enfants dans la conviction qu'il y a « quelque chose à faire »,et qu'après le collège de saintes tâches sont là, immenses, émouvantes, qui attendent les étudiants aux mains agiles, au cœur vaillant (1).

(1) Qu'on nous permette de citer une lettre où l'un d'entre eux nous fait entrer dans l'intimité de cette vie de collège, véritable laboratoire d'apostolat.

...« Du moment où je compris ces âmes généreuses (de condisciples), un changement radical se fit en moi. S'unir pour faire du bien autour de soi, être de s apôtres dès le collège, des catholiques d'action, des sauveurs dans la vie, tel était l'idéal qui animait les charmants camarades venus à ma rencontre. Ce but élevé m'alla, car les éléments en dormaient en moi-même sans ordre ; bien plus, il me transporta. Jusqu'ici, mon cœur m'avait poussé à l'amitié, mais à l'amitié trop égoïste, dans laquelle on cherche sa propre jouissance. Maintenant, je la voyais sous un autre jour, féconde,car désintéressée. Tout un monde de grands horizons apparaissaient à la fois sous cette lumière vive qui venait d'éclairer mon intelligence.

» Vivre pour soi. Non, ce n'est pas ainsi que Dieu a compris la vie de ses fils, lorsqu'il leur a dit que la charité était leur plus grand devoir. Se donner aux autres, tel est le précepte évangélique, et nous devons le mettre en pratique avec toutes nos forces et toute notre âme. La conclusion est donc : une belle vie est une vie d'apostolat, et devenir apôtre, l'être, tel est l'idéal.

» Déjà, j'avais compris mon rôle de chef, ayant charge d'âmes, et pour qui c'est un devoir de prendre de l'influence sur ses semblables. Mais dans cette idée, il y avait un peu d'ambition. A présent, au contraire, l'idéal s'est purifié aux sources évangéliques... L'amour de Dieu, le *Ad maiorem Dei gloriam* s'en est triomphalement emparé.

» Maintenant, vous me permettrez de vous exposer la mise en pratique de cette idée apostolique qui m'a séduit...

» Nous comprenant parfaitement sur le terrain apostolique,les trois amis et moi scellâmes une union qui, je l'espère ne s'évanouira jamais. Le grand but au collège était de nous étendre, grâce à notre action sur les camarades, à nos efforts pour découvrir les unités

Aujourd'hui, à distance,les disciples d'autrefois reviennent avec maîtrise et non sans complaisance sur les influences qui contribuèrent dans ces années 1909-1913, à l'élaboration de leur idéal commun, très précis et très beau. Une telle analyse est instructive. Or, ces hommes, qui approchent maintenant de la trentaine, se montrent particulièrement frappés de trois facteurs d'éducation :

« 1° Tout dans la vie du collège était pénétré de l'idée d'*association* : enseignement, séances académiques, réunions de congrégation, sermons, cercles d'études, jeux collectifs même. L'individu ne peut rien ; il n'a de possibilité sociale qu'autant qu'il se relie à ses semblables.

« 2° De grands catholiques, des hommes d'œuvres, des écrivains, des députés, venaient de France pour voir leurs fils. Ils nous adressaient la parole avec le prestige considérable dû à leur situation. Ces hommes nous apportaient des données de première valeur sur l'avenir du pays, sur les questions sociales, la condition de l'Eglise. Qui dira l'influence qu'une seule de ces *conférences* de MM. de Lamarzelle, César Caire, François Veuillot, etc., a pu avoir sur l'orientation de nos vies ?

---

sérieuses et les mettre en valeur. Ainsi, nous comptions arriver à former un groupe d'agissants, tous remplis du désir d'être plus tard des apôtres.

» On se mit à l'œuvre avec ses petites ressources d'intelligence et de cœur,mais avec l'aide du Seigneur qui voyait ses enfants pleins de bonne volonté partant pour travailler à sa vigne. Les grâces tombèrent sur nous, nombreuses et fortifiantes, ce qui nous permit de faire une belle moisson. Peu à peu, on vint à nous avec des intentions généreuses, dans le but de faire partie d'un groupement d'ouvriers du Bon Dieu. Faut-il vous nommer les camarades de bonne volonté qui se sont rangés à nos idées ?(suit une énumération d'une dizaine de noms), sans compter tous ceux qui sont sur la voie. Tous ceux-là parfaitement et profondément unis dans le but élevé d'être des hommes d'action.

» Les premières assises de notre groupement sont maintenant posées. Il n'y a plus qu'à les fortifier et à les accroître par notre zèle. Ainsi, j'espère, sortira de Marneffe une véritable équipe d'ouvriers divins, d'apôtres qui laisseront derrière eux les amusements et les distractions de tous genres pour travailler généreusement à la régénération morale de la patrie française.

» Pour cela, nous avons besoin d'être des saints, c'est-à-dire des hommes de devoir, des hommes de prière, des hommes qui aient au cœur un amour intense de Jésus-Christ, afin que les grâces pleuvent d'en haut avec abondance, et nous aident dans notre tâche difficile... » (Juin 1913).

» 3° Enfin, nous savions à quoi était dûe la *situation* exceptionnelle de ces collèges français à l'étranger : à la passivité d'un trop grand nombre de catholiques de chez nous. Nous aimions l'enseignement journalier de maîtres que nous savions exilés, victimes d'un état de choses que seuls nous pouvions modifier dans l'avenir ».

Nous sommes forcés d'avouer que cette équipe offrait quelque chose de peu commun quant à la qualité de leur vie chrétienne intime, de leur amitié et de leur idéal d'action.

Une excellente retraite de fin d'études à Xhovémont, en juin 1913, vint consacrer tant de saintes résolutions. Ces jeunes gens savaient qu'ils pouvaient compter les uns sur les autres et sur l'appui de tel ou tel camarade des générations précédentes ; mais ils ne concevaient pas encore exactement quelle forme concrète donner à leur activité.

De son côté l'un de leurs anciens maîtres, transplanté à Paris dans un ministère très intéressant auprès des étudiants, avait constaté en ces mêmes années, par toutes sortes d'expériences significatives et de confidences reçues, que les trop rares jeunes gens sortis chaque année des collèges catholiques, tout bouillants de pareils bons désirs ont bien vite fait de retomber à plat, victimes d'un isolement moral aussi pernicieux que pénible, faute d'avoir su à temps où retrouver des frères d'âmes (1). Demeuré lui-même en rapports avec ces collégiens dont il connaissait l'ardeur, il avait beau leur

(1) « Tu n'ignores pas combien je désirais m'entourer de jeunes hommes sentant, pensant comme moi. Or, je sais qu'il y en a, qu'il y en a beaucoup, mais ils sont dispersés comme l'or sur le fumier ». (*Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance*, par Mgr Baunard, p. 52). Plus près de nous, précisément dans ces années qui nous occupent, et dans un milieu d'élite tout pareil à celui dont nous esquissons l'histoire, l'auteur de la *Relève du matin* a connu et noté près de soi cet élan puis cette brusque retombée, parfois ignoble : « Puis l'esprit cessa de souffler ; tout se défit, retomba, mourut ; la médiocrité roulant ses eaux tièdes, recouvrit les terres apaisées où s'éteignent les buissons ardents... se frottant les yeux, ils se réveillèrent de leurs vertus comme d'un rêve divin. Ils regardèrent mais ne se reconnurent pas. Ils parlèrent, mais ne purent se faire entendre. Ils se tournèrent et vrent de toutes parts la lande aride où commençait leur exil. Alors ces enfants de dix-sept ans comprirent ce que c'était que le passé, et ils enfermèrent dans leur cœur pour jusqu'à la mort le souvenir de cette époque où ils avaient vu entre les quatre murs d'une boîte à potaches, descendre sur la terre le royaume des âmes » (nouvelle édition, p. 49).

répéter : « Plaise à Dieu que vous ne perdiez pas courage ! » il eût été fort embarrassé de leur suggérer la solution.

Et pourtant la question n'était pas si nouvelle. Deux ans plus tôt, un de leurs camarades, que sa santé retenait en famille, avait eu comme la première et confuse idée d'une sorte de groupement qui tiendrait le milieu entre l'association d'anciens, trop vaste avec ses centaines d'adhérents, et ces petits cercles d'amitié juvénile, exclusifs et sans grande portée, fondés sur des sympathies purement naturelles ou sur des relations mondaines.

Le moment était venu : il s'agissait de trouver un moyen efficace de maintenir compacte, au sortir du collège, une pléiade de bons amis ayant un très haut idéal,une pléiade relativement nombreuse et devant néanmoins rester aussi intime que possible.

Très séduisante, assurément, cette idée de rester étroitement unis en vue du bien à réaliser, mais il fallait un axe. De vieux camarades absorbés chacun par la préparation de sa carrière ne se réuniraient pas longtemps, ni surtout avec fruit, pour le seul plaisir de s'entretenir à vide. Qu'on en a vu de ces feu-follets post-scolaires : beau trésor d'affection et d'enthousiasme qui ne tarde pas à se dissiper, ou comme s'exprime Montherlant, « au sein d'un navrant gaspillage de dons, un épanouissement qui des milliers de fois avorte » (1). L'on était d'accord pour dire que dans le cas de Marneffe c'eût été particulièrement regrettable, mais l'on était plus riche de bons désirs que de projets pratiques.

***

A ce moment, professait au collège Saint-Joseph,titulaire, d'une modeste classe de grammaire, un incomparable « preneur d'âmes », dont la grande guerre, quinze mois plus tard allait mettre en pleine valeur l'esprit d'organisation, l'inépuisable bonté, la sainteté tendre et héroïque. Qui n'a pas entendu parler du légendaire aumônier des marsouins, le P. Louis Lenoir ?

Ils eurent l'heureuse inspiration de le consulter. L'humble religieux n'eut qu'à jeter dans la conversation ces simples mots : « Pourquoi n'adopteriez-vous pas comme centre de votre amitié, comme objet de votre apostolat, une œuvre parisienne, quelque œuvre d'éducation populaire, un ou plusieurs patronages, par exemple, la forme la plus pratique du dévouement pour commencer » ?

On se mit en quête. Ce terrain de rencontre fraternel devrait

(1) *Op. cit.*, p. 115 et p. 146.

être situé pour bien faire, entre Paris, la ville des facultés, et Versailles où justement à cette époque la célèbre école de *la Rue des Postes*, tout récemment dépossédée par la persécution de son immeuble de la Montagne Sainte-Geneviève, effectuait sa laborieuse transplantation.

Je glisse sur la témérité qu'il y avait à s'en aller ainsi en corps, offrir ou imposer son dévouement à deux ou trois œuvres fortement constituées et qui jusqu'à présent s'étaient fort bien passées de nous. Mais la divine Providence, qui voulait durant toute cette première année aplanir les difficultés, allait intervenir à point nommé pour faire surgir, tout à côté du patronage rêvé, quelque chose de mieux encore, la fontaine de Jouvence, oasis pour notre amitié et notre zèle, oasis spirituelle plus bienfaisante encore que délicieuse.

Le directeur de la maison d'Exercices spirituels de Clamart, Villa Manrèse, consulté comme très au courant du diocèse de Paris et des besoins des œuvres, répondit par une liste des patronages de la banlieue Sud-Ouest qui réclamaient de l'aide. Il ajoutait en terminant, et c'était là l'idée excellente à laquelle personne n'avait songé, mais qui allait permettre de de faire coup double ou triple et de donner au petit groupe sa formule définitive : Choisissez de préférence Clamart et son patronage comme heureusement situé pour vous. Bien volontiers, je vous offrirai, à la Villa Manrèse, un local pour vos réunions et même, pourquoi pas? une petite retraite mensuelle qui vous retremperait périodiquement.

La retraite mensuelle, c'était pour une amitié de jeunes gens, le secret de durer, c'était un principe assuré d'élan apostolique dont ils auraient plus tard senti l'absence sans pouvoir le définir.

***

Certain jeudi de novembre 1913, les trois *postards* de Versailles ayant fixé un lieu de rendez-vous aux deux autres affidés, élèves de la faculté de droit ou des lettres, on s'en fut faire un voyage de reconnaissance au patronage de Clamart, dirigé alors par M. l'abbé Simonnet, d'où l'on gagna, sur les hauteurs, la maison de retraites.

La Villa Manrèse, bien connue du clergé, des hommes d'œuvres et des cercles de jeunes gens de la capitale, se trouve adossée à la forêt de Meudon, et jouit par les temps clairs d'une vue admirable sur cet immense Paris, théâtre des combats et des conquêtes de ses retraitants. Le regard embrasse depuis la tour Eiffel et le dôme des Invalides jusqu'au donjon et au bois de Vincennes, avec les hauteurs de Belleville, les Buttes-Chaumont, Montmartre, et la Basilique du Sacré-Cœur comme fond de tableau.

Pour les nouveaux venus, il y a toujours, là haut, une saisissante impression de contraste. Ambiance immédiate : ce grand silence qui vous investit et vous pénètre, dans une solitude de Chartreuse ; et puis, là-bas, tout en bas, la grande fourmillière humaine, assez rapprochée pour que l'œil y distingue une multitude de détails.

Le dimanche 20 novembre devait être la première de ces retraites mensuelles, ou plus formellement la réunion préparatoire de fondation qui fixerait dans le détail ce que les cinq amis entendaient mettre sur pied. Car ils n'étaient encore que cinq pour commencer ; deux autres devaient s'adjoindre à eux lors de la retraite de décembre, et deux autres lors de celle de février. Mais on leur citait là-haut cette parole favorite du cardinal Newman : « Les grandes œuvres de Dieu ont toujours été accomplies par le petit nombre ».

C'était le vingt novembre, un peu avant 5 heures du soir. A la nuit nos fondateurs étaient là. Je n'en nommerai que deux, les morts, ceux que la guerre allait bientôt prendre comme rançon du pays : Marc de Préval, tombé au Chemin des Dames, et Robert Casenave, à Tirlancourt (Aisne). Comme les instants étaient précieux, représentant d'incontestables sacrifices, afin de faciliter la besogne, depuis un mois, à force de conversations, un petit cadre de questions s'était élaboré, qui devait fournir la matière d'un programme arrêté. Après une fervente visite au Saint-Sacrement dans cette pieuse chapelle de Clamart, où firent leur veillée d'armes tant de saints prêtres, tant de grands catholiques, Mgr d'Hulst et le Cardinal Amette, Albert de Mun et Charles de Foucauld, on n'eut qu'à traverser le corridor silencieux pour se rendre dans la chambre n° 6. Là, sous une lampe à pétrole, amicale mais odorante, l'on se mit à l'œuvre avec une touchante gaucherie. Au fond, l'entreprise était ardue. C'était pénible, cela coûtait. Chez tous, il y avait cordialité, simplicité, bonne volonté ; malgré tout, un certain embarras de ne pas se connaître aussi profondément qu'il eût été souhaitable. Surtout il y avait, ainsi qu'il arrive en pareil cas cette sorte de gêne et d'appréhension que l'on éprouve à la veille d'une expédition dans l'inconnu, l'insolite et l'osé. On allait lever l'ancre vers des parages nouveaux, vers un degré de don de soi peu banal et compromettant.

Une grande timidité en somme, une générosité plus grande encore. Mais ce qu'il y avait de caractéristique, c'est que l'on sentait dans le cœur de chacun la ferme résolution de tenir coûte que coûte, et aussi je ne sais quelle fierté d'être les premiers, semblait-il, à tenter cette sorte d'initiative, somme toute délicate. Peut-être, l'entreprise ferait-elle long feu.... peut-être aussi allait-il se révéler là, dès le début, quelque chose de vraiment utile, visiblement béni de Notre-Seigneur. On était prêts à l'un et à l'autre succès, en toute soumission.

Durant le repas qui suivit, monacal et silencieux, ainsi qu'il est d'usage en ces saintes maisons, la lecture de réfectoire délicatement choisie par le président de table, nous fit refaire connaissance avec ces pages de la biographie d'Ozanam, où Mgr Baunard raconte (pp, 48, seq. pp. 63, seq. pp. 89, seq.) la fondation des confrères de Saint-Vincent-de-Paul par sept étudiants obscurs. Identité des bons désirs ! nous nous rappelons avec quel intérêt visible cette lecture, vraiment d'actualité, fut écoutée de tous, ce 20 novembre 1913. Elle éveillait dans nos âmes je ne sais quelle sympathie profonde ; et chacun se livrait à un travail de transposition intime. Chacun pensait tout bas, — et les cinq convives ne se firent pas faute de se le redire par la suite — : Puisque ceux-là ont réussi — *si parva licet* — pourquoi pas nous? Qui sait? le petit rameau planté ce soir, pourrait sinon devenir un grand arbre, du moins offrir quelque ombre et même fournir ailleurs quelques boutures.

De cette réunion préliminaire sont sortis les statuts copieux et précis, si beaux et si pratiques. de l'*Action Amicale Manrésienne*, car c'est ainsi qu'on décida de se nommer, signifiant par cette appellation la triple base sur laquelle on voulait édifier le petit groupe : amitié de collège, apostolat actif, vie intérieure entretenue grâce à la retraite.

Au soir, donc, de la première rencontre, ce qui ressortait de cet échange de vue c'était le désir de faire souche et d'engager l'avenir. Beaucoup de prières et de grandes souffrances avaient préparé cette réunion : une communauté contemplative voisine de la vieille *Rue des Postes* priait depuis six mois. Le soir de ce dimanche, en redescendant des hauteurs de Clamart, qui vers la capitale, qui vers Meudon-Valfleury, on avait l'impression et on se la communiquait que ç'avait été raboteux et poussif, mais qu'il y avait eu bon démarrage, qu'une première passe dangereuse était franchie, qu'on avait donné à Dieu ce qu'il attendait de nous et du cher collège où s'étaient engouffrées tant de ses grâces.

***

Sur l'année scolaire qui s'ensuivit, 1913-1914, (la seule que devait vivre l'A. A. M.), je serai succinct. Je ne raconterai pas les prouesses des nouveaux *confrères* de patronage, foot-ball, saut à la perche, etc., sur la place du Garde et sur la place Hunebelle, en lisière de la forêt de Meudon. Encore moins décrirai-je la forêt elle-même avec ses carrefours, ses clairières, ses futaies et ses abatis d'arbres, ses ravinements tout indiqués pour la petite guerre. Quelles bonnes après-midi du jeudi ! Fortune inespérée ! Les petits gars de Clamart, et plus tard ceux d'autres patronages,

ayant pour les initier aux secrets de la statégie et de l'ordre dispersé, à la progression en tirailleurs sur un terrain battu par l'artillerie adverse, à l'assaut, puis à l'occupation du terrain conquis, de vrais manœuvriers, munis de vraies cartes d'état-major, avec des plaques de mica, de futurs généraux, en un mot des Saint-Cyriens, promotion de la grande Revanche, qui devaient revenir quatre ans plus tard, jeunes capitaines de 22 ans, couverts de citations, mais qui en attendant la guerre rentraient les jeudis soirs aux Postes, un peu fourbus de leurs pacifiques victoires. Il fallait voir ces fiers retours par quatre, à travers les rues populeuses et déjà quelque peu provinciales du Vieux-Clamart, puis la rentrée au patronage sous l'œil bienveillant de la vénérable Madame Marbrier, gardienne de ces lieux,

Je ne raconterai pas non plus ces exquises récollections mensuelles où l'amour de Notre-Seigneur était le lien des âmes. On décida que chaque mois, l'un des maîtres connus naguère au collège Saint-Joseph, tantôt l'un, tantôt l'autre, serait invité à venir présider la réunion , donner les points de méditation, rappeler les généreux projets mûris dans les ferveurs d'antan. A tout seigneur, tout honneur. Le premier de ces dimanches fut présidé par le R. P. M. Desforges. Il prit pour texte de son allocution ; *Vos amici mei estis.* Puis l'on se livra à quelques instants de méditation devant la porte du tabernacle ouverte. Ce jour-là, l'ingéniosité toujours pleine d'à-propos du directeur de la Villa Manrèse, choisit pour la lecture de table ces quelques passages de la biographie du vicomte de Melun où Mgr. Baunard décrit l'apostolat de l'homme du monde (1).

Nous nous abstiendrons également de dire à la suite de quelles vicissitudes, le petit cénacle très difficile à contenter (puisqu'il fallait trouver réunis, chapelle, salle à causer, et.... cuisine !) rencontra une hospitalité inesperée, durant les trois mois de l'année où Clamart ferme ses portes. Ce ne sera point de notre part ingratitude envers l'Ecole Notre-Dame ; mais simple discrétion qui ne veut point abuser de la patience des imprimeurs.

Pâques 1914 vit une heureuse innovation. A l'imitation de ce qui se pratique dans certaines retraites d'hommes d'œuvres, la récréation qui suit le repas serait consacrée désormais à des causeries documentées, à des échanges de vues sur les œuvres, pratiquement pour commencer, sur les deux œuvres dont nous nous occupions.

(1) Chapitre VII, pp. 122 à 142. — Si nos souvenirs sont exacts, nous entendîmes en une autre circonstance la lecture du beau discours de M. le chanoine Mathet, supérieur de Saint-Joseph, de Périgueux, sur le centenaire de Louis Veuillot.

***

Et l'on atteignit ainsi le dimanche 16 juin 1914, dernière des huit retraites mensuelles de l'année. Un prédicateur connu, et qui connaissait son étudiant parisien, nous dit ceci :

« La grande chose que de jeunes chrétiens peuvent de plus que le prêtre, c'est — sûrs d'eux-mêmes par leur culture et par un surcroît d'études — de populariser par leur attitude et leur langage, ce christianisme ingénu, si vif, qu'aiment, quoi qu'on dise, les tout petits parisiens, et qu'il faudrait tant conserver ou ranimer partout. Je ne crois pas fort au péguisme et à l'ingénuité littéraire ; ici, le monde s'en fait vieux. Mais, au jeu, à la messe, à la causette, être très peuple du XXe siècle, cela, au prix d'un peu d'ascèse et de transparence évangélique, des Marneffiens très fervents le peuvent, et peu d'autres le pourraient mieux. Tenez, voilà un sujet d'étude, sous ce titre à la Bordeaux : « Les saints qui manquent ».

Ce jour-là aussi, M. F. Hébrard, ancien président régional de la Jeunesse Catholique pour Paris, fondateur des belles œuvres d'Auteuil, professeur à la Faculté Catholique de droit, et qui devait dix ans plus tard prendre la succession de l'admirable Docteur Michaux, à la tête de la *Fédération gymnastique et sportive des patronages français*, M. Hébrard nous fit le grand honneur d'un entretien après dîner, sur ce qu'il avait vu dans les œuvres et ce qu'il y avait réalisé. On parla jeux, concours, sports, piété au patronage ; et ce grand ami des jeunes consentit à se laisser poser une foule de questions de théorie et de pratique.

Enfin, l'on accepta pour le 18 octobre l'invitation faite à l'A. A. M. par un camarade grand propriétaire rural, qui rêvait d'installer dans ses immenses domaines toutes sortes de belles institutions sociales. On décida d'admettre deux nouveaux confrères. Puis, dans la nuit claire, tout en redescendant gaiement vers ce grand Paris illuminé, ce Paris un peu fou d'avant-guerre, l'on se laissait aller à toutes sortes de projets : développer l'œuvre des patronages, en adopter un troisième, resserrer l'intimité sainte qui unissait les membres de l'A. A. M., former les nouvelles recrues, et puis qui sait ? aller là-haut, chacun son tour, grâce à la bienveillance des autorités, faire de l'apostolat à Marneffe, en plein collège, avec ce prestige qui s'attache facilement aux démarches des anciens (1).

(1) « N'avons-nous pas vu, disait quelques années auparavant, le Recteur de l'Institut Catholique, Mgr Péchenard, quelques-uns

Année de tâtonnements mais d'initiatives chéries de Dieu, cette première année, somme toute, ne faisait pas mauvaise figure. On avait fondé. Un organisme subsistait, capable de vivre, un *home* où d'autres camarades, après nous, viendraient chercher ce que l'on ne trouve pas toujours ailleurs ; une union d'âmes, déjà riche de passé, mais entretenue et développée par l'ardeur apostolique au service de belles œuvres communes à tous : le tout, cette vie d'amitié et cette vie d'action, retrempée chaque mois dans la prière cœur à cœur près deJésus présent au Tabernacle, à la source de cet amour divin dont les âmes de jeunes gens, inconsciemment ou consciemment, ont soif. Oui, pouvait-on prévoir tous les fruits de force et de joie à venir, qui sortiraient de là dans les années 1915, 1916, 1917 ?...

***

Il ne faut pas s'attacher ici-bas éperdument, même aux objets les plus saints.

Huit jours après c'était l'assassinat de Serajevo et tout ce qui s'ensuivit.

L'interminable guerre, en dispersant dans les dépôts et sur les différents fronts, les néophytes de l'A. A. M., suspendit leurs réunions et brisa leurs projets immédiats. Elle devait faire pire encore. Situé en pays envahi, le collège de Marneffe cessa complètement de se recruter durant cinq ans, si bien qu'à la fin des hostilités, il ne rouvrit plus ses portes.

Si la petite équipe levée pour la plus grande gloire de Dieu est morte après un an seulement d'exercice, sans espoir de se survivre, puisque de ses fondateurs, quatre étaient tués, les autres dispersés et sans espoir de combler les vides, on peut dire qu'elle est morte de la blessure même faite à à la France.

Mais il se pourrait que l'exemple de ce qu'elle a tenté jadis avec un incontestable succès, encourageât d'autres jeunes gens à faire revivre ailleurs l'idée qui l'inspira. C'a été le but de ces pages ; plus encore que la pensée d'être agréable aux survivants.

de nos meilleurs étudiants, l'honneur du présent et l'espoir de l'avenir, se faire apôtres et porter la bonne nouvelle dans les nombreux collèges dirigés par les maîtres qui les ont élevés ? Ils ont compris combien est persuasif l'apostolat spontané et désintéressé d'un jeune homme du monde auprès de ses camarades de collège, et ils sont allés s'adresser, dans de joyeuses causeries, à l'esprit et au cœur de leurs amis... »

En somme, qu'est-ce que nous avions voulu? Une chose hardie et ardue, je n'en disconviens pas, étant donné le sourd respect humain qui paralyse les âmes les mieux unies ; une chose à laquelle nous étions exceptionnellement préparés par la très solide intimité du collège, par les leçons de virilité, de don de soi-même qui nous avaient été prodiguées là-haut, et par la belle provision d'idéal que nous apportions dans la carrière. Groupement choisi, nous voulions, sans doute, rendre plus intense notre union afin, étant plus forts, de nous tirer plus prestement de la médiocrité où s'enlisent les meilleurs. Mais davantage encore, nous avions l'ambition de rendre un peu service à Dieu. C'est si beau et si bon ! Quel but plus enthousiasmant pour une vie de jeune homme ! Et cela, non pas en accomplissant nécessairement des actions éclatantes, mais de préférence, de ces œuvres obscures, silencieuses, lentes et difficiles, par point d'honneur chrétien, par jalousie de l'honneur de Dieu, pour la joie d'aider d'autres âmes et de servir d'entraîneurs.

Nous voulions tirer de nous — c'était peut-être orgueil, — mais ne vaut-il pas mieux cet orgueil-là qu'autre chose, et ne peut-on le purifier? — extraire de nos vies d'hommes un peu plus de générosité qu'on n'a coutume d'en exiger,même en milieu fervent. Nous considérions ces perspectives comme faites pour nous et nous pour elles, après tant de bienfaits reçus. Nous espérions pouvoir nous disséminer ensuite, ici ou là, dans nos différentes professions, dans les œuvres, petite poignée d'homme de confiance sur lesquels le Sacré-Cœur pourrait compter, soucieux de nous montrer insignes, sans l'ombre d'esprit de clan, mais jouant serré quand même, modestes mais agissants, stimulant par nos exemples les bons désirs de tels autres milieux. Il n'y avait là, ni une association de plus (nous ne voulions nuire à aucune,*nemini obesse, omnibus prodesse*), ni une ligue de plus (il y en a déjà tant !), ni une congrégation ou confrérie. C'était simplement une union d'âmes, une grande amitié de collège, fortifiée, appliquée dans la vie à des besognes positives et utiles persévérant à travers les années d'étudiant grâce à l'estime de la vie intérieure.

« Aujourd'hui, écrivait LePlay après nos désastres de 1871, vingt hommes bien unis, joignant la vertu au talent, donneraient à l'esprit public une impulsion définitive. La tâche n'est donc point impossible ; elle serait plus facile, Dieu aidant, que celle qui, au temps de la corruption gallo-romaine, fut accomplie par les sept apôtres des Gaules ».

A. D. s. J.

Retraites d'adolescents.

Longtemps on a pensé, chez nous, qu'il fallait avoir douze ans pour recevoir la Communion. Tout le monde sait aujourd'hui que la meilleure préparation à l'Eucharistie étant faite d'innocence et de docilité, l'enfance en est capable autant et plus que l'âge mûr.

N'est-ce pas un préjugé un peu semblable qui nous a interdit de songer, pour l'adolescent, à la retraite fermée?

Pour mon compte, c'est un rapport entendu dans un congrès qui m'a dessillé les yeux. On exposait, dans ce rapport, ce qui se fait dans le Nord ; et j'appris là que l'adolescent est susceptible des Exercices. Depuis, la réflexion et l'expérience ont achevé de me convaincre.

I. Capacité, besoin de l'enfant.

Le fait est là : la maison du Sart pour adolescents dans le Nord, nos essais à Manrèse, les retraites d'enfants de chœur de l'association « Marie, Reine du clergé » organisées depuis cinq ans par l'abbé Lieutier, etc... ont donné de très bons résultats ; âmes d'enfants ouvertes à la piété ou affermies dans le bien ; préparation aux difficultés et tentations qui les attendent ; relèvement après les mauvaises périodes ; semence ou affermissement de vocations.

A Manrèse, les prêtres qui ont donné ou dirigé les retraites d'enfants en juin 1923 et avril 1924, — les directeurs de patronages qui ont été témoins de la retraite et des résultats obtenus, — ont été conquis à l'institution, plusieurs au point de s'en déclarer les apôtres.

Un peu de réflexion suffit à expliquer ce succès. Dans la retraite fermée, aussi bien que dans la Communion, c'est Dieu, qui agit et qui sanctifie ; or, quelles dispositions appellent ou conditionnent l'opération divine? Sont-ce les méditations savantes, les profondes considérations ou bien plutôt la pureté du cœur, la simplicité qui exclut prétention et orgueil, la docilité de l'esprit ; — toutes vertus, qui sont l'apanage de l'âge tendre, et que la communion privée aura de bonne heure développées dans l'enfant.Si donc il est possible de débarrasser la retraite de l'appareil un peu chargé qui la rendrait onéreuse à douze ans ; s'il est vrai de la retraite, comme il l'est de la communion, qu'elle possède une vertu propre, indépendamment de ce surcroît, révisons pour la retraite fermée,comme nous l'avons fait pour la communion,

la sentence malheureuse qui en éloigna trop longtemps les petits.

Il en est bien ainsi : trois éléments constituent la retraite fermée et lui confèrent toute sa vertu surnaturelle, et ce sont les trois actes essentiels de la vie chrétienne, *prier, écouter la parole de Dieu, réfléchir et régler sa vie.* Ces actes élémentaires, l'enfant les exerce dès le jour où il entre en commerce avec Dieu ; seulement, la retraite fermée lui fournit une méthode et des secours exceptionnels pour les accomplir avec facilité et perfection. N'avons-nous pas d'ailleurs, depuis toujours, la retraite de Première Communion, dès l'âge de dix et onze ans ? Or, la retraite fermée n'est qu'une organisation plus poussée de la méthode et des exercices déjà si salutaires, de la retraite ouverte, en usage à l'époque des Premières Communions.

L'enfant est guetté par l'ennemi ; on ne saurait trop avancer l'heure de le prémunir ; exerçons-le au plus tôt au maniement des armes de la vie chrétienne. Combien désirable de le préserver, au lieu de remettre à plus tard la difficile tâche de le reconquérir !

Pour l'enfant du peuple, c'est à treize ans qu'il devra affronter les périls, que l'élève de l'enseignement secondaire ne connaîtra qu'à dix-sept. Les études du primaire sont achevées à treize ans, et, avec l'école, l'enfant voit disparaître les secours du catéchisme et souvent de la famille. Ces abris, il les quitte pour affronter l'atelier, le bureau, le magasin, ou l'école professionnelle.

Cette époque de transition est critique.

A l'atelier, au bureau, les grands sont là qui guettent le nouveau venu. On veut l'éprouver, le déniaiser. Il en est qui se font un infernal plaisir à jouer le rôle de tentateurs ou de séducteurs.

Le nouveau, de son côté, fait le brave,. Le respect humain le rend téméraire. On raille sa foi, sa vertu, et il est tenté d'en rougir. Les passions sont en plein éveil ; leurs nuées troublantes obscurcissent le clair soleil de la conscience. C'est le moment des sophismes qui endorment, des premières lâchetés qui mènent à l'abandon. Les parents chrétiens et le prêtre se demandent anxieusement si le cher enfant « tournera bien ».

« Que faire ? Comment mettre en garde cette jeune âme ? Comment la tremper aux sources divines, l'équiper pour une traversée sûre au milieu de tant d'écueils ? Par une bonne retraite fermée de deux ou trois jours, dans une maison solitaire et silencieuse, où la parole de Dieu lui sera proposée avec toutes les ressources humaines et surnaturelles d'une affectueuse persuasion, où il la mûrira dans la réflexion, la fécondera par la prière et par des résolutions sages et coura-

geuses, où il s'excitera, avec des compagnons venus dans le même but, à se ranger parmi l'élite au patronage, dans l'A. C. J. F., au foyer, à l'atelier, au magasin, partout » (1).

II. Adaptation — Durée des exercices.

Deux éléments requièrent une appropriation exacte : le *règlement*, les *metteurs en oeuvre*.

Pour le règlement, il faut trouver la formule ; ce n'est pas si difficile ; la mesure du grave et du doux, assez ferme pour assurer le recueillement, la prière, la résolution ; assez suave pour maintenirl'esprit dans la liberté et l'âme dans la dilatation ; car, pour l'enfant surtout, la contrainte et l'ennui sont les pires ennemis du travail qui doit s'accomplir au dedans.

6 h. 40, lever. - 7 h., prière et courtes réflexions. - 7 h. 30, Sainte Messe. - 7 h. 55, petit déjeûner ; 8 h. 15, récréation, jeux ; 8 h. 45, deux dizaines de chapelet ;temps libre ;9 h. 15, instruction, étude (réflexions) ; 10 h. 15, visite au S. Sacrement ; 10 h. 30, récréation, jeux. — 11 h. Chemin de croix dans le parc, étude ; 11 h. 45, examen à la chapelle. — Midi, déjeûner, récréation, promenade et jeux ; 2 h., chapelet dans le parc ; 2 h. 20, projections expliquées, dans l'étude ; 3 h., instruction, étude (réflexions) ; 4 h., visite au S. Sacrement ; récréation, goûter ; 4 h. 45, deux dizaines de chapelet ; temps libre ; 5 h. 30, instruction, étude (réflexions) ; 6 h. 45, salut du S. Sacrement ; 7 h. souper, récréation, jeux ; 8 h. 15, prière, instruction. Coucher.

Mais le règlement n'est que la matière, deux agents interviennent qui lui donnent vie et l'informent, le *prédicateur* et le *directeur*. Ils ont chacun leur mission, assez analogue à celle du père et de la mère dans la famille. L'action du père, plus décisive, suppose celle de la mère, plus constante et plus variée.

C'est le *directeur* qui accueille, renseigne, donne l'impression qu'on est en famille, anime et dirige les jeux, aide à réfléchir, à s'examiner, à prendre ses notes, à prier... ; il devine, pourvoit à tout. Affable et ferme, il exige le silence et l'exactitude, fait réciter le chapelet, explique la messe, suggère les sentiments de foi et de piété durant les visites au S. Sacrement, redit en étude les enseignements du prédicateur,guide dans le choix des résolutions, choisit pour chacun le livre de lecture... Les enfants sont sans cesse avec lui, hors le temps des instructions ; tout se passe dans une salle d'étude, on ne monte dans sa chambre que pour la nuit (du moins quand il s'agit d'enfants de douze ou treize ans ; de quatorze à seize ans,

(1) Cyr., *Retraites d'adolescents.*

quelques directeurs envoient à la chambre pour les temps libres).

Déchargé des soins extérieurs, le *prédicateur* est tout entier aux instructions communes et à la pénétration dans l'âme de chacun par la confession et la direction spirituelle. Il faut qu'il voie les enfants en particulier tous les jours, les mette bien à l'aise par les gloses, par l'accueil ou l'appel dans sa chambre.

La journée : entre deux classes, celle du mercredi soir et celle du vendredi matin. Les enfants arrivent vers 18 h., on les installe ; une courte allocution pour les mettre en retraite, puis le dîner avec lecture ; bonne récréation ; après quoi, instruction saisissante sur quelqu'une des grandes vérités. Le lendemain, journée pleine, émaillée d'instructions, de prières, de réflexions ; le tout coupé de courses en jouant et en chantant, dans les bois de Clamart. La journée se termine par une sérieuse confession. Le lendemain de bonne heure, fervente communion et l'on repart pour se trouver à la classe du vendredi. Ce n'est pas la retraite, mais déjà c'est un contact personnel et inusité avec les vérités et les pratiques saintes.

La retraite de trois jours avec le règlement tracé plus haut. Les enfants de douze ans, — surtout ceux que nous visons ici, au-dessus de la moyenne par leur capacité ou leur piété, — sont capables de cette application ; l'entrain des récréations, la détente des courses dans le bois, le secours d'une parole vivante leur rendent aisé l'effort d'attention qu'on leur demande. Chaque journée a son caractère, et la succession des émotions diverses prévient l'impression de monotonie. Il faut cette durée pour faire pénétrer dans l'âme de l'enfant ou de l'adolescent les convictions et les commencements d'habitudes dont la retraite doit lui assurer le bienfait.

III. Recrutement.

Qui visons-nous dans ces retraites ? Une élite, et une élite composée d'enfants venant d'écoles ou d'œuvres diverses : Élite ; laissons la masse aux retraites ouvertes données dans les patronages et paroisses. La retraite fermée est pour les élites. Élite composite ; autrement des enfants d'une même provenance apporteraient un esprit écolier, des traditions de camaraderie, qui nuiraient à l'indépendance de chacun et au recueillement de tous.

Quelles catégories d'adolescents voulons-nous atteindre ? Trois surtout : les adolescents de quatorze ou quinze ans, au moment où ils vont entrer dans les lycées (boursiers), dans les

écoles techniques (1), ou en apprentissage. C'est le moment (comme pour les philosophes de l'enseignement secondaire) de leur faire prendre possession de leur religion, de leur inspirer une foi et une piété personnelles, de les avertir des dangers qui menacent leur pureté ; les enfants de douze et treize ans, l'année de leur certificat, mais ceux-là seulement qui se distinguent par la piété, la générosité ou par des ressources de caractère permettant d'espérer beaucoup s'ils s'orientent vers le bien. C'est une élite à cultiver, des vocations à susciter ou à développer. A cet âge et dans les conditions faites à cette classe, il est utile de prendre les devants, d'installer une piété solide, une vertu réfléchie, avant l'éveil des passions et l'assaut des mauvais camarades.

Enfin, les élèves de l'enseignement secondaire, 4e et 3e, pourront utilement être visés ; ce sera un moyen de décider les bons au très bien, de raffermir des natures riches aux prises avec les dangers ou les tentations de cet âge, de susciter des vocations. Le Supérieur d'un grand collège a déclaré qu'il se promettait de recourir à ce moyen pour affermir et développer ses meilleurs. Nous espérons atteindre des lycéens, par les aumôniers ou les vicaires chargés des catéchismes.

Depuis une dizaine d'années, nous avons parlé, à Manrèse, des retraites d'adolescents. L'annonce a partout trouvé bon accueil ; de plusieurs côtés on nous pressait : « Quand prendrez-vous nos enfants ? »

En 1913, le P. Durouchoux (jeune) recevait un don important, faisait choix d'une propriété, dressait le plan de la maison ; la guerre interrompit la construction et on dut renoncer à poursuivre en 1919. C'est alors que nous avons songé, à Manrèse, non pas à nous charger de l'œuvre mais à la lancer.

Le difficile est de trouver les dates de retraites : il faut un congé, et un congé qui ne soit pas déjà brigué par une retraite de paroisse (Semaine Sainte) ou par des préoccupations d'examen (fin de l'année). La journée, dimanche ou jeudi, encadrée de deux nuits, échappe à ces difficultés. Elle est déjà très bienfaisante.

Puis, il y a une campagne à mener pour convaincre les Instituteurs et les prêtres-Directeurs, les faire passer d'une disposition vague de bienveillance à une détermination active qui fasse d'eux des recruteurs capables de décider les enfants

(1) Il y a, parmi ces jeunes, une catégorie qui mérite un effort spécial ; ce sont les élèves de nos écoles primaires supérieures. Déjà la villa Manrèse a reçu un groupe de l'une d'entre elles. Nous voudrions étendre ce mouvement ; le dimanche 19 octobre, nous aurons une journée de récollection (de 8 1/2 h. à 17 h.) où nous convoquons les jeunes catholiques de ces écoles et nous y étudierons les moyens de leur procurer une retraite aux approches de Pâques

et les familles au petit sacrifice réclamé par la journée ou par la retraite.

Dès le début de nos essais, nous avons placé les retraites d'adolescents sous le double patronage de la Sainte Vierge invoquée sous le nom de « Madone des petits enfants » et de S. Louis de Gonzague. C'est d'eux que nous attendons le succès d'une œuvre pleine de promesses pour la sanctification de nos jeunes et la formation de nos élites.

IV. Deux conditions de succès.

Ces conditions, — je le répète parce que la chose me paraît capitale, — c'est d'abord que nous triions sévèrement nos recrues et ne prenions que l'élite ; autrement, nous aurons de bonnes réunions pieuses et amusantes, mais point ce que nous visons, à savoir une école de formation d'où sortent des chrétiens convaincus, pieux, apôtres. C'est ensuite que, sévères pour le choix des retraitants, nous soyons soigneux pour tous les détails de la retraite. C'est ce soin vigilant, persévérant qui assure au puissant instrument qu'est la retraite fermée, la plénitude de son rendement.

F. Gibert, s. j.

CHINE

La guerre au Kiang-Sou. (1)

La Chine n'a pas cessé au cours de 1925 d'occuper dans les préoccupations européennes une place inusitée. Les événements qui l'ont ainsi poussée au premier plan de la publicité se rattachent à deux séries de questions : la première est la guerre civile qui a fait l'objet de notre chronique de l'an dernier, la seconde, ce qu'on est convenu d'appeler le mouvement xénophobe.

Au moment où nous avions laissé les faits, le parti Anfou venait, grâce à un coup d'état et en dépit de sa récente défaite à Chang-Hai, de s'emparer du gouvernement central.

Les mois de décembre et janvier ont été employés par ce parti Anfou à une guerre de revanche. Les partisans de l'ancien gouvernement, vainqueurs à Chang-Hai, avant le coup d'État tenaient en effet cette place. Les vaincus de la veille agirent sur leurs amis de Pékin, portés au pouvoir par le coup d'État, pour recouvrer leurs places.

Pékin attaqua donc pour la seconde fois Chang-Hai et la guerre que nous avons racontée dans la précédente chronique se répéta point par point, avec cette seule différence que les assiégés étaient devenus assiégeants et réciproquement, ce qui a fait comparer les hostilités de l'année dernière à une partie de foot-ball avec mi-temps et changement de goals.

Les combats qui se sont livrés aux alentours immédiats de Chang-Hai ont longtemps mis en péril les établissements de la Mission. On s'est positivement battu à quelques mètres du Collège de Zi-Ka-Wei les 10 et 11 janvier. Dans les postes de l'intérieur il y a eu aussi plus de pillages qu'au cours de la première guerre. Des résidences ont été réquisitionnées par des troupes, des chevaux campés dans une église, et on a naturellement eu à déplorer les déprédations quasi inévitables en pareille occurrence.

Toutefois on a noté que la Croix Rouge à branches inégales (pavillon de la Mission) avait généralement procuré une protection plus efficace que la Croix Rouge de Genève.

(1) Cf. *Lettres de Jersey.* — Noël 1925.

Un peu partout, les résidences des Pères ont été le refuge des malheureux terrorisés par les soldats. A Zi-Ka-Wei même on n'a pas hospitalisé moins de 7.000 réfugiés. Cette charité a été rendue possible par des aumônes grandes ou petites, toutes généreuses.(Tel ce fonctionnaire de la Concession française qui prend 50 taëls de son traitement pour les réfugiés). Nul doute qu'elle n'ait touché profondément le cœur de ceux qui en ont bénéficié.

La guerre civile officiellement terminée par la reprise de Chang-Hai, une situation assez tendue s'est prolongée plusieurs semaines,car les troupes vaincues demeuraient sur place. Il en est résulté des conflits locaux entre généraux dont ces troupes campaient à proximité, et,naturellement aussi beaucoup de pillages.

Presque aussitôt d'ailleurs,la guerre a repris dans le centre de la Chine entre deux ou trois chefs militaires de seconde importance, tandis qu'elle se prolongeait à Canton entre les partisans de Sun- Yat-Sen, ses adversaires locaux et des troupes conquérantes venues du Yunnan.

Toutefois on peut dire qu'au printemps il n'y avait plus de guerre générale en Chine. C'est alors que se réunit la fameuse conférence de réorganisation, conférence à laquelle le parti Anfou,pour le moment au pouvoir,s'applique à convoquer une puissante majorité qui lui soit favorable. La Conférence est loin de donner les résultats qu'on en attendait : on y décide l'élaboration d'une nouvelle constitution destinée à remplacer celle du 10 octobre 1923, qui n'a jamais été mise en vigueur. A cette époque les quatre hommes de premier plan de la Chine sont Toan-Ki-Joei, chef de l'exécutif, porté au pouvoir par le parti Anfou ; c'est un homme modéré qui rêve de profondes réformes administratives et de regroupement des différentes circonscriptions. C'est à cette époque et peut-être à l'influence de Toan-Ki-Joei qu'il faut rapporter un projet grandiose aux termes duquel les trois grands Lords de la Guerre : Chang-Tso-Lin, Feng- Yu-Hsiang et Ou-Pei-Fou, au lieu de se faire la guerre en Chine, seraient chargés de coloniser avec leurs troupes les grandes marches du Nord et de l'Ouest, pendant que le Gouvernement civil poursuivrait la pacification et la réunification du Pays.

En rivalité avec l'influence plutôt conservatrice de Toan-Ki-Joei, l'action de Sun- Yat-Sen, le grand leader cantonnais incline de plus en plus vers l'alliance bolchevique. Sun- Yat-Sen semble soutenu dans cette poussée à gauche par le célèbre général chrétien Feng-Yu-Hsiang, dont le coup d'État a amené en 1924 la chute d'Ou-Pei-Fou, mais qui n'a évidemment pas tiré personnellement de sa manœuvre tous les avantages qu'il devait en espérer. A plusieurs reprises, dans les trois premiers mois de 1925, on considère comme imminente

l'éventualité d'un coup d'Etat bolchevique, qui finalement ne se produit pas.

Sur ces entrefaites, Sun-Yat-Sen meurt d'un cancer au foie. Sa mort est saluée par un deuil général de tous les Chinois qui, même lorsqu'ils l'ont à certaines époques violemment combattu, ne se défendent pas, aujourd'hui qu'il est mort, de saluer en lui le fondateur de la république,le patriote énergiquement opposé à tous les impérialismes étrangers, sauf l'impérialisme russe qui a si bien su camoufler, sous les dehors d'une politique asiatique libératrice, des visées identiques à celles des Czars.

Les étrangers,par contre, sont aussi durs pour Sun-Yat-Sen, leur irréductible adversaire, que les Chinois sont élogieux. Sa mort laisse le général Feng-Yu-Hsiang à la tête du mouvement russophile, lequel,soit dit en passant, est beaucoup plus en Chine un mouvement d'alliance politique contre l'Europe qu'un mouvement social. Ni Feng, ni Sun n'ont sans doute jamais sérieusement songé à établir des Soviets en Chine ; mais l'un et l'autre ont vu dans l'alliance de Pékin et de Moscou le pivot d'une politique franchement asiatique. Feng rencontre d'ailleurs un adversaire de plus en plus déterminé dans Chang-Tso-Lin. La rivalité des deux hommes est telle au début de l'été 1925 qu'on s'attend à voir le Vice-roi de Mandchourie (Chang-Tso-Lin) renverser Toan-Ki-Joei lui-même, s'emparer du pouvoir et mater Feng. C'est à ce moment qu'éclate le conflit contre l'Angleterre et le Japon et Chang Tso Lin juge prudent de ne pas prendre en des heures trop critiques la direction des affaires.

Pour comprendre le conflit, il est bon de se rappeler ce qu'est en vertu du traité de Nankin et des Conventions qui l'ont suivi le statut légal des étrangers en Chine. Dans les grandes villes, des quartiers très vastes sont administrés par des municipalités étrangères (Régime des Concessions) ; de plus, tout étranger (sauf les Allemands et les Russes) est justiciable de tribunaux spéciaux où ses nationaux sont tout puissants ; enfin les Douanes et la Gabelle sont sous la haute direction des Étrangers. Qu'on s'imagine les Américains administrant à Paris la rive droite de la Seine et les plus beaux quartiers des grandes villes de France et jouissant pour la justice et les monopoles de privilèges analogues à ceux qui viennent d'être indiqués et l'on aura quelque idée de ce que peut être l'exaspération des jeunes Chinois, instruits et formés à l'américaine ou à l'européenne, et dont la sensibilité patriotique est devenue tout aussi vive que celle des Européens, ce qui n'est pas peu dire.

Les Chinois ont donc en 1922 demandé à Washington la suppression de ces privilèges. Des promesses ont été faites qui n'étaient pas exemptes d'étourderie et dont une très petite

part seulement a pu être exécutée (Rétrocession des Postes de Tsing-Tao et de Wei-Hai-Wei).

C'est qu'en effet si les revendications chinoises ont peut-être quelque justesse théorique, il est actuellement difficile de leur donner satisfaction en l'absence d'un gouvernement fort, capable de maintenir l'ordre, d'assurer l'application d'une saine justice et de protéger des intérêts considérables, américains, européens et même chinois. Ajoutez à cela d'abominables abus dans l'industrie, (abus qui ne sont pas d'ailleurs le fait exclusif des patrons étrangers) par exemple le travail de nuit, 12 heures d'affilée, d'enfants de 16 ans pour un salaire pratiquement nul. Il n'en faut pas davantage pour expliquer qu'un mouvement anti-étranger ait été se développant depuis un an. On n'a pas oublié les émeutes antichrétiennes qui ont marqué la dernière fête de Noël.

La goutte qui a fait déborder le vase a été une grève des Usines japonaises des environs de Chang-Hai. Au cours d'une manifestation, la police anglaise semble avoir perdu la tête et tiré précipitamment. Plusieurs Chinois ont été tués. Les Anglais se refusant à toute espèce d'excuses, les manifestations d'étudiants ont été leur train et aussi les émeutes et les assassinats d'Européens. Très vite les établissements scolaires de Chang-Hai, à l'exception de l'Aurore et de Zi-Ka-Wei, se sont mis en grève ; et les élèves de la grande Université protestante de S. John ont même fait serment de ne plus remettre les pieds dans leur école.

Ces événements ont évidemment créé à la Mission une situation critique, mais qu'il importe de ne pas exagérer. Aucun malheur n'est arrivé aux Pères de l'intérieur, qui auraient évidemment pu souffrir d'une des émeutes qui se sont multipliées au cours du mouvement. En outre ce mouvement a toujours été nettement anti-anglais, anti-japonais, mais point strictement anti-français ; aucune grosse émeute ne s'est produite sur la Concession française et d'autre part les marins français n'ont pas débarqué. Nos élèves connaissent aussi l'amour très sincère des Pères pour leur Patrie chinoise, ils ont été à même d'apprécier leur charité et leur hospitalité à l'égard des réfugiés de la guerre civile et ils ne sont pas portés à accueillir à la légère des racontars comme ceux qui courent sur les Mères auxiliatrices, qu'on représente défendant de prier pour la Chine, etc... On s'explique ainsi que ni l'Aurore, ni Zi-Ka-Wei n'aient suivi le mouvement gréviste, et cela en dépit des tracts dont ils étaient inondés et du reproche d'antipatriotisme, de collusion avec la religion étrangère que leur ont prodigué les grévistes.

D'autre part les Pères ont eu la sagesse de ne pas mettre à trop rude épreuve le bon esprit de leurs élèves. A une modération réelle, encore qu'elle n'exclue pas un énervement inévi-

table, ils ont répondu par la modération. Un élève un peu monté choisit en classe comme exemple de grammaire la phrase : « On a tué 3 des nôtres ». Le Père corrige doucement : « Non, ce n'est pas 3, c'est 9 qu'il fallait dire. »

Les Auroriens décident d'ouvrir une souscription en faveur des familles des victimes, le R. P. Recteur s'inscrit en tête de la liste. Enfin les tentations de grève devenant plus fortes, trois jours après le commencement des événements, à 6 heures du soir le mercredi 3 juin, devançant de quelques semaines la date officielle, une affiche annonce les Vacances de l'Aurore. On pouvait craindre que des meneurs ne poussassent les élèves à rester pour faire, comme dans beaucoup d'autres écoles, la grève sur place ; mais tout le monde partit sauf ceux qui avaient à préparer leur dernier examen et qui furent autorisés à rester.

Le jeudi 4 juin, à 10 h., le P. Préfet du Collège mettait une affiche invitant les élèves à procurer des secours à ceux qui souffrent de la grève. L'affiche fut favorablement commentée ; enfin ce même jour, à 2 h. 3/4, le P. Préfet passa dans les études, annonçant les vacances. Comme à l'Aurore, on se sépara sans rupture et la situation reste intacte pour la rentrée de septembre. Une fois de plus la Providence a bien travaillé.

J. H. S. J.

Pendant les deux mois de vacances, la situation s'est détendue. A leur expiration, les grèves avaient cessé, et presque partout, les étudiants ont repris leurs cours. Cependant, à cause d'une violente campagne menée contre l'éducation étrangère et spécialement anglaise, tandis que nos écoles retrouvaient leurs anciens effectifs, quelques établissements protestants, comme celui de Yang-tcheou, ne rouvraient pas, et quelques autres, comme à Nankin, marquaient de l'hésitation, à la veille de la rentrée.

Une commission judiciaire composée de trois juges : anglais, américain et japonais — la Chine conviée s'était abstenue de nommer un délégué parce qu'elle estimait l'enquête trop tardive — a reçu mission de faire la lumière sur les incidents de Chang-hai. La sentence connue en décembre n'est pas unanime sur les culpabilités, mais elle contient l'unanime recommandation d'admettre une participation plus large des Chinois à l'administration.

Les Puissances ont également souscrit à l'idée d'une conférence où seraient discutées les grosses questions de l'exterritorialité et des douanes. Les représentants étaient déjà à pied d'œuvre, quand la guerre civile s'est de nouveau rallumée. Ce malheur s'ajoute à la misère d'une grosse inondation

du Hoang-Ho, qui a rompu ses digues en deux endroits. Plus de 2.000.000 d'habitants sont affectés par le désastre.

Les vaincus de l'hiver dernier ont réussi à se concilier le général chrétien, Feng-Yu-Hsiang, jaloux de son ex-allié, et ont tenté d'abattre Chang-tso-lin dont l'influence devenait encombrante. Celui-ci a évacué sans combat Chang-hai et tout le sud du Kiang-sou, puis a été ramené de vive force vers le nord. Là même, la révolte d'un de ses généraux mettait en danger sa souveraineté dans son fief de Mandchourie. Quoiqu'il ait battu et fait exécuter le rebelle, sa situation est diminuée, et ses adversaires ont pris confiance.

Quels seront, dans ces conditions, l'issue de la guerre, le sort du gouvernement de Pékin et de la Conférence des tarifs? Il serait vain de le pronostiquer... Prions la Providence de continuer à veiller sur nos œuvres dans les mois difficiles, qui s'annoncent.

A. S. s. j.

Un mouvement de catéchumènes au collège S. Ignace de Zi-Ka-Wei.

Un mouvement considérable vers notre religion vient de se produire parmi les élèves païens du collège S. Ignace de Zi-Ka-Wei. L'origine en semble remonter à l'année 1922-1923. A l'heure actuelle il est en pleine force. Le nombre et la qualité de nos catéchumènes dépasse tous les records précédemment atteints, et l'on pourra juger parmi les quelques traits que je citerai de la profondeur de l'action et de la transformation intérieure opérée dans certaines âmes.

Mais avant d'écrire cette consolante histoire, pour être à même de la situer exactement, de la préciser, et de mieux apprécier les résultats acquis, il faut connaître d'abord la condition des élèves païens au collège S. Ignace.

Fondé en 1850, pour former aux missionnaires de futurs collaborateurs de leur apostolat, le collège ne comprit, les 50 premières années, que des élèves chrétiens, ou qui désiraient le devenir. Vers 1900, les choses changèrent. On admit officiellement des païens qui se destinaient aux carrières libérales, et qui n'avaient aucune idée de conversion. Ils n'étaient que 3 en 1902, mais 51 en 1903, 93 en 1905, et 220 en 1925, contre 285 chrétiens. La progression aurait été plus considérable et plus rapide, si les exigences du local

et les conditions sévères d'admission n'avaient chaque année réduit les chiffres. Devant cet afflux croissant, le collège dut élargir son plan primitif et s'adapter aux circonstances. Pour ne pas heurter les préjugés chinois et païens, cette clause fut inscrite au programme : « Toute liberté est laissée aux enfants païens Seuls, ceux qui le désirent et le demandent, peuvent, avec l'assentiment du P. Préfet, suivre les exercices religieux communs aux chrétiens ». Pour calmer les appréhensions et les susceptibilités des parents, dès 1904,on créa une division distincte pour les païens, qui fut elle-même, plus tard, subdivisée en grands et petits païens, avec un règlement spécial : aucune assistance aux offices religieux, sauf sur demande ; classe de catéchisme remplacée par un cours de morale ; avec séparation complète au dortoir, à l'étude ,au réfectoire, en récréation, et autant que possible, en classe, où, au lieu de la prière initiale et finale, les maîtres et élèves se font mutuellement une inclination, à la manière chinoise. De même si au réfectoire, avant et après le repas, le signe de croix fut maintenu, il ne leur fut jamais imposé. Restait évidemment intangible le droit et le devoir d'éclairer les consciences dont une discrétion avisée saurait toujours trouver l'opportunité.

Pour les catéchumènes, il fut entendu qu'ils continueraient de vivre avec les païens, mais coucheraient au dortoir des chrétiens et assisteraient aux offices. Ces deux obligations qui semblaient devoir peser bien lourd à des âmes languissantes en ont au contraire excité de plus ferventes à l'énergie et à la lutte contre le respect humain.

Les autres points du règlement concernant le travail et la discipline leur furent intégralement appliqués. Le Collège S. Ignace situé à 7 ou 8 kilomètres de Chang-Hai, est par la force des choses, un internat uniquement. Il se distingue peu de ses pareils en France, mais il tranche très nettement sur les autres écoles de Chine. Assez communément, depuis la République, elles ont proclamé l'autonomie scolaire. Le programme des études, l'ordre des classes, la disposition du temps sont fixés par un conseil d'élèves. La Direction ne peut prendre aucune mesure, procéder à aucune expulsion, contre leur gré. Le fait-elle, ils recourent à la grève, sollicitent le Gouvernement, et ont toujours gain de cause. Ils interviennent dans l'administration de leur école ;ils s'immiscent aussi dans les affaires de l'État : meetings, protestations, grèves, campagnes d'opinion, boycottage... On peut juger après cela du sérieux de leur travail. Mais leurs examens n'en souffrent pas, car il n'y a que des reçus à la fin de l'année ou du semestre, et plusieurs parmi les premiers obtiennent la moyenne, nécessaire au bon renom de l'établissement, de 100 sur 100.

Chez nous, une autorité ferme, certaine d'avoir toujours

le dessus, assure un travail sérieux. Elle tient peu compte de l'avis des élèves pour arrêter ses décisions. Elle n'admet aucune intrusion de la politique. Au dortoir, en étude, en récréation, un ou deux surveillants. En classe, des professeurs exigeants pour les devoirs et les leçons et qui cotent très exactement : zéro si besoin est. A l'époque des examens, il y a des collés ; il faut repasser, et parfois, ô honte, se résigner à redoubler sa classe. Dans ces conditions, l'on pouvait se demander, ce qu'il adviendrait de nos païens. N'avaient-ils pas tout à perdre à la séparation d'avec les chrétiens? Les isoler dans un milieu apparemment indifférent, sans provocation à l'inquiétude religieuse, n'était-ce pas supprimer le point de départ de toute conversion? Pis que cela : ne fallait-il pas redouter que leur nombre croissant toujours, l'esprit de corps les jetât dans l'opposition, et que, le respect humain aidant, aucun n'osât plus se déclarer catéchumène?

D'autre part, notre régime d'internat et notre discipline si stricte, ne leur seraient-ils pas un fardeau trop pesant?

S'ils promettaient merveille pour dissiper les préjugés, briser les volontés, et assouplir les caractères des petits païens, ne rencontreraient-ils pas, chez les grands, des oppositions irréductibles? Le sérieux qu'ils assuraient au travail compenserait-il auprès d'eux, la rudesse de leurs exigences? Une contrainte qui s'impose par le dehors a toujours chance de n'être pas comprise et même de révolter.

Ces prévisions se réalisèrent en partie, sans toutefois faire revenir sur les décisions prises. Durant ces 20 dernières années, les fluctuations les plus diverses, tantôt les écartaient, tantôt les rapprochaient de nous, selon le savoir-faire du surveillant, des professeurs, selon même les impressions du moment. La plupart de nos anciens nous quittaient, ne croyant plus aux superstitions, et convaincus de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu. Ils avaient souvent des notions assez nettes du Christianisme pour l'avoir étudié en cachette, avoir assisté à quelques-unes de ses cérémonies, et l'avoir vu pratiquer par leurs camarades chrétiens. Mais ils s'arrêtaient là... et ils étaient généralement peu nombreux à conclure.Quant aux catéchumènes, leur nombre fut constamment assez faible, et leur qualité moyenne. A cause de cela, gênés dans leurs nouvelles convictions, mal encadrés, trop peu suivis, restant dans la division et pourtant privés, par leur obligation d'assister aux offices, de certains de ses avantages les plus appréciés,ils demeuraient lâches vis-à-vis de leur conscience et pratiquaient timidement.

Il y eut un seul moment de grand espoir : l'année1915-1916, où les catéchumènes atteignirent le chiffre de 26. Mais, insuffisamment aidés, dirigés, soutenus, ils ne donnèrent pas ce qu'ils promettaient.

Voici d'ailleurs, reconstitué d'après quelques notes, et les souvenirs des surveillants, un aperçu schématique du mouvement de conversion des vingt dernières années. A partir de 1922, les chiffres sont rigoureusement exacts.

Année	*Elèves paiens*	*Catéchumènes*	*Baptisés au collège*	*Baptisés après le collège*	*Auditeurs du cours de Religion.*
1904	41	1	1		
1905	75	2	1		
1906-10	Moy.90	6		1	
1910-11	36	6			
1911-13	36-88	5-7			
1913-16	88-90	7-26	4	2	
1916-22	90-180	26-8	2	4	
Sept. 22	180	6+2 sortants		2	
Fév. 23	190	11	1	1	52
Sept. 23	186	14+2 sort.	1		42
Fév. 24	216	24			60
Sept. 24	220	27+4 sort.	1		61
Janv. 25	220	33	1	1	66

En l'année 1922-23, quand commença le mouvement catéchumène actuel, les conditions n'avaient point changé, la division des grands païens était difficile, subissait la discipline, plus qu'elle ne l'acceptait et ne pliait que sous la crainte. Cependant un nouvel élément venait d'entrer en ligne : la prière. On se souvient peut-être de la Croisade de prières pour la conversion de la Chine, lancée le 29 juin 1921 par le P. Gasperment S. J. L'idée fut approuvée le 19 mai 1922 et divulguée dans le monde catholique par une lettre de la Sacrée Congrégation de la Propagande. La même année, elle était inscrite au programme des Synodes régionaux de Chine. Depuis, en 1923, l'Apostolat de la Prière donnait comme intention générale du mois de Septembre : la Conversion de la Chine. A ces prières, les professeurs et surveillants des païens avaient joint les leurs. Ils avaient établi entre eux, une permanence où chacun avait son jour de communion, de prières et de sacrifices, pour la conversion des enfants. Quoi d'étonnant si toutes ces instances ont préparé les voies !.....

Il n'y avait alors au Collège que 6 catéchumènes tièdes et facilement mécontents. La première excitation vint du P. G....., Canadien. Surveillant et en même temps professeur de 3e, il réussit à entamer ses élèves, en les appelant chez lui pour difficultés de classe ou fautes à corriger. Comme l'accueil était sympathique, bientôt d'autres difficultés furent proposées qui n'étaient plus de français. Au second semestre,

la plupart demandèrent à suivre le Cours de Religion destiné aux catéchumènes, qui groupe 52 auditeurs. L'un d'eux se déclara catéchumène en fin d'année. Hélas ! Il l'est encore. Deux fois, il a supplié son père de lui permettre d'être baptisé. Deux fois, le père s'est montré intraitable. Un de ses refus a fait pleurer l'enfant, parce qu'il était accompagné d'attaques injurieuses contre la religion. Et, à mon départ de Chine, comme je lui disais que je prierais beaucoup pour son baptême, il s'écria les larmes aux yeux : « Oh Père, que ce soit vite ! » Du moins, ce retard n'a pas attiédi sa ferveur, On s'en rendra compte par la suite.

Le Père H....., par sa retraite de fin d'études, donna une nouvelle impulsion. Il devait la prêcher aux chrétiens. Nos deux païens qui finissaient leurs études — l'un était catéchumène — sollicitèrent d'y participer et en sortirent transformés en catéchumènes fervents. Leur influence mit désormais beaucoup de bon esprit dans la division.L'année se terminait avec 16 catéchumènes. Ces résultats encouragèrent à plus d'initiative.

En septembre 1923, on établit un Cours officiel de religion concurremment avec le cours de morale.Liberté est laissée aux élèves d'assister à l'un ou à l'autre. Tout de suite, 42 s'y font inscrire. Au second semestre, le chiffre monte à 60 et se maintient. La sympathie pour nous augmente, la discipline s'adoucit graduellement. Le P. S....., professeur de Mathématiques en 1ere et 2e, maniant aussi bien la langue chinoise que sa langue maternelle, acquiert sur ses enfants une emprise considérable. Les plus ouverts et les plus intelligents lui rendent de fréquentes visites sous prétexte de mathématiques, et de fait c'est toujours le sujet qu'ils abordent en premier lieu, mais vite la conversation touche à des points plus intimes, et ils se livrent avec abandon à celui dont l'ascendant intellectuel les a d'abord attirés.

Le Père H..... est à nouveau invité. Cette fois, parmi les 7 qui nous quittent, 4 préparent l'Examen de l'Université l'Aurore. Ils sont bien doués et sérieux.Un seul est catéchumène. Nous souhaitons vivement qu'il suive la retraite. Bien manœuvrés par le premier surveillant, le P. de P....., les 4 acceptent, et à la suite deviennent catéchumènes. Leur résolution prise,ils font crânement le pas décisif,qui consiste à changer de dortoir. Le P. Préfet leur accorde l'autorisation, mais non sans éprouver leur fermeté. Le catéchuménat n'est pas une assurance de succès aux examens de l'Aurore. Ils s'indignent devant une telle insinuationet persistentdans leur désir. L'un d'eux répondant à son frère, qui s'alarmait de ce changement subit, lui écrit : « J'assiste aux cérémonies catholiques, mais je n'y prends pas part comme un chrétien, il n'y a donc rien là qui douve inquiéter la famille. Quant à mes sentiments intérieurs, ils ne regardent que moi ».

Dès lors, c'est un ébranlement dans la division. Un jour, un surveillant s'entend dire : « Père, ne me dites pas non ; autrement il faudra vous en confesser ». Un peu plus tard, il surprend cette confidence : « Moi, je me ferais bien catéchumène, mais j'ai peur que les Pères ne veuillent pas de moi. Je suis trop bête ». Et ce qui vaut mieux : aucune semaine ne se passe sans une nouvelle adhésion. Ceux qui viennent à nous, ce sont nos grands, les plus intelligents et les meilleurs. Petit à petit, sous nos yeux, ils se transforment. Leur visage s'éclaire, ils comprennent et aiment la contrainte du règlement ; ils deviennent avides « de progrès pour l'âme » : aucun respect humain : c'est en toute simplicité qu'ils tracent ostensiblement le signe de la Croix, qu'ils récitent la prière du début et de la fin des études, qu'ils affichent devant eux images et statues.

En face de ce mouvement, quelques essais de réaction païenne se produisent. Des associations secrètes à but soi-disant littéraire, tentent de se constituer, mais n'aboutissent pas. L'opinion n'est pas pour eux. Et nos catéchumènes n'ont pas peur. Un jour pendant une classe de chinois, où le professeur, un laïc, se contente de lire le commentaire, un païen fait circuler de banc à banc : « les 10 commandements des catéchumènes ». C'est une suite de méchancetés : le premier consiste à flatter les Supérieurs. A l'autre bout de la classe, un élève se lève tout rouge, va droit à l'insulteur, et lui dit : « Mon ami, je n'attaque pas tes croyances, je ne permets pas non plus qu'on attaque les miennes ».

La lutte contre les familles aussi est généreuse. Un des catéchumènes au Premier de l'An, allume les pétards au dehors, ce qui est amusant et pas superstitieux, pendant que ses parents accomplissent les cérémonies rituelles. Il assiste à la Messe aussi souvent que possible, et fuit d'instinct le paganisme et les milieux païens.

Un autre reste au collège les jours de congé ou de sortie afin d'être absent de sa maison au moment des superstitions. Chez lui, il use toujours de quelque prétexte pour ne pas les faire, malgré la colère du papa, si bien que la maman, un peu indulgente pour son aîné, qui subit de moitié avec elle les fureurs paternelles, finit par ne plus compter sur lui. Le 14 juillet, il refuse d'accompagner son père à un bal décolleté au cercle Sportif français, et est en proie pendant deux jours à sa mauvaise humeur. Un autre jour, il apprend de sa mère qu'on veut le fiancer à une païenne. Il déclare qu'il désire attendre la fin de ses études, et qu'en tous cas, il ne se mariera qu'avec une chrétienne. Le papa cède. Premier succès, qui permettra d'obtenir plus facilement la permission du baptême.

Le dernier semestre se clôt avec 31 catéchumènes, dont 17, et de qualité, chez les Grands païens, plus 60 auditeurs au cours de religion. Nos 4 candidats à l'Université sont heureux. L'un d'eux obtient le prix de Sciences du Collège. Tous les 4 échangent leurs livres de prix contre des Évangiles, Imitations, ou autres livres de piété. Ils disent volontiers leur reconnaissance pour l'éducation reçue.

Pendant les vacances, je glane quelques traits à l'honneur de nos catéchumènes. L'un d'eux est baptisé *in articulo mortis*. Le papa d'un second, dans les mêmes conditions, est converti par son fils, et baptisé par le P. Préfet. Un troisième, à la maison, au lieu de passer les nuits très chaudes sur la terrasse avec sa famille, couche dans une chambre au rez-de-chaussée afin de pouvoir tous les jours en cachette aller à la messe.

L'année 1924-1925 s'annonce plus belle encore. Ici je transcris textuellement les lettres d'un témoin bien informé « Zi-ka-Wei, le 15-12-24.

Je crois qu'au semestre prochain deux ou trois seront baptisés ; les parents permettent déjà. Le jour de S.François-Xavier, dans l'étude des païens, nos 33 catéchumènes se sont consacrés au Sacré-Cœur. Certains se font apôtres en division ; il y a vraiment un beau mouvement de ferveur et de générosité dans la lutte ».

...Et un peu plus tard le 16-2-25 : « L'un d'eux, après avoir obtenu le consentement de papa et maman, avait besoin de la permission du R. P. Recteur. Celui-ci, pour éprouver l'enfant, et pour plus de sécurité du côté de la famille, différa un peu le baptême, car il fallait obtenir le consentement de la grand' mère. Pauvre enfant ! Je me rappelle encore son retour de chez le R. P. Recteur : ses yeux mouillés de larmes me disaient assez le résultat de l'entrevue ; mais pas un moment il ne se découragea. Après avoir bien pleuré, il me dit : « Père, je ne croyais pas qu'il fût plus difficile d'obtenir la permission des Pères que celle des parents... Mais je ne connais pas la désespérance... » Et 8 jours après, c'était réglé, le baptême fixé pour Noël. L'enfant, dès le lendemain, était allé à la maison et avait décroché la permission de grand' mère. Celle-ci lui avait dit : « Il y a longtemps déjà que tu refuses de faire des superstitions, je n'ai plus aucun espoir de te faire changer d'avis à ce sujet. Par conséquent, tu peux faire ce que tu veux. Du reste, cela regarde ton papa ».

Je crois que nous aurons toute la famille. Voici à ce sujet la déclaration du papa, au goûter qui suivit le baptême : « Je remercie tous les Pères de ce qu'ils ont fait pour mes enfants. Nous tous, nous serons chrétiens un jour. Moi, j'ai encore ma mère ; il faut que je lui obéisse. Mais dès le lendemain de sa mort, il n'y aura plus aucune superstition dans ma maison,

tout sera enlevé. Je me ferai chrétien et ma femme fera comme moi. Quant à mes autres enfants, dès à présent, je leur permets d'être baptisés ». Tous les deux sont catéchumènes.

Maintenant quelques mots sur l'apostolat de ce même élève dans sa famille. Pendant toutes les vacances d'hiver, chaque Dimanche, il conduisait à l'église ses deux petits frères : les autres jours, il allait seul. L'après-midi, il les conduisait au Chemin de Croix et au Salut. Chaque jour, matin et soir, il récitait avec eux les prières dans sa chambre, où il s'est fait un petit oratoire avec Crucifix,statue de Marie, images des Saints. La prière du soir était suivie chaque jour du Chapelet, et cela même le dernier, même le premier jour de l'An. Vous connaissez le jour de l'An chinois, et vous pouvez juger du mérite qu'il y a dans cette constance à la prière. Pendant la journée, il explique de temps en temps la doctrine et les prières à ses parents. Sa maman sait déjà quelques prières. Tous les jours il va dans la chambre de grand' mère, et cause religion avec elle. L'enfant attaque toujours et ne quitte que quand grand' mère, à bout de réponses, lui dit : « Que veux-tu, je n'ai pas étudié. Je ne puis répondre. Et puis... tous mes parents étaient païens... »

Au collège, voici sa méthode : avant d'entreprendre quelqu'un, il demande toujours une direction (et c'est là un point qui m'étonne beaucoup chez lui : sa parfaite franchise, son ouverture entière et confiante avec son directeur) : « Un tel, puis-je l'attaquer? Voici son caractère... Alors comment l'attaquer? » Une fois, la direction reçue, il prie et *se mortifie*. Puis bravement et simplement il pose la question : « Pourquoi n'es-tu pas catéchumène?... » Une fois l'élève gagné, il l'adresse à un Père : « Va voir un tel ». Et lui s'efface et prépare une autre conquête. Des 33 catéchumènes chez les Grands païens,le plus grand nombre lui doivent d'avoir entrevu la lumière. Et tout en préparant de nouvelles recrues, il fortifie les anciennes.Il les suit tous, et chacun en particulier. Il a, avec quelques autres de même idéal que lui, entrepris d'améliorer la division, et il y parvient à merveille. Il s'était aperçu que plusieurs causaient et s'amusaient dans les rangs. Seul, il eut l'idée de faire réciter aux catéchumènes le chapelet pendant les allées et venues. Il ne parla pas du silence à obtenir. Il posa ainsi la question : « Les chrétiens récitent chaque jour le chapelet à un moment fixe. Nous n'avons pas de temps déterminé. Le mieux serait d'utiliser tous les moments perdus : une dizaine par-ci, une dizaine par-là et notre chapelet sera dit ».

Résultat : les 33 catéchumènes récitent ainsi chaque jour leurs 5 dizaines et les rangs sont silencieux.

Un autre point : des élèves assez nombreux, trop légers, perdaient leur temps et compromettaient leur formation

par des billets et amitiés, à tout le moins inutiles et légères. En 6 mois, tout est tombé. Chang-Hai est un vrai foyer de propagande malsaine : romans, théâtres, cinémas. En juin 1924, le jour de la fête du Sacré-Cœur, avec deux autres élèves, il prend la résolution suivante très bien tenue depuis : « Je vous promets, ô Cœur Sacré, de Jésus, que je ne lirai jamais de romans, ni tout autre livre qui pourrait ternir la pureté de mon âme ou obscurcir la clarté de ma foi ; que je n'irai jamais au théâtre, ni au cinéma, que je ne me livrerai jamais au jeu ; que pour les amitiés, je suivrai en tout et toujours les conseils de mon directeur ; c'est à lui aussi que je ferai absoudre mes fautes et résoudre mes doutes ». Le trio s'est agrandi, et à présent 14 ont pris la même résolution : ce groupe travaille auprès des camarades. On peut dire que la lecture des romans a cessé parmi nos élèves, et cela grâce aux petits apôtres, qui arrivent à leur but par bien des voies : raison morale : «Cela gâte le cœur » ; raison de crainte : « Gare aux surveillants » ; raison d'études le plus souvent : « Cela fait rêver, nous empêche de faire de rapides progrès ».

Il y a maintenant en tout 38 catéchumènes, dont 33 chez les grands païens, c'est à dire le tiers de la division (33 %). De ces 33, la classe de Première (15 ou 16 élèves) en compte 10. Elle suit tout entière le cours de religion. Beaucoup, de Seconde et de Troisième le suivent aussi. Le chiffre total des auditeurs est de 86. Depuis ce semestre, les catéchumènes sont groupés en congrégation avec réunion tous les jeudis soirs.

Je compte encore sur quelques baptêmes. Un nouveau catéchumène par exemple a pris la résolution relative aux lectures, aux théâtres et cinémas. Depuis lors, un vrai changement s'est opéré en lui, et rapidement il avance. Durant toutes les vacances d'hiver, il a entendu quotidiennement la messe. Il a résisté à toutes les invitations pour sortir le soir, et à toutes les superstitions, ce qui a fait pleurer ses parents, mais « Jésus, avoue-t-il, le soutenait ».

Priez, et faites prier pour nous afin que ce beau mouvement aboutisse ».

Par-là aussi, je conclus, demandant aux lecteurs de ces lignes de recommander instamment à Dieu les vaillants catéchumènes de Zi-Ka-Wei, afin que leur ferveur ne se démente pas, que leur nombre s'accroisse, que tous puissent réaliser leurs ardents désirs du baptême, et de vie vraiment chrétienne.

A. Saimpeyre, s. j.

HORS DE FRANCE

Action scolaire des Nôtres en Espagne.

Que personne n'espère en lisant ce titre, trouver ici une exposition complète et ordonnée de l'activité apostolique des Nôtres dans un champ d'action aussi étendu que celui de l'enseignement. Ces quelques pages ne prétendent pas dire ce que nos Pères d'Espagne font sur ce terrain ; elles n'aspirent qu'à dire quelque chose de ce que l'on fait, aussi bien en Espagne qu'en Amérique latine.

Parlons d'abord des œuvres d'enseignement qui dépendent en quelque façon de l'État. Les collèges en effet jouissent peut-être d'une liberté apparente un peu plus grande que dans quelques autres pays. Nous sommes en effet admis légalement en Espagne et l'on nous reconnaît le droit d'ouvrir et de diriger des collèges. Nous ne recevons aucune pension du Gouvernement. Mais jusqu'ici on n'a exigé de nous aucun grade universitaire. Cette liberté est pourtant moins grande qu'elle ne pourrait le paraître dès l'abord. On s'est même attaché à la réduire au minimum par des mesures fort gênantes pour nous. Il va sans dire que seul l'État peut délivrer des diplômes. A lui aussi il appartient de prescrire les plans d'études. Chaque professeur de lycée ou d'Université impose les programmes et même choisit les textes comme il lui plaît. Le jury d'examen n'est composé que des professeurs de l'État. L'inconvénient de pareilles entraves est facile à deviner.

D'ordinaire nos collèges sont déclarés et inscrits comme tels sur les rôles de l'Université. Ceux-là possèdent leurs classes à eux. Il y en a quelques-uns qui se contentent de mener leurs élèves aux classes du lycée.

La formation intellectuelle de nos élèves et par contre-coup leur formation morale ne sont pas sans souffrir de cet état de choses.

La Province d'Aragon possède quatre collèges : à Saragosse, Valence, Barcelone, Orihuela. La Province de Bétique deux, à Séville et Malaga. La Province de Castille, cinq : à Orduña, Tudela, Burgos, Indauclin (Bilbao) et à Las Palmas (Cana-

ries), auxquels il faut ajouter l'Université de Deusto. La Province de Léon, quatre : à Valladolid, Gijon, Vigo et Oviedo. La Province de Tolède enfin, trois, à Chamartin de La Rosa,à Areneros (Madrid) et à Villafranca de Los Barros. Le nombre des élèves dans chacun de ces collèges, sauf peut-être dans ceux qui viennent d'être fondés, varie entre 200 et 500 élèves.

Les méthodes se rapprochent sans doute beaucoup de celles usitées en France. L'étude a lieu d'ordinaire dans un autre local que celui où se fait la classe. On a adopté dernièrement, à certains endroits au moins, une distribution des surveillances qui confie les élèves au professeur de grec pendant le temps d'études consacré au grec par exemple, et ainsi pour les autres matières. Cela aide au bon emploi du temps.

Chaque jour a lieu la récitation du chapelet, la lecture spirituelle parfois remplacée par une exhortation du P. Spirituel. Tous, même les externes assistent à la sainte Messe. La communion fréquente est en honneur et on la favorise avec la discrétion convenable. Ainsi le petit déjeûner peut se prendre au collège. Il y a chaque semaine une classe de religion. Des congrégations mariales sont établies dans tous les collèges. Diverses assocaitions en faveur des missions prospèrent aussi pour le plus grand profit non seulement des missions elles-mêmes, mais aussi des adhérents.

Les résultats de cet apostolat sont difficiles à exposer avec précision. Qu'il suffise de dire que les vocations germent nombreuses, que les congrégations de jeunes gens ou d'hommes recrutent bon nombre de leurs membres parmi nos anciens élèves, enfin que plusieurs de ceux qui se distinguent actuellement sur le terrain de la propagande et de l'action sociale catholique, ont fait leurs études chez nous.

Nous ne saurions oublier l'Université de Deusto. Elle comprend une Faculté de Philosophie et Lettres et un Cours préparatoire aux carrières d'ingénieurs. Elle demande à la Province de nombreux sacrifices d'hommes et d'argent, mais qui portent leurs fruits. Deux cent trente jeunes gens environ ont assisté aux cours l'an dernier et un bon nombre de personnalités catholiques de Bilbao se sont formées à Deusto. De toutes les parties de l'Espagne y arrivent des élèves envoyés par des parents soucieux de la conduite morale et religieuse de leurs enfants.

Les centres d'enseignement indépendants de l'État sont, sans compter quelques petits séminaires, au nombre de trois Comillas, Armeros et l'École commerciale de Deusto.

L'Université Pontificale de Comillas fondée par le Marquis de Comillas fonctionne depuis trente-trois ans environ. Son but est de former un bon clergé paroissial. Au commencement on n'y admettait que des enfants plutôt pauvres pour les-

quels on avait constitué des bourses, plus tard il a fallu céder aux instances de familles riches qui demandaient d'y pouvoir envoyer ceux de leurs enfants qui aspiraient au sacerdoce. Le nombre des élèves se monte actuellement à plus de quatre cents ; il y en a de tous les coins de l'Espagne, quelques-uns même de l'Amérique Latine.

La formation y est très sérieuse et très complète ; cinq ans d'humanités, trois ans de philosophie, cinq ans de théologie. Voici ce que le Nonce Apostolique, Mgr Tedeschini, disait à ce propos à l'occasion de la mort du Marquis de Comillas : « Il y a dans sa vie deux faits vraiment remarquables : le pélerinage ouvrier à Rome et la fondation du Séminaire de Comillas. Malheureusement en Espagne on ne connaît pas assez la valeur de ce Séminaire ; moi, qui l'ai visité, je suis resté étonné, et je le considère comme une des gloires les plus pures de ce pays-ci, comme la fondation la plus patriotique, la plus généreuse, la plus intelligente. Quant à la formation du clergé, elle est exemplaire, faite absolument à la manière romaine ». — L'université compte parmi ses anciens élèves trois évêques et quantité de hauts dignitaires de plusieurs diocèses, particulièrement des directeurs de séminaires qui s'efforcent d'y introduire nos méthodes et de promouvoir les études ecclésiastiques. On comprend le bien immense que notre université est appelée à faire. La province de Léon à laquelle elle appartient est en train d'y établir son scolasticat ; plusieurs de ses scolastiques théologiens s'y trouvent déjà.

L'Institut Catholique d'Arts et Industries (Areneros-Madrid), fonctionne depuis 1909 environ. « Son but est — ce sont les paroles du P. Pulgar, son Directeur— d'élever moralement et religieusement tout le personnel mécanicien des fabriques et des ateliers qui par son instruction et par son autorité y exerce une influence plus décisive ». Or, comme il ajoute, dans un compte-rendu du congrès national d'ingénieurs de 1920 : « L'objet de cette institution, dirigée par des Pères de la Compagnie de Jésus, c'est la formation technique, morale et sociale du personnel technique des ateliers, depuis l'ingénieur spécialisé jusqu'au personnel ouvrier inférieur mais dont le travail exige quelque formation technique ».

Pour atteindre ce but on a tâché de doter l'Institut « des appareils les plus récents et les plus perfectionnés qui existent dans des centres étrangers analogues... En un mot on peut présenter cet Institut comme modèle, en Espagne le seul de son genre pour ses programmes aussi bien que pour son outillage matériel à l'usage des élèves ». Ceci était écrit en 1920 et depuis on a fait de nouvelles acquisitions.

Quelques témoignages feront juger des résultats obtenus.

Dans le 1er nº (Mai 1925) des « *Notices de la Provincia de Toledo* », on peut lire celui de N. T. R. P. Général. « Celui-

ci (l'Institut) — je ne fais que traduire — a été très loué par N. P. Général, lequel au moment de dire adieu, voulut parler à la communauté afin de féliciter la province de Tolède pour l'œuvre d'ensemble de l'I. C. A. J. en ajoutant que l'Institut était une des œuvres qui donnaient le plus de gloire à Dieu et à la Compagnie en tout le monde ».

Voici maintenant ce qu'en pense le Roi Alphonse XIII : « Le P. Pulgar représente ici (il s'agissait d'un projet d'électrification des chemins de fer) l'Institut Catholique d'Arts et Industries, qui est aujourd'hui un des établissements d'enseignement de la plus grande autorité technique en Espagne Ceci nous le savons tous, mais ce qui le montre encore mieux c'est que tout le monde se dispute les élèves qui en sortent ». — Cela est exact ; souvent, ils n'ont pas encore achevé qu'ils se trouvent déjà placés.

Et le monde industriel que dit-il? La maison *Siemens* de Berlin fait cadeau à l'Institut d'un magnifique oscillographe, qu'on installe dans le Laboratoire des Mesures Électriques.

La *General Electric* des États-Unis lui fait aussi cadeau d'un triple moteur électrique démontable, très utile pour l'enseignement, qu'on a installé dans la Salle des Machines ; elle demande un Ingénieur de notre Institut pour ses ateliers de Schenectady. La *Cooperativa Electra Madrid*, une des Compagnies électriques les plus importantes d'Espagne, a proposé un arrangement aux termes duquel les enfants de ses ouvriers seraient admis à nos cours du soir, tandis que la compagnie offrirait ses places à nos élèves de préférence à d'autres. Enfin, les élèves de quatrième année, ont été invités récemment par le Général Anthoine, Directeur de la Compagnie *Constructions Electriques de France* et de la *Compagnie des Chemins de Fer du Midi* à visiter les ateliers de Tarbes et les lignes électrifiées du Midi, à 1.500 volts de courant continu, qui surpassent toutes celles du même genre dans tout le monde. « Ils firent le voyage en compagnie du P. Pulgar nommément invité et d'un de nos professeurs auxiliaires ; dès Madrid ils furent accompagnés par trois ingénieurs de la Compagnie des *Constructions électriques de France*. A la frontière ils étaient attendus par deux autres des principaux ingénieurs de la Compagnie, ainsi que par M. Misson, Vice-gérant de la même Compagnie, venu de Paris rien que pour cela. Les frais tant de voyages que d'hôtels furent au compte de la Compagnie qui eut l'amabilité de traiter avec une si grande délicatesse les jeunes ingénieurs d'une nation amie ».

Quant au fruit spirituel dû à l'Institut, on pourra s'en faire une idée en lisant ces lignes du P. Pulgar dans les *Lettres Édifiantes de Tolède* (1920 t. II) : « Il est vraiment édifiant de voir cinquante ou soixante jeunes hommes entre la ving-

tième et la vingt-cinquième année de leur âge s'approcher chaque jour de la communion ; et un pareil nombre de monteurs et ouvriers chaque dimanche. On ne doit pas perdre de vue que les ingénieurs doivent pour cela venir une demi-heure avant l'entrée générale pour entendre la messe, communier, et déjeûner durant la messe des autres. Les monteurs et les ouvriers, qui communient tous les dimanches, assistent à la messe de huit heures, et plusieurs d'entre eux ont à marcher trois quarts d'heure pour arriver ».

Les ingénieurs ont des sections, qui visitent les prisons.

Ce fut vraiment un beau spectacle que celui qu'offrirent les Ateliers le jour de la Consécration au Sacré-Cœur. Plusieurs milliers de jeunes gens de toutes classes sociales réunis dans cette belle salle des Machines, unis dans une même foi acclamèrent le Sacré-Cœur et l'Espagne catholique.

Cent quatre vingt ou deux cents ouvriers nouveaux se font inscrire chaque année aux cours du soir. Si l'on additionne ce nombre avec celui de ceux qui ont déjà été inscrits et continuent les études, on obtient un total de quatre cents auditeurs environ. Dans les onze ans d'existence que compte l'Institut un millier de mécaniciens sont passés par ces cours du soir. Le nombre des mécaniciens dans les grands ateliers de Madrid ne dépasse sans doute pas quatre mille. C'est donc un quart de cette corporation qui a reçu à Areneros pendant sa jeunesse une solide formation religieuse.

L'Université commerciale de Deusto date de 1916. Elle a pour objet de former des hommes d'affaires capables de prendre la direction des grandes entreprises.Le plan d'études comprend un cours préparatoire, quatre cours généraux et un cours de spécialités.

Aux examens de chaque année il n'y a à proprement parler que deux verdicts : approuvé ou rejeté.

A la fin des cinq premières années on donne le titre de « Licencié en sciences économiques » à ceux qui le méritent ; aux autres un certificat mentionnant qu'ils ont suivi les cours à l'Université avec profit ; ceux qui le désirent peuvent rester encore une année pour se préparer au doctorat en quelque spécialité.

On exige encore du candidat, dans le but de former des hommes complets, le baccalauréat — et c'est ce qu'on préfère — ou le diplôme d'expert commercial ou un autre équivalent.

A propos de l'intérêt de cette œuvre, voici ce qu'écrit le P. Cleyn dans le journal *Neptune*. « Comme moi, les lecteurs s'étonneront de savoir que l'Établissement d'Études supérieures commerciales le plus important de l'Europe s'est fondé à Bilbao durant la guerre, grâce à un citoyen de Bilbao qui a voulu doter sa ville natale et enrichir l'Espagne d'un

Centre de formation commerciale et financière inégalable ».

On a décerné jusqu'ici 43 licences et 12 doctorats.

Le dernier cours était suivi par 106 élèves.

Deux mots avant de finir, sur nos établissements d'enseignement en dehors de l'Espagne. La province d'Aragon a un collège aux Philippines et à Bombay. La province de Bétique deux à l'Équateur : l'un à Quito et l'autre à Riobamba. La province de Castille possède un collège et un grand séminaire à Caracas (Vénézuéla). Celle de Léon en a quatre à Cuba : à la Habana, à Santiago, à Cienfuegos, et à Sagua la Grande. Celle de Tolède un à Lima (Pérou), et deux en Bolivie : à la Paz et à Sucre.

Que le bon Dieu veuille bien bénir cette branche si importante de notre activité apostolique, et en particulier qu'il fasse qu'on nous accorde un peu plus de liberté pour former la jeunesse selon nos méthodes, et comme le demande la fin poursuivie par la Compagnie.

J. Berganza, s. j.

Les Missions chez les Coptes

L'Egypte est confiée à l'évangélisation de trois missions différentes : les deux vicariats du delta du Nil et de l'Egypte sont confiés aux Pères des Missions Africaines de Lyon et aux Franciscains.

Les Jésuites français ont à leur charge la mission copte, et, outre leur grand collège du Caire, travaillent au retour à Rome de la nation Copte dans la vallée du Nil. Sur 1.000.000 environ de coptes (unis ou dissidents)que compte l'Egypte les 7/10 ont leur résidence le long du grand fleuve des Pharaons,dans ce qu'on appelle « La Haute Egypte ». Le fond de la population égyptienne est musulman (11.623.735), les coptes orthodoxes (c.à.d. dissidents) sont 859.670.Le nombre total des catholiques en Egypte est de 110 à 120.000.Sur ce nombre il y a environ 25.000 coptes unis. Les Protestants disent avoir 30.000 coptes dissidents pour eux.Les juifs sont 59.000. Diverses sectes dites orthodoxes forment un total de 65.000 âmes. Les libres-penseurs ou tenants de petits cénacles religieux sont 8.820. Nous empruntons ces chiffres au Recensement officiel de l'Egypte, dans le courant de 1922.

***

Il faut remonter jusqu'aux temps apostoliques pour trouver le premier apôtrede l'Egypte et des Coptes : S. Marc, le second évangéliste, le lion prophétisé par Ezéchiel. C'est lui, d'après les témoignages incontestables d'une tradition historique,qui porta la Bonne Nouvelle dans la vallée du Nil et qui fonda le siège d'Alexandrie.
Environ 400 ans plus tard,au milieu du Ve siècle il y avait plus de 7 millions de Coptes Catholiques, tous unis dans la même foi et pratiquant le même culte, et tous soumis au Pasteur des Pasteurs, l'évêque de Rome, Pape de la Catholicité.

C'est alors que Dioscore, le vingt-quatrième successeur du siège patriarcal de S. Marc à Alexandrie, fourvoyé dans une vie criminelle et scandaleuse, s'égara dans l'erreur qui avait déjà aveuglé Eutychès et soutint, en confondant nature et personne en Notre-Seigneur, qu'il n'y avait en Jésus-Christ, Dieu et Homme, qu'une seule nature, la nature divine, comme il n'y avait aussi qu'une seule personne. Le clergé peu instruit, et qui avait imité les désordres de son pasteur, et le peuple qu'on avait laissé dans l'ignorance, furent très vite entraînés dans l'hérésie du Patriarche d'Alexandrie : de là le nom de *Monophysites*,donné aux Coptes dissidents.Condamné par le Concile de Chalcédoine, excommunié, Dioscore fut, selon les mœurs du temps, déporté en Asie Mineure où il mourut.

La séparation d'avec Rome était ainsi consommée sans retour jusqu'au XVIe siècle, une des grandes lumières patriarcales de la chrétienté méditerranéenne disparaissait à son tour, laissant place aux tristes superstitions et aux dévergondages doctrinaux et moraux qui sont la suite obligée et le châtiment immédiat de semblables trahisons religieuses.

Parmi les agitateurs fanatiques qui accentuèrent le schisme de Dioscore, il faut surtout nommer celui qui laissa le nom de *Jacobites* aux Coptes non unis : Jacobus Baradié, moine syrien, qui,un siècle environ après Dioscore, à la fin du IVe s., se fit l'ardent prosélyte des idées du patriarche monophysite. Son succès, sa réputation, le nombre de ses partisans ne furent, hélas, que trop grands parmi les malheureux égarés de la Vallée du Nil.

Au temps de l'expansion mahométane, les Jacobites introduisirent traîtreusement les Musulmans dans le pays. Dès lors, surtout au XIVe s., les chrétiens, brimés (1) et tyranni-

(1) Monter des chevaux était absolument interdit aux chrétiens. A peine pouvaient-ils se servir de mules ou d'ânes, mais à la con-

sés de toute façon, privés de tous leurs biens, sans feu ni lieu, allèrent en masse à l'Islamisme.

Cependant, quelques groupes fidèles de la race copte, sous Dioscore, du temps de Jacobus et sous les persécuteurs musulmans, demeurèrent fidèles et fermes dans la Foi, ennoblis même dans toutes les vexations, parfois sanglantes, par lesquelles on châtia leur constante et filiale union à l'Église de Rome.

On eut même en 1552 un instant d'espoir. Les Coptes dissidents évoluaient vers la Chaire de S. Pierre. Mais d'orgueilleux meneurs, par leurs intrigues, par leur malheureuse influence, firent avorter les bons desseins, les désirs et les initiatives du Concile de Memphis. C'est aux tentatives de rapprochements multipliées à cette époque, que collaborèrent les Jésuites missionnaires du XVIe siècle finissant, comme en témoigne un vieux livre du P. F. Rodriguez, aujourd'hui très rare, édité en 1561 : « *Cose successe nella Missione del Cairo* ». (Cf. Sommervogel S. J.)

Aux environs de 1699, Louis XIV procurait aux Jésuites français l'entrée du Caire. Dès lors la Mission dura, (non sans ramener des centaines de brebis perdues au Souverain Pasteur), jusqu'à la suppression momentanée de la Compagnie.

Qu'on nous excuse de ne faire qu'une mention rapide de quelques excursions faites par des missionnaires de différents Ordres religieux, à différentes époques, parmi les Monophysites de la Haute Egypte. Le zèle des Franciscains et des Dominicains les porta jusque dans ces contrées si délaissées. Dès leur arrivée en Egypte ils s'étaient occupés des Coptes d'Alexandrie.

***

Par Coptes orthodoxes, on sait qu'il faut entendre, non pas ceux qui sont en réalité dans la vraie foi, mais ceux qui prétendent, et sans doute croient y être.

Le R. P. Rolland, leur missionnaire de vieille date, pense qu'il est permis de supposer, vu la profonde ignorance où les Coptes sont plongés, qu'ils ne se rendent pas compte de ce qu'il y a d'erroné dans leurs croyances, et; qu'au fond, *ils pourraient bien ne pas confesser d'autre foi que la nôtre.*

dition expresse de les monter face à la queue. Ces brimades qui avaient pour but de tuer le Christianisme par le ridicule, la chose la plus mortelle qui soit, étaient des coups plus pénibles portés contre la religion que les persécutions sanglantes, les démolitions d'églises ou les confiscations de biens qu'on leur infligeait en même temps.

Monophysites d'affirmation, ce qui serait la principale note d'hérésie de leur credo, ils n'ont cependant aucune difficulté à employer, dans leurs livres liturgiques, des formules, qui très nettement, très explicitement, affirment le dogme des deux natures en Jésus-Christ. Séparés de Rome, ils ne se font pas faute, cependant, de tenir, (toujours dans ces mêmes livres qui sont pour eux la loi et les prophètes), la primauté de Pierre et de ses successeurs. L'ignorance, et non la mauvaise foi, peut seulement expliquer l'illogisme de ces antinomies.

Le protestantisme et la superstition se sont taillé de larges parts dans la masse copte dissidente. « Les Coptes étant détachés du vrai Pasteur, forment — dit notre missionnaire — un troupeau de brebis errantes, où le loup protestant exerce partout ses ravages ». Prêtres et laïcs en grand nombre, parmi les tenants de Dioscore, nient le Purgatoire, et avec lui, par conséquent, l'efficacité des prières pour les morts. Ils conservent cependant ces prières des défunts, mais « pour la consolation de ceux qui restent ». Le divorce est fréquent, et le clergé dissident ne fait pas difficulté de l'accorder.

Du moins, que valent leurs sacrements?... Le baptême, tel que les Coptes orthodoxes l'administrent, peut-il être dit valide? La validité des ordinations en dépend! Or, la validité semble si peu évidente, qu'on doit, sous condition rebaptiser et réordonner ceux qui reviennent se ranger dans la famille catholique unie.

Le démon garde toute sa puissance dans cette contrée, au témoignage des missionnaires et des habitants eux-mêmes (1). L'Egypte est un des pays où le prêtre est appelé à se servir de ses pouvoirs d'exorciste. Tantôt l'esprit malin intervient sans qu'on l'en ait prié ; tantôt invoqué par des rites superstitieux qu'exercent sorciers et magiciens en grande vogue dans ce pauvre peuple (2). Certains moines schismatiques eux-mêmes se livrent à l'étude des sciences occultes et à la magie. Du reste les couvents dissidents du XXe s. sont loin d'évoquer la ferveur de la Thébaïde des premiers siècles. Aujourd'hui, disent les témoins les plus autorisés, on n'y voit guère que dépravation, désœuvrement et ignorance.

***

En 1879, les Jésuites de la Province de Lyon recevaient de Sa Sainteté le Pape Léon XIII la mission de partir pour

(1) *Pet. Rel. d'Orient.* Janvier 1925, p. 18.
(2) *Ib. P. R. d'Or.* p. 19.

le Caire, pour travailler au retour à l'unité des Coptes de l'Égypte, et, spécialement, pour y fonder un collège-séminaire qui assurerait le recrutement du clergé copte uniate.

Quand les Pères arrivèrent dans ce champ d'apostolat, il n'y avait qu'une poignée de Catholiques (2 ou 3.000 au plus) éparpillés en 10 villages, dans la Haute Egypte et 6 à 700 dans la ville du Caire. Ils étaient si peu connus que beaucoup de dissidents ignoraient l'existence, et même jusqu'au nom de catholiques (1).

La Mission s'ouvrit à Minieh, un des 14 *Moudirieh* (2) qui se partagent l'administration de l'Egypte. Il y avait alors 30.000 habitants dans cette ville, dont 7 à 800 Coptes dissidents, et, noyées parmi eux,quatre familles catholiques, sans église, sans prêtre, et dans la plus humble situation.

Les Ecoles catholiques, que les Jésuites s'empressèrent de fonder, s'ouvrirent dès lors pour les Coptes et pour les Musulmans, comptant bien vite 300 garçons, aux soins des Pères, et autant de fillettes confiées aux vaillantes Sœurs Mariamettes, congrégation indigène implantée de Syrie. Ces rapides et brillants résultats ne contribuèrent pas peu à faire aimer et à faire connaître le Catholicisme, et, sans tarder, les missionnaires assistèrent à l'un des spectacles les plus consolants de l'histoire des Missions au XIXe siècle. Il y avait à peine trois ans que les missionnaires résidaient à Minieh, ils avaient à peine mis fin aux obstacles qui tentaient de s'opposer à leur établissement, ils avaient à peine catéchisé une trentaine de villages, réfutant les Protestants qui depuis 40 ans déjà faisaient active propagande dans la région, que, de plus de 100 villages, vinrent des ambassades suppliant qu'on leur donnât des prêtres et des églises, qu'on les incorporât à l'Unité. C'étaient, du coup, 20 à 25.000 chrétiens qui se donnaient à Rome ! Mais c'était aussi une charge imprévue à assumer ! Où trouver de suite 50 maîtres, les ressources nécessaires pour la construction d'églises, etc.. ?

La grande âme d'un illustre bienfaiteur y pourvut... Le R. P. Général informa le S. Père de ce mouvement de conversions qui nous obligeait à faire face à des dépenses énormes, car, les convertis, pauvres *fellahs* (laboureurs) pour la plupart, n'apportaient guère que leur grande bonne volonté ! Léon XIII répondit immédiatement qu'il se faisait la Providence de la Mission, commanda aux Pères de fonder, sans compter, églises, écoles, dispensaires,... à la seule condition...

(1) Nos documents, dans cette partie, sont dus, en majorité, au Père Nourrit, S. J., qui avait, en 1924, plus de 30 ans de Mission dans le pays Copte.

(2) « Moudirieh », veut dire préfecture.

(condition peu banale, il faut l'avouer !), de lui soumettre tous les ans la note à payer et de la lui laisser solder.

Pendant six ans les écoles se multiplièrent, les chapelles et les églises surgirent au bord du Nil, 25 nouveaux presbytères furent fondés, 50 écoles s'ouvrirent.

Mais la générosité royale du S. Père fut entravée. Si des bienfaiteurs eussent pu soutenir l'œuvre (pense un missionnaire) « les nouveaux catholiques ne seraient pas 26.000 seulement aujourd'hui, mais 100.000 ! »

Un jour donc une lettre vint de Rome ; le supérieur à la lecture se troubla, et la donna aux missionnaires en disant : « Je crois que c'est la fin de la mission ».—Le T.R. P. Général écrivait en effet : « Le S. Père vient de m'appeler, et m'a commandé de vous écrire ce qui suit : « Dites à vos pères de Minieh que je les bénis de tout ce qu'ils font, mais que, désormais, à ma très grande peine, je ne puis rien faire pour leur envoyer des subsides. Pour le bien général de l'Eglise je dois employer autrement la somme que je leur consacrais. Ecrivez-leur toutefois que je désire qu'ils fassent un dernier effort pour soutenir les œuvres commencées, et surtout les écoles. C'est pourquoi je les invite à s'adresser en mon nom à la charité des fidèles, en leur disant que j'accorde à tous les bienfaiteurs des écoles, et à leurs familles, une bénédiction très spéciale ». L'embarras était grand ! « Si les néophytes voient que nous fermons les écoles — écrivait le supérieur — ils croiront que nous les avons trahis, ce sera pour eux une tentation de retourner au schisme.... ! Et les maîtres ? Je n'ai de quoi les subventionner que pour six mois !

Grace à Dieu des bienfaiteurs se trouvèrent qui purent continuer le beau geste du S. Père, et la plupart des écoles ont pu être conservées.

***

Les écoles sont de deux sortes : les unes (les plus importantes et qui poussent davantage l'instruction) se trouvent à Minieh, Mallaoui, Tahta et Guirgueth. Elles sont dirigées par les FF. des Ecoles chrétiennes ; les Sœurs indigènes et les Sœurs de Saint Joseph de Lyon y enseignent. Les autres écoles plus élémentaires sont très nombreuses. Le maître indigène y enseigne un peu de français, l'arabe, l'arithmétique et le catéchisme.

Ces écoles qui s'étendent sur une longueur de 500 Km. se répartissent en quatre districts visités régulièrement par quatre Pères, le programme est ainsi réglé : par le train ou à pied, à dos d'âne ou à dos de chameau les missionnaires gagnent les centres de missions, confessent maîtres et élèves, visitent les malades, et, le soir venu, de 7 à 10 h., convoquent

tout le petit monde à l'église ou à l'école et le Père propose le catéchisme. Tous accourent, grands et petits, pour l'examen public des questions qu'il résout en donnant les instructions qu'il juge les plus nécessaires à ses auditeurs. Ceci fait, avant la nuit, il confesse les fidèles, et, le lendemain, de grand matin, avant de partir pour une autre contrée, il célèbre la messe et donne la communion.

Telle est la vie de 7 à 8 jésuites missionnaires, du 1er janvier au 31 décembre. Ils n'interrompent leurs courses que pour venir, chaque mois, se retremper à Minieh dans la vie commune, puis, de là, repartir. Dans ces tournées, l'apôtre se repose où il peut, dans les cabanes qu'il rencontre (chambres sans nom où il fait provision de parasites plus amplement qu'il ne voudrait), il mange ce qu'on lui présente, spécialement pendant les six mois que dure le carême copte, au cours duquel on ne permet ni chair, ni poisson, ni lait. Et tout cela, pour ne pas scandaliser les Coptes schismatiques qui font consister, en grande partie, leur religion en ces jeûnes prolongés et rigoureux. Telle est la vie des missionnaires de la Haute-Égypte.

Le schisme a exercé de terribles ravages au bord du grand fleuve égyptien, l'ignorance semble être le pire de tous les maux qui l'ont suivi. Il convient donc que l'œuvre missionnaire de l'Eglise soit une œuvre de lumière et de vérité ; aussi a-t-elle fait de la prédication et de l'instruction les instruments par excellence du retour à Rome de la nation copte. Les missionnaires eux-mêmes sont étonnés des grands fruits obtenus par ces moyens : ils constatent, avec une satisfaction apostolique, la transformation qu'opère l'école sur leurs élèves, et l'influence discrète et profonde qu'elle exerce au sein des familles, même non catholiques. Mais c'est au prix d'une charité inlassable, et d'une héroïque adaptation aux rudes mœurs et aux dures habitudes du peuple copte et des régions de la Haute-Égypte. Que Dieu suscite des aides et envoie ses bénédictions aux apôtres d'une nation qui fut dès les temps ignatiens si chère à la Compagnie de Jésus !

La fondation d'un petit séminaire était l'un des principaux motifs de la mission confiée aux Jésuites par Léon XIII lorsqu'il les envoya au Caire en 1879. Selon le plan prévu les jeunes lévites étudiaient l'arabe, le français, le grec et le latin. La rhétorique une fois terminée, on les envoyait aux Facultés de Philosophie ou de Théologie de Beyrouth pour y couronner leur carrière scolaire par le sacerdoce. « Je n'oublierai jamais, dit le R. P. Nourrit, qui en fut chargé dès l'abord, je n'oublierai jamais la docilité respectueuse, la joie, la piété, l'application et les progrès vraiment étonnants de ces adolescents au teint bronzé mais au cœur fervent tout d'amour pour l'Église et apostoliquement zélé pour attirer au bercail les frères dissidents... »

Il en fut ainsi pendant 8 ans, au cours desquels deux grands foyers de catholicisme et de science s'ouvraient en Égypte par les soins de la Compagnie de Jésus ; l'un au Caire, l'autre à Alexandrie. Depuis lors petits et grands séminaristes coptes sont envoyés au Séminaire Oriental de Beyrouth pour leur formation religieuse. Ils y apprennent, en particulier, l'amour de cette Église Romaine qui sait établir l'harmonie dans toutes les différences des nationalités et des rites orientaux.

J. M. Gontier, s. j.

L'école industrielle de Spanish (Ontario)

(*Extraits d'une lettre du P. Paul Prud'homme*)

Cette école industrielle fondée en 1913 au milieu de toutes sortes de difficultés appartient à la province du Haut-Canada. Elle compte 115 élèves tant Hurons qu'Iroquois. Le gouvernement s'était engagé d'abord à subvenir aux frais d'éducation d'une centaine d'enfants. Depuis novembre 1923 ce chiffre a été élevé à 112 et en toute occasion les inspecteurs officiels n'ont pas ménagé les éloges.

Cette école est très spéciale ; il y a des classes, mais il y a aussi des travaux pour les enfants, travaux manuels un peu partout : dans les champs, à la cuisine, à l'école, à la menuiserie, à la cordonnerie. Les enfants ont très peu d'étude, deux heures 1/4 par jour, et encore beaucoup parviennent à peine à l'employer. Pendant l'étude du soir surtout, beaucoup dorment, non seulement parmi les petits, mais même parmi les grands. Bien peu aiment étudier.

Cela vous intéressera peut-être d'avoir un aperçu d'une journée d'élèves sauvages ici. Lever à 5 h. 3/4. A la cloche tous doivent s'asseoir sur leur lit et l'on récite tout haut l'offrande de l'Apostolat de la Prière, en anglais, car tout se fait en anglais ici.Six enfants prennent des douches (les cabines sont dans le dortoir même), les autres vont se laver aux lavabos ; il faut bien surveiller, car plusieurs n'aiment pas se laver ; la propreté est une nouveauté pour beaucoup. Ils doivent ensuite rouler leurs couvertures au pied de leurs lits. A 6 h. 1/4 on descend à la salle de récréation où chacun possède un porte-manteau numéroté.Pour aller à la Chapelle, ils doivent avoir leur veste ou en hiver leur tricot de laine, et on exige aussi qu'ils soient chaussés. En hiver ils ont défense d'être nu-pieds, mais le reste de l'année ils peuvent aller nu-pieds s'ils le veulent, sauf à la chapelle.

Prière et Messe durent environ jusqu'à 7 h. 10. Le nombre des communions varie beaucoup, car chacun suit l'impulsion et l'impression du moment. Parfois les trois quarts des élèves s'approchent de la table sainte ; d'autres fois dans la seconde moitié des bancs pas un ne bouge ; ils seraient incapables de dire pourquoi. Un bon nombre pratique pourtant la communion quotidienne. On peut dire que, en moyenne, une bonne moitié des élèves communie. Pendant toute la Messe et l'action de grâces il faut les occuper avec des prières vocales. Bien peu peuvent prier mentalement.

Après la Messe et l'action de grâces a lieu le déjeûner ; chaque élève va à sa place. Seul le pain est sur les tables. En tête du réfectoire devant la chaire du surveillant se trouve une table sur laquelle on apporte la marmite de thé, et celle de gruau. Les élèves prennent dans un meuble, au passage, assiette, tasse en métal, cuiller, fourchette. L'un d'eux leur sert une portion et ils gagnent leur place. On améliore peu à peu leur sort à mesure que des dons et quelques ressources viennent. On vient de leur acheter cuillers, fourchettes, couteaux, tasses en aluminium. Quand je suis arrivé les uns avaient une cuiller, d'autres une fourchette, d'autres rien. Pour manger leur soupe, ils empruntaient la cuiller d'un voisin, ou bien puisaient la soupe en y trempant du pain. Ils ne font pas difficulté de boire dans la même tasse, ou de prendre dans l'assiette d'un camarade ce dont celui-ci ne veut plus. Ils se servent beaucoup de leurs doigts. Le premier jour on le trouve dégoûtant, après on n'y pense plus. Le déjeûner fini ils rapportent leur vaisselle qui est lavée par un groupe d'élèves : chacun remplit cette fonction à tour de rôle. Ensuite, travaux manuels de toutes sortes : balayage dans tous les endroits de la maison, nettoyage, travaux à la cuisine et dans les divers offices nommés plus haut. A mesure qu'ils finissent leurs travaux, ils viennent en récréation. Au moment où j'écris ils doivent travailler à nettoyer la patinoire, (50 m. × 20) où chaque matin il y a un peu de neige. Puis jeux, patinages, *bob-sleighs*, sorte de luge.

A 9 h. 1/4 fin de la récréation et classe pendant deux heures et demie coupées par 1/4 d'heure de récréation. Il y a deux classes ; les commençants et les autres (3 catégories dans la même classe). Les commençants apprennent à lire, écrire, compter ; les autres l'arithmétique, un peu d'algèbre, de la géographie ,de l'histoire. Ils ont des examens, et le gouvernement (c'est lui qui nous envoie les élèves,et donne une prime pour chacun) ne les laisse retourner chez eux, que lorsque le R. P. Supérieur déclare qu'ils ont passé convenablement. On est assez sévère sur ce point. C'est le seul moyen de les faire travailler, car en général ils désirent retourner le plus vite possible chez eux, surtout les Iroquois qui ne vont pas

dans leur famille pendant tout le temps qu'ils sont à l'école. Ces Iroquois viennent ou bien de la réserve de Caughnawaga près de Montréal, ou bien de celle de S. Régis, au sud d'Ottawa près de la frontière des Etats-Unis. Ils sont à 820 km. de chez eux. Et bien rares sont les familles qui peuvent payer le prix d'un tel voyage. Parfois les parents viennent voir les enfants. Les Hurons eux n'habitent pas très loin d'ici, dans l'île Manitouline, ou dans les environs ; un seul élève vient de Fort-William au fond du Lac Supérieur et reste ici.

A midi, dîner, ils ont en général de la soupe et un ragoût. Le dimanche on leur donne un dessert, de la mélasse, ou une confiture quelconque. De temps en temps, même assez souvent un peu de beurre, à un repas ou à un autre, la ferme fournissant beaucoup de lait. Récréation jusqu'à 1 h. 1/2. Etude jusqu'à 2 heures pendant laquelle chaque jour 1/4 d'heure de classe de chant ; cantiques en anglais, messes des dimanches. On chante peu en sauvage, les Iroquois ne mettent aucune bonne volonté pour chanter du *odjibwé* langue des Hurons. Le deuxième quart d'heure, catéchisme, aux *Odjibwés* (Hurons) ; je leur fais apprendre leurs prières ; un Père fait le catéchisme proprement dit. Pour les Français il n'y a aucune difficulté de prononciation dans la langue *odjibwé*.

A 2 h. classes jusqu'a 4 h. 1/2. A 4 h. 1/2 travaux encore ; récréation. A 5 h. 1/4 étude jusqu'à 6 h. 6 h. Souper : thé et un plat quelconque. Récréation jusqu'à 7 h. ; dans une salle mesurant environ 25 m. × 10, on devine le bruit que peuvent faire 115 enfants criant et courant. A 7 h. étude jusqu'à 8 h. ; il faut faire plusieurs rondes pour réveiller les dormeurs que l'on met debout ou à genoux dans l'allée. A 8 h. coucher, six passent aux douches ; c'est à ce moment là que l'on change, au jour assigné chaque semaine les culottes déchirées, les souliers percés et autres vêtements. Avant d'éteindre les lumières on récite tout haut l'acte de contrition.

Ces sauvages sont d'un caractère curieux. Les Iroquois dans l'ensemble très orgueilleux, s'imaginent être des gens importants, et prennent toujours mal les observations qu'on leur fait, tout en en reconnaissant la justesse. Ils sont intelligents, mais moins qu'ils ne se l'imaginent. Ce qu'ils ont de bon, c'est qu'ils ne gardent pas rancune, même après une assez forte punition. Ils ont moins le type sauvage que les autres, parce qu'ils sont plus proches de la civilisation, et plus mêlés aux blancs. Cependant à Caughnawaga où je suis allé faire un tour, pendant mon séjour à Montréal, j'ai vu bon nombre d'hommes et de femmes âgés, qui avaient tout à fait le type sauvage.

Il y a au Juvénat un Iroquois, qui a fait ses vœux.

Leurs noms n'ont plus rien d'original, ils les ont traduits en

anglais, ou plutôt ils les ont transformés, sans les traduire exactement. Les Hurons eux ont gardé les leurs. Beaucoup d'Iroquois portent des noms français, à cause de la proximité de Montréal,et un certain nombre comprennent le français. Il y en a plusieurs ici qui continueront leurs études ensuite, et en ce moment j'apprends le français à l'un d'eux ; j'espère que ce ne sera pas trop difficile, car son père parlait très bien le français. Deux autres m'ont aussi demandé d'apprendre le français.

Les Hurons eux sont dans l'ensemble moins intelligents, moins fins que les Iroquois ; mais ils ont du bon sens, et un bon naturel. Tous ont bon esprit, ils sont légers, inconstants, et aussi trop souvent voleurs et menteurs.

A la chapelle ils se tiennent bien, et prient si on leur suggère des prières, sinon ils restent inertes. Un jour un chat se promenait dans l'église sous leurs bancs, ils y ont fait à peine attention, de même pour un chien ; je crois que de petits Français, dans nos collèges, auraient remué davantage....

Syrie

La guerre dans le Djebel Druse

Du R. P. Supérieur de la Mission de Syrie au R. P. Provincial.

Beyrouth, 8 Août 1925.

... Vous aurez peut-être entendu parler par les entre-filets de journaux de l'insurrection qui a éclaté dans la montagne des Druses contre le gouvernement mandataire vers le 15 du mois de Juillet. Cette insurrection a pris à l'improviste un gouvernement qui depuis huit mois s'occupe beaucoup plus de politique que d'administration. Il a donc fallu faire face d'une façon quelconque aux événements et voilà comment nos détachés qui faisaient tranquillement leur période d'instruction à Damas ont été distribués dans les compagnies et envoyés en colonne vers la montagne des Druses.On atteignit Ezraa après quatre jours de marche pénible dans un pays sans ombre et sans eau, et c'est le samedi 1er Août que la colonne s'ébranlait vers Soueïda.

La lettre suivante écrite par un scolastique détaché de la Province de Lyon nous a apporté les tristes détails de cette opération qui a été un vrai désastre et dans laquelle deux

des nôtres ont disparu : Jehan de la Mothe de la Province de France et Gérard Foulloy de la Province de Champagne.

Lettre du Fr. L. E. au R. P. Supérieur de la Mission.

Ezraa, le 5 Août 1925.

Mon Révérend Père,

Pax Christi.

Je vous ai écrit hier par P. M. mais il est bien possible que la Censure arrête ma lettre.Je confierai celle-ci au R. P. Remy qui m'a promis de vous voir. Il y a quatre jours je vous donnais de bonnes nouvelles de tous sauf du Fr. Liran que nous laissions à l'infirmerie d'Ezraa. La nuit même de ce jour-là nous avons pu comprendre qu'il n'en serait pas toujours ainsi, car partis pour garder un pont, nous avons supporté le choc des Druses pendant toute la nuit et c'est là que le Fr. Fleisch a été blessé à la main très légèrement. Nous avons encore avancé la journée suivante et il y eut une nouvelle lutte assez terrible. Enfin nous sommes partis le troisième jour occuper un point d'eau à 11 Kilom. de Souéida. Dès le début de la journée nous avons été attaqués pendant que la colonne était en marche : ce fut une vive alerte. Il y eut des tués comme aux jours précédents, mais enfin aucun des détachés ne fut atteint. On se remit en marche, et le soir, exténués de fatigue, on arriva à cette fameuse source dont je vous ai parlé.

Là encore le convoi fut attaqué et de nouveau les hommes tombaient, hommes qui pour la plupart devaient être démobilisés dans les trente jours. Malgré les fatigues de la journée, il fallut organiser le camp.Au milieu des ordres contradictoires on s'installa vaille que vaille. La nuit fut calme. Le Bon Dieu voulait nous donner un peu de repos pour nous préparer à la grosse déception du lendemain, car on nous ordonna de revenir sur nos pas au lieu de marcher en avant sur notre but principal :Souéida qui n'était qu'à 11 kilom. Tout cela parceque le convoi de munitions et de vivres avait été coupé par les Druses pendant la nuit. Encore si cette retraite avait été organisée, mais dès le début ce fut le désordre. Bien peu d'effectifs connaissaient leur véritable place. Les ordres manquaient de netteté au départ et c'est peut-être la vraie raison qui fit de cette journée une véritable débacle.

Les Druses embusqués derrière leurs rochers, tiraient à loisir sur nos troupes. Ils tiraient juste. L'affolement prit les spahis et par eux la majeure partie de la troupe composée d'éléments par trop divers : Syriens, Malgaches, Sénégalais, Tirailleurs coloniaux. Les Français gardèrent leur sang-froid. Mais que pouvait une poignée d'hommes pour retenir cette bande d'affolés qui ne songaient qu'à leur vie ? Les officiers

n'étaient plus obéis, j'ai pu le constater de mes yeux ayant eu par devoir à suivre le Colonel partout où il allait.

Et maintenant il faut vous le dire, des nôtres, deux ne sont pas revenus : de la Mothe et Foulloy. Sont-ils tombés aux mains des ennemis comme blessés ou prisonniers? Sont-ils morts? La question est pratiquement la même. Les autres sont tous fatigués mais enfin ils n'ont rien de grave. Pour ma part, j'ai une crise de dyssenterie assez forte. Grâce à Dieu j'ai été amené à l'infirmerie où je tâche de me remettre. Nous voudrions que tout cela soit fini ; mais hélas il est fortement question que l'on remonte, ce n'est que quelques jours de repos et la boucherie recommencera.

Lettre du Fr. B. L. au R. P. Provincial.

Tanaïl, 16 Août 1925.

Le R. P. Dides vous a appris récemment comment le Bon Dieu nous a enlevé notre P. de la Mothe. Il vous a communiqué sa dernière lettre, celle qui sera comme son testament spirituel, et les détails du combat. Pour vous et pour sa famille je crois bien faire en relatant les détails des 4 jours de marche que nous avons faits ensemble. Je trace d'abord une manière d'éphéméride : Dimanche 26 Juillet : départ de Damas ; 29 mercredi, arrivée à Ezraa.Là je quitte le P. Jehan pour aller à l'infirmerie. Samedi 1er août le P. Jehan monte au front. Dimanche, avance de la colonne vers Souéida (en tout 23 kilom.) lundi 3 août, retraite des Français,débâcle : 15 kilom. sous les balles druses. Je ne puis parler que des 4 premiers jours, du dimanche 26 au mercredi matin 29 juillet.

A Damas depuis le 14 Juillet nous suivions le peloton normal d'instruction militaire : chambrée spéciale de Jésuites, Maristes,Frères desEcoles chrétiennes,et une douzaine de laïques. Le P. Jehan avec 2 autres Jésuites était mon voisin immédiat de chambrée. Il était le soldat régulier,ponctuel, mais qui n'oubliait pas ses préoccupations de religieux et d'intellectuel. Quand il n'astiquait pas son fusil, le P. Jehan lisait. Il avait entamé une grammaire allemande, voulant devenir « capable de comprendre un article de revue » ; des romans sérieux de Bourget ; l'histoire de Syrie.. etc...

Ces jours-ci quand j'interroge les soldats de l'ancien peloton, pour dépeindre le Père, je dis : « vous savez, c'est le petit qui lisait tout le temps » ; on comprend.

Le 24 Juillet au soir notre lieutenant arrive en retard contre son habitude (ce qui était comme un signe que nous pressentîmes) et nous annonce que le commandant nous a fait l'honneur de penser à nous pour monter à Souéida.Il ne nous cache pas qu'il y aura des balles et du vrai danger.Le Père reste calme, mais comprend bien et ne se laisse pas aveugler

par l'enthousiasme. Nous sortons à 5 h. à la résidence, faisons en hâte nos préparatifs : petite pharmacie, médailles, chapelets, lettres ; nous nous confessons. C'est curieux comme tous les deux nous restons unis dans ces détails.

Le 25 juillet journée fatigante : corvées pour rendre le matériel du peloton, affectations à notre nouvelle compagnie de tirailleurs (indigènes du nord africain). C'est la 6e Cie 2e bataillon. Nous apprenons bientôt que nous sommes dans la même section, lui 4e, moi 5e groupe. Nous marcherons côte à côte.....

Nous passons au magasin compléter ou rectifier l'uniforme du tirailleur, coiffer la chéchia rouge recouverte du chèche jaune pâle, voile qui retombe en couvre nuque.

Nous nous faisons aider par des tirailleurs pour faire le ballot (qui remplace le havresac carré). On se soucie d'en emporter le moins possible. Journée énervante, fatigante. Souper hâtif à la résidence. Adieu. Nuit mauvaise avec un matelas qu'on se partage à moitié.

Dimanche 26 *Juillet.* 3 h. lever. 4 h. rassemblement avec sac, bidon, fusil, cartouchières garnies des 100 cartouches (!) dans la cour de la caserne. On attend une heure — un ou 2 appels — on plaisante, on cherche de loin les amis chacun dans sa nouvelle compagnie. 5 h : En avant marche, traversée de Damas dans toute sa moitié sud. Le P. Jehan fait quelques réflexions sur l'impression que peut produire l'imposante colonne sur la population musulmane. Après 6 h. première halte assez longue : casse-croûte. Il fait chaud déjà. L'étape est de 19 à 21 kilom. au moins. On arrivera à midi. Dès la pause de 10 h. le P. Jehan a les traits tirés, il est bien las : je ne suis guère plus fier, et l'on parle fort peu. Il marche un peu en retard : un tirailleur pourtant lui a pris son sac pendant une 1/2 heure. A la pause suivante je tâche de l'encourager, comme un gosse d'ailleurs, j'ai presque envie de pleurer en le voyant si exténué. Nous avons eu une désillusion d'ailleurs : on nous avait dit : c'est ce village que vous apercevez tout près : et il reste toute une heure de marche au delà. De vieux tirailleurs d'ailleurs tombent sur le chemin : chez ceux-là on devine bien un peu de comédie, car quand on les brusque ils continuent. Cette dernière heure le P. Jehan lâche : je ne le vois plus et n'ai plus la force de le rechercher, même des yeux. Il a dû mettre son sac sur une voiture ; peut-être monter lui-même, je ne sais. Je le revois une fois au bivouac, rejoindre son groupe en se traînant lamentablement. Il tombe harassé sous la ghitoun déjà montée. La ghitoun est la petite tente basse faite avec les « toiles de tente individuelles » (1,30 mètre carré) reposant sur les fusils. C'est bas, étroit et pas épais : l'on reste 5 ou 6 là dessous ; et pensez au soleil désertique ! Je lui

dis un mot auquel il répond à peine. Je ne vaux pas plus que lui :j'ai fait la corvée d'eau en arrivant et je me couche sous la ghitoun. Corvée d'eau : quelle eau déjà ! celle d'un ruisseau fangeux qu'on n'imaginerait pas buvable en France. Nous avons été vaccinés il y a 10 jours, heureusement.

Une heure après le clairon sonne « la visite ». Le P. Jehan passe près de moi et me donne le courage de l'accompagner. Nous nous soutenons l'un l'autre lamentablement, disant en quelques mots notre épuisement. C'est de cette journée que le Père écrit dans sa dernière lettre « Jamais je n'avais tant souffert physiquement qu'à la première étape ».Voici pourquoi je détaille.

Le major nous reçoit brusquement et pour toute consolation, nous exempte de garde et de service. Nous sortons désespérés. Le Commandant passe, sortant comme nous d'une grande bâtisse en ruines où il y avait de la « vraie ombre ». Je m'enhardis à lui parler : il nous prend en pitié, nous réconforte, nous permet de nous installer à l'ombre de la bâtisse dans une salle quelconque. « Il faut manger. Allez chercher du pain et ce qu'il faut dans vos ghitounes ; demain 14km. seulement : une promenade » ! Quand nous revenons le Major est là : d'un ton plus conciliant il nous dit de prendre des bracards pour la sieste et même pour la nuit : le Commandant nous donne une boîte de saumon. Le brave homme ! on se sent mieux pour se traîner là-bas. On s'installe lentement ; un autre Jésuite nous a rejoints, nous aide, nous remonte au moins pas sa commisération vraie et reste avec nous toute la soirée. Le P. Jehan n'a pu dormir je crois. A 6 h. il a été prendre un bain rapide dans le ruisseau et se sent mieux, il installe tout pour la nuit avec pas mal de vaillance. Nous nous endormons tous 3 ,en récitant une dizaine de chapelets. Le P. Jehan dort mal : le froid qui sévit après minuit l'empêche de bien reposer : son petit couvre-pied ne suffit pas.

Lundi 27 *Juillet.* 3 h. lever. On fait le sac ; on se débrouille pour le faire charger sur un mulet ; rendez-vous à la section. Par malheur la 6e Cie est d'avant garde : on ira plus vite et surtout on quitte la route pour cheminer à droite et à gauche dans les cailloux et dans de mauvais sentiers. C'est cela la « promenade » annoncée par le brave Commandant ?Le P.Jehan est à 100 m. en avant de mon groupe. L'étape s'effectue bien. Mais à l'arrivée le soleil de 8 h. nous fatigue beaucoup.

Le P.Jehan est un peu plus vaillant que moi,oh ! guère plus. Je suis tellement épuisé que je n'ai pas le courage d'aller voir le Père. C'est lui qui vient, qui me propose ses services.

Nous nous retrouvons encore pour la visite médicale. « Reposez-vous, dormez, buvez beaucoup de café ». C'est moins paternel qu'hier. Ce n'est qu'à la soirée que nous nous sentons

revivre. Nous nous réunissons à trois comme hier soir pour un petit banquet : œufs crus à gober, confiture, tomates crues qui donnent un peu de goût aux macaronis de l'ordinaire et comme dessert une pastèque. La nuit sous la ghitoun est moins froide.

Mardi 28 *Juillet.* C'est la meilleure journée. La marche se fait sans fatigue anormale. L'étape compte bien pourtant 20 km. On nous a joué le mauvais tour de l'allonger au dernier moment : le village où nous devions bivouaquer n'a pas d'eau ; il faut la chercher 6 km. plus loin. Grande conversation avec le capitaine : interrogations sur la vie de Jésuite ; il raconte sur un ton bonhomme des histoires de sa paroisse.Dès l'arrivée nous avons la force de nous occuper, nous allons chercher nos sacs ; le P. Jehan se chargera du mien : je vais au village chercher l'eau et faire des emplettes si possible. Le Père m'y rejoint car j'ai été bien long ; il me décharge de deux bidons me grondant d'en avoir pris huit. Lui saura toujours économiser ses forces à propos. Au retour du village par exemple,il aide son groupe de tirailleurs à faire une murette et une tranchée : il transporte les cailloux noirs et brûlants posément comme s'il s'agissait d'une séance d'éducation physique. Le soleil ne lui permet pas de continuer longtemps.

Nous nous revoyons vers 4 h. Nouveau voyage au village où nous voulons nous laver. L'eau sert à boire, au lavage, aux hommes et aux animaux. Elle est d'un verdâtre inquiétant. Le P. Jehan me fait remarquer les petites algues qui flottent dans le liquide. Les tirailleurs ne boivent guère sans filtrer leur eau dans un linge. A 6 h. on nous fait faire un exercice d'alerte. L'alerte est bien improbable cette nuit.

Mercredi 29 *Juillet.* A 2 heures au réveil je revois le Père ; nous cherchons à caser nos sacs, partageons le « jus » réglementaire et filons au rassemblement. Deux frères, Maristes je crois, cheminent avec nous. Ils nous donnent à chaque pause un peu d'alcool de menthe: c'est le bon remède contre la soif. Le départ matinal rend les trois premières heures faciles : le terrible soleil n'est pas là. Le Père observe le pays, remarque quelques beaux champs de maïs. Lui, s'est toujours soucié de l'itinéraire, du nom des villages ; il admire quelques phénomènes de mirage.

Vers 8 ou 9 heures je quitte le Père Jehan, me traînant à 2 km. à l'heure,m'accrochant au bât d'un mulet pour arriver au bout avec 39 de fièvre. Que devint mon vieil ami : on me dit qu'il a eu la force d'aller jusqu'à la fin. Ce n'a pas été sans grande fatigue : 25 km. ; chaleur exceptionnelle à cause du manque d'air ; le petit vent des jours passés est tombé.

J'aperçois une minute le Père Jehan qui me dit un mot de commisération. Il se dévouera tout à l'heure pour découvrir mon sac et le faire porter à l'hôpital où l'on m'envoie.

Le Père va rester seul maintenant : les bataillons sont remaniés. La 6e Cie où notre tirailleur reste seul est séparée de la 5e qui compte deux Jésuites, des sections de liaison où sont les autres. Seul au milieu des tirailleurs indigènes, le Père reste à Ezraa deux jours ; peut-être, plus exactement, campe-t-il à 2 km. sud de Ezraa. C'est donc le bivouac, sans les petits soulagements d'un village voisin. L'eau doit être déjà parcimonieusement mesurée étant amenée à dos de mule. Le dimanche son bataillon monte au front :les fatigues de la marche sont doublées des inquiétudes constantes d'une embuscade. Des Druses, on dit, par manière de proverbe, « il y en a un derrière chaque rocher». L'avance en pays ennemi dure deux jours. C'est le 3 Août au matin après une nuit de combat ou mieux de fusillade dans la tranchée qu'on donne l'ordre de la retraite. Les unités mal dirigées partent sans ordre. Les contre-ordres doivent énerver le P. Jehan, si précis lui.

Les Français ont eu à faire dans la journée 23 km. dont une quinzaine sous les balles druses. Pas de combat rangé, les Druses apparaissent à cheval, tirent leur coup de fusil (ils sont excellents tireurs, ces brigands) et disparaissent.

Les compagnies de tirailleurs sont les seules troupes solides, les seules qui sauvent l'honneur, par conséquent les plus exposées.

D'après les on-dit, le P. Jehan aurait été blessé ; peut-être aura-t-il pu suivre quand même quelque temps. Mais tout cela est bien incertain. On connaissait peu le P. Jehan et je suis convaincu que la moitié de ces témoins confondent avec d'autres quand on les interroge. Le Bon Dieu seul sait le secret des derniers moments de notre glorieux décédé. Tout s'est passé entre le divin Cœur et le petit Jésuite. Notre Seigneur, la Ste Vierge ont seuls pu le consoler et le préparer au grand voyage. Que de fois j'ai pensé à lui depuis le moment où, au soir de la déroute, à la nuit, je l'ai cherché dans les restes de sa compagnie. Je vivais par moments comme familièrement avec lui. Je lui demande sa protection et qu'il fasse par mes mains quelque chose de la tâche qu'il aurait accomplie ici-bas.

Du R. P. Chanteur au R. P. Provincial Beyrouth, le 25 août.

.... De nos pauvres et chers disparus aucune nouvelle. Un échange de prisonniers a eu lieu, je suis allé à Damas pour m'assurer personnellement des résultats. Nos amis n'étaient pas parmi eux et personne n'avait entendu parler d'eux. Mgr. Cadi, évêque grec melkite du Hauran, est parti hier pour la montagne druse. Il est très respecté des indigènes et m'a

promis de ne pas revenir sans nous ramener, s'ils sont encore vivants, nos deux enfants.

L'affaire est beaucoup plus grave qu'on ne l'avait laissé croire tout d'abord :775 hommes ont été tués,dont un général, 44 officiers, et beaucoup de sous-officiers français. Pertes matérielles : 18 canons dont trois de 105, un de 75 et six de 55, 43 mitrailleuses, 5 auto-mitrailleuses, des voitures des camions, 750 animaux, les vivres et les munitions. Une nouvelle colonne est en préparation. Souhaitons qu'elle soit commandée autrement que ne l'a été la première.

14 Septembre.

... Les Druses n'ayant pas permis aux Français d'ensevelir leurs morts, il sera impossible d'établir d'une façon sûre la liste des tués.

Mgr.Cadi n'a pu aller à Soueïda. Un chef druse l'en a dissuadé : Il y aurait laissé sa vie sans profit pour personne. Il m'a écrit deux fois pour me réitérer l'expression de son bon vouloir et l'inanité de ses recherches. Nous avons fait officiellement les suffrages de nos morts.

Dernières lettres de Jehan de la Mothe.

En vue de Souéida, 30 juillet 1925, 18 h. 30.

En griffonnant ce petit mot sur une page de mon carnet de route, j'ai sous les yeux un véritable décor de guerre. Derrière nous, la station d'Ezraa où débarquent sans cesse troupes, canons, matériel. Là est installé un poste de T. S. F. là sont massés les autos mitrailleurs. Devant nous, à portée de canon, Souéida, objectif de la prochaine attaque ; car ce n'est pas de la petite guerre comme vous vous entêtiez à le croire.

Je suis donc à la veille ou au moins à l'avant-veille du baptême du feu. Cela vous fait peut-être frémir, pas moi. Je sais maintenant à quoi m'en tenir et c'est une angoisse de moins. Et puis la fatigue diminuant avec l'entrainement (elle a été très grande, jamais je n'avais autant souffert physiquement que la 1re journée de marche, c'est aujourd'hui la 4e) la possession de soi est plus facile. Mais vous pensez bien que la vraie source de paix est ailleurs : la soumission à la volonté de Dieu clairement manifestée et la confiance en l'avenir voulu par N. S. pour mon plus grand bien.

Priez pour que je sois parfaitement soumis à ce bon plaisir quel qu'il soit, et que je profite de toutes les souffrances qui évidemment ne manquent pas. Le P. Liran est resté à la station d'Ezraa avec 39 de fièvre. Il n'a pu surmonter la fatigue physique des 4 jours de marche. Je suis maintenant seul détaché dans une section de tirailleurs indigènes. C'aurait été une grande consolation d'aller au feu avec mon vieil ami Bernard, mais Dieu en a décidé autrement.

Donc priez un peu pour votre ami afin qu'il vous revienne mûri par l'expérience d'une vie vraiment dure, car pour nous, à la souffrance physique s'ajoute toujours, grâce à notre intelligence et à notre cœur, une souffrance morale.

Adieu mon bien cher Père. Jouissez en paix de la douce réception à la résidence et ne vous en faites pas trop pour nos amis en général et pour votre serviteur en particulier qui a excellent moral actuellement et qui espère bien vous revoir gardé par le bon Dieu pour les travaux de l'apostolat. Bien des choses à tous vos heureux compagnons. Mes remerciements aux Pères chez qui nous avons passé de si bons moments.

Votre frère et ami très affectionné en N. Seigneur.

J. M.

P. S. Vous pouvez constater que mon paraphe n'a pas changé de direction.

2 Août.

Depuis deux jours nous sommes en position dans la plaine devant le Djebel druse, en seconde ligne. Hier matin a eu lieu un sérieux engagement. Plusieurs tués Français. Nous avons suivi la bataille de loin. Nous pouvons avancer d'un moment à l'autre et nous trouver en 1e ligne.

A la grâce de Dieu. Je suis toujours combattant, seul jésuite avec les tirailleurs. Je ne sais trop où sont les autres, je ne pense pas qu'ils se soient battus hier matin.

Donnez de nos nouvelles au R. P. Recteur. Je n'ai plus le temps ni le courage d'écrire. Nous souffrons beaucoup de la chaleur pendant la journée. La nourriture est insuffisante et mauvaise. Charmant, n'est-ce pas? Je compte sur vos prières.

Derniers renseignements sur le P. Jehan de la Mothe.

Madame de la Mothe a vu le soldat Nedelez en congé à Tours.

« Le capitaine du P. Jehan, d'abord blessé, est mort. Il fut très bon pour lui, le faisant monter sur les voitures d'approvisionnement. Le Père était chargé à la distribution ; il avait beaucoup d'ordre et d'autorité, en imposait aux indigènes qui tous le respectaient ; les Français aussi l'aimaient bien. A la retraite qui fut une débâcle, sans chef, sans autorité, chacun ne pensait qu'à soi. Pendant quinze kilomètres, le P. Jehan faisait de nombreuses poses, couché sur les cailloux brûlants, ne portant plus rien ; tous avaient tout jeté, fusils, bidons, etc... La dernière fois que Nedelez vit le P. Jehan, ce fut à trois kilomètres de la frontière Druse. Il faisaitencore une pose, exténué... »

NÉCROLOGIE

Le P. Louis Pajot

Le P. Louis Pajot aimait les autobiographies de Saints, ces pages écrites par reconnaissance, piété, zèle ou obéissance, qui nous mettent en contact avec leur âme et nous livrent l'exact itinéraire de leur ascension spirituelle.

Par contre, il en voulait un peu aux Saints, grands ou petits, qui par humilité avaient détruit leurs notes et privé ainsi l'histoire spirituelle de l'Église d'un exemplaire nouveau de la perfection, une et multiple, des disciples de Jésus ; appauvrie en effet du chapitre sur la vie intérieure vue du dedans, une biographie de Saint lui paraissait bien moins utile.

Lui, dont la vie fut imprégnée d'humiliation, en était arrivé à préférer l'humilité qui s'oublie à celle qui s'abaisse : pour éviter le risque de quelques pages de notice (1), il n'aurait pas eu la pensée de brûler ses papiers spirituels, il n'en a pas eu le temps. « Eau limpide », comme S. Jean Berchmans, quand il rendait compte de sa conscience à ses Supérieurs et à ses directeurs spirituels, il leur donnait le droit de faire de ses secrets tout l'usage qu'ils voudraient.

Sa vie extérieure (2) ne mérite pas d'être contée ; mais tous

(1) On aurait pu multiplier les guillemets, puisque non seulement la substance de cette notice, mais beaucoup d'expressions sont extraites de son journal spirituel, très abondant et très suivi. Modestie et style mis à part, c'est toujours lui qui parle ici, qui se décrit et qui se juge : il signerait cette esquisse de sa vie intérieure. Quelquefois les citations sont d'un ami ou d'un témoin, le départ se fait de lui-même.

(2) Quelques dates :

Né à Lille en 1890 ; élève du Collège Saint-Joseph.

ceux que nous avons interrogés nous redisent la même impression et le même jugement : humilité et douceur, délicatesse et charité, modestie, réserve et discrétion, simplicité, tact parfait, tous disent le charme indéfinissable de sa physionomie morale, le parfum de pureté qu'exhalait son âme. Écoutons deux des témoins les plus considérables de sa vie : « Le bon cher Louis, il aura porté au tribunal de Dieu la candeur qui faisait le charme de son âme ». — « Il avait la figure d'un saint Stanislas, il en avait aussi l'âme, Dieu s'est hâté de la cueillir ».

Tous ont gardé l'impression d'une conscience délicate, d'une piété candide et, sur la fin, d'union à Dieu et de sainteté. Laissons un humble nous le dire : « Cet homme-là n'était pas bon comme n'importe qui, il était bon comme le bon Dieu, on sentait qu'il L'avait avec lui ». Un des prêtres qui spontanément se sont mis sous sa direction, écrit :« Apparences insignifiantes, très forte individualité religieuse », et un bon juge, de ceux qui le connurent mieux : « perte immense, une valeur, une valeur religieuse surtout ». Son frère aîné enfin lui applique le mot candide du Curé d'Ars sur lui-même : « L'amour de Dieu, c'est ma partie ».

I. L'Enfance.

Beati mites ! Le P. Pajot était de ces doux qui ne le sont pas par mollesse du tempérament,mais par vivacité d'amour et plénitude de bonté. De lui,comme de S. François de Sales, on pouvait croire que sa douceur était surtout l'effet d'un

Noviciat de Florennes (1907, R. P. Pouillier ; 1908, R. P. Josson).
Juvénat (Florennes), 1909-11 ; Philosophie (Gemert), 1911-13.
Trois ans de régence à l'École Apostolique (au Tuquet), 1914-17.
Théologie (Enghien), 1917-12 ; — Prêtrise, 29 août 1920.
Un an d'études de spiritualité à Toulouse. 1921-22.
Troisième An (Florennes, R. P. Pouillier), 1922-23.
Père Spirituel à l'École Apostolique de Florennes, 1923-25.
Les crises graves de santé (obstruction intestinale) se produisent à Toulouse (décembre 1921), à Amiens (mai 1922), à Enghien opération à Bruxelles juin 1922), à Liège (2e opération septembre 1924).Troisième opération à Liège) 20 janvier ;Mort,25 janvier 1925.

heureux tempérament, tandis qu'elle était aussi une conquête, la première de l'enfant sur lui-même. Ceux qui n'ont connu que le religieux vont bien s'étonner : le petit Louis («Loulou » comme on l'appela longtemps en famille) était un enfant colère, rageur même. Un de ses accès était resté célèbre : à 3 ans, il avait refusé de dire bonjour à son grand' père, homme vénérable dont l'autorité s'imposait à tous ; après une bonne correction, l'enfant, enfermé dans le jardin se vengeait à grands coups de pied dans la porte. Sa rage dura et il ne se serait sans doute pas rendu, si sa mère n'avait obtenu la permission de le gronder elle-même plus tendrement. Louis demanda pardon et se souvint toujours d'avoir été ce jour-là maté par son grand-père et vaincu par la tendresse et la raison de sa mère. C'était une date et l'épisode le plus caractéristique de son enfance. Mais la colère n'avait pas disparu d'un coup ; son frère l'appelait « rabies », il se battait violemment avec une de ses sœurs Marie-Thérèse, d'un an son aînée, on se prenait « aux cheveux » et Louis, enfant robuste, frappait dur. A la retraite de première Communion, il regardait encore la colère comme un de ses péchés dominants (l'autre est la gourmandise). C'est vers cette époque, à la suite d'efforts constants et parfois violents (on l'a vu pleurer de la violence qu'il se faisait pour se contenir) que la colère céda définitivement et qu'il donna un exemple de rare énergie : il devait subir aux yeux une opération douloureuse, il accepta, demanda presque, de ne pas être endormi et le chirurgien admira le courage de cet enfant qui souffrit sans se plaindre et sans bouger « pour faire une bonne première Communion ».

Mais, ici encore,sa Maman était auprès de lui,frayant à son fils les chemins qui montent... Louis croira toujours lui devoir tout et il aura raison ; sans doute il a reçu de Dieu de belles qualités morales et il recevra des grâces éminentes, mais c'est à l'éducation de sa mère qu'il dut de pouvoir diriger vers le bien et donner au devoir toutes ses ressources d'âme et de vie. On voudrait deviner les secrets de cette mère, décrire ses divines habiletés : qui le pourrait? Et d'abord pourquoi aima-t-elle Louis d'un amour de préférence? Répondre à cette question serait sans doute dire en même temps pourquoi elle réussit si bien à le modeler et à le former.

Pourquoi? est-ce parce qu'il fut d'abord de caractère dif-

ficile et qu'il fut ensuite parfaitement docile ? ou bien, à cause de secrètes affinités qui créaient entre eux une vive sympathie et lui donnaient sur l'enfant une prise plus intime ? ou bien par cette intuition des éducateurs qui devinent dans un enfant la matière et les promesses de *leur* chef-d'œuvre ?

Cette préférence discrète et avouée était d'ailleurs de caractère si noble et paraissait si naturelle qu'aucun des sept enfants de cette admirable mère ne se sentit lésé, pas plus que le préféré n'en tira vanité ; au contraire, Louis n'en fut que plus aimé de tous, comme « celui que maman aimait ».

Amour plein de tendresse, mais sans « tendretés » ni privautés : Madame Pajot n'aurait pas permis à Louis plus qu'aux autres de réitérer les embrassements et les baisers et vraiment il n'y songeait pas, tant l'amour de sa mère était haut et grave, bien que dans la famille la pire des punitions fût d'être privé le soir du baiser maternel. Éducation par amour, les qualités de cette éducation seront les qualités de cet amour : aux prédilections de sa mère, Louis va répondre par un amour pareil au sien.

« Il aima bien sa mère », on ose résumer dans ce mot trop simple toute l'enfance de Louis, car qui plus que lui méritait d'enseigner les magnificences et les profondeurs cachées des choses simples. Lui qui plus tard comprit si bien le mot de S. Augustin : *Ama et fac quod vis*, avait commencé par aimer sa mère en se laissant façonner par cet amour à faire tout ce qu'elle aimait et faisait. Il la sentait si dévouée, si oublieuse d'elle-même, il se mettait à s'oublier et à se renoncer aussi.

Il y a une docilité qui diminue la personnalité et une autre qui la forme et la fonde ; cette dernière fut celle de Louis vis-à-vis de sa mère. Très vite, tout en gardant des idées d'enfant naïf et peu averti, il eut une conscience de grande personne, un sens du devoir, un souci de bien faire, un désir d'être utile, qui n'était pas de lui, mais *devenait lui*. Il reçut de sa mère dans sa première enfance des impressions profondes de sérieux, de gravité, de noblesse d'âme, de courage et toutes ces belles qualités humaines furent chez lui sans mélange de stoïcisme, ni d'orgueil (1), parce qu'elles lui vinrent par le chemin de la tendresse et de la docilité.

(1) On verra plus loin que nous ne canonisons pas Louis et que nous ne l'affranchissons pas de tout orgueil. Nous voulons dire qu'il

Pas de doute pour qui l'a connu intimement, l'originalité de Louis, sa forme spirituelle de demain vient de là : c'est pour avoir subi, sans aucune résistance, avec une sympathie avide, l'influence de sa mère, que Louis était si parfaitement une « belle âme » (dans le sens profond et énergique du mot), si éloignée de toute petitesse, si noble et fidèle dans l'amitié, si délicate et si sensée, si simple.

Mais, on le devine, cette éducation sérieuse n'avait rien de morose, même la délicatesse maternelle épargnait les leçons trop rudes de la vie à son petit Louis et lui laissa ignorer longtemps les revers de fortune de la famille, les soucis et les chagrins de ses parents,ainsi put-il connaître la joie de vivre des enfants, et, en même temps qu'il se renonçait et se violentait, son âme s'épanouissait dans la joie.

Il n'est pas encore timide : à la S. Nicolas du Collège, le Père Fouettard qui distribue les compliments, lui reproche d'être gourmand, le petit Louis qui a 6 ou 7 ans lui réplique que ce n'est pas son affaire ; «et puis, ajouta-t-il, le P.Recteur l'était certainement autant, à mon âge ». Le R. P. Boulangé fit les gros yeux, mais n'osa pas nier que la sagesse avait parlé par la bouche de l'enfant. On pouvait lui passer cette irrévérence, car Louis était un vrai modèle au collège, plein de bon esprit et de respect. Bon camarade, son visage rayonne la candeur et la joie, il est aimé de tous ; avec les conseils de sa mère, il se choisit plusieurs amis parmi les meilleurs et il s'efforce de leur faire du bien. Dès l'âge de 10 ou 12 ans, il a déjà de l'ascendant et on écoute volontiers ses bons conseils.

Mais c'est en famille qu'il est tout à fait lui-même ; joyeux, gentiment taquin, il aime à faire des farces ; surtout délicat et plein de cœur, triste des peines des autres qu'il console discrètement, plein d'attentions et de prévenances, il faut qu'autour de lui tout le monde soit heureux et content.

II. La Vocation.

La profonde chrétienne qu'était sa mère avait soigné son éducation religieuse, elle croyait que son enfant avait donné dès son bas âge (à 5 ans) des marques d'une piété peu ordinaire. Dans ce milieu si fervent d'où devaient sortir deux reli-

ne fut jamais un « petit homme », à l'âge où l'on est enfant et qu'il ne se crût jamais le « fils de ses œuvres », à l'âge où l'on est homme.

gieux et deux religieuses, on remarqua sa grande dévotion à la Sainte Vierge. Nous en avons trouvé une preuve touchante dans une lettre griffonnée au jour de sa première communion, où il lui demande de mourir bientôt, « afin de ne jamais commettre de péché mortel ».

Il pratiquait sa chère dévotion avec une de ses sœurs, Marie-Thérèse, celle-là même qu'il avait souvent battue ; presque tous les jours de congé, ils allaient ensemble à N.-D. de la Treille : ensemble ils disaient le chapelet, faisaient leur examen particulier et de pieuses lectures, s'excitaient et se reprenaient. Peut-être aussi ces deux prédestinés à la vie religieuse et à une mort prématurée échangeaient-ils leurs projets d'avenir.

La vocation lui vint le jour de sa première communion et il considérera toute sa vie comme le véritable appel de Dieu la pensée qu'il en eut ce jour-là. Mais ses prudents directeurs ne se hâtèrent pas d'accueillir cette idée d'enfant, on lui dit d'abord de « laisser cela pour le moment ». Entre temps, l'enfant s'attachait à ce qu'il appelle sa « vocation de famille » ; autour de lui on le souhaitait volontiers médecin pour succéder à son grand-père et à son oncle, il se laisse incliner dans ce sens et de jour en jour cette profession « noble et désintéressée » lui plaît davantage. Si bien qu'à l'approche de la décision, l'attrait de la médecine et de la vie en famille sont bien plus vifs que l'attrait de la vie religieuse, mais il sent « avec regret et appréhension » qu'il est appelé et son directeur n'hésite plus. La retraite de fin d'études ne lui apporte « aucun trouble » ni consolation : il n'y « sent absolument rien de particulier ». Le Seigneur voulut, semble-t-il, que cet affectif appelé à la vie d'amour, se décidât froidement, en petit Lillois qui raisonne et calcule : il voit bien ce qu'il gagne, la perspective du bonheur éternel, la noblesse de la vie, la séparation du monde ; mais il voit ce qu'il perd ou hasarde, son bonheur terrestre. Loin de sa famille, pourra-t-il vivre heureux, ne sera-t-il pas « voué à la tristesse, à la tiédeur, à la médiocrité » ?

Il se décide sans enthousiasme, mais cette terne élection s'illuminera de plus en plus et, dans les années de sa vie religieuse,jamais un soupçon de retour en arrière, ou une ombre de regret n'effleurera son âme, pas une heure, pas un instant.

Seulement, à l'entrée au noviciat,le déchirement est pro-

fondément senti : Louis commence dans l'obscurité. « Petit Stanislas en complet gris, un brin coquet, assez timide, tout à fait belle âme », mais sans rien de bien saillant ni en piété, ni en générosité. Il croit presque que tout est fait avec l'entrée en religion, il n'a pas même l'idée des sublimités de la vie religieuse. Quand on lui parle du désir des humiliations que doit avoir tout aspirant à la Compagnie de Jésus, son bon sens proteste : « Oh ! tout cela, ce sont des formules, ça n'existe que sur le papier. Comment peut-on nous demander pareil désir ? »

Mais sa fidélité est vite bénie ,la lumière se fait peu à peu et la piété, surtout la dévotion à la Sainte Vierge, grandit ; Ses débuts pourtant sont assez ordinaires, sa première année se passe en tâtonnements, il semble qu'il manque d'objectif : ses fautes passées sont des fautes d'enfant, il arrive au noviciat corrigé de ses défauts les plus notables, sa nature paisible, ordonnée, sérieuse se plie sans grande peine à la règle et au règlement ; si la *méditation* ne lui est pas très facile, la *prière* l'est vraiment. Comme rien ne lui coûte beaucoup, sans se rendre compte de la multitude des efforts inaperçus, il va croire qu'il ne fait rien et qu'il n'a pas commencé à se renoncer sérieusement. Il se met à l'œuvre, la retraite de seconde année est très fervente : « *Oportet Illum regnare, me autem minui* » ; méconnaissant tout un passé modeste mais vaillant, il croit qu'il commence alors à être généreux et à se vaincre. Il a remarqué qu'il désire plaire en famille et au dehors, qu'il a besoin de tendresse et d'estime : il gardera son cœur,il s'effacera ; surtout il constate en lui une lenteur qu'il qualifie de langueur, de paresse, de mollesse, sa prière elle-même s'en ressent, elle est « plutôt passive » et ne s'ordonne pas à l'action. Porter l'*agere contra* sur ce point, voilà, semble-t-il, la résolution décisive qui doit mortifier à fond sa nature : ne pas se laisser vivre, s'activer, remplacer le rythme naturel de son activité par un autre plus rapide, agir avec intensité, mener sa vie intérieure à la manière forte.

Le succès d'abord est rapide, la transformation visible, on remarque autour de lui ce qu'il y a d'« énergie » dans cet enfant ; mais surtout l'holocauste est agréé de Dieu qui y répond par sa réponse ordinaire : l'épreuve, qui va déconcerter ses plans de perfection.C'est sur un champ de bataille imprévu,

avec des conditions de lutte singulièrement désavantageuses, que sa jeune vaillance va s'exercer, sans obtenir la victoire complète ou plutôt en obtenant une tout autre victoire, bien plus glorieuse à Dieu que la défaite de ces ennemis menus : bégaiement, scrupules, obsessions, nervosité. Ce n'est pas par les moyens prévus et sous sa forme primitive qu'il atteindra l'idéal qu'il s'est donné, mais plutôt, par des routes humiliées et désolées, c'est son Dieu lui-même qui le fera entrer au port inespéré.

Il rêve de devenir un « vrai homme » et un « saint jésuite », il croit que cela dit pour lui : maîtrise de soi, énergie conquérante, l'homme qui a vaincu ses défauts de caractère, comblé les déficits de sa nature et qui est apte à de grandes choses dans une grande humilité. Peut-il se douter alors que ce rêve trop humainement beau, fera place à une réalité bien plus divine, à la remise intime à Dieu du gouvernement de son âme, à la soumission des plus secrets ressorts de l'être au bon plaisir divin, à l'acceptation amoureuse d'une impuissance en même temps combattue. C'est tout l'intérêt de sa courte et belle vie ; mais nous ne sommes qu'à la première phase.

III. L'épreuve.

Si l'on ne savait qu'il veut attaquer à fond et comme changer sa nature, son plan de vie d'alors ne paraîtrait pas bien héroïque, il abonde seulement en épithètes énergiques « sérieux, fort, strict, sérieux, actif, fort, précis, actif... » et en précisions détaillées des devoirs et des résolutions. Pour cet enfant pratique et tenace ce serait trop facile et trop beau ; les difficultés imprévues commencent.

La première en date, le bégaiment, défaut naturel assez bien corrigé dans l'enfance grâce à la patience de sa mère et à la docilité courageuse de Louis, a reparu avec une gravité exceptionnelle pour ne disparaître jamais complètement.

A ce défaut qui peut entraver son apostolat futur, Louis déclare immédiatement la guerre et le même mot revient sous la plume de tous ceux qui ont été, à des époques diverses, les témoins de ses efforts : *héroïque*. Tous les moyens seront employés avec une énergie inlassable : Ce sont d'abord les

renoncements intimes ; nous sommes loin du jeune homme qui ne pouvait comprendre le désir de l'humiliation : que de déconvenues, que d'échecs mortifiants pour l'amour-propre d'un enfant délicat et choyé de ses parents, sans cesse arrêté dans la conversation, comme dans les exercices publics et qui ne se laissera jamais décourager de ses recommencements pénibles et de ses efforts infructueux. « Sacrifice de l'estime en union avec N.-S. s'immolant à la messe » ; « on résistera à la tentation d'être plus agréable en conversation en parlant plus vite qu'on ne peut » et on s'acharnera à la lenteur ridicule et agaçante ; on résistera à la timidité que le défaut fait grandir, on ne laissera pas passer une occasion de parler en particulier ou en public (1).

Puis c'étaient les exercices méthodiques : consultations de médecins, traitements suivis, méthodes diverses : prononciation, épèlement, respiration, chant. Que n'a-t-il pas essayé, continué, recommencé ? Lui, si discret, que de fois n'a-t-il pas mis à contribution le dévouement de ses frères, pour les exercices qu'il ne pouvait faire seul ?

Il n'oublie pas les moyens surnaturels. Prières fréquentes, communions, chapelets, neuvaines. Un certain temps, il essaie avec succès le système des promesses à la Sainte Vierge : pour assurer le succès d'un exercice : récréation, promenade, formule à réciter, il promet (parfois par billet écrit) un sacrifice ou une bonne œuvre, il fait dans le même but des vœux, comme d'observer le silence ou de s'abstenir de toute critique.

Cette constance de l'effort dans la variété des moyens et industries, il la porte partout et surtout dans son travail. Devenu vite pénible et difficile par suite des incommodités de santé (maux d'entrailles et fatigue nerveuse), il sera constant et courageux, assidu, méthodique, humble. Louis juge, un peu sévèrement sans doute, ses facultés médiocres, mais

(1) Louis s'apercevra d'ailleurs plus tard qu'un grand nombre de ces efforts eurent un résultat fâcheux. Le bégaiement chez lui provenait en partie de l'impressionnabilité nerveuse, que certains exercices trop pénibles, certains insuccès trop probables, augmentaient notablement. Quand il s'en fut rendu compte, il s'en abstint, par une abnégation de forme nouvelle, que la grâce seule pouvait lui rendre un peu aimable.

ce jugement, loin de le décourager, l'excite à l'effort qui doit suppléer au talent. Tous les moyens seront bons, qu'ils soient ou non humiliants : il ne se lassera jamais de constater ou de faire constater ses insuffisances. Il écrit soigneusement tous les déficits intellectuels qu'on a remarqués en lui, il sollicite des appréciations et des avis, il prend note des conseils de ses supérieurs, de ses professeurs, de ses amis ; il demande des explications, il cherche lumière auprès de plus doués que lui, il rédige les conversations importantes, j'allais dire les interviews qu'il a sollicitées, il souligne dans les lettres qu'on lui envoie tout ce qui peut l'aider à rendre efficace son effort et son travail, avec une indifférence visible pour l'éloge et le blâme et le seul souci de se connaître pour se réformer et se développer, en perfectionnant sa méthode de travail.

Il veille aussi sur ses affections. En août 1912, il se consacre au Sacré-Cœur : «Je veux d'abord, ô Jésus, que mon cœur ne soit attiré que par le Vôtre et qu'il n'aime que Vous, sans se laisser prendre à aucune affection ». La même préoccupation, se retrouve dans une consécration au Cœur Immaculé de Marie, le 25 mars 1914 : « Maintenez mon cœur très haut, qu'il soit jalousement libre et ne se donne qu'à N.-S. et à vous ».

Ses affections étaient si saines, son cœur fait pour aimer était si dégagé de toute sensiblerie qu'on se demande si sa délicatesse de conscience n'était pas exagérée sur ce point comme sur tant d'autres.Car voici quelques échantillons des inquiétudes qui le tiennent : « On pense un peu à m'envoyer faire une saison en été, puis-je prier pour qu'elle ne soit pas nécessaire, par pauvreté et pour éviter d'aller dans ce milieu mondain ? » « Dois-je demander la santé ? »

Petits signes d'une déviation grave. Déjà, un compte de conscience de Janvier 1910, qu'il a gardé avec les réponses du P. Provincial, montre l'inquiétude dans laquelle il vit : il a peur de ne pas faire assez d'efforts, il veut ajouter, perfectionner ; il n'a pas assez d'occasions de pratiquer la pauvreté, l'obéissance, pas assez d'humiliations, pas assez de pénitences ; sur tous les articles, son Supérieur essaie de le calmer et de le tranquilliser. Mais il revient à la charge les années suivantes : en 1912, il a réussi à faire accepter par son P. Spirituel tout un programme mortifiant que le Supérieur refuse d'approuver et, en 1913,à une demande sem-

blable il obtient cette réponse : « Ne vous servez pas de forces que vous n'avez pas ».

Scrupules de perfection qui tiennent l'âme dans le malaise, mais qui ne sont rien auprès de l'épreuve des scrupules de conscience, dont il est victime plusieurs années, surtout de 1909 à 1915.

« Comme il a souffert ! »

Oh ! oui ! des années de trouble intérieur, d'inquiétudes incessantes avec sans doute des périodes d'accalmie relative, mais jamais l'impression de sécurité, et des retours d'angoisses terribles. Que de journées et de nuits noires, que de consultations, que de confessions, quel désespoir ! La chose alla si loin qu'on ne put pas ne pas entendre, quand il se croyait seul, l'écho de ses luttes intimes. La tendre affection que tous avaient pour lui, (« il était de ceux avec qui l'on ne peut pas vivre sans les aimer »,) se nuança alors de commisération, mais on ne savait pas tout ce qu'il souffrait.

On peut dire que les épreuves intérieures du P. Louis passent de beaucoup la commune mesure. Et ainsi déjà s'expliquent-elles : elles sont à la mesure des grâces prochaines, les croix intérieures sont le partage de toutes les âmes intérieures et les plus délicates connaissent la crucifixion la plus raffinée et la plus sanglante.

Cependant, comme rien, dans cette longue crise, n'accuse un caractère surnaturel, on est tenté de chercher les causes de sa persistance. La docilité de Louis paraissait devoir amener une rapide guérison et il trouva auprès de ses Supérieurs et de ses directeurs toute la prudence, la charité et la fermeté désirables : les remèdes employés étaient ceux qui guérissent toujours quand la guérison est possible.

Il semble d'abord que Louis avait une délicatesse d'âme extrême, un besoin de sincérité et de loyauté, comme de pureté de conscience qui devint à ce moment une sorte de susceptibilité et d'impressionnabilité particulière.

Peut-être pourrait-on dire aussi que le scrupule n'était que le symptôme le plus aigu d'une maladie plus générale : idéal mal compris, efforts exagérés, tension habituelle. Il ne s'était pas parfaitement adapté les principes entendus et avait trop exigé de lui-même ; c'est trop sur un idéal abstrait, la perfection pure, qu'il avait voulu régler sa conduite ; il voulait

aller trop vite, par inexpérience, par ambition de sainteté, et, de peur de ne pas suivre assez généreusement la grâce, il la prévenait.

Surtout, l'application, nerveusement tendue, aux choses spirituelles avait préparé le terrain au scrupule, en ébranlant l'équilibre nerveux que le scrupule (effet d'abord et cause ensuite) avait achevé de détruire. Or quand le scrupule est devenu obsession, les remèdes spirituels n'agissent plus guère, l'obéissance devient impossible aux âmes les plus dociles et la guérison réclame que l'état nerveux s'améliore.

Or l'état nerveux de Louis ne faisait qu'empirer : tout contribuait à le fatiguer, sa générosité, sa lutte contre le bégaiement, la mortification continuelle aussi bien que les obsessions scrupuleuses. La volonté ne faiblit pas, il se refuse toutes les détentes,mais, dans son impuissance de plus en plus grande à lutter contre les idées qui l'obsèdent, il en arrive à l'impuissance d'attention et à certain « dédoublement à peu près continuel ».

« Pas d'acte où il ne fut deux : l'un qui agit et l'autre qui inquiètement regarde agir, l'un qui étudie et l'autre qui mesure le droit qu'il a de se livrer à l'étude, l'un qui se sanctifie et l'autre qui s'effraie sans cesse de l'ombre d'une imperfection » (1). L'inquiétude, toujours latente, affleurait maintenant de plus en plus et il discutait avec sa conscience, pendant qu'il lisait, essayait d'étudier ou même écoutait. Combien de fois, quand on lui parlait, devinait-on l'esprit absent ou divisé : il avait «une difficulté ».

Dès le début, ses Supérieurs l'ont averti, lui ont dit de sortir de lui-même, de porter la lutte sur un terrain positif, l'acquisition de « vertus de tout repos » : confiance en Dieu, charité. Avec sa docilité ordinaire, il découvre à leur suite « le besoin de confiance, l'inconvénient qu'il y a à se replier sur soi, l'utilité de l'action positive, offensive ». Mais la peur de l'imperfection, quand ce n'est pas celle de la faute, le paralyse. Entre temps, il constate un peu de progrès dans la prière : l'oraison de forme affective s'impose peu à peu à lui « la méditation à mon goût est surtout une prière : péné-

(1) Lettre écrite de Chine, après la mort du P. Louis, par l'ami dont il sera question à la p. 179, et dont le témoignage de première valeur sera encore apporté p. 193.

trer de plus en plus dans le cœur de N.-S., causer avec Lui présent, tout le temps de la méditation ». Mais c'est un idéal entrevu plutôt que réalisé, le plus clair de son effort passe ailleurs et souvent, à cause de son dédoublement, il ne peut prier seul et doit s'aider de l'Imitation.

Nous assistons les années suivantes à des tentatives infructueuses de dégagement. A sa retraite de 1912, le changement d'orientation lui paraît s'imposer : « Je suis à me demander si je dois marcher dans ma vie spirituelle par confiance ou par crainte ». Il rappelle que depuis trois ans on lui dit qu'il s'occupe trop de lui-même, il se sent attiré au Cœur de Jésus, mais il a peur de pécher, il croit que s'il ne vit pas dans la crainte (traduisons : peur physique, instinctive), il se laissera entraîner, il remarque, sans en tirer la vraie conséquence, qu'il est fréquemment « obsédé » par une « difficulté ». Il se décide à se consacrer au Sacré-Cœur, mais aussi à se combattre vigoureusement en réprimant les saillies de son amour-propre et en pratiquant plus de mortifications. On devine le résultat !

De même, six mois après, en janvier 1913, il comprend qu'il doit vivre avec N.-S., s'unir à Lui en toute occasion et que cette union confiante triomphera de ses difficultés. Velléité sans résultat, au moins cette fois, ne resserre-t-il pas l'étau !

Enfin, l'année suivante il se décide à la confiance, mais il ajoute que la confiance en N.-S. repose sur la défiance de soi et il s'entoure de précautions et de ligaments ; encore une fois, après que sa docilité et son bon sens lui ont montré la voie à suivre pour se libérer et s'épanouir, un retour de crainte, l'application inopportune de principes excellents, vient tout gâter et tout perdre. Malgré tout, la conviction croît dans l'âme, incapable de s'en défendre, même quand elle la combat, que son vrai ennemi, c'est la crainte.

Une autre indication, encore plus précieuse, lui est fournie vers cette date dans un portrait d'âme, fait pour lui sur sa demande par un de ses frères dont nous ignorons le nom. Au lieu d'aligner des défauts extérieurs ou même moraux d'intérêt minime, le jeune psychologue, avec une audace qui nous étonne, va tout de suite plus avant. Il note comme évidente aux yeux de tous la préservation parfaite, la pureté de cette âme dans le monde et la vie religieuse, mais « cette faveur toute spéciale semble lui faire concevoir une satisfac-

tion intime un peu orgueilleuse », un peu de sévérité pour les faiblesses des autres, (ce qui accentuerait une étroitesse d'esprit, prompte au scandale, qu'on attribue à sa jeunesse et d'âme et d'âge).

Nous ne relèverons pas les conseils qui suivent, mais il fallait souligner cette découverte (1) qu'on invite le jeune religieux, innocent et fervent, à faire en lui-même : orgueil secret, satisfaction intime, désir trop grand de sa propre estime, fierté trop humaine de l'innocence conservée.

Ainsi la charité se montre cette fois aussi pénétrante que la méchanceté, pour deviner les dessons d'une belle âme et voici comme s'entretient l'amitié de jeunes religieux !

Que n'a-t-on ajouté : crainte trop orgueilleuse de la souillure, ambition trop humaine de la perfection, peur trop égoïste du péché et de l'enfer, souci exagéré de ses intérêts spirituels, le pénétrant censeur, au lieu d'essayer d'expliquer un défaut en réalité fort léger, (la sévérité de quelques jugements), aurait mis vraiment le doigt sur le vice profond de cette âme et l'obstacle à ses progrès définitifs.

En attendant, sa charité qu'on trouve trop mesquine, est déjà bien belle. « Pendant les trois ans de Gemert, il fut dans notre classe la preuve expérimentale qu'on taquine ceux qu'on aime et, lui, se laissait taquiner, ce qui était se laisser aimer ». Son air jeune et candide lui attire des plaisanteries qui paraissent toujours, malgré leur répétition, lui faire plaisir. Que de fois on l'a comparé à S. Stanislas, à S. Louis de Gonzague, quelquefois au petit Jésus de Prague ; à cette époque, c'est l'angelus scholae ». Mais au lieu de s'arrêter aux sympathies qu'il excite, il les fuit le plus qu'il peut et c'est aux moins entourés, aux moins intéressants, aux moins brillants, qu'il se sent porté à se donner. Son épreuve le rend pitoyable : *Beati qui lugent*... parce qu'ils consoleront. S'il avait plus de liberté d'âme, il ferait beaucoup de bien et plusieurs déjà s'appuieraient sur lui.Paralysées par ses difficultés intérieures

(1) Rien dans ses notes n'indique qu'il en ait alors profité. Tout porte à croire qu'il s'humilia sincèrement et ne comprit pas. La grâce devait lui faire faire plus tard la découverte de ces replis secrets de l'âme qu'ignorent beaucoup d'âmes d'une pureté d'intention déjà fort grande.

et la peur de se livrer trop, ses études philosophiques (malgré une besogne matérielle écrasante, ses notes en témoignent) rendent peu.

Bon enfant, timoré et docile, sa personnalité tarde à s'affirmer. L'état intérieur paraît empirer encore au début de 1914 : il va très souvent chez le Père Spirituel, on a remarqué son trouble, ses allures inquiètes, on l'a entendu dans sa chambre parler haut, crier même ; la fatigue nerveuse, les maux d'entrailles s'aggravent, le mal menace de devenir incurable.

IV. Le Dégagement.

Il le serait resté, si la Providence n'avait en ce moment multiplié ses interventions : la guerre l'arrache au cadre de sa vie et lui fournit des inquiétudes et des peines plus fondées ; des préoccupations de famille, la maladie (1) et la mort de sa chère maman, que suivront celles de sa bien-aimée Marie-Thérèse et de son père si éprouvé et si chrétien ; son séjour à l'École Apostolique : classes à faire, copies à corriger, élèves à diriger. Mais il a si grand' peur de perdre une once de recueillement, il met à son travail une docilité si inquiète et un soin si minutieux que le profit est d'abord bien petit.

Une rencontre de son ancien P. Maître (R. P. Josson) lui est bienfaisante : il en sort plus convaincu de son devoir d'obéir aveuglément à son confesseur,il comprend mieux qu'il y a là belle matière à un grand sacrifice :« consentir à ne pas voir clair » dans sa propre conscience.

Une entrevue avec le P. Alexis Hanrion laissera dans son âme des traces ineffaçables. Il la regarda toujours comme un des événements de sa vie ; il ne le reverra plus sur terre,

(1) Un sacrifice terrible lui est alors demandé. Sa mère gravement malade a failli succomber l'année précédente ; elle est encore fort souffrante à Nantes et il se trouve près d'elle quand il reçoit un mot du P. Socius : « Pouvez partir pour Lille ». Dans cette discrète indication, il vit un ordre formel et quitta sa mère, avec l'impression qu'il ne la reverrait plus et en sentant qu'il lui déchirait le cœur : c'était le 14 septembre 1914 ; aller à Lille pour gagner la Belgique à cette date !

mais la mort du saint religieux (1920) ne fera qu'augmenter leur intimité spirituelle, il le prendra toute sa vie et jusque dans la mort pour un de ses constants intercesseurs ; quand aura paru sa biographie, il la lira et relira, elle sera sa lumière et le P. Alexis son guide (cf. p. 185). A l'époque où nous sommes (fin de 1914), il se sentit attiré à lui ouvrir son âme et à se confesser à lui. Au contact de cette âme sainte, il reçut une touche de grâce particulière : la paix surnaturelle, d'une façon passagère, lui fut donnée, il eut comme une première révélation de la bonté du Père Céleste et de l'abandon des enfants, une brève anticipation de l'union future avec Dieu.

En même temps, son P. Provincial lui donne une direction très catégorique et très ferme à laquelle, de peur de désobéir, il va s'efforcer de se tenir.

Enfin et surtout, un de ses amis se rend compte que ce sont moins les médecins et les ordonnances qui manquent à ce malade qu'un bon infirmier qui exécute le traitement : ce malade ne peut se soigner seul. Il lui inspire confiance par la finesse du diagnostic qu'il lui apporte chaque jour, mais surtout il fait avec lui ce que l'autre ne ferait pas seul : exercices d'attention, dissociations d'idées, lecture et travail à deux. Bientôt, il le persuade qu'il a le droit de s'intéresser à l'étude et à la lecture, que c'est son devoir et qu'il ne peut combattre les obsessions qu'en se laissant prendre aux choses dont il s'occupe. «Des lectures littéraires et historiques commencent à le dégager de l'étreinte forcenée où il vivait comprimé, ses facultés reprennent un peu de leur jeu naturel et échappent parfois au contrôle lancinant et stérilisateur », mais il reste faible, la rééducation se fait lentement, il ne peut marcher seul, « il doit s'appuyer fraternellement sur l'esprit d'autrui, pour amorcer la réflexion personnelle et le travail intelligent ».

C'est alors seulement qu'il commence à *pouvoir* réaliser ce qu'on lui a dit depuis six ans : « Laissez le négatif », n'examinez pas, ne discutez pas. Il se décide à ne plus parler en confession de ce qui le trouble et à ne s'accuser que des petites fautes évidentes. Plus encore, il va « faire du positif » et d'abord, pour bannir la crainte, s'exercer à la confiance. Il s'y renouvelle par des actes intérieurs fréquents : la crainte, serait un démenti injurieux à la bonté et à l'amour de N.-S.

à cette assurance reçue : « Un enfant aussi chéri que toi, peut-il périr entre les bras d'un Père tout-puissant ? »

Dieu lui fait comprendre qu'il est dans la voie : « Presque aussitôt, écrira-t-il, plus tard, la prière a jailli, comme une source qui n'est plus obstruée par une grosse pierre ». Sa dernière année du Tuquet, 1916-17, est une année de « grâces spéciales », N.-S. l'attirant au pur amour de Dieu, à des relations plus cordiales avec Lui et déjà à une oraison plus « passive ». Mais, parce qu'il est sur la route, qu'on ne le croie pas au terme : les obsessions et les scrupules sont toujours là et parfois, pendant des heures, des jours, des semaines,le rongent encore, il n'est pas encore maître de ses nerfs et de ses impressions. Il se détourne autant qu'il peut, c'est une nouvelle crucifixion que de lutter pour se dégager de cette pieuvre.

Des livres comme ceux du P.de Léhen : *La voie de la paix intérieure* et du P. de Caussade : *l'Abandon*, l'éclairent beaucoup (1) ; à leur lumière, il perçoit ce qu'il y avait d'orgueilleux et d'humain dans sa recherche de la perfection absolue, dans ses vertus chères : générosité, fidélité, pureté surtout. Il a trop aimé pour elle-même une vie impeccable, il s'est trop jugé à la somme de ses efforts, à la réalisation de ses plans. Il a trop voulu voir ses progrès dans les vertus, la netteté de sa conscience, la beauté de sa vie. « Aveugle » qui n'a pas compris que toutes les vertus ne sont que des moyens et que le seul but de la vie, c'est l'amour ; « pharisien » qui s'est trop attaché à la lettre du précepte et ne s'est pas assez nourri de la moelle : *Littera occidit* ; « semi-pélagien » qui attachait une importance trop grande à ses efforts, une valeur trop grande à ses mérites (2) ; le voilà épuisé, fourbu, pour avoir trop compté sur soi et voulu aller trop vite.

Avec sa simplicité et son humilité admirables, il se condamne vigoureusement et la grâce, sans lui faire perdre les vérités acquises, lui fait comprendre des vérités supérieures : la vertu

(1) Il lit aussi vers cette même date la précieuse notice du P. Brou sur le P. Platel (*Lettres de Jersey*. 1902). La vie intérieure et la doctrine de ce vrai fils de S. Ignace l'éclairent et le rassurent.

(2) On comprend dans quel sens subtil et précis il pouvait avec vérité (cf. 177 et 183), sous l'action vivement sentie du Saint-Esprit, s'adresser ces violences de langage, inspirées par ses lectures (de Léhen surtout).

n'est que soumission à Dieu ; toute la sainteté, c'est l'amour de Dieu ; ce qui glorifie surtout Dieu, ce n'est pas l'action, mais l'intention ; il aspire maintenant à vivre d'une façon plus intérieure ; des dogmes bien connus prennent une valeur nouvelle : la grâce en nous, l'habitation du Saint-Esprit, la conduite de l'âme par Dieu, la déférence au bon plaisir divin ; il devine qu'il peut avoir avec Dieu des relations qu'il ne soupçonnait pas.

En même temps, Dieu l'éclairait encore par un fait d'autre genre. On appréciait fort son enseignement ponctuel, méthodique, soigné, mais il fut frappé du succès d'un de ses collègues plus libre d'allures, moins attaché au détail, intuitif, pénétrant, enlevant ; quand il s'aperçut que ce Père avait fait à ses élèves de l'année précédente un bien intellectuel et spirituel plus grand que lui, il ne sut pas ce que c'est que la jalousie, mais il se rendit compte des déficits de sa manière d'étudier et d'enseigner et se donna ce beau programme : « élargir le champ de l'intelligence, redresser l'ensemble des jugements, donner à la volonté une attitude générale de confiance et de liberté ».

Les effets commencent à se montrer : la spontanéité trop longtemps contenue reparaît, plus d'aisance dans les allures, plus de vie et d'intérêt dans l'enseignement. Sa dernière année de professorat tranche sur les deux autres : il constate lui-même qu'il a sur ses élèves une influence plus grande. Jusque-là, ils avaient été édifiés de son dévouement et de sa régularité, c'était pour eux un S. Louis de Gonzague, maintenant son enseignement est plus suggestif, sa charité paraît davantage : sortant de lui et s'intéressant aux autres, il s'étonne de les pénétrer et d'attirer si facilement leur confiance. La tâche pourtant le fatigue, il souffre de la mauvaise alimentation de guerre, ses maux d'entrailles augmentent, le bégaiement qui avait d'abord peu paru en classe, y devient fréquent. Disons à la louange du maître et des élèves (et c'est une belle page du livre d'or de l'École Apostolique), qu'il n'y eut jamais un sourire, ni un mécontentement, mais seulement une affectueuse et délicate compassion pour le jeune maître.

La liberté extérieure continue à gagner, au grand profit de l'essentiel de ses obligations, mais non sans quelques légers

déficits (1) que tolèrent facilement les Supérieurs et que sa conscience, plus dégagée, ne lui reproche que légèrement : moins de ponctualité, négligences de détail, petites critiques.

La liberté intérieure reste sujette à des vacillations douloureuses : à certains moments,il se croit dans un effrayant « laxisme » et c'est l'angoisse qui le reprend, à d'autres, c'est une « difficulté » particulière qui l'étreint comme autrefois. Mais l'orientation de l'âme s'est clairement précisée. La confiance n'est pour lui qu'un moyen de se jeter dans le Cœur de Dieu, le but qui lui est assigné par Dieu, c'est la charité parfaite, le pur amour, c'est la vie d'amour et d'intimité. Son oraison purement affective, devient « plus simple et plus passive ». Élisabeth de la Trinité lui apprend à vivre intimement du mystère de la Trinité présente au ciel de l'âme ; le journal spirituel de Lucie Christine agit plus fortement encore et l'oriente décidément vers le désir de l'union divine. Un seul mystère, une seule pensée, une oraison jaculatoire à peine modifiée dans sa forme suffit le plus souvent à sa méditation, comme aux prières de la journée.

Ainsi préparée, l'étude de la théologie sera favorable à sa vie intérieure et aussi à sa santé. Soutenu par la charité dévouée de plusieurs, maîtres et élèves, il tend avec courage vers la maturité intellectuelle. Il essaye de ne pas s'attarder dans une étude trop matérielle ou une analyse trop minutieuse, mais de « se poser des questions sur tout » et de dégager les grandes lignes des thèses et des traités. Son étude s'accompagne de prière : la théologie pour lui n'est pas seulement l'acquisition de concepts précis, mais la prise de possession d'objets divins. Le traité de la Sainte Trinité, enseigné dans cet esprit par le maître qu'il préfère, est ainsi pour lui d'un très grand profit spirituel. Il n'entend pas, évidemment, que la prière remplace l'étude,mais que l'étude s'achève en prière ; il « prie sa théologie » et définit alors, d'après sa pratique, ce qu'il entend par « Contemplation affective » : « la Contemplation affective peut consister, je crois, dans un simple re-

(1) Ces petites brèches à la perfection littérale, regrettables sans doute en elles-mêmes, étaient les résultantes moralement nécessaires et la rançon d'une libération intérieure qui s'imposait absolument et qu'il devait, par conséquent, assurer fermement, même à ce prix.

gard sur une vérité de la vie surnaturelle, que Dieu donne à voir ou qu'Il laisse, providentiellement, faire impression sur l'âme entière. La vérité se fait connaître pour se faire aimer, l'âme s'y attache, désire que cette vérité soit de plus en plus vraie pour elle : la conviction de l'intelligence se couronne d'un sentiment vif et paisible qui, aux heures de prière, est la seule nourriture de l'âme et l'occupe longuement bien des jours. Cette flamme s'allume davantage, ne s'élève pas beaucoup, mais s'étend et consume lentement ».

V. L'union.

Il était donc tout à fait orienté vers la confiance et l'amour quand, trois mois avant la prêtrise, s'ouvre une perspective nouvelle : il reçoit de façon intime et pénétrante le sentiment de ses fautes, comme il ne l'a jamais eu au fond de l'âme, au milieu des tempêtes de scrupules et d'obsessions. Il se sent, il se voit pécheur, grand pécheur, plus pécheur que ceux à qui il se préférait inconsciemment hier et il vit, — en sincérité et plénitude, — d'humilité, de componction, d'amour contrit. Il se revêt de l'humilité de S. Paul, des repentirs d'Augustin, de l'amour de Madeleine, il demande les larmes de S. Pierre. C'est dans l'humiliation intime qu'il savoure une joie, une paix incroyable, à sentir le changement qui s'opère en lui, la mort de cet orgueil secret qui l'élevait au-dessus des autres.

« Il me semble, ô mon Dieu, que ce qui manque et nuit à ma charité, c'est que je suis, que *j'étais surtout* pharisien, me confiant en ma justice et méprisant les autres ».

C'est par ces dispositions que Dieu le prépare à l'ordination. Il écrit le matin même :

« Je t'ai choisi, comme un abîme d'iniquité,
Afin que la grandeur de mon don ne t'élève pas,
et que tout soit toujours fait par moi seul.
Je te veux faire, j'ai voulu te faire
Comme un composé de mon amour et de mes miséricordes»(1).

(1) On reconnaît les expressions de Ste Marguerite-Marie. Il lisait alors son autobiographie et il a travaillé plusieurs mois à modeler son âme sur cette âme douloureuse et héroïque. Car il en était

Mais le lendemain de la première messe, il écrira déjà : « Il me semble, ô mon Dieu, que vous avez transformé mes dispositions et que vous m'avez laissé presque oublier mon indignité, pour me donner un sentiment de satisfaction et d'assurance, à la pensée que je vous rends toute la gloire et tout l'honneur qui vous sont dus. Je sais, ô mon Dieu, que je vous honore infiniment ».

Et, dans une lettre à son frère : «C'est surtout avant le 29 et aussi le jour même que j'eus l'impression singulièrement prenante de mon indignité et, en regard, de la miséricorde infinie de Dieu. Oui, cette miséricorde qui m'appelait malgré mon indignité m'écrasa vraiment.

« Depuis la première messe, les sentiments ont changé comme subitement. Dieu me donne avant tout conscience de l'honneur que je suis capable de Lui rendre en Lui offrant son Fils.

« Le goût personnel a laissé place à la conscience du rôle social du sacerdoce universel, où, tenant la place de Jésus-Christ, je rends honneur, gloire, louange et respect à la Sainte Trinité pour toutes les âmes d'hommes ».

C'est aussi à la suite de la prêtrise que la transformation de sa prière devient définitive. Il ne s'en aperçoit pas tout d'abord et c'est seulement après quelques semaines ou un mois qu'il note : « Ma prière a changé, elle est tout à fait autre ; apparemment, c'est la même prière, les mêmes oraisons jaculatoires répétées, mais ce n'est plus moi qui les dis, un autre prie en moi. Je me sens dans un autre monde, ou plutôt je sens Dieu en moi ; je croyais auparavant sentir Dieu et Lui être uni, je ne savais pas encore ce que c'est que l'union. Magnificat !» Dans la suite, il n'en parlera plus guère, mais quand il dira « union (1) » on saura ce qu'il veut dire.

Ce que son cas présente d'intéressant, c'est que cette chose si nouvelle, sans bouleverser les anciennes, s'installe paisible-

de sa lecture, comme de sa prière : il relisait longtemps les mêmes phrases, les mêmes pages, tant que son âme trouvait à s'en nourrir, tant que la grâce intérieure le travaillait dans le même sens. C'est ainsi que quelques expressions d'autrui (c'était une simplicité de plus) apparaissaient dans sa prière.

(1) Au début du 3e An, quand il rendra compte de sa prière, son P. Instructeur lui dira : « Il y a là une conduite particulière et mystique de Dieu sur votre âme ».

ment et s'empare de l'âme, sans violence ni combat. Pas de nuit, pas d'impuissance (consciente) à méditer, pas de privation de sentiment. Une prière qui de plus en plus affective, simple et passive, à un moment l'est tout à fait et s'accompagne de quelque chose d'inaperçu jusque-là : Dieu présent spirituellement à l'âme.

L'oraison gardera d'ailleurs toujours les mêmes apparences. Il la préparera tous les jours de sa vie, on ose dire : sans une seule exception, quand on a sous les yeux les cahiers où est consigné jour par jour le résultat de la préparation dont la méthode est simple et invariable. Il lit un livre spirituel, suivant le goût du jour ou l'opportunité, presque au hasard, ce qu'il a devant lui : Évangile, Imitation, Institut de son Ordre, vie de Saint, livre mystique (autobiographie de préférence) ; après avoir lu, il formule en une ou deux lignes le thème de sa prière du lendemain et quelle qu'ait été sa lecture, la formule reste sensiblement la même, pendant un temps plus ou moins long (de 1 à 3 mois) : c'est l'aspect de la vie spirituelle qui l'occupe en ce moment : « fourni par Dieu Lui-même et non choisi ».

Pendant la prière, si l'union lui est donnée, il se laisse agir par la grâce qui l'unit intimement à Dieu et lui fait dire en même temps plus ou moins répétés les mots de sa prière ; si l'union n'est pas donnée, c'est l'oraison affective ordinaire, il répète, avec ou sans variations,son thème, réduit quelquefois aux jours de sécheresse à écrire pour maintenir l'attention. Après la méditation, il écrit une « formule de recueillement » (souvent la même formule, vraiment inusable, de prière,) qui lui sert, à cette date du moins « à se concentrer et sans laquelle il est un peu perdu pendant la journée ».

La vie est transformée par les goûts divins de l'oraison, une suavité l'inonde, un souffle l'emporte, mais avant la consommation, une bataille est encore à livrer.

Il a pu dire de son ordination qu'elle avait balayé les scrupules : c'est très vrai du passé décidément jeté dans le Cœur de Dieu, mais l'apaisement qui s'est fait dans l'âme n'est pas définitif. A propos des incidents du présent, la fatigue nerveuse rend encore fréquents les obsessions et les scrupules passagers.

A la retraite de 1921, éclairé surtout par la vie du P. Ale-

xis Hanrion, qui va être son guide pour cette dernière étape, et qui est resté un de ses intercesseurs jusqu'au lit de mort, il comprend qu'une disposition nouvelle lui est demandée bien plus abandonnée, bien plus humble et plus petite. Il s'occupe toujours bien trop de son moi et s'intéresse toujours trop à soi. Voici maintenant comme il comprend son passé à la lumière de Dieu (qu'on compare aux lumières qui ont précédé l'ordination) :

« Mon Père, les grandes fautes que j'ai constamment commises contre vous, n'est-ce pas de ne pas vous avoir laissé me faire sentir les tendresses de votre amour : j'ai fait injure à votre amour.

Mon Père, ne dois-je pas être en vous comme un petit enfant entre les bras de son père, entre les bras de sa mère, car vous êtes plus tendre qu'une mère.

Mon Père, vous m'aimez,je le sais, je le crois,je veux vivre dans cette persuasion continuelle. Que voulez-vous de moi, sinon que je vive cette vie de fils, que je me remette entièrement à votre conduite paternelle, renonçant à toute inquiétude sur le sort de mon âme pour le temps et pour l'éternité ? »

« La retraite est tout entière consacrée à l'exercice de l'amour filial envers Dieu, le Père de N.-S. J.-C. et mon Père ». Il lui semble que « Dieu lui demande une tradition filiale, entière, de lui-même », il faut qu'il ne s'examine plus, ne se regarde plus, ne cherche plus à voir clair dans ses affaires de conscience,mais, une fois pour toutes, les remette à Dieu.Il hésite, car il sent l'étendue du sacrifice, le dernier, le plus profond jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, qui peut lui être demandé, mais il sent comme un poids de grâce qui le sollicite, il pressent qu'au sacrifice demandé, au pauvre petit acte humain ébauché,il y aura une réponse divine et une transformation de l'âme, il se décide à faire à la fin de la retraite une « promesse d'abandon filial » :

« Père de J.-C. et mon Père, je vous promets de m'abandonner complètement, filialement à vous, de me fier à votre cœur, à votre tendresse paternelle pour moi, de vous laisser m'aimer librement, d'être votre petit enfant qui se sent aimé de vous et ne s'occupe que de vous aimer.

Je sais que c'est une immolation et un sacrifice dont je ne suis pas capable et que je n'ai jamais encore consenti. Mais je la fais en votre fils éternel, J.-C., qui chaque matin s'im-

mole filialement à vous par moi et plus je me sentirai faible, plus je m'abandonnerai à vous en lui par votre Saint-Esprit ».

Cette promesse, on le voit et on s'en étonne peut-être, est comme un commencement: n'avait-il donc déjà rien fait en ce genre? le contraire a bien apparu dans ces pages, mais c'est à un renoncement plus définitif, plus foncier qu'il se sent appelé. A mesure que l'âme s'avance dans la vie spirituelle, elle fait des découvertes ; nous avons vu que les progrès dans l'humilité lui avaient permis de découvrir un autre orgueil, ses progrès dans l'abandon lui ont fait découvrir une forme plus élevée, une sorte de suicide intime, un saut dans l'abîme, un don si réel qu'il semble falloir s'arracher d'abord à soi-même, une soumission aussi coûteuse qu'une tradition aux pires ennemis, une acceptation inconditionnée qui paraît supprimer toutes les forces de résistance ou de défense contre les pires malheurs.

Voilà l'abandon auquel la grâce le pousse, avant de le lui donner : il va s'y essayer péniblement pendant cette année 1921-22 qu'il passe en grande partie à Toulouse, occupé à des études d'ascétisme. Avant son ordination, c'était le mystère de la Sainte Trinité qui nourrissait sa dévotion, le culte du Père à qui il offre son divin Fils a caractérisé les temps qui ont suivi l'ordination et sa retraite de Vals (1921). Subitement, à la suite de sa promesse d'abandon, c'est le Fils qui reparaît et c'est en sa compagnie qu'il priera toute l'année, année de combat contre les inquiétudes renaissantes, contre les distractions qui menacent l'union, contre la maladie d'entrailles qui crée un état nerveux constamment pénible et qui amène deux crises extrêmement douloureuses, mais année de grandes grâces, d'appels renouvelés à l'union et de sainte patience. Il nous est resté de ce temps quelques prières écrites sur de vieilles enveloppes, aux heures difficiles. Voici la paix menacée :

« Jésus, vous voyez comme je suis ce soir ; Jésus, ayez pitié de votre prêtre ; Jésus, je vous supplie d'avoir pitié de moi, de moi qui suis votre prêtre. Jésus, je vous le demande par votre sainte Mère, par mon ange gardien, par Maman, par Marie-Thérèse, par le P. Alexis, par beaucoup d'autres âmes, spécialement des prêtres et des religieuses qui s'intéressent à moi.

Jésus, parce que je suis votre prêtre, ayez pitié de moi ;

« Jésus, ne voulez-vous pas me donner votre paix, parce que je suis votre prêtre.

« Jésus, ne voulez-vous pas me dire : Je te donne ma paix.

« Jésus, donnez-la moi et ne faut-il pas aussi que vous m'appreniez et m'obligiez à me tenir en vous « tiens-toi en moi ».

« Jésus, il faut absolument que cela se fasse, l'union et la paix, la paix et l'union. Jésus, donnez-moi la vraie paix qui n'est que votre paix. Demande : Jésus, donnez-moi votre paix et sans doute par votre union, parce que je suis votre prêtre ».

Et voici la prière difficile :

« Jésus, vous me voyez, vous voyez votre prêtre, vous me voyez, Jésus. Alors, quelle est ma consolation et quel est mon refuge ? N'est-ce pas vous, Jésus ? Jésus, vous seul...

« Jésus, vous voyez que je ne sais plus vous prier, que ma prière ne sait pas se fixer... Jésus, vous-même enseignez-moi à vous prier un peu... je vous en supplie.

« Jésus, comment dois-je me tenir devant vous ? Quelle doit être, ô mon Jésus, comment dois-je renouveler mon attitude intérieure ?

« Jésus, ne faut-il pas qu'à vous seul vous soyez toute mon occupation intérieure. Particulièrement, ne faut-il pas qu'offrant et consommant votre sacrifice, je me tienne en vous et qu'en vous je m'immole moi-même filialement à votre Père ! »

Et voici poindre le désir et les prémices de l'union continue : « Jésus, ayez donc pitié de moi. Jésus, comment voulez-vous que je vous prie en ce moment ? Il me semble que je me suis bien dissipé. Je ne suis pas resté en vous ; ne dois-je pas apprendre à demeurer en vous, et n'est-ce pas vous, là, qui m'apprendrez à bien juger, à avoir mon avis, à prendre aussi des décisions ?

Jésus, ne faut-il pas que je voie tout en vous, que je juge les hommes politiques en vous, que je juge les autres hommes en vous. Jésus, la grâce de vouloir rester en vous, de rester en vous pour parler, pour étudier, pour écrire ; un peu comme faisait, visiblement, le P. Alexis... Jésus, reprenez-moi en vous... O Jésus, accordez-moi la conscience que vous faites avec moi chacune de mes actions, en tant que je suis votre prêtre ; d'abord pendant que je vous sacrifie avec vous-même ;

n'est-ce pas, ô Jésus, notre plus grande action? donnez-moi conscience que vous faites avec moi cette action et puis la conscience que vous faites avec moi tout le long de *notre* journée, toutes *nos* actions ».

On peut deviner un peu par ces textes, ce qu'il dit explicitement ailleurs : « la prière officielle baisse, la vie intérieure s'étend de plus en plus » comme en nappes de plus en plus larges sur toute la journée : union à Jésus, soumission intérieure à Jésus, le laisser agir en soi ; le « positif », c'est de se livrer à l'amour et de vivre d'amour ; et encore : « la personne de Jésus (non pas dans son Évangile et sa vie mortelle) m'a captivé ». On voit ce que Dieu commence à lui donner en échange de l'abandon.

Mais pendant cette période de transition un problème se posa un moment : la passivité grandissante de l'âme sous la main de Dieu n'allait-elle pas gêner l'action? n'y avait-il pas un danger de dédoublement dangereux qui ramènerait l'impuissance intellectuelle. S'il s'occupait de Jésus, pouvait-il être à son travail? Et il sentait toujours plus le devoir de donner beaucoup, d'agir puissamment, de se donner sans compter, malgré son peu de forces. La grâce en se prodiguant devait faire évanouir la difficulté : elle le fera agir, elle l'aidera à agir, tout en le maintenant en Dieu et en le préservant du trouble et de l'agitation. Provisoirement, il s'arrêta à cette ligne de conduite : « Ne chercher de moi-même l'union que paisiblement et modérément ; quand elle me prend, accepter d'être pris ». Déjà, il trouve un merveilleux calmant de sa surexcitation nerveuse dans la paix intérieure que Dieu lui donne et il voit clairement qu'il doit « tendre paisiblement et tranquillement à une quiétude active et à une activité de quiétude ».

L'abandon prend de lui-même une nouvelle extension : l'âme a perdu le désir d'une perfection où elle se mire ; elle commence à se réjouir de ses misères : « Il me semble que je traverse une crise de neurasthénie et d'aboulie : timidité, indécision, lenteur, paresse même. Je vois que je ne sais pas encore travailler, que je manque d'initiative, d'audace, de persévérance, que je suis vite découragé, mais l'humiliation intérieure, au lieu d'être déprimante, est pacifiante ; N.-S. permet que je sois d'une faiblesse et d'une impuissance ex-

cessives pour que je me confie uniquement en Lui. Je lui demande d'être mon unique force et de vouloir pour ainsi dire en moi ».

Ne le croyons pas trop facilement quand il s'accuse, ou plutôt comprenons bien quelles menues défaillances lui apparaissent grandes ; autour de lui, on est édifié de le trouver toujours « humble, serviable, dévoué », on s'étonne de son égalité d'humeur et de sa gaîté, malgré des souffrances trop visibles. Lui, discrètement, essaie de soutenir, de consoler, d'aider, il rend tous les services qu'il peut, prend contact avec les âmes dans les confessions et le désir de son âme trouve(24 mai 1922) sa formule, sa prière sacerdotale, qu'il redira bien souvent depuis : « Jésus, moi votre prêtre,

je veux que toutes les âmes des hommes vous possèdent et que vous possédiez toutes les âmes des hommes ».

Après tant de grâces et d'efforts, l'âme est prête à recevoir le don de Dieu. Revenu de Toulouse à Enghien, une grave crise d'obstruction intestinale (la troisième) occasionna de grandes souffrances et nécessita une première opération. Dès le début, l'abandon fut total. Plié en deux sur son fauteuil avant le départ pour la clinique, en contemplation devant l'image du Christ bénissant, il n'eut qu'une inquiétude : « Puis-je demander au Seigneur de soulager mes souffrances, n'est-ce pas une imperfection ? — Vous le pouvez, si vous restez soumis. Mais Dieu ne vous enverra pas de souffrances au-dessus de vos forces. — Bien. Merci ! » Les douleurs si vives, la perspective de la mort prochaine ne font que le jeter en Dieu et, les jours qui suivent l'opération, il va s'y trouver plongé à une profondeur, avec une intensité et une plénitude qu'il ne connaissait pas encore et qu'il ne retrouvera plus pendant un temps aussi long.

« 21 Juin. (Les souffrances l'ont empêché de célébrer). Jésus, je n'ai pu vous sacrifier, ô Jésus, je vous demande votre union intime continuelle ».

C'est le Saint-Esprit qui inspirait cette prière au moment où elle allait être exaucée. Le journal spirituel s'interrompt alors et, quand il peut reprendre, quelques mots seulement :

« *Jesus fuit mecum.* Jésus, vous m'avez donné votre union extrême ».

Ailleurs, il note être arrivé enfin à l'abandon entier, sans aucun retour d'inquiétude ou de crainte ;

« Les journées les plus critiques ont été en réalité très douces. J'ai senti l'amour de N.-S. auquel je m'abandonnais pleinement, en sorte que je serais allé le voir sans la moindre crainte, dans la plus grande paix ; je n'ai donc qu'à le remercier de tout ».

L'union va continuer (moins permanente) dans les mois qui suivent, mais Jésus s'efface et cette âme retrouve le Père, comme si Jésus avait achevé l'œuvre qu'il voulait faire, de la façonner à l'esprit filial. Maintenant, la forme de sa piété est fixée pour la vie : le petit enfant dans les bras de son Père. C'est vers cette époque, croyons-nous, que s'accentue la dévotion à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui doit se manifester au lit de mort : s'il n'y était déjà, il devait y venir, la conformité des âmes et des voies était si grande.

De son troisième an de probation qui commence bientôt, le Père « n'attend rien de nouveau », il doit pourtant couronner admirablement l'œuvre divine. Dès le début, claire vue qu'il lui faut « garder jalousement un grand esprit de liberté qui doit porter sur tous les objets qui se présentent, afin de ne tenir l'âme enchaînée par rien ; j'ai maintenant l'expérience que cette liberté de l'amour ne nuit pas au devoir ».

Pendant la grande retraite, à travers toutes les méditations de toutes les semaines, la paternité du Père s'impose fortement à lui. Le trouble n'effleure guère l'âme, mais toute pénétrée de la bonté de Dieu, elle se sent en même temps rapetissée, minimisée, « parvulisée » en Lui, elle a l'impression de se perdre en Lui, de n'être plus qu'en Lui et par Lui et, en quelque sorte, de n'avoir enfin presque pas d'existence, pas d'intérêt, pas de moi, en dehors de Lui et sans Lui.

Après cette période de grande prière et d'union souvent intense, l'union continue à se transformer et prend sa forme définitive, comme pour préparer l'apôtre de demain, uni à Dieu dans le travail. Même au troisième an, elle devient plus difficile, plus rare ou moins perceptible dans les exercices de piété, pour occuper littéralement toute la journée. Sauf des moments d'occupations très absorbantes, des sorties dans l'agitation d'une ville, il ne constate guère d'interruptions.

Cette union dans l'action était bien celle que rêvait ce fils dévot de S. Ignace (c'est par son intercession qu'il la deman-

dait, sachant combien le saint la désirait pour ses enfants) ; de moins en moins c'est une union avec Dieu présent, mais avec Dieu qui agit en l'âme, et lui fait faire ce qu'elle fait. Cette union est « donnée, facile, comme naturelle, continuelle », elle réclame pourtant une collaboration, une acceptation et « une sorte de lutte continuelle » pour vivre dans cette perpétuelle déependance et ne jamais précéder l'initiative divine. La prière, elle, est tout à fait simple : « souvent trois ou quatre mots ou même moins ».

Enfin, dernière préparation, dernière humiliation, dernier échec, dernière épreuve. A la veille d'entrer dans le ministère, après tant d'années où il a travaillé à se rendre utile aux âmes, il faut qu'il ait encore à craindre plusieurs mois que l'insuccès final ne couronne tant de désirs, de soucis et d'efforts.Malgré le calme intérieur et l'union pacifiante, la guérison du bégaiement fort incomplète rend impossible tout ministère de parole publique ; la santé interdit les missions, l'enseignement d'une classe, les études et le labeur d'écrivain ; un essai dans une maison de retraite au moment du carême n'a pas paru réussir ; les propositions spéciales qu'il a faites aux Supérieurs ont été repoussées (1). Que reste-t-il ? serait-il laissé pour compte et décidément inutile ?

« Dieu a paru vouloir opérer en moi cette sorte d'abaissement exprimé par le *nisi... humiliati... sicut parvuli.* J'ai aussi compris des paroles comme celles-ci : *nisi granum frumenti ... mortuum fuerit* ; *Christus factus est obediens usque ad mortem* ; *mortui estis et consepulti* ; *vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* ; j'ai mieux compris la valeur rédemptrice de cette mort et de cet abaissement.

Cette expérience a été plus d'une fois douloureuse, mais

(1) Il montre dans ces circonstances un détachement et une humilité vraiment accomplis : pour refuser de hautes études, il insiste sur les limites de son intelligence ; le ministère qu'il demande, c'est la confession, dans une grande ville, des enfants d'école primaire : il a fait à ce sujet une enquête et présenté un projet motivé et étudié ; les difficultés de réalisation arrêtent les Supérieurs, il s'incline sans l'ombre d'une peine.

Encore une preuve de son détachement : à la suite du troisième an, il apprend avec une sérénité parfaite et annonce avec un calme souriant qu'il a échoué à son dernier examen de théologie.

d'autre part toujours acceptée finalement avec reconnaissance et plaisir, et j'ai fait plusieurs fois à Dieu, comme souvent déjà, cette demande : Ne vous servez de moi que si vous ne trouvez pas plus petit, plus faible et pire que moi ».

VI. L'apostolat.

Quand l'holocauste est consommé, quand il a réellement, et non pas seulement de loin et en rêve, accepté de n'être bon à rien, il trouve comme par hasard son champ d'action à l'École Apostolique (1), et, en quelques semaines passe toute espérance. L'expérience des hommes lui manque encore un peu, mais la maturité s'achève vite, les idées et la personnalité s'affermissent : avant peu, ce sera un maître. Or Dieu veut seulement lui montrer le succès et lui donner à faire, avec une complète indifférence (abandon ne dirait pas assez) en pleine connaissance de cause, le sacrifice qu'il avait fait, d'avance, et sans savoir d'expérience ce que Dieu lui prenait.

En quelques traits nous allons esquisser sa physionomie d'apôtre ; un ami nous dira d'abord la raison profonde de ses succès :

« De la désorganisation psycho-physiologique par où il a passé, le P. Pajot a retiré tous les avantages spirituels que l'on peut souhaiter. Les forces naturelles humiliées ne pouvant plus faire obstacle à l'influence de la grâce, il y devint infiniment flexible et se moula doucement sur la forme que Dieu lui imprimait ; lorsqu'il eut enfin compris qu'il avait le droit de se détendre dans les bras de son Père, il ne fit plus que croître dans cet abandon filial. Les restes de ses scrupu-

(1) Il ne fut d'abord question pour lui que d'enseigner au Cours Spécial (leçons particulières aux « Vocations tardives») dont il allait faire avec un dévouement et une ingéniosité ermarquable comme un champ d'expériences de rééducation intellectuelle. Le Status ajouta à ces fonctions celles de directeur de congrégation et un mois après la rentrée, il devint ministre de la maison. C'était trop pour lui. A quelqu'un qui demandait qu'on le déchargeât : « De quoi ? répondit le R.P. Provincial, il réussit parfaitement en tout ». Mais, avant la fin de l'année, on dut s'apercevoir qu'il avait au moins une charge de trop.

les passés ne l'inquiétaient plus ; dans l'atmosphère dépouillée il percevait avec netteté les objets spirituels. Quand, à de longs intervalles, je le revoyais pour quelques instants, j'étais toujours surpris par cette *vision claire des choses surnaturelles* : lui que j'avais connu si confus et si hésitant, il me dépeignait en quelques minutes les situations d'âme les plus complexes et les plus embrouillées ».

Un autre témoin a aussi remarqué avec la paix, la sérénité d'âme « la décision, *que l'on sentait venir de l'intérieur*, de quelqu'un que j'avais connu si hésitant, si embarrassé, si nerveux ».

Oui, l'enfant timide et docile est devenu un homme de décision et d'initiative. Mais, sans peut-être se le rappeler, il réalise simplement son programme d'enfant : « obéissance unie à l'initiative personnelle, idées larges, variété des œuvres », voilà ce qui lui faisait choisir à 17 ans la Compagnie de Jésus, voilà, à 35 ans, les caractéristiques de son action. Et ceci nous permet de bien comprendre sa docilité : il est clair qu'au moment de son élection à la Compagnie ces idées ne lui appartiennent pas en propre, il les répète, mais déjà il juge, il choisit ce qui convient à sa nature et les idées que l'enfant adopte seront les plus chères et les plus personnelles de l'homme. Il n'a rien inventé, mais il a discerné. Maintenant ses directives sont nettes, ses idées arrêtées, il saura être indépendant. C'est lui, pour la part d'autorité dont il dispose, qui montre le chemin, qui dispose et décide. Avec une rare délicatesse, il sait se dégager de ses conseillers les plus écoutés : il prend sans eux des décisions importantes, il rencontre des difficultés notables qu'ils n'apprennent pas par lui (il a d'ailleurs toujours été d'une discrétion exquise pour les secrets des autres).

Sa largeur d'esprit est magnanime ; on le sentait à son amour de l'École Apostolique. *Pauperes evangelizantur*, c'est pour lui un vrai charme ; lui qui, un peu féru jadis de distinction et d'élégance, notait au début de sa vie religieuse sa répugnance à s'occuper des petits et des humbles, a maintenant, non pas seulement la volonté, mais le *sentiment* contraire. Le but apostolique et sacerdotal, l'amour des missions l'attachaient à l'œuvre, mais plus encore peut-être, il l'a dit souvent, la noble idée du fondateur : toutes les Missions, tous les Ordres religieux, toute l'Église, toute la terre.

Aussi, quand, frappé de la pénurie de frères coadjuteurs, son esprit en éveil depuis longtemps sur ce sujet a élaboré tout un plan (qu'il a soumis aux Supérieurs et qui a reçu de hauts encouragements) pour la fondation d'une école d'apprentissage où on les recevrait jeunes, afin de cultiver leur vocation en même temps qu'on leur enseignerait un métier utile à l'apostolat, il entend leur laisser, comme l'École fait à ses enfants, toute liberté de choisir l'Ordre et la Mission auxquels ils voudront se consacrer.

Son zèle vraiment catholique s'intéresse, comme s'il en était personnellement chargé, à toutes les formes de l'apostolat : pour la conversion des pécheurs il désirait faire des pénitences spéciales, la question juive l'occupe plus d'une fois, dans une pensée,non pas antisémitique,mais apostolique ; il s'interroge souvent sur les moyens d'atteindre les incroyants, intellectuels de l'Université ou de l'école primaire aussi bien que la masse non-chrétienne, le peuple des ouvriers.

Sa docilité native en faisait un traditionnel,mais son intelligence *réelle* et surtout son amour des âmes, son désir de leur faire du bien, le faisait vivre dans le présent. Il confiait un jour à un de ses Supérieurs (1922) qu'il se croyait des aptitudes pour la conduite des âmes : il lui semblait que le meilleur don que N.-S. lui avait fait, c'était « l'influence sur les âmes », de « se servir de lui pour convaincre et toucher les âmes » et il ajoutait : « Les âmes des hommes, vivantes et présentes, m'intéressent beaucoup plus que leurs livres ».

Elles se livraient à lui avec plus de plénitude qu'à beaucoup d'autres directeurs, il accueillait les confidences sur les objets les plus disparates, tout lui servait pour mieux pénétrer et mieux comprendre celui qui s'ouvrait à lui. Il croyait que c'est souvent faute d'avoir écouté et regardé assez longtemps qu'on ne déchiffre pas la vraie physionomie des âmes et que la direction spirituelle, quand elle n'est pas stérile par insuffisance de psychologie, l'est par disette d'industries. L'activité qu'il déploya pour trouver des moyens d'aider les âmes fut remarquable : il ne fait que commencer et il dispose déjà d'une grande étendue de clavier,moyens classiques,moyens nouveaux, spirituels ou simplement matériels, il n'en méprise aucun, il les utilise, non pour leur valeur propre, mais pour leur adaptation au cas qui se présente à lui. Sa devise sur ce point aurait été sans doute : toute la nature et tout le surnaturel.

Le Surnaturel : il croit à l'action de Dieu dans les âmes, il sait qu'elle échappe souvent à nos catégories et déroute nos prévisions, il pense qu'elle peut déjà se manifester puissante et profonde chez les enfants, qu'elle s'y trouve parfois déjà spéciale et particularisée, qu'elle n'est enfin jamais banale : il essaie de la déceler pour la seconder. Son apostolat, dès avant la prêtrise, s'oriente vers la prière et l'union à Dieu.

Vers cette époque,par une humilité commune à presque tous ceux qui reçoivent des grâces un peu spéciales et même, semble-t-il, à de grands théoriciens spirituels, il croit ces faveurs un peu plus fréquentes qu'elles ne sont en réalité ; il en rabattra légèrement,mais il aura toujours grâce pour inspirer l'amour de la prière, la piété. A un ami éprouvé il promet de « se plaindre au Seigneur » à son sujet : « Souvent j'ai éprouvé l'efficacité de ces plaintes amoureuses faites à Notre-Seigneur, à ses pieds, devant son tabernacle. Si vous pouvez prier ainsi, quelquefois longuement,n'y manquez pas. Il me semble que c'est bien apaisant. Marie-Madeleine faisait comme cela ; *sedebat secus pedes eius*, vous lui parlerez, de cœur au moins, mais aussi il vous parlera, *audiebat verbum illius*. Vous savez que vous avez besoin de prier et que, lorsque vous vous serez fait apaiser par le Seigneur, il se communiquera à vous ; vous savez que vous avez ce qu'il faut pour cela et qu'un jour viendra le jour du Seigneur, où vous serez plus Marie que Marthe... Oui, tout fait pressentir le jour du Seigneur qui succèdera aux nuits ».

Un prêtre qu'il a dirigé écrit : « Croyant, dans toute la force du terme, au besoin de Dieu et de la prière, il remplissait toutes ses lettres de cette pensée ».

C'est bien le désir de l'union divine qu'il essaie de donner comme fondement de la vie spirituelle aux prêtres et aux religieux ; mais ces hautes visées spirituelles ne l'empêchent pas d'être humblement pratique dans sa direction. Certains spirituels sont comme perdus dans le monde réel, son unité intérieure le rendait plus libre de se livrer à la multiplicité des détails et des actions de la vie.

Car il était soucieux d'utiliser pour la gloire de Dieu, et le bien de l'âme toutes les ressources de la nature et il ne voulait pas obtenir d'un enfant, à grand renfort de surnaturel, ce que la nature sagement conduite pouvait donner, non seulement

sans peine, mais encore avec joie. Aussi dans l'œuvre éducatrice tout l'intéressait : fortifier un corps, redresser un esprit, enrichir une âme, dilater un cœur, c'était préparer au surnaturel un instrument de choix. C'est pour cela qu'il surveillait l'hygiène physique et morale, qu'il essayait de trouver les causes physiques ou intellectuelles ou sentimentales des difficultés morales, qu'il croyait devoir guérir les maladies de l'âme, non pas seulement par la résistance directe, mais par des remèdes de tout ordre : lecture, diversion, repos, action. Il était surtout préoccupé de chercher des remèdes préventifs, croyant que la plupart des difficultés de l'adolescence, viennent d'une mauvaise hygiène, d'une croissance mal faite, d'une alimentation mal comprise, d'un manque d'exercice approprié, au triple point de vue moral, intellectuel, physique.

Occuper le plus possible *toute l'activité*(1) des enfants, leur fournir des occasions de renoncement, d'endurance, de dévouement, de charité, d'initiative, de zèle, créer un milieu d'entrain et de gaîté, un esprit de vaillance et de confiance, il croyait qu'un éducateur chrétien, soucieux de former des apôtres et des saints, ne pouvait négliger, sans détriment notable, ces moyens si sainement humains.

Quant à lui, pour agir profondément, il n'avait qu'à être lui-même, pour élever et sanctifier les âmes, qu'à laisser parler son amour de N.-S., et, pour les ouvrir, qu'à laisser voir les délicatesses de son cœur et les inventions de son dévouement. On lui avait parfois conseillé d'user de sévérité ou de rigueur, mais il avait vite compris que ce n'était pas sa manière et qu'il devait être dans sa direction ce qu'il était dans sa famille : un lien d'amour entre les siens, le frère (ou même le fils) qui a le droit de suggérer, de conseiller, de diriger, parce qu'il

(1) Il faisait ainsi bénéficier les autres de son expérience personnelle : la solution des difficultés en éducation, comme en direction, est souvent d'ordre positif. L'éducateur doit faire trouver ou fournir à un enfant l'idée, le livre, l'homme, le genre de connaissances ou d'action, la forme de dévotion et de prière, dont il a vraiment besoin pour vivre d'une vie personnelle. Par paresse ou insuffisance, ne pas se contenter de tromper sa faim, non, au contraire, à force d'analyses, de tâtonnements, d'intuition, de prière, trouver à satisfaire ses besoins réels et profonds, c'est ainsi qu'il entendait sa tâche et c'est l'idéal qu'il avait déjà atteint plusieurs fois.

est tout cœur, et, sans retour sur soi, sans sensiblerie et sans orgueil, toute sympathie pour ceux qu'il aime, parfaitement délicat, entièrement dévoué, d'un dévouement extraordinaire qui se dépense en lettres, en démarches, en initiatives : « Votre lettre était la délicatesse même », lui écrivait-on un jour. De combien de ses actes ou de ses lettres aurait-on pu le dire ? En voici quelques exemples touchants.

A son frère aîné qui vient d'être ordonné prêtre : « Ne convient-il pas maintenant que je te dise : vous ? » Au même que la maladie empêche de dire la messe : « Je veux la dire pour toi, mais aussi avec toi. Est-ce possible que je me substitue à toi, que je la dise en ton lieu et place, que ce soit toi qui dises la messe en moi et par moi ? Pareille substitution est-elle fondée en théologie ? » Non, bien sûr, mais elle s'appuie sur la loi d'amour et de charité, qui vivifie et transfigure les affections légitimes ; chez lui tout en gardant leur charme humain, elles ne sont plus qu'une dépendance de l'amour divin.

Il invoquait souvent, plusieurs fois encore au lit de mort, tous ses défunts : Maman, Papa, Marie-Thérèse. Quand cette sœur avait été sur le point de mourir (et dans une paix qui présageait la sienne) : «Je te remercie de la carte où tu m'annonçais toi-même que tu partais pour le ciel. Je ne prie pas pour ta guérison, car la paix qui t'a envahie me semble le vestibule du ciel. C'est de cette paix que je te félicite et tu demanderas à N.-S., quand tu seras au ciel, que j'entre, moi aussi, résolument, en union avec Maman et avec toi, dans la voie de la paix et de l'amour... Ma peine est grande de te voir partir, pourtant je t'assure que la joie domine... que N.-S. me fasse souffrir pour décharger les autres ».

Quand elle est morte, à son autre sœur religieuse, qui a assisté Marie-Thérèse. « Je t'embrasse bien fraternellement, c'est la première fois que je le fais pour toi seule ! »

C'est d'un pareil amour, tendrement surnaturel, qu'il aima ses enfants ; il les aima pour en faire des apôtres, mais il les aima aussi pour eux.

« Il a été pour moi, non seulement un autre père, ce n'est pas assez dire, mon vrai père, en qui je retrouvais mon père mort ».

Sans que son action empiétât sur le domaine des autres,

son cœur débordait ses fonctions et restait aussi dévoué et aimant, quand les fonctions avaient cessé. Il s'intéressait aux familles de tous, se dévouait aux intérêts de tout ordre, restait attaché à ceux qui, faute de vocation, avaient quitté l'École : pour leur avenir temporel même, il ne reculait pas devant de nombreuses démarches.

De toutes manières il se donnait, peut-être même il se tuait, qu'y pouvait-on ? il aimait. L'amour divin qui le possédait et le menait n'avait fait que dilater son cœur, sa tendresse naturelle n'avait fait que grandir, plus forte dans sa ravissante pureté.

Le 2 février 1924, moins d'un an avant sa mort, le jour de ses derniers vœux, il avait, dans un discours plein d'ingénuité, « révélé le secret de sa vie » :

«J'ai promis ce matin de m'employer à instruire les enfants, c'est ce que je fais près de vous : je vous apprends à aimer le bon Dieu. Vous l'aimez déjà, vos mamans vous ont appris à l'aimer, à l'aimer plus qu'elles-mêmes et c'est pourquoi vous êtes ici. Et vous les aimez davantage elles-mêmes,parce que vous les aimez pour Dieu.

Et moi aussi, j'ai eu une maman très chère qui m'a appris à aimer le bon Dieu, plus qu'elle-même et c'est pourquoi je suis entré dans la Compagnie où j'ai goûté, trop goûté même, les affections très douces qu'inspirait son amour. Oui, son amour, car c'est de Lui que dérivent toutes les affections qui nous ont prévenus et entourés ; c'est de l'amour du Père de Jésus.

Et c'est parce que j'ai senti cet amour que je voudrais vous en faire part. Mes enfants,je vous aime bien ou plutôt toute mon ambition est d'être pour vous l'instrument de l'amour de notre Père des cieux. Car Jésus vous l'a dit : *Nemo bonus nisi solus Deus*, toute bonté vient de mon Père.

Aussi ai-je été tout heureux que vous ayez choisi de jouer *Le Pater* qui me rappelait ma plus chère dévotion ».

Quel programme ! Hélas, c'était plutôt un testament.

VII. La fin.

L'année 1923-24 avait été comme un prélude, elle lui avait donné l'occasion de se faire connaître. Il semblait qu'en 1924-25

il allait donner toute sa mesure ; l'immense majorité des élèves devait s'adresser à lui, son action promettait d'être profonde et rayonnante ; au début d'un apostolat plein de promesses, Dieu l'arrête et lui en demande le sacrifice.

La veille de la rentrée, une crise imprévue l'oblige à subir une nouvelle opération ; sa patience et son abandon, au milieu des souffrances, édifièrent profondément. Il n'eut aucune peine non plus à accepter d'être éloigné de ses enfants à un moment si décisif : il fit ce qu'il put pour les aider de loin, les confia à leur Seigneur et passa tous ces jours dans une sérénité parfaite et l'union profonde avec Dieu. Les premières lignes qu'il peut écrire sont les suivantes :

« 2 octobre 1924. Mon Père, votre petit enfant vous remercie... pendant ces jours, vous ne l'avez pas laissé seul, vous avez été avec lui.. ô mon Père très doux ».

Il revient après un mois d'absence, presque tous les élèves vont à lui pleins de confiance, et on sent les effets de sa présence.

On avait décidé une opération plus grave, mais qu'on jugeait nécessaire, pour le mois de janvier : il avait réfléchi, prié, consulté, accepté...et ne s'en occupait plus (1), sauf pour munir chacun de ses enfants de directions précises en prévision de son absence. Pas de retour sur lui-même, on crut percevoir un jour une nuance d'inquiétude : « Oh ! non » répondit-il, du ton d'un homme dont c'est vraiment le dernier souci. La veille même de son départ, il achevait de mettre au point divers projets apostoliques (2)qu'il étudiait depuis plusieurs semaines. A Liège encore, il s'occupa de ses enfants, leur

(1) Sa prière n'y fait pas une seule allusion,mais elle marque fréquemment un grand désir de souffrir pour les âmes. Parfois, il demande pour elles des grâces spéciales, ainsi plusieurs jours de suite avec une vive instance la grâce de l'humilité pour quelqu'un. Les deux thèmes ordinaires se retrouvent sans cesse,mais en accentuant la note apostolique : désir de l'union continuelle avec Dieu mais pour que Jésus agisse sans cesse par lui dans les âmes ; désir d'agir, courageusement, en se dépensant de toutes manières, pour les âmes.

(2) En particulier, les moyens de faire adopter en France les industries de la ligue belge « *Pro Apostolis* » pour la diffusion de l'« idée missionnaire ».

écrivit plusieurs billets... puis, le soir, sa dernière préparation de méditation, ses dernières lignes :

« 19 janvier (Liège) Mon Père, je désire être comme mon Père S. Ignace, très uni à vous et extrêmement actif de pensée et d'exécution pour les âmes de vos enfants ».

Le lendemain, mardi, après une opération de deux heures, les médecins jugèrent son état grave. Dès son réveil, on l'avertit, sans qu'il laissât paraître la moindre émotion.

Les jours suivants furent fort pénibles : l'épuisement des forces et l'excitation nerveuse le privèrent de tout sommeil et rendirent l'immobilité très douloureuse. L'état intérieur fut presque constamment douloureux. Ses deux opérations précédentes lui avaient procuré des périodes d'union à Dieu, plus prenante la première fois, plus spirituelle la seconde. Cette fois, c'était l'absence de Dieu qui l'avait déjà éprouvé à plusieurs reprises pendant l'année et spécialement pendant sa dernière retraite,mais qui n'empêchait pas la paix au fond de l'âme, bien qu'à la surface eussent apparu des scrupules obsédants plutôt que violents.

Le samedi, on vit que la mort approchait, il l'apprit avec indifférence, disant qu'il avait « retrouvé son Père », que son abandon était plein de douceur et que rien ne troublait plus sa paix.

La nuit fut assez bonne et le matin,croyant pouvoir guérir, il indiqua avec calme et précision ce qu'il pensait nécessaire à son rétablissement ; puis, la chose dite, comme s'il s'était acquitté d'un devoir, il n'en reparla plus. A deux reprises, il demanda l'Extrême-Onction et suivit les prières avec grande attention et dévotion : « Voilà un homme heureux » lui dit-on ensuite ; — « Oh oui ! ».

On dut bientôt le prévenir qu'il baissait rapidement et que la fin ne tarderait pas : «Bien », mais se reprenant :«On me l'a déjà dit hier ».— « Plus de doute, le Père appelle son enfant ». On lui redit l'abandon filial où il doit se tenir, il se recueille et, comme inspiré, traduisant à sa manière la leçon reçue : « *C'est cela, sourire jusqu'au bout, devant le bon Dieu, comme Soeur Thérèse* ». Et l'abandon était si parfait que ni à ce moment, ni à un autre, il ne demanda l'absolution.

Ses deux frères revinrent alors, il leur fit ses adieux et par eux à tous les siens avec effusion de cœur et aussi avec des

consolations et des recommandations précises pour chacun. Il remercia ses gardes présentes, ses médecins absents, prenant la peine de les nommer «...et le troisième, je ne sais pas son nom ».

L'oppression commençait, on était obligé de lui soutenir la tête ; pendant une heure il eut pleine connaissance, heure d'agonie souriante, suivant son programme. Ses adieux aux siens une fois faits, il n'eut plus guère de pensée pour la terre ; à peine étendu pour mourir, il éleva la voix : « *Pour les Apôtres, je serai leur protecteur toujours* ». Puis il demanda qu'on le fît prier, il répétait avec suavité les prières d'abandon, de remise entière à son Père. Un moment, il s'arrêta, se recueillit : « *Les absents comme les présents* » et, avec son humble majesté de prêtre, il fit, très grand, le geste de bénédiction.

De temps en temps, des spasmes, des crises de douleur plus aiguë s'achevaient en un sourire qui éclairait tout le visage.

Puis il priait en silence avec un recueillement profond, les yeux s'ouvraient, s'élevaient et le sourire céleste reparaissait « *Que c'est doux d'être avec le bon Dieu, — très doux !...* Amour, que tu es fort, tu es tout. Tout pour l'Amour, tout par l'Amour ». Il répétait surtout : « *Prenez-moi, mon Père, prenez-moi* ». Vers la fin de l'heure, une sorte d'impatience le prit et la prière se fit plus instante : « Vous ne me prenez pas, mon Père, prenez-moi. Quand sera-ce que vous viendrez me prendre ? »

Mais cette impatience était bien celle de l'amour, on lui suggéra des formules d'acceptation des délais, de l'attente, il les répéta avec une vive satisfaction. Un moment même, le sourire s'accentua, il riait presque : « Oui, Il nous dit : frappez et l'on vous ouvrira, on frappe, Il n'ouvre pas. Il dit que le banquet est prêt, qu'il n'y a qu'à entrer, Il nous laisse à la porte ». Et l'appel confiant et souriant reprenait presque sans trêve : « Prenez-moi, mon Père, prenez-moi. Mais pourquoi ne me prend-il pas ? » — « Votre désir de le posséder n'est peut-être pas encore assez pur ». D'abord étonné, il parut accepter la réponse et n'insista pas.

Un moment, il hésita : « Dois-je accepter l'eau qui me fortifie ? » On lui faisait prendre un peu d'eau de Vichy, il avait l'idée qu'elle retardait sa fin, et dans sa hâte de trouver son Père, il eût voulu la refuser. On lui dit d'accepter, il en prit deux fois au lieu d'une.

Enfin la connaissance parut s'éclipser, la seconde heure d'agonie fut pénible,mais,dans son délire revenaient sans cesse ces paroles : « Non, mon Dieu, non, mon Père ».

Etait-ce l'écho des luttes anciennes ; y eut-il un dernier combat ? il semble bien que le démon eut une dernière fois la permission de troubler cette âme pacifiée ; il avait certainement sa connaissance quand il dit tout bas au prêtre : « J'ai peur ». Quelques paroles d'abandon le calmèrent sur le champ. Le délire reprit, puis le calme revint tout à fait. A ce moment, on lui redit l'amour du Père : il mourait dans ses bras, il allait vivre dans son sein ; il serra la main du prêtre, les yeux s'ouvrirent, le sourire éclaira divinement son visage ravagé. Quelques minutes d'un léger râle, et l'enfant allait à son Père.

Le lendemain, de l'âme d'un de ses amis, âme comme la sienne, virginale, élevée, courageuse, s'élevait cette prière :

« Cher Père Pajot, d'une maturité spirituelle consommée, obtenez-nous de vivre et de mourir comme vous entre les bras du Père. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* La simplicité du grand Crucifié fut le modèle de la sienne ».

Le P. Alfred Pinel

1850-1925

Ce bon ouvrier apostolique nous a été enlevé en quelques jours par une foudroyante attaque d'urémie, qui l'a terrassé en plein travail. Il avait accepté malgré une récente indisposition de prêcher à Romorantin les dernières semaines du Carême, quand, pendant la Semaine Sainte, il ressentit les premières atteintes du mal. On dut le diriger sur Paris, où il fut admis d'urgence à la clinique des Frères de Saint Jean de Dieu. Hélas ! son état avait empiré à ce point qu'une intervention chirurgicale ne pouvait plus être utilement tentée. Le P. Pinel est mort, le Lundi de Pâques, assisté à ses derniers moments par le P. Aloys Pottier, son ancien Supérieur, accouru au premier appel.

Entré prêtre, en 1892 dans la Compagnie à l'âge de quarante-deux ans, le P. Pinel a fait son noviciat à Cantorbéry sous la direction du R. P. Albert Platel. Ce fut un novice ardent et plein d'un juvénile entrain, et qui se distingua tout de suite par sa piété, son esprit surnaturel et une exacte régularité.

Il exerçait depuis dix-sept années, le ministère sacerdotal dans le diocèse de Beauvais, son diocèse d'origine. D'abord, vicaire à Chantilly, où il desservait la chapelle du duc d'Aumale ; puis,curé à Ormoy-Villers. En fait il avait eu deux paroisses à administrer. Elles étaient distantes de cinq kilomètres. A une époque où la bicyclette était encore inconnue, il lui fallait, le Dimanche, aller de l'une à l'autre, à pied et à jeun, prêcher, chanter, faire le catéchisme. Mais le généreux abbé Pinel ne comptait ni avec sa peine, ni avec la fatigue. Il se donnait tout entier à un apostolat assez ingrat au milieu d'une population indifférente et se trouvait aux prises avec les tracasseries d'une municipalité hostile. Même il eut à se défendre contre des « mangeurs de curé » qui, embusqués dans le bois, cherchaient à lui faire un mauvais parti, tandis qu'il se rendait à sa desserte.

Aussi, rien d'étonnant si, déjà mûri par l'épreuve et formé à la vertu par des habitudes de vie sacerdotale sérieuse, il s'est plié sans difficulté aux exigences de la vie religieuse.

Son noviciat terminé, il fut appliqué successivement au ministère de la prédication et des confessions à Angers, à Nantes et à Laval. Son zèle s'est exercé avec fruit dans cette dernière ville durant vingt-deux années.

Très sympathique au clergé, qui aime sa bonhomie et sa rondeur, il se retrouve en famille dans les presbytères qu'il égaie par sa belle humeur,son rire jovial et sa franche cordialité. Il prêche des retraites de Première Communion solennelle, fort goûté des enfants qu'il sait intéresser par de jolis traits et captiver par sa souriante simplicité.

Il se livre également au rude labeur des missions, où il a toute facilité pour déployer les ardeurs d'un zèle dévorant. Et c'est merveille de le voir préparer des illuminations, exercer des cantiques, organiser des fêtes. Lorsque commence la réunion du soir, il est partout à la fois, à l'harmonium où son jeu sautillant et sa voix entraînante stimulent les chanteuses

groupées autour de lui ; en chaire, où il se montre tour à tour grave et enjoué,plein d'onction et fort d'une vigoureuse audace ; à l'autel, où il allume le fulmicoton et surveille l'embrasement des bougies et des lampions ;à la porte de la sacristie, où il presse le départ des enfants de chœur et du célébrant. Quelle vie intense dans ce missionnaire aux cheveux blancs !

Mais l'œuvre de prédilection du P. Pinel a été la direction des jeunes institutrices de l'enseignement libre. Fils lui-même d'instituteurs de la vieille manière, il avait le cœur ouvert aux difficultés du métier et se montrait très averti du besoin des âmes.

En pleine persécution maçonnique, sous la tyrannie du sinistre Émile Combes, il a prêté le plus intelligent des concours au syndicat fondé en 1903 pour la Mayenne, par le Comte de Robien en vue de la défense des intérêts professionnels et du soutien de l'enseignement libre menacé.

Pendant vingt-deux ans, le « bon P. Pinel », ainsi que se plaisaient à l'appeler les Syndiquées, s'est attelé à cette tâche éminemment apostolique. Il a mis tout en œuvre pour aider les institutrices libres à comprendre la grandeur et l'importance de leur mission et leur inculquer avec le goût de l'humilité l'esprit de sacrifice. Retraites annuelles, retraites trimestrielles, dévotion au Sacré-Cœur et Apostolat de la prière, autant de moyens féconds qu'il a utilisés pour arriver à ce but. Ses histoires, ses devises, ses brèves sentences, ses industries de toute sorte, voire ses largesses, ont contribué grandement à l'épanouissement de la vie chrétienne dans ces cœurs bien disposés et à l'éclosion d'une piété pratique. Le P. Pinel a su marquer les âmes d'une empreinte vraiment surnaturelle et si bien graver ses maximes dans leurs mémoires reconnaissantes, que leurs élèves mêmes en ont profité.Il n'est pas rare de retrouver en tête des copies des formules pieuses comme celles-ci : « Jésus me voit, me regarde, me bénit » ou encore ces initiales : « C. C. T. M. », qu'il faut traduire : « Cela coûte, tant mieux ».

Les enfants de l'École normale du Sacré-Cœur,fondée par Mlle Françoise de Hercé dans les locaux de l'ancien Sacré-Cœur, dont elle a fait l'acquisition, eurent une large part dans cet emploi éminemment catholique du dévouement du P. Pinel. Elles lui doivent le fonds de piété solide et le surnaturel

qui les soutiennent dans leur vie parfois si dure pour de toutes jeunes filles, perdues au fond des campagnes, dans une école de village ou de hameau.

Le P. Pinel groupa sous le nom de zélatrices une élite parmi les maîtresses, élite dont il se réservait la formation à la vie parfaite. Elles avaient à promouvoir parmi les enfants les petits sacrifices qui composaient le Trésor, que, chaque année, il envoyait à Toulouse, au Messager du Sacré-Cœur et qui se chiffrait par des millions d'actes de vertu, consentis par des fillettes de sept et de dix ans.

Monseigneur Grellier, évêque de Laval, soulignait à l'occasion du service que le R. P. Recteur faisait célébrer à Saint-Vénérand, le mardi 21 avril 1925, l'heureuse et profonde influence exercée par le vénéré défunt dans le personnel enseignant et parmi les élèves des écoles libres de la Mayenne : « Nous le considérons tous, disait le Prélat, comme le bienfaiteur d'une de nos principales œuvres diocésaines... Ce grand mérite du P.Pinel ne nous fait pas oublier d'ailleurs que, comme missionnaire, il a évangélisé lui-même jusqu'à ses derniers jours beaucoup de nos paroisses et que ses prédications vives, apostoliques, pleines d'élan, y ont produit un grand bien ». Sa Grandeur ajoutait qu'elle avait tout récemment nommé le P. Pinel directeur de l'Apostolat de la prière dans le diocèse : « Quel zèle il aurait déployé pour étendre l'action de l'Œuvre, si le temps lui en avait été laissé ! »

Le P. Pinel était un homme de communauté, un fervent de la vie commune. Son commerce était agréable. Il assaisonnait les conversations de traits piquants, de jeux de mots, qui amenaient le sourire sur les lèvres et rendaient plus joyeuses les récréations. C'était un charmant confrère, en même temps qu'un religieux d'une grande piété.

Il écrivait à la date du 28 septembre 1924 sur son carnet : « Je commence ma soixante-quinzième année. Je la consacre au Sacré-Cœur de Jésus » et il transcrivait de sa main le *Sume et suscipe* de S.-Ignace.

Un peu plus loin, il copiait la Communion du 16e dimanche après la Pentecôte : « *Domine, memorabor justitiae tuae solius : Deus, docuisti me a juventute mea ; et usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me* ». Et il ponctuait cette prière, en ajoutant : Amen !

Le 3 février 1925, ces dernières lignes : « Cinquante ans de prêtrise, et plus de dix-huit mille messes (18.250). C'est comme un ciel tout semé d'étoiles ! ! »

Ce dernier trait le peint au naturel dans sa tendre piété et sa manière originale.

Terminons par cette citation, qui clôt son carnet et qu'il aurait pu signer de son nom : « J'ai connu le suprême bonheur de l'existence, ayant vécu toute ma vie sous le charme de Dieu ! En somme il n'y a que Lui qui vaille la peine de vivre ».

M. Crosson, s. j.

Le P. Paul Gény

Les journaux ont raconté la fin tragique du P. Paul Gény, tué dans une rue de Rome au mois d'octobre. En attendant une notice plus détaillée, nous reproduisons l'article qui lui a été consacré dans « La Croix » du 22 octobre 1925 :

Rome, 14 octobre.

Ses funérailles ont eu lieu ce matin, toutes simples, comme il les eût désirées. Dans la chapelle de S.-Louis de Gonzague, à Saint-Ignace — non loin de cette châsse du bienheureux Bellarmin qu'il avait portée sur ses épaules au jour de la translation du corps vénérable, — son cercueil avait été déposé... Sur le drap mortuaire, sa barrette, son étole et une gerbe de fleurs rouges que « ses » étudiants avaient apportée.

Ses frères en religion, d'autres religieux, de nombreux ecclésiastiques remplissaient la chapelle, jusque dans la grande nef. Un groupe considérable de jeunes gens s'y étaient joints : ils appartenaient à l'Institut supérieur de culture religieuse, qui accueille, le soir, à la Grégorienne, les étudiants universitaires désireux de compléter leur formation religieuse, philosophique, sociologique, archéologique. Le P. Gény avait ajouté à tous ses travaux la direction de cette institution, l'an dernier, durant la maladie du P. Garagnani. On y voyait aussi des membres de la Congrégation que le P. Gény dirigeait au collège Massimo...

Après les matines et les laudes, qu'ils avaient psalmodiées avec le clergé, durant la messe célébrée par le Père Recteur de l'Université grégorienne, nombre de ces jeunes gens s'approchèrent de la sainte Table et communièrent aux intentions du religieux qui avait été leur maître et, pour plusieurs d'entre eux, leur directeur spirituel.

C'est aussi sur leurs épaules que le cercueil fut porté, après l'absoute, jusqu'au modeste corbillard, à la porte de Saint-Ignace. Ils le suivirent ensuite jusqu'à sa dernière demeure, au *Campo Verano*, en récitant à haute voix le chapelet et d'autres prières liturgiques.

L'émotion causée par cette mort tragique reste très vive dans les milieux religieux romains, où le P. Paul Gény ne comptait que des amis.

On sait déjà, par la dépêche que *La Croix* a publiée, l'étrange explication que le soldat assassin, un certain Marchi, a donnée de son crime : il avait voulu se venger des prêtres, contre lesquels il avait conçu une haine féroce. Il attribuait à l'un d'eux la mort de sa mère, qui s'était suicidée, dans un accès de folie, après avoir appris de la bouche d'un prêtre la mort d'un de ses fils. Cette nouvelle se serait trouvée erronée. Qu'en est-il?

Ce Marchi, jusque-là, s'était fait remarquer par une conduite régulière. Il avait même été choisi comme planton dans l'antichambre des officiers d'état-major attachés au général Barco, commandant de la division. Ses camarades disent de lui, toutefois, qu'il était habituellement sombre et taciturne. Il devait, paraît-il, le lundi matin, subir sa première punition, ayant manqué de respect à un de ses supérieurs. Premier signe de l'orage mental qui se formait en lui? Toujours est-il que ce matin-là, arrivé au bureau à 8 heures, il reprit à 9 heures, son képi et son sabre-baïonnette et s'éclipsa brusquement...

Le P. Gény, qui s'était rendu place des Thermes, se dirigeait paisiblement vers la maison des Sœurs de la Croix, via San-Basilio, croyant y trouver deux de ses neveux qui étaient de passage à Rome. Il avait ouvert son bréviaire et, dans le recueillement de cette rue solitaire, récitait l'une de ses « petites heures ». Déjà, il n'était plus qu'à une vingtaine de pas du couvent où il allait entrer. Depuis la place des

Thermes, le soldat le suivait : il avait choisi pour son inconcevable vengeance « ce » prêtre qu'il ne connaissait pas et dont il n'avait peut-être même pas aperçu le visage. La via San-Basilio est une des rues les moins fréquentées de Rome. L'endroit parut propice au misérable pour exécuter son dessein. Il se précipita... L'autopsie a révélé que le sabre-baïonnette avait pénétré à 24 centimètres de profondeur dans le corps de la victime, traversant un rein, un poumon, perforant l'estomac et lésant au passage le cœur...

Le P. Gény s'était affaissé contre la muraille. Il s'y tint un instant, à demi soulevé sur le coude. Au maréchal des carabinieri qui s'empressait de le secourir, après l'arrestation du meurtrier,il eut encore la force de dire doucement «*Perchè ammazzare un povero prete?... Cercatemi subito un sacerdote.* Pourquoi tuer un pauvre prêtre?... Cherchez-moi un prêtre tout de suite ». Et il perdit connaissance. Un religieux Capucin eut le temps, à l'hôpital San-Giacomo, de lui donner cette suprême absolution et l'Extrême-Onction qu'il avait désirées...

L'Osservatore romano retrace en ces termes la vie du saint religieux, qui a été si prématurément tranchée :

« Le P. Gény était né le 12 novembre 1871, près de Raon-l'Étape, au diocèse de Nancy. Dans un foyer profondément et fortement chrétien, de nombreux frères l'avaient précédé, tous comblés, comme lui, par la Providence de dons remarquables. Une de ses sœurs est morte Supérieure générale des Petites-Sœurs des Pauvres. Un de ses frères périt, victime d'un accident, quelques années avant la guerre, au Creusot, où il était directeur général des usines de métallurgie. Un autre de ses frères, actuellement doyen de la Faculté de droit à Nancy, est un des juristes les plus renommés de la nouvelle école française. Son frère aîné, appelé, lui aussi par Dieu à la vie religieuse, était récemment encore à la tête d'une des provinces de son Ordre. Le P. Paul, après de brillantes études au collège de la Malgrange, fit un court séjour au Grand Séminaire de Nancy, où il eut pour condisciple et pour ami l'éminent évêque de Strasbourg, Mgr Ruch ; le 18 octobre 1891 il rejoignait son frère dans la Compagnie de Jésus.

» A la longue formation spirituelle, philosophique et théologique, qu'il reçut, comme tous les membres de la Compagnie, ses supérieurs voulurent qu'il ajoutât les licences en mathéma-

tiques et en philosophie ; ils l'envoyèrent dans ce but suivre les cours de l'Institut catholique de Paris et de la Sorbonne.

» Ordonné prêtre à Enghien (Belgique) en 1904, il avait été, dès 1906, envoyé au scolasticat français, réfugié à Gemert (Hollande), pour y enseigner la philosophie. Il devait continuer cet enseignement jusqu'à sa mort tragique.

» Excellemment préparé par une longue formation scolastique et scientifique, connaissant à fond la philosophie moderne et ses divers courants, ayant expérimenté et pratiqué les meilleures méthodes du travail scientifique, le P. Paul Gény avait, en outre, la passion de l'enseignement.Son premier livre fut un recueil d'articles sur *Les Questions d'enseignement de la philosophie.* (Beauchesne, 1913).

» Ses supérieurs appréciaient grandement sa haute valeur philosophique et ses rares aptitudes pédagogiques ; ils l'appelèrent à Rome, en 1910, pour y continuer dans une chaire de l'Université grégorienne un enseignement qui avait eu des débuts si brillants. Ses cours ne furent interrompus que peu de temps durant la guerre. Rentré en France, il remplit, au front, les fonctions d'aumônier militaire avec l'esprit de sacrifice et l'énergie qui le caractérisaient. Décoré de la croix de guerre, il vint reprendre son enseignement à Rome ; il y allait déployer sa merveilleuse activité. Attaché à la doctrine de S. Thomas, il l'exposait d'une façon claire, vivante, personnelle ; il en faisait pénétrer les richesses par ses nombreux auditeurs...

» A l'enseignement, il ajouta de fréquents articles dans les diverses revues : les *Etudes*, la *Revue de philosophie*, la *Revue néo-scolastique*, et les *Annales de philosophie de Louvain*, la *Scuola Cattolica* et particulièrement le *Gregorianum*, où il rédigeait le bulletin philosophique. Pour ses étudiants, il avait composé une *Critica* et une *Histoire de la philosophie* qui ont attiré l'attention des meilleurs philosophes. Il se préparait à en faire une édition pour le public. Il avait, en outre, publié de nouvelles éditions, profondément remaniées par lui, de la *Summa Philosophiae Scholasticae*, du P. Remmer... »

***

Il était précisément occupé à la seconde de ces éditions, où

il avait mis si fortement son empreinte personnelle, quand la mort a interrompu une vie dont la fécondité allait croissant.

Le P. Paul Gény était professeur dans l'âme ; il excellait à éveiller dans ses étudiants l'esprit philosophique, mais il était en même temps un des meilleurs ouvriers du progrès philosophique, par l'intelligence toujours plus approfondie de la pensée de S. Thomas. Au cours du magistère à l'Université grégorienne, et surtout à l'Académie Saint-Thomas dont il a tant contribué, à côté du vénéré Mgr Talamo, à faire revivre l'activité, il servit ainsi excellemment un des desseins les plus chers aux Pontifes romains, à S. S. Pie XI, comme à Léon XIII. C'est à lui et au R. P. Le Rohellec, du Séminaire français, que l'on a dû le succès de la Semaine thomiste, il y a deux ans ; du Congrès thomiste, il y a quelques mois.

Comment à tous ces travaux, le P. Gény réussissait-il à joindre un apostolat intense sur la jeunesse? On a vu par ses funérailles, combien son influence était profonde sur ces âmes. Parlant l'italien avec une correction parfaite, il s'imposait à ses jeunes auditeurs par l'élévation de ses enseignements et par l'énergie de sa direction, par une finesse d'observation psychologique aussi, sans doute, qui lisait dans leurs cœurs. Ils se sentaient compris, virilement et surnaturellement aimés, conduits par une main sûre. Ils contractaient, à son contact, une sainte ambition de la perfection, et plus d'un s'en est allé la chercher dans la vie religieuse...

Au mois de novembre prochain, quand les étudiants laïques et les étudiants religieux et ecclésiastiques auront repeuplé les Universités, un obit solennel fournira à tant de disciples de ce professeur éminent, aux nombreux amis aussi de ce saint religieux, l'occasion de donner un témoignage plus imposant encore à la mémoire de ce « pauvre prêtre » — suivant ses suprêmes expressions — dont la mort ressemble si fort à celle d'un martyr...

***

Le Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de S.S. le Pape Pie XI, a voulu exprimer ses condoléances au T. R. P. Général par la lettre que nous reproduisons ici.

Secrétairerie d'État de Sa Sainteté.

Du Vatican, 14 oct. 1925.

Très Révérend Père,

Dans ce deuil si triste qui a frappé la Compagnie de Jésus il sera un soulagement pour Votre Paternité et pour tous vos frères, de savoir que le Saint-Père prend une très vive part à la douleur de cette grave perte.

Chargé de son ordre vénéré, je vous exprime les condoléances les plus sincères et les plus émues, et, en même temps, je vous assure qu'à l'âme du Trépassé, si noble et certes déjà digne du ciel, ne manqueront pas les prières et les suffrages de Sa Sainteté.

Cependant, afin de vous consoler un peu de cette peine si triste, recevez la Bénédiction Apostolique que le Souverain Pontife vous donne à tous, de tout son cœur.

Avec les sentiments d'une estime bien distinguée, je suis de Votre Paternité

le très affectionné dans le Seigneur,

Pietro Card. Gasparri.

MÉLANGES

La tombe du P. Coince au cimetière de Laval

Il y a dans le cimetière de Laval une tombe, humble monument, mais couvert d'ex-voto, qui attire de loin l'attention du visiteur. On s'approche, on regarde l'épitaphe et l'on apprend que là reposent les cendres d'un jésuite né à Metz en 1764 et mort à Laval en 1833, le P. Joseph Coince.

Dans huit ans, il y aura un siècle que ce tombeau n'a cessé d'être en vénération ; de nos jours encore on vient y prier avec confiance comme à une source de faveurs surnaturelles.

Nicolas-Joseph Coince, après avoir étudié quelque temps la médecine, avait embrassé l'état ecclésiastique. Prêtre à l'époque de la Révolution, il n'échappa que par miracle aux persécuteurs, se réfugia en Allemagne et exerça quelque temps le ministère dans une petite paroisse de Westphalie aux environs de Munster. Il y fit la connaissance d'une famille d'émigrés, les Cossé-Brissac, dont plus tard il secondera les œuvres pieuses et spécialement la fondation des Bénédictines de Craon. Déjà d'ailleurs il se faisait remarquer par son zèle et ses succès apostoliques ;dans son humble église de campagne, puis à Munster où il fut appelé, son confessionnal était assiégé de pénitents. Mais, au milieu de son saint labeur, le désir de la vie parfaite le poursuivait. Voyant la Compagnie de Jésus survivante en Russie sous la protection des Tsars, il vint à Dunabourg, et entra au noviciat en 1805. Après un an d'épreuves, il était envoyé à Riga, capitale de la Livonie, et pendant sept ans il y travailla au relèvement du catholicisme, simple *operarius*. En 1813, devenu supérieur de la résidence, il donna un nouvel élan aux œuvres apostoliques, ne reculant devant aucune démarche hardie pour soustraire les catholiques à l'oppression luthérienne. Redoutable aux puissants,il attirait les humbles par l'aménité de son caractère, un zèle que rien ne rebutait, une charité qui le faisait tout à tous. Déjà on disait des merveilles de sa puissance auprès de Dieu. « Une paralytique après avoir recouru à sa bénédiction s'était trouvée guérie. Un jour qu'il traversait une rivière

gelée, la glace s'était rompue sous son traîneau, mais une main invisible l'avait porté sain et sauf au rivage » (1).

Pour protéger les catholiques, pauvres ou malades, des dangers qu'ils couraient en se réfugiant dans des maisons protestantes, il avait entrepris et mené à bien la fondation d'un hôpital catholique ; il l'avait pourvu d'un personnel d'infirmières (seize dames dites *de la Miséricorde*) si bien formées au soin des malades que luthériens, russes et juifs n'hésitaient pas à se confier à elles. Cette belle œuvre était achevée quand en 1819 Alexandre Ier, cédant aux intrigues des francs-maçons, chassa la Compagnie de Jésus de toutes les missions qu'elle occupait en Grande-Russie.

C'est ainsi qu'au début de l'année 1820 le P. Joseph Coince arrivait à Laval. « Ouvrier inconfusible », disait de lui le P. Varin, il aida le supérieur, le P. Antoine Thomas, dans la direction des congrégations d'hommes et de femmes alors très florissantes. Un carême prêché dans l'église Notre-Dame des Cordeliers le fit connaître et apprécier de la population ouvrière. De taille bien au-dessus de la moyenne, de complexion forte, de poitrine large, de démarche un peu lourde, « son aspect, écrit un de ses pénitents, sans être dur paraissait sévère ; son œil noir et perçant semblait descendre jusqu'au fond de votre âme. Son confessionnal était son domicile ; alors même qu'il ne s'y trouvait plus de pénitents, il restait là, récitant son office ou d'autres prières. Quelqu'un entrait-il au saint tribunal, la grille s'en trouvait aussitôt ouverte et il entendait cette personne tout le temps dont elle avait besoin pour expliquer son affaire ; on venait en effet le consulter en toutes sortes de circonstances... » (2)

Dans la chaire de vérité sa parole, sans apprêt, était vive et ardente, toute brûlante de l'amour de Jésus-Christ et de l'amour des âmes. Un témoin assure qu'il ne s'adressait jamais au peuple sans opérer quelque grande conversion. Dans le *ménologe* qu'il lui a consacré, le P. de Guilhermy affirme que plus d'une fois Dieu lui accorda la faveur de lire dans les consciences, et il va jusqu'à ajouter : « Au reste, la grâce des miracles lui était presque familière et des témoignages dignes de foi en citent plusieurs très extraordinaires, sans excepter même la résurrection des morts » (3).

Très dur à lui-même, le P. Coince couchait sur une planche (4) n'ayant d'autre matelas qu'une peau d'ours rapportée de Russie. Levé avant trois heures du matin, il ne faisait qu'un

(1) A. d'Alès, *Le Père Joseph Coince* (Laval, 1900), p. 24.
(2) Cité par A. d'Alès, *op. cit.* p. 39.
(3) *Ménologe*, France, I. p. 606, 10 mai.
(4) Cette planche est conservée à S. Michel de Laval.

seul repas par jour. Sur une feuille signée de sa main, à la suite de son règlement quotidien, il trace ainsi les *caractères* du missionnaire.

« Ce sont : 1° *Pour le corps* ; les veilles, les oraisons, les jeûnes ; traiter durement sa chair, lui refuser ses commodités ; vivre comme les pauvres ; souffrir le froid, le chaud ;beaucoup travailler ; une patience à l'épreuve.

« 2° *Quant à l'âme* : elle doit être toujours unie à Dieu, brûlante de son amour ;ne chercher que sa plus grande gloire et le salut des âmes ; être toujours dans sa divine présence ».

Nul doute que ce religieux mortifié n'ait tendu de tous ses efforts à réaliser cet idéal.

Il était tellement populaire et vénéré à Laval, qu'à la première nouvelle de la maladie qui devait l'enlever, toute la ville s'émut ; des prières furent faites de tous côtés, les membres de la Congrégation se disputèrent l'honneur de le veiller. Mais l'heure du repos avait sonné pour cet homme apostolique. Il s'endormit dans le Seigneur après une douce agonie, le 10 mai 1833.

A partir de ce jour jusqu'au moment où j'écris ces lignes, on peut vraiment dire que son tombeau a été glorieux.

La dépouille du P. Coince fut d'abord inhumée dans un cimetière de la ville, nommé le *Pré de la Guettière.* Dans une notice où sont décrits les monuments les plus importants de ce cimetière, M. Charles-Marie Maignan écrivait en 1868 : « Arrêtons-nous maintenant en présence de cette tombe devant laquelle le peuple vient continuellement s'agenouiller : c'est celle d'un missionnaire de Laval, l'humble et mortifié P. Coince. La reconnaissance seule lui a élevé ce petit monument qui se dresse maintenant en ce lieu. L'épitaphe, en latin d'un côté, en français de l'autre, est ainsi conçue :

LE R. P. JOSEPH COINCE
de la Compagnie de Jésus.

En tout on vit en lui un vrai ministre de Dieu ; soldat courageux du Seigneur et portant dans son corps la mortification de Jésus, il combattit toute sa vie avec les armes de la justice, et près de mourir, à peine consentait-il à les déposer.

Il décéda âgé de 69 ans. Qu'il repose en paix !

« La tombe de ce fidèle serviteur de Dieu est aujourd'hui couverte et se couvre de plus en plus d'ex-voto ; des flambeaux sont allumés quotidiennement sur sa fosse par ceux qui veulent obtenir ou ont obtenu du ciel,par son intercession, des grâces particulières » (1).

(1) Charles-Marie Maignan, *Le pré de la Guettière, cimetière de Laval*, p. 78-80 (Laval, 1868).

Voici l'épitaphe latine : *Hic jacet — P. Joseph Coince, sacer-*

Telle est la constatation d'un témoin de 1868. Depuis lors jusqu'à nos jours (les gardiens du cimetière me l'ont affirmé) la tombe du P. Coince n'a cessé d'attirer les pélerins, les infirmes, les affligés.

Elle n'est plus au *Pré de la Guettière.* Ce cimetière ayant été désaffecté en 1887, les ossements des Jésuites qui y avaient été enterrés furent portés au nouveau, le cimetière Vaufleury, et déposés dont un caveau préparé à cet effet. Mais les restes du P. Coince reposent toujours à part, à l'ombre du monument que lui avait élevé la reconnaissance publique au *Pré de la Guettière* et dont les pierres, la stèle et autres matériaux furent transportés en même temps que sa dépouille.

Ce transfert n'a pas ralenti l'élan de la dévotion populaire En 1900 le P. d'Alès se plaisait à le constater et pour faire connaître le vénérable missionnaire à ceux qui l'invoquaient, sans rien savoir de sa vie, il publia une petite brochure de propagande qui malheureusement n'a pas eu assez de publicité.

En 1918, je vins passer quelques mois à Laval, fuyant les bombardements de la capitale. Le nom du P. Coince ne m'était pas inconnu, mais de sa vie je savais peu de chose, et de sa tombe moins encore. A la première visite que je fis au cimetière, elle attira ma curiosité. Voilà, me dis-je, le tombeau d'un personnage qui a dû mourir en odeur de sainteté. M'étant approché , le nom du P. Joseph Coince m'apparut sur la stèle surmontée d'une croix et dressée à l'extrémité d'un quadrilatère oblong qu'entoure un haut grillage ; de deux côtés, au bas de cette grille, dans le sens de la longueur, courent deux agenouilloirs en fer ; au pied de la stèle un plateau de tôle est disposé pour recevoir des bougies allumées ; il y en a souvent ; du haut en bas du grillage sont attachés, pressés les uns contre les autres des ex-voto de marbre. Pour placer et abriter d'autres ex-voto de toutes sortes, la tombe est surmontée vers son milieu d'une sorte de petite véranda en dos d'âne ; au-dessous sont suspendus des chapelets, des médailles, de petits crucifix,des figurines de cire représentant des bébés entiers ou seulement un membre, mains, pied, jambe, ou encore des linges, voire de petits bonnets ou souliers d'enfants. Car une spécialité du P. Coince est la guérison des enfants en bas âge. De la campagne surtout, on en amène souvent à sa tombe et là ils sont guéris ; si ce sont des enfants qui n'arrivaient pas à marcher, leurs jambes se délient près de la dépouille vénérée.

Pendant la grande guerre, des étrangers qui étaient venus

dos s. j. — in omnibus se exhibuit sicut Dei ministrum — bonus Christi miles — et mortificationem Jesu — in corpore suo —circumferens — certavit — Obiit 10 *maii, anno* 1823 — *aetatis suae* 69 — *Requiescat in pace.*

à Laval des pays envahis connurent la merveilleuse puissance du P. Coince et la mirent à contribution. C'est ainsi que l'on voit sur sa tombe deux plaques de marbre datées de 1917, attestant la reconnaissance d'un « petit belge » et d'une « petite belge ». Pendant la guerre encore des personnes anxieuses, mais confiantes, vinrent recommander au bon Père des soldats exposés à la mort, et j'ai pu lire tracées à la pointe du couteau sur la face postérieure de la stèle des prières comme celle-ci : « Bon Père Coince, protégez un tel, mon mari... »

Les objets variés suspendus sous la véranda ou jetés sur la pierre tombale se détruisent peu à peu ; ils disparaissent pour faire place à d'autres, quand des personnes pieuses qui fréquentent la tombe la font nettoyer. Seuls probablement les ex-voto en plaques de marbre échappent à la destruction ; au dire du gardien-chef aucun n'aurait été enlevé depuis le transfert du monument au nouveau cimetière. Je les ai comptés : il y en a exactement 87 ; il ne reste plus de place pour en mettre d'autres le long des grilles ; on en a mis jusque sur la croix qui surmonte la stèle ; et au nombre que je viens d'indiquer il ne serait pas téméraire, je crois, d'ajouter trois ex-voto tout poussiéreux déposés sur le caveau des Nôtres tout à côté : ce serait donc un total de 90.

Peu de ces plaques sont datées. La plupart, de petit format, ne portent qu'un *Merci* et au-dessous les initiales du donateur. Mais plusieurs plus larges et plus explicites montrent que le P. Coince est invoqué avec succès dans toutes sortes de nécessités, par exemple : *Merci pour* 3 *grâces obtenues* 1914-1918. — *Deux guérisons*, 1921.— *Au P. Coince, en reconnaissance de bien des grâces obtenues par son intercession.*

Le premier ex-voto *daté* remonte à 1875 ; le dernier est de 1923. Les autres s'échelonnent entre ces deux dates.

De toutes ces constations et de tous ces faits, la conclusion s'impose. Mes lecteurs la tireront d'eux-mêmes.

Le P. Coince fut un véritable homme de Dieu, formé à l'école de S. Ignace. Pendant sa vie, il s'est montré puissant en paroles, en œuvres surtout ; après sa mort les populations de la Mayenne l'ont tout de suite béatifié ; elles n'ont cessé de croire à la puissance de son intercession. Que lui a-t-il manqué pour avoir un jour les honneurs d'une béatification officielle ? Un dévot qui commençât et poursuivît avec zèle des enquêtes sur ses vertus et sur les faits merveilleux dont sa tombe est entourée. Information et publicité, ce sont les deux moyens humains dont Dieu se sert quand il veut proposer un saint au culte de l'Église universelle.

H. Fouqueray. s. j.

BEATITUDE DE LA PERSECUTION

Triduum par le P. G. Longhaye (1).

I. — L'HUMILITÉ.

Praenotandum.

Entre la confiance (1er Trid. IV. V. VI) et la fierté, (2e Trid. II. III.) l'humilité, condition de la première et contre-poids de la seconde. *Humilité : vérité pratique sur nous-mêmes.* — vérité reconnue, acceptée en soi et dans ses conséquences. Ainsi : *Quant aux épreuves possibles*, l'humilité : vérité opposée à l'instinct profond de je ne sais quels droits au bonheur terrestre, au succès : *indifférence, résignation* (1er Trid. III.). Quant à nous, *dans l'épreuve*, l'humilité est la vérité opposée à l'instinct illusoire de nous suffire : *défiance de nous.* Ce sera l'objet précis de cette méditation .

1er PRÉLUDE : Dans un rapide coup d'œil, mettre en regard les éventualités redoutables de la persécution (dénuement, exil vrai, pays fermé, ministères changés...) et ma faiblesse connue.

2e PRÉLUDE : Demander une sincère et pratique défiance de moi,en même temps, et par suite, une confiance sincère, pratique, absolue en Dieu seul.

Premier Point : L'Humilité (défiance de nous) fruit principal et bien providentiel de la persécution.

1o) **Fruit d'expérience.** Instinct de nous suffire, d'où, habitude inconsciente de compter sur nous-mêmes... Double indice : a) dans le succès naturel ou surnaturel, enflure, présomption ; b) dans l'insuccès naturel ou surnaturel, découragement. Pourquoi ? Parce qu'on sent l'insuffisance de ses forces. Donc on ne comptait pratiquement que sur elles. Instinct bien réel ; malgré les claires vues de l'esprit et les protestations sincères du cœur. Le confesseur devant Dieu. —

(1) Cf. *Lettres de Jersey*, Noël 1924 p. 479. Premier triduum sur le même sujet.

Instinct périlleux, subtil, toujours vivant. — Donc... Dieu, qui nous aime, est obligé de le combattre, de le démasquer sans relâche. Leçon à recommencer toujours.

2°) **Remède providentiel** : l'épreuve, l'échec, l'insuccès naturel ou surnaturel, (contre-temps, aridités, infirmités, tentations), tout ce qui nous convainc d'impuissance, d'insuffisance, de dépendance. Le comprendre et l'accepter.

3°) **La Persécution : remède de choix.** a) Épreuve extrême, et qui en implique beaucoup d'autres (intérieures, extérieures). Elle nous *fait vite sentir notre faiblesse.* — b) Elle ruine ou menace tous les appuis extérieurs, naturels ou même demi-surnaturels, qui fortifient notre confiance instinctive en nous-mêmes, v. g. situation régulière, paisible, florissante de la Compagnie, d'où, vie matérielle facile et large, vie tranquille de l'esprit, du cœur, consolations et secours de la vie commune normale, avenir personnel aisé à prévoir (formation, emplois). c) Tout cela ruiné ou menacé, reste *le sentiment de notre impuissance et la confiance en Dieu seul.*

Donc c'est là le fruit naturel de la persécution, le principal peut-être, en tout cas indispensable, et sans lequel nous perdrions les autres (épuration, mérite.) Donc... quand *Dieu permet* la persécution, *il veut ce fruit* (défiance de nous, humilité). — Il le veut peut-être avant tout, du moins le veut-il certainement, et absolument. Donc en présence de la persécution, *me méfier de moi, m'humilier*, confesser pratiquement ma faiblesse. C'est entrer dans les vues de Dieu, commencer à recueillir le fruit voulu par Dieu.

Conclure *par des actes* : aveu, prière.

Second Point : L'Humilité (défiance de soi) condition nécessaire pour tenir bon sous la persécution.

1°) **Preuve directe** : Sous la Persécution, j'ai plus besoin que jamais du secours de Dieu.

« Je puis tout en celui qui me fortifie » — « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil. IV. 13.). *Sine me nihil potestis facere.* (Joan. XV. 5). Or, a) la force de Dieu n'est prêtée qu'à la confiance en Dieu. « Ceux qui espèrent en Dieu, renouvelleront leur force ». *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem* (Isaïe XL. 31). — b) La confiance en Dieu ne va jamais sans la défiance de moi (connexion et proportion entre les deux). Donc la force de Dieu n'est prêtée qu'aux défiants d'eux-mêmes, aux humbles : « Dieu résiste aux orgueilleux, mais aux humbles il donne sa grâce ». *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (Jac. IV.16). — c) Les martyrs invoquent la

force de Dieu. « Pour n'être pas confondus ». *Ut non confundar.* — Merveilles de cette force dans les natures faibles, mais humbles. (P. Lallemant, P. Chabanel).

Les Saints triomphent dans leur faiblesse, car elle leur garantit la force même de Dieu. « Volontiers je me glorifierai dans mes infirmités pour que la force du Christ habite en moi ». — « Je me complais dans ma faiblesse... car quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant ». — *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.* — *Placeo mihi in infirmitatibus meis... cum enim infirmor, tunc potens sum.* (II Cor. XII, 9. 10.) Entrer dans ces sentiments.

2°) **Contre-épreuve.** – La présomption (confiance en nous) amour-propre : gage de défaillance dans la Persécution.

a) Présomption positive, formelle exaltation qui appelle la Persécution (grande imprudence), qui la défie, mais en s'appuyant sur soi-même. — S. Pierre, malgré les avertissements de N. S. : « Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, moi, jamais. —Et s'il me faut mourir avec vous, je ne vous renierai pas ». *Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego numquam scandalizabor... Etiamsi oportuerit me mori tecum non te negabo.*

b) Présomption négative, inconsciente, négligence des moyens à prendre, comme si l'on croyait n'en avoir que faire. — A. S. Pierre encore... : « Veillez et priez pour n'entrer pas en tentation... Simon, tu dors, tu n'as pas pu veiller une heure avec moi ?» *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem... Simon dormis... non potuisti una hora vigilare mecum...* — Pitoyable résultat : la chute, et quelle chute ! ! Examen sérieux de moi-même. Mélange,chaos. Défiance de moi quand je raisonne et confiance quand j'écoute l'impression.Pas de présomption au moins négative.

Colloque. Demande de lumière pour connaître ma faiblesse de courage à exercer dans les petites choses quotidiennes, la défiance de moi et la confiance en Dieu. A ce prix la force divine dans les grandes épreuves, la persévérance, le tout.

II. LA FIERTÉ.

Praenotandum

Fierté, chose très différente de l'orgueil. *Orgueil* : sentiment faux de notre excellence, pour nous y complaire et nous en prévaloir. *Fierté* : sentiment vrai de notre dignité pour la soutenir. Donc elle va bien avec l'humilité, se confond presque avec l'honneur, inspire le courage. — Donc elle est naturelle

et nécessaire au Chrétien, mais surtout au persécuté. — Pourquoi? Réponse dans les deux méditations suivantes.

1er PRÉLUDE. S. Paul me disant : « Nous nous glorifions dans les tribulations». *Gloriamur in tribulationibus* (Rom.V.3). « S'il faut se glorifier, c'est de ma faiblesse que je me glorifierai » *Si gloriari oportet, quae infirmitatis meae sunt,gloriabor* (IICor. XI. 30). « Pour moi je ne tire gloire de rien. Sinon de mes infirmités ». *Pro me autem, nihil gloriabor, nisi in infirmitatibus meis* (II Cor. XII, 3). Donc, associons étroitement l'idée de fierté et celle de tribulation,d'infirmité où celle de persécution est comprise.

2e PRÉLUDE. Comprendre cette fierté du persécuté, me la rendre propre.

Premier Point : Soyons fiers parce que la persécution nous éprouve.

« Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience : et la patience une vertu éprouvée ». *Gloriamur in tribulatione,scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem.* (Rom. V. 3. 4).

1o) **Elle nous éprouve**, nous met dans le cas de prouver ce que nous valons. — A qui? : « Nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes ». *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus* (I. Cor. IV. 9).

a) *A nous-mêmes.* Résultat double : voir le peu que nous pouvons à nous seuls (humilité) ; voir combien nous pouvons avec la grâce (confiance).— b) *Aux méchants.* Ils vont voir ce qu'est un chrétien, un religieux, un Jésuite (attente maligne de leur part.) c) — *Aux bons.* Eux aussi vont le voir (attente confiante.) — d) *Aux Saints et aux anges* (attente sympathique et fraternelle). — e) *A Dieu même.* Sommes-nous à lui, oui ou non? Il n'apprendra rien, mais nous combattrons sous ses yeux, et la persécution nous donne occasion de lui prouver notre dévouement par des actes.

2o) **En nous éprouvant, elle nous provoque doublement à la fierté.**

a) Elle nous pique d'honneur, naturel, légitime, noble et saint désir de ne point nous faire honte : *devant nous-mêmes* (reproches de la conscience, horreur d'avoir à se mépriser) ; — *devant les méchants*: « Que jamais mes ennemis ne se réjouissent à mon sujet ». *Nequando supergaudeant mihi inimici mei* (Ps. 37. 17). Que les ennemis de la Compagnie, de l'Église, de Dieu, ne triomphent pas en nous voyant faiblir ! — *devant les bons* : « Ceux qui vous craignent me verront et se réjouiront ». *Qui timent te videbunt me et laetabuntur* (Ps. CXVIII. 74.) ;

les réjouir, les édifier, et les consoler par notre courage ; — *devant les Saints et les Anges*. spectateurs,juges, modèles, auxiliaires. « Environnés d'une telle nuée de témoins.. courons par la patience au combat qui nous est offert ». *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium... per patientiam curramus ad propositum nobis certamen* (Heb.XII. 2) ; — *devant J. C.* qui rougirait de nous au jugement. — *devant Dieu* : La Compagnie nous regarde, l'Église, le Ciel... donc sauvons l'honneur... En haut les cœurs !... Me signaler ! *Sursum corda* !... *Insignem me exhibere* !...

b) *Elle nous est par elle-même un honneur*. — Un général disant à un officier : « Je compte sur vous ! » — Puissance de ce mot.Or, Dieu ne permet la persécution que pour nous la faire vaincre. « Elle lui a offert un rude combat, pour qu'il remportât la victoire ». *Certamen forte dedit* (*Sapientia*) *illi* (*justo*) *ut vinceret* (Sap. X. 12). Donc, Dieu me fait l'honneur de compter que je vaincrai avec sa grâce. « Je rends grâce à celui qui m'a rendu fort, à N. S. J. C. de ce qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant dans le ministère, encore plus en me mettant dans la tribulation ». *Gratias ago ei qui me confortavit, Christo Jesu Domino nostro, quia fidelem me existimavit ponens in ministerio* (I Tim. I. 12), (*a fortiori, ponens in tribulatione*). — Donc, fière confiance ; m'y exciter.

Second Point : Soyons fiers parce que la persécution éprouve Dieu en nous.

1°) **Fait** : La Persécution tend à manifester, à faire juger et mesurer ce que la grâce (l'action surnaturelle, Dieu) peut opérer dans l'homme. Donc, elle met en question la gloire de Dieu. Donc, l'homme persécuté devient plus que jamais responsable de cette gloire, moralement identifié avec elle. — a) C'est la puissance de la grâce, c'est Dieu même qu'on attaque, qu'on éprouve, qu'on défie en lui. C'est d'après lui qu'on jugera de Dieu. « Par l'opprobre et par les tortures interrogeons le juste, pour connaître sa résignation et pour éprouver sa patience ». *Contumelia et tormento interrogemus eum* (*justum*) *ut sciamus reverentiam ejus et probemus patientiam illius* (Sap. II. 19). « Il se vanta d'avoir la science (et la force) de Dieu... voyons si ses paroles sont vraies ». *Promittit se scientiam* (*et virtutem*) *Dei habere... videamus ergo si sermones illius veri sint...* (Sap. II. 13. 17). — b) Dieu a été ainsi éprouvé en J. C. d'abord, et a triomphé en lui sur la croix. — J. C. a été éprouvé d'abord seul ! « Seul j'ai foulé le pressoir, et il n'y avait personne pour m'aider ». *Torcular calcavi solus...et non erat auxiliator* (Is. LXIII,35).— c) Après

J. C., avec J. C., nous à notre tour : « Vous serez mes témoins, (mes martyrs) ». *Eritis mihi testes.* (Act. I. 8) « J'achève ce qui manque aux souffrances du Christ ». *Adimpleo ea quae desunt passionum Christi.* (Col. I. 24.) — A nous de montrer : « Quelle est, envers nous qui croyons,la suréminente grandeur de sa puissance », *quae sit supereminens magnitudo virtutis ejus in nos qui credimus* (Eph. I. 19). — « Nous sommes livrés à la mort pour Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre chair nouvelle ». *In mortem tradimur propter Jesum, ut et vita Jesu manifestetur, in carne nostra mortali.* (II. Cor. IV. 11.) — En nous désormais réside pour y être éprouvée, la force morale qui vient de Dieu, la gloire de Dieu. « Si vous êtes outragés pour le nom du Christ, heureux êtes-vous parce que l'honneur, la gloire et la force de Dieu reposent sur vous ». *Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis, quoniam quod est honoris, gloriae et virtutis Dei* (i. e. *honor, gloria, virtus*) *super nos requiescit.* (I. Petr. IV. 14.)

2°) **Conséquences pour nous** :Avant tout, la fierté : Je ne suis plus moi, je suis J. C., je suis Dieu mis à l'épreuve : « Je vis, mais ce nest plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi ». *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus* (Gal. II. 20). L'ambassadeur, le soldat n'est plus tel homme, mais le pays même. Ainsi le chrétien, le prêtre, le religieux, surtout le persécuté. — **a)** Fierté fondée sur le vrai (supra). — **b)** Fierté humble. Deux moi dans l'unique moi : le moi humain, (faiblesse, néant) choisi de Dieu précisément pour faire éclater sa gloire : « Dieu a choisi ce qui est faible selon le monde... ce qui n'est rien, afin que nulle chair ne pût se glorifier en sa présence ». *Infirma mundi elegit Deus... quae non sunt... ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus* (I Cor. I. 27. 28. 29). Faiblesse, néant, toujours sentis et confessés pour me maintenir dans le vrai. « Nous partons ce trésor dans des vases fragiles, afin que la sublimité de l'œuvre (l'honneur de bien représenter J. C. persécuté) soit attribuée à la vertu de Dieu et non pas à nous ». *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis* (II Cor. IV. 7). — **c)** Fierté agissante. Laisserai-je humilier Dieu en ma personne? laisserai-je douter de la force de Dieu par ma faiblesse volontaire? Peser cette considération en m'y affectionnant beaucoup. *Multo cum affectu* (*Ad amorem*).

Colloque : à Notre Seigneur. — Je ne veux pas que vous soyez humilié en moi.

III. — LA FIERTÉ. (*suite*)

PRAENOTANDUM.

Ce qui suit pousse à la confiance autant qu'à la fierté. C'est tout naturel. Motifs communs, sentiments inséparables. — La fierté s'appuie sur la confiance ; autrement elle n'est plus humble, vraie, utile, simple : elle est présomptueuse, folle, périlleuse, coupable.

1er PRÉLUDE. S. Ignace nous disant comme Moïse aux Hébreux : « Le Seigneur combattra pour nous ». *Dominus pugnabit pro nobis* (Ex. XIV. 14).

2e PRÉLUDE. Demande : être fier, non pas pour nous et de nous, mais pour Dieu que nous représentons, et de Dieu qui nous soutient.

Point Unique : Soyons fiers parce que la persécution met Dieu avec nous.

1°) **Evidence morale du fait.** Comme la Persécution attaque Dieu en nous, Dieu se défend en nous contre elle ; comme elle nous met avec Dieu, nous identifie à Dieu, elle met Dieu avec nous, le fait s'identifier à nous ; — comme elle nous rend responsables (solidaires) de Dieu (sa force morale, sa gloire), elle rend Dieu responsable (solidaire) de nous.

2°) **Preuve** : Loi de tout patronage. — Le client (vassal, ambassadeur, soldat, subalterne quelconque) représente le patron (seigneur, prince, général, maître quelconque). — Dès lors, le patron couvre le client ; — **a**) par point d'honneur : le client étant moralement le patron même ; — **b**) par gratitude : le client travaillant, luttant, souffrant *pour* le patron *et à sa place.* — Double sentiment légitime, généreux chez l'homme : donc existant formellement (comme chez nous) dans le cœur humain de Jésus-Christ ; donc existant éminemment (mieux que chez nous) en Dieu même. Donc Dieu se tient responsable de son serviteur persécuté, de moi. Évident ! — Autrement, il s'abandonne et se trahit lui-même : il capitule devant la Persécution. — Si je faiblis par ma faute, l'enfer prévaut contre moi ; si je faiblissais faute du secours divin, l'enfer prévaudrait contre Dieu même. Impossible. Assurance, force, fierté dans cette pensée. — Peser, goûter à plein cœur. *Multo cum affectu.* — Fierté d'obtenir une alliance puissante. La persécution fait Dieu mon allié et plus encore.

3°) **Certitude révélée du fait (Écriture).** — Dans la persécution l'âme inspirée du Saint-Esprit,invoque cette solidarité de Dieu avec elle, Dieu l'avoue, et l'âme en triomphe. Sorte de dialogue à méditer doucement.

a) *L'âme invoque cette solidarité* : Notre cause est la vôtre ; défendez-la à cause de vous : « Levez-vous Seigneur, jugez votre cause... Souvenez-vous des outrages que vous recevez... N'oubliez pas les clameurs de vos ennemis. L'orgueil de ceux qui vous haïssent monte toujours ». *Exsurge Domine : Judica causam tuam ; memor esto improperiorum tuorum... ne obliviscaris voces inimicorum tuorum. Superbia eorum qui te oderunt. ascendit semper.* (Ps. LXXIII. 22. 23.)

«Seigneur exaucez nos prières.Délivrez-nous à cause de vous. Pour que toute la terre sache que vous êtes le Seigneur notre Dieu ». *Exaudi Domine preces nostras et educ nos propter te... ut sciat omnis terra quia tu es Dominus Deus noster.* (Bar. II. 14. 15.) — Ne laissez pas les persécuteurs prévaloir contre vous en prévalant contre nous : « De peur qu'un jour mon ennemi ne dise : j'ai prévalu contre lui ». *Ne quando dicat inimicus meus : Prevalui adversus eum* ! (Ps. XII. 5.) « De peur que les nations ne puissent dire : Où donc est leur Dieu ? » *Ne quando dicant gentes : Ubi est Deus eorum.* (Ps. X. 12.) « Faites pour moi un signe favorable, pour que vos ennemis me voient et soient confondus, parce que vous, Seigneur, vous m'aurez aidé et consolé ». *Fac mecum signum in bonum, ut videant qui oderunt me, et confundentur, quoniam tu, Domine, adjuvisti me et consolatus es me.* (Ps. LXXXV. 17.) « Je dirai à Dieu : Est-ce qu'il vous semble bon de favoriser le conseil des impies ? » *Dicam Deo : Numquid bonum tibi videtur si consilium impiorum adjuves* ? (Job. X. 3.)

Ne regardez pas nos péchés mais votre gloire : « Aidez-nous ô Dieu notre Sauveur, et pour la gloire de votre nom, Seigneur, délivrez-nous, et pardonnez nos péchés à cause de votre nom, de peur que par hasard on ne dise parmi les peuples : Où est leur Dieu » ? *Adjuva nos, Deus, salutaris noster, et propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos, et propitius esto peccatis nostris propter nomen tuum, ne forte dicant in gentibus : Ubi est Deus eorum* ? (Ps. LXXVIII. 9. 10.) — « Si nos iniquités témoignent contre nous, Seigneur, agissez à cause de votre nom ». *Si iniquitates nostrae responderunt nobis (contra preces nostras), Domine, fac propter nomen tuum.* (Jér. XIV. 7).

Ne déshonorez pas en nous le trône de votre gloire. Sans nous, vos adorateurs, que seriez-vous sur la terre ? « Ne nous livrez pas à l'opprobre à cause de votre nom. — Ne nous faites pas affront pour le trône de votre gloire. — Souvenez-vous de ne pas rendre vaine votre alliance avec nous ». *Ne des nos in opprobrium propter nomen tuum, neque facias nobis (in*

nobis) *contumeliam solii gloriae tuae : recordare ne irritum facias foedus tuum nobiscum.* (Jér. XIV. 21.) — « Attente d'Israël et son sauveur au temps de la tribulation, pourquoi y serez-vous comme un vagabond, comme un homme fort qui ne peut nous sauver ». *Expectatio Israel, salvator eius in tempore tribulationis, quare quasi colonus futurus es in terra?... quare futurus es veluti vir vagus, ut fortis qui non potest salvare?* (Jér. XIV, 8. 9.) C'est ainsi que l'âme persécutée cherche à piquer Dieu d'honneur.

b) Ces cris de l'âme, Dieu les avoue et les sanctionne : Oui, Israel, tu es à moi. « Ne crains pas car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom. Tu es à moi ». *Noli timere, quia redemi te, et vocavi te nomine tuo, meus es tu !* (Is. XLIII. 1.). Tu m'es honorable et cher, comme étant ma gloire vivante. « Tu es devenu honorable à mes yeux et glorieux pour moi. Je t'ai aimé ». *Honorabilis factus es in oculis meis, et gloriosus ; ego dilexi te.* (Is. XLIII. 4.) — Je suis grandement jaloux de ton honneur, qui est le mien. « Je brûle pour Jérusalem et pour Sion d'un très grand zèle ». *Zelatus sum Jerusalem et Sion zelo magno* (Zach. I. 14) « ... et d'une grande indignation » *... et indignatione magna.* (Zach. VIII. 2.) — Je te préfère à tous les peuples et te les sacrifie. « Je t'ai aimé, je donnerai des hommes pour te racheter, des peuples pour sauver ta vie ». *Ego dilexi te et dabo homines pro te, et populos pro anima tua* (Is. XLIII. 4).

Donc je suis avec toi et te défends pour ma gloire, malgré tes péchés (gage, non d'impunité, mais d'indulgence). « Ne crains pas,car c'est moi ». *Noli timere, quia ego tecum sum.* (Is. XLVI. 5.) « Ce n'est pas pour vous que je le ferai, maison d'Israël, mais à cause de mon nom, bien que vous l'ayez déjà déshonoré devant les nations ». *Non propter vos ego faciam, domus Israel, sed propter nomen meum, quod tamen polluistis in gentibus.* (Ez. XXXVI. 22. 23.) — « A cause de mon nom, j'éloignerai ma fureur. Pour ma gloire je te mettrai un frein pour que tu ne périsses pas... A cause de moi, pour moi, je le ferai... pour que mon nom ne soit pas blasphémé. Et je ne donnerai pas ma gloire à un autre ». *Propter nomen meum longe* (*a te*)*faciam furorem meum et laude mea* (*beneficiis gloriosis*) *infrenabo te, ne intereas... Propter me... propter me faciam, ut non blasphemer ; gloriam meam alteri non dabo.* (Is. XLVIII. 9. 11.)

c) *L'âme en triomphe.* — Innombrables cris de fierté, de courage. Dieu s'est chargé d'elle : « Vous m'avez pris par la main, et conduit selon votre volonté, vous m'avez comblé de gloire en me prenant entre vos bras ». *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me.* (Ps. LXXII. 26.)

Dieu parle, prie, combat pour elle : « Les fils d'Israel souf-

frent l'oppression... leur rédempteur est fort, et en pleine justice il défendra leur cause ». *Calumniam sustinent filii Israel... Redemptor eorum fortis... judicio defendet causam eorum.* (Jér. L. 33. 34.) — « Si je marche au milieu de la tribulation, le Seigneur prendra ma défense ». *Si ambulavero in medio tribulationis, Dominus retribuet pro me.* (Ps. CXXXVII. 7.) — « Le Seigneur est avec moi comme un guerrier puissant ». *Dominus autem mecum est quasi bellator fortis.* (Jér. XX. 11.)

d) De là une sorte d'impassibilité : « Le Seigneur Dieu est mon aide ; pour cela je n'ai pas été confondu, c'est pour cela que j'ai présenté ma face comme une pierre très dure et je sais que je ne serai pas confondu ». *Dominus meus auxiliator meus, ideo non sum confusus, ideo posui faciem meam ut petram durissimam, et scio quoniam non confundar.* — « Près de moi est celui qui me justifie, qui me contredira ? Présentons-nous ensemble : qui ose être mon adversaire ? qu'il vienne à moi ». *Juxta est qui justificat me: quis contradicet mihi ? stemus simul : Quis est adversarius meus ? accedat ad me !* — « Voici que le Seigneur Dieu est mon aide, qui me condamnera ? Tous tomberont en lambeaux comme un vêtement et les vers les rongeront ». *Ecce Dominus Deus meus auxiliator meus. Quis est qui condemnet me. Ecce homines (condemnantes me) quasi vestimentum conterentur : tinea comedet eos.*

Colloque à N. S. dans ce sens.

IV. — LA JOIE (*Vue générale*).

Praenotandum.

Retour à la notion première de la Béatitude. Béatitude est bonheur : bonheur appelle joie. Joie, disposition dernière du persécuté, supposant, englobant toutes les autres.

1er PRÉLUDE : N. S. sur la montagne me disant : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. — Soyez dans la joie et l'allégresse... grande est votre récompense ». *Beati qui persecutionem... quoniam ipsorum est regnum caelorum. Gaudete et exultate... merces... copiosa.* (Mat. V. 10. 11.)

2e PRÉLUDE : croire à ce bonheur, entendre et pratiquer cette joie.

Premier Point : Joie commandée.

1°) **Une affirmation souveraine** : *Beati* ; une injonction souveraine : *gaudete* et *exultate* ; affirmation et injonction *insistantes.*

2°) **Détail.** « Vous êtes bienheureux quand ils vous maudiront, vous persécuteront et diront contre vous, en mentant, toute sorte de mal à cause de mon nom ». *Beati estis cum maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me* (Mat. V. 11). — « Quand les hommes vous haïront, vous expulseront, vous outrageront et rejetteront jusqu'à votre nom ». *Cum vos oderint homines et cum separaverint vos et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum* (Luc. VI. 22).

3° **Qui affirme**? Celui qui est la Vérité même, qui sait en quoi consiste le bonheur sur terre. — Qui enjoint? Celui qui a tous les droits ; qui sait ce que peut l'homme aidé de Lui. — Donc, avant toute autre réflexion, acte de foi, résolution d'obéir.

Second Point : Joie difficile.

Affirmation et injonction étranges : bonheur dans la souffrance, joie à souffrir !

1°) **La nature y résiste.** Horreur instinctive. Revoyons les éventualités concrètes de la persécution : patrie fermée, exil vrai, avenir apostolique changé, entrée dans l'inconnu. « Dure est cette parole ». *Durus est hic sermo* (Joan. VI. 61).

2°) **La foi même semble y résister.** — Quoi ! se réjouir quand nos œuvres sont ruinées, la Compagnie, l'Église persécutées, les âmes compromises !...

3°) **N. S. lui-même semble avouer la difficulté par son insistance** : « Soyez dans la joie et dans l'allégresse, ce jour-là même ». *Gaudete in illa die et exsultate.* (Luc. VI. 23.) Il sent que l'on va frémir et se révolter, se récrier. Confronter de nouveau la souffrance possible et ses forces. Humble aveu.

Troisième Point ; Joie possible.

1°) **Possibilité certaine** : a) Par le commandement même : J. C. ne commande pas l'impossible. Or... « Réjouissez-vous, exultez d'allégresse ». *Gaudete et exsultate.* — « Que ce soit une joie pour vous mes frères, quand vous serez exposés à diverses épreuves et tentations ». *Gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis.* (Jac. I. 2.) Donc... — b) Par sa réalisation dans les saints : « Je surabonde de joie dans toutes nos tribulations ». *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (2 Cor. VII. ; 4.) dans les persécutés : « Comme tristes, mais toujours joyeux ». *Quasi tristes semper autem gaudentes.* (2 Cor. VI. 10.) — Nombrex exemples des Saints,

des martyrs,. Encore un coup, foi à la parole de J. C. et quant aux saints : « tu ne pourras pas ce qu'on pu ces hommes et ces femmes ? » *Tu non poteris quae isti et istae?* (S. Aug.).

2°) **Possibilité qui s'explique rationnellement**, si on considère : **a**) *l'objet précis de cette joie.* Souhaiter la persécution (présomption). J. C. ne dit pas : Réjouissez-vous qu'elle arrive (folie). Au contraire, *gémir*, pleurer sur la justice violée, l'Église, la Compagnie souffrantes, le bien entravé, les âmes compromises,c'est rationnel, légitime, méritoire. Ainsi Daniel, (*vir desideriorum*) (désirs, regrets), l'ange le loue de ce que : « tu as appliqué ton cœur à comprendre, pour t'affliger en présence de ton Dieu ». *Posuisti cor tuum ad intelligendum ut te affligeres in conspectu Dei tui.* (Dan. X. 12). — Alors surtout : « Bienheureux ceux qui pleurent ». *Beati qui lugent.* A condition de croire fermement au triomphe final de la cause, d'attendre *sans trouble volontaire, laissant à Dieu le choix des moyens, du temps* : « Ce n'est pas à vous de connaître le temps et le moment ». *Non est vestrum nosse tempora vel momenta.* (Act. 17). J. C. me dit : « La persécution arrivant, réjouis-toi d'y avoir part, d'être des persécutés, non des persécuteurs ou des neutres. Joie de tes souffrances ».

b) *Le siège de cette joie* : Non le sentiment, mais la volonté, âme de l'âme libre. J. C. ne m'ordonne pas de ne pas sentir la souffrance (impossible), de nier ou de braver les souffrances (orgueil, mensonges, stoïcisme, sauvages chantant pendant les tortures), de ne pas pleurer ; Il prédit le contraire : « En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous gémirez ». *Amen, amen dico vobis, quia plorabitis et flebitis vos* (Joan.XVI. 20) ; — ni d'avoir des consolations sensibles, de n'être pas même tenté de découragement.

Il m'ordonne : *de ne pas céder* à la tentation (murmures, abattements volontaires, tristesses et inquiétudes complaisamment nourries), *de faire effort*, non seulement pour rester en paix, mais pour me réjouir en J. C., m'estimer heureux et lui rendre grâces de ces souffrances. —

c) *La mesure de cette joie* : Elle sera mêlée : Calvaire n'est point Thabor ; persécution n'est pas délices ; Purgatoire n'est pointParadis...Joie combattue et comme oscillante.En un an, en un jour de persécution, que d'états d'âme successivement ! Qu'importe ! — *Joie qui pourtant peut et doit être contente.* En effet : *naturellement même*, une joie vraie, dominante, peut exister avec une vraie, vive douleur. Une mère peut malgré son deuil, être fière et heureuse d'un fils mort glorieusement ; — *surnaturellement. La foi et la grâce* peuvent associer à la souffrance naturelle, la joie supérieure de l'espoir et de l'amour ; même mêler à la désolation intérieure cette même joie, peu ou point sensible, mais réelle et suffisante. —

Donc, dans la persécution, je puis réellement et constamment me réjouir de mes souffrances.

d) *Le principe de cette joie.* — Non, la nature seule (bien que la nature même puisse quelquefois aimer au point de jouir, en souffrant pour ce qu'elle aime), mais la grâce aidant la nature (et la nature libre secondant la grâce) ; — Non le moi purement humain, mais le moi uni à Dieu, à J. C. Finalement, *non joie de l'homme, mais du S. Esprit* : « Au milieu d'une grande tribulation, avec la joie du S. Esprit ». *In tribulatione multa, cum gaudio Spiritus Sancti.* (I Thess. I. 6).

Or, le S. Esprit ne manque jamais au persécuté de bon vouloir ; au contraire, il se prodigue à proportion de l'épreuve. (Conséquence de la solidarité entre Dieu et nous, de sa bonté.)

Résumé pratique. La persécution advenant, J. C. m'ordonne de me réjouir de mes souffrances, dans ma volonté libre, malgré l'impression qui ne compte pas, avec sa grâce, seule capable de cet effet et toujours présente. Donc, Il m'ordonne *le possible.*

Colloque : Offrir à N. S. le cas échéant, la résolution de faire généreusement ce qu'Il me demande, et, pour m'y préparer, de lui rendre grâces à chaque nouvelle *croix* qu'il m'enverra.

V. — JOIE. (*Motif : le Ciel promis*).

Praenotandum.

Rappeler l'objet précis : me réjouir d e ma part de souffrance dans la persécution. — Double motif : espérance, amour. Ici, surtout l'espérance, bien que l'amour y ait déjà sa place. Dans la méditation suivante, surtout l'amour, bien que l'espérance y paraisse encore.

1er PRÉLUDE : Notre Seigneur sur la montagne : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution... parce que le royaume des cieux est à eux ». *Beati qui persecutionem patiuntur..., quoniam ipsorum est regnum caelorum.* (Mat. V. 10).

2e PRÉLUDE : Foi assez vive pour développer l'espérance agissante, militante, patiente, invincible.

Premier Point : Ce qu'est le Ciel.

(Bref rappel). Mais comment le concevoir ? Esayons pourtant. Conception déjà ravissante, impuissante, à vrai dire, mais suffisante à nous transporter, nous ouvrant un au-delà infini et d'ailleurs, certain.

1°) **Vacabimus.** « Nous serons délivrés » (S. Aug.). Béatitude accessoire, négative d'aspect, mais combien grande ! Exemption : **a)** De tout mal physique : douleur, pesanteur de corps et d'esprit ; **b)** de toute peine morale : souffrance du cœur, humiliations, affections déçues, repoussées, disjointes, brisées) ; **c)** de toute crainte quant au salut : convoitises, tentations, péché possible. En tout, repos, paix, assurance et pour jamais : « Jusqu'à la fin et sans fin ». *In fine, sine fine* (S. Aug.).

2°) **Videbimus.** **a)** *Quoi* ? Toutes les beautés créées, mais épurées, mais vues toutes ensemble et dans leur idéal, leur source qui est Dieu ! — Ici-bas déjà, spectacles merveilleux, mais là-haut !... **b)** *Quoi ?* Toutes les vérités, les splendeurs intellectuelles dévoilées, reliées entre elles et à la vérité première, Dieu. Ici-bas, belles joies d'esprit pour des lueurs (sciences) mais là haut !... **c)** *Qui* ? Les Saints, les anges, la T. Ste Vierge, l'humanité de N. S. — Ici-bas, délices à entrevoir une belle âme, à la respirer du dehors, mais là-haut, voir et pénétrer les âmes saintes !... **d)** *Qui surtout* ? Dieu, l'essence même de Dieu « Comme il est », *sicuti est* (Jean III. 2) ; « face à face », *facie ad faciem* (I Cor. XIII. 12.) — Béatitude essentielle. Mais qu'en saisir ? Par l'imagination ? rien : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas compris... ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ». *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quae praeparavit Deus iis qui diligunt illum.* (I Cor. II. 9.) — Par la foi et le cœur, de quoi nous transporter, nous engager sans retour. — Un seul mot : C'est la béatitude qui suffit éternellement à Dieu même. En tout, ravissement intense et calme pour jamais. — « *In fine sine fine* ».

3°) **Amabimus.** — Aimer, joie suprême de l'homme. Quintuple idéal réalisé seulement au ciel : **a)** Aimer *dignement* (un objet qui le mérite toujours). Au ciel, Dieu. — **b)** Aimer à la fois *éperdûment* et *purement*, sans limites et sans désordre. Au ciel. « Égale tes audaces à ta puissance ». *Quantum potes, tantum aude.* D'ailleurs toutes les créatures aimées en Dieu, et Dieu en toutes. — **c)** Être aimé *comme on aime.* Au ciel, on est aimé plus qu'on n'aime. — **d)** Aimer *éternellement.* Au ciel, *in fine, sine fine.* Actes de foi et d'espérance personnelle. — Voilà pourquoi je suis fait ; pourquoi je vis ; je suis jésuite ; voilà ce qui m'attend. Désir...Espérance. Oh !qui m'en donnera un gage ! Ce sera, entre autres choses et tout particulièrement, la persécution.

Second Point : La persécution et le Ciel.

1°) **La persécution, gage du ciel.** a) *Évident à priori.* Que ne ferais-je pas, moi, en faveur de qui aurait souffert pour moi ? Donc, que ne fera pas Dieu ? — Peser : « Avec beaucoup d'affection, de sentiment » *cum multo affectu.* b) *Garanti* par la promesse divine : « Le royaume des cieux est à eux ». *Ipsorum enim regnum caelorum.* (Mat. V. 10). Promesse spéciale, privilégiée, à en juger par l'insistance même : « Ayez joie et allégresse, parce que au ciel, votre récompense est grande ». *Gaudete et exultate quoniam merces vestra copiosa est in caelis.* (Mat. V. 12.) — Promesse répétée, tendre, charmante dans ses détails : « Dieu essuyera toute larme de leurs yeux ». *Absterget (Deus) omnem lacrymam ab oculis eorum.* (Apoc. XVI. 4.) — « car de même qu'une mère caresse son enfant, ainsi moi je vous consolerai ». *Quoniam, sicut blandiatur mater, ita ego vos consolabor* (Is. 66. 13.) — (Cf. Médit. suiv.) — Ici, actes bien personnels de foi, d'espérance, c'est le ciel que Dieu veut pour moi quand Il déchaîne la persécution contre moi.

2°) **Les douleurs de la persécution** ne sont rien au prix du ciel. — a) *Évident en soi.* Rappeler encore les éventualités pratiques pour moi. Allons à l'extrême : vie tout entière indigente, errante, humiliée, anxieuse, désolée, prison, supplices. *Quid hoc ad aeternitatem ?* — b) *Que pensent aujourd'hui de leurs souffrances* les persécutés d'ici bas, les Apôtres (S. Paul), les martyrs (S. Laurent), nos missionnaires et martyrs du Japon, d'Angleterre, du Canada, les prisonniers de Pombal (18 ans !) ; se plaignent-ils d'avoir payé le ciel trop cher ? — c) *Affirmé par l'Ecriture* : « Après des peines légères, ils recevront d'immenses biens ». *In paucis vexati, in multis bene disponentur.* (Sap. III. 5.) « Les souffrances du temps ne sont rien, comparées à la gloire future ». *Non sunt condignae passiones hujus temporis ad futuram gloriam.* (Rom. VIII. 18.) « La légère affliction du moment présent, produit en nous au-delà de toute mesure un poids éternel de gloire ». *Id enim, quod in praesenti est, momentaneum et leve tribulationis nostrae, super modum in sublimitate, aeternum gloriae pondus operatur in nobis.* (II. Cor. IV. 17.) — L'aveugle nature a l'impression du contraire, mais la foi dit cela. « Nos regards ne s'attachant pas aux choses visibles, mais aux invisibles, car les choses visibles ne sont que pour un temps, les invisibles sont éternelles ». *Non contemplantibus nobis ea quae videntur, sed quae non videntur, quae enim videntur temporalia sunt, quae autem non videntur, aeterna sunt.* (II. Cor. IV. 18).

3°) **Donc la persécution est cause de joie.** Expérience : puissance de l'avenir sur le cœur humain. Assurer l'avenir :

instinct et sagesse. — N'avoir pas d'avenir : tourment suprême.— Espérer, même vaguement dans l'avenir : joie. — Or, les persécutés ont un avenir : a) Certain : « L'espérance de la vie éternelle, promise par Dieu qui ne ment pas ». *Spem vitae aeternae, quam promisit qui non mentitur Deus.* (Tit. I. 2). — b) Prochain : « Voici que je viens bientôt, et ma récompense avec moi ». *Ecce enim venio cito, et merces mea mecum est.* (Apoc.XXII. 12).— c) Magnifique : « Le royaume des cieux ». *Regnum caelorum.* — d) Tout joyeux : « L'attente du juste c'est la joie ». *Expectatio justorum, laetitia* (Prov. X. 28). —e) Éternel : « Leur espérance est pleine d'immortalité ». *Spes illorum immortalitate plena est.* —f) Divin : Dieu même. « Et maintenant, qu'est-ce que j'attends? sinon Dieu ». *Et nunc quae exspectatio mea, nonne Deus?* (Ps. XLVIII. 8).

Les voilà donc *spe gaudentes* (Rom. XII. 12). Sur terre, le persécuté est donc déjà l'homme le plus heureux, parce qu'il a les espérances les plus belles.

Colloque à N. S. : demander : *augmentum fidei, spei.*

VI. **LA JOIE.** — (*Motif L' Union à J. C.*)

Praenotandum.

Union à J. C., suprême gage du ciel, suprême joie actuelle du cœur. Elle existe déjà pour moi (baptême, vocation, vœux, jésuite). Prix inestimable de tout ce qui la resserre. — *Proposition* : La persécution resserre quatre fois mon union à Jésus-Christ.

Premier Point : Par Ressemblance.

1°) **Fait** : a) J. C. a été persécuté ; donc l'étant, je lui ressemble.—b)La persécution achève la physionomie,la beauté, les attraits de J. C. « En effet il était bien digne de celui pour qui et par qui sont toutes choses, qu'après avoir conduit à la gloire un grand nombre de fils, il élevât par les souffrances, au plus haut degré de perfection, celui qui les a guidés vers le salut ». *Decebat enim eum propter quem omnia et per quem omnia (Deum), qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum (Christum), per passionem consummare* (Heb. II. 10). — Le persécuté a « ce je ne sais quoi d'achevé, que le malheur ajoute aux grandes vertus » (Bossuet)... Donc, comme la persécution achève l'attrait de J. C., elle achève en moi la ressemblance avec J. C.

2°) **Valeur du fait.** Ressembler à J. C. c'est : **a)** le gage unique du ciel, la robe nuptiale exigée.— Les « élus son ceux : « qu'il a connus d'avance et prédestinés à être conformes à l'image de son Fils ». *quod (Deus) praescivit et praedestinavit conformes esse imaginis Filii sui* (Rom. VIII. 29). — **b)** Un besoin, une joie de l'amour. Etre moins indignes de ceux que nous aimons ; faire qu'ils se retrouvent en nous. — **c)** Ressembler à J. C. par la souffrance : Pour nous jésuites, profession spéciale, affaire de vocation... « Vous imiter en supportant les injures ». *Imitari te in ferendis.... injuriis.* (cf. 3e deg. humilité).

Donc, joie de la persécution qui m'avance dans l'accomplissement de ma vocation, en m'avançant dans la ressemblance avec J. C.

Second Point : Par Alliance.
(*Intérêt, œuvre, peine*).

1°) **Fait** : **a)** La Persécution atteste mon alliance avec J. C. : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est sien. Mais vous n'êtes pas du monde.Mon choix vous a tirés du monde et pour cela le monde vous hait ». *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret ; quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo ; propterea odit vos mundus.* (Joan. XV. 19). Donc la persécution m'atteste que je suis avec J.C. — **b)** Elle resserre mon alliance avec J.C. Travailler, lutter, peiner ensemble : point de lien plus fort.

2°) **Valeur du fait** : **a)** Victoire certaine pour la cause. « Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds ». *Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus.* (I Cor. XV. 25.) « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ». *Confidite, ego vici mundum* (Joan. XVI. 33.) — **b)** Victoire certaine pour moi, si je le veux, et J. C. m'aidera à vouloir, Mais quelle victoire ? « Je le confesserai devant mon Père ». *Confitebor et ego eum coram Patre meo.* (Mat. X. 32.) — « Celui qui vaincra sera ainsi revêtu de vêtements blancs ». *Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis.* (Apoc. III. 5.) — « Au vainqueur, je donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône ». *Qui vicerit dabo ei sedere mecum, in throno meo, sicut et ego vici et sedi cum Patre meo in throno ejus.* (Apoc. III. 21). — « Pour que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume ».*Ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo* (Luc. XXII. 30).

c) Dès le combat, joie d'être avec J. C. — Mon cœur accepterait-il d'être neutre ? « Vive le Seigneur et vive le roi

mon maître : parce que partout où vous serez, ô mon Seigneur roi, soit à la vie, soit à la mort, là sera votre serviteur ». *Vivit Dominus et vivit Dominus meus Rex, quoniam in quocumque loco fueris, Domine mi Rex, sive in morte, sive in vita, ibi erit servus tuus.* (II. Reg. XV. 21.) — Donc, joie dans la Persécution qui m'unit si étroitement à J. C.

Troisième Point : Par identité morale.

1°) **Fait** : Trois degrés dans l'union avec J.C. — **a)** « Revêtez-vous de N. S. J. C. ». *Induimini Dominum Jesum Christum* » (Rom. XIV. 14.) — **b)** « Le Christ habite dans vos cœurs ». *Christum habitare in cordibus vestris.* (Eph. III. 17.) — **c)** « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ». *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Gal. I. 20). La persécution tend par elle-même à réaliser ce troisième degré d'union. C'est J. C. qu'on persécute en moi. *Par la persécution, J. C. est moralement incarné en moi* . Il est dans ses apôtres. « Qui vous écoute m'écoute ». *Qui vos audit me audit.* (Luc. X. 16.) — Il est dans l'enfant : « Qui reçoit un de ces petits en mon nom me reçoit». *Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscepit.* (Mat. XVIII. 5.) — Il est dans le pauvre : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ». *Esurivi et dedistis mihi manducare.* (Mat. XVII. 31). — Il est dans le persécuté : aux persécuteurs comme aux charitables, il dira : « C'est à moi que vous l'avez fait ». *Mihi fecistis.* — (Incarnation morale, mais plus réelle et plus efficace que celle de la patrie dans le soldat et l'ambassadeur. Dans le persécuté J. C. présent travaille, opère la vie, la force surnaturelle : « *Je* suis la vigne et vous êtes les branches ». *Ego sum vitis, vos palmites.* (Joan. XV. 5.)

2°) **Valeur du fait** : Fierté humble, confiance joyeuse, et c'est la persécution qui me vaut cela.

Quatrième Point : Par égalité dans la réciprocité d'amour.

1°) **Valeur supérieure de cette quatrieme union** : Tendance naturelle de l'âme noble : « Que rendrai-je au Seigneur ? » *Quid retribuam Domino ?* (Ps. CX. 12.) — Loi de l'amitié : amour réciproque, réciprocité dans le don du sien et de soi. Et J. C. me veut son ami : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs : je vous ai appelés mes amis ». *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* (Joan. XV. 15.).

2°) **Fait**. Je pouvais déjà le devenir par la perfection qu'il sollicitait de moi, sans me l'imposer. — Je me la suis imposée

à moi-même. Honneur et joie. Mais, la persécution survenant, me la rendait encore mieux, possible. Le persécuté, le martyr surtout, est l'ami par excellence de J. C., l'égal de J. C. dans l'amour... sang pour sang... le tout pour le tout. — S. Étienne : « La mort que notre Sauveur a daigné souffrir pour nous, lui le premier, il l'a rendue à son Sauveur ». *Mortem quam Salvator noster dignatus est pro nobis pati, hanc ille primus reddidit Salvatori.* (*In festo S. Steph. ad Mat. Resp. III.*) — L'Église dit à N. S. : « C'est vous qui triomphez dans vos martyrs ». *Tu vincis inter martyres, Parcisque confessoribus.* N'est-ce pas mettre les martyrs à son propre niveau. « Pas de plus grand amour ». (S. André.)

3°) **Conclusion pratique** : Serai-je martyr ? — Trois choses certaines : **a**) J'en suis indigne. — **b**) Je dois m'en rendre moins indigne, en persécutant et martyrisant dans le détail actuel et quotidien, ma mauvaise nature, mollesse et amour-propre. — **c**) Cette persécution spontanée, mais obligatoire, vu ma vocation, est déjà union croissante à J. C. rivalité d'amour pratique avec J. C. — Donc béatitude et joie.

G. Longhaye, s. j.

Le caractère de S. Pierre Canisius

Cette étude du caractère national de Canisius est extraite d'un article paru dans les Studien *du mois de Mai* 1925.

Il avait pensé un moment à chercher le silence de la contemplation et à se retirer de la vie active. Tauler était son auteur favori et les Chartreux de Cologne étaient ses amis. Mais l'Allemagne n'était plus, comme quelques siècles auparavant, le paradis spirituel où de saintes vierges avaient des visions et se promenaient à la main de l'époux, où Tauler et Suzo prêchaient, en extase, l'amour divin ; l'Allemagne allait ressembler à un champ de bataille. Le moine inquiet de Wittemberg avait succédé à la vierge mystique Gertrude de Saxe. « Lui qui n'avait pas trouvé l'Eglise assez pure n'avait pas respecté sa propre chasteté et son exemple avait déverrouillé les portes des monastères allemands, de sorte qu'aucun vœu n'était plus saint ».

Canisius était un homme du temps nouveau et l'Allemagne avait besoin d'autres forces que d'adorateurs extatiques. Le repos de la contemplation allait faire place à la lutte pour la foi antique. Dans cette époque mouvementée le Ciel n'avait pas en vain armé cet enfant de Gueldre de tant de dons

jusqu'à en faire un des plus grands hommes de son siècle.

Tous les saints ont été des mystiques, Canisius aussi, mais bâtir sur le Thabor une tente fixe était le partage d'un très petit nombre, et Ignace aimait mieux voir ses fils camper sous des tentes mobiles.

Quand Pierre arriva à Rome, quelques années plus tard, Ignace dut découvrir de riches promesses dans ce svelte jeune homme si modeste, si distingué. Sérieux, travailleur, intelligent, il avait en outre un caractère capable de faire impression. Ignace connaissait déjà ses brillantes études et son éloquence, et, chaque jour, il pouvait s'assurer de ses nobles efforts pour ne servir que Dieu et les intérêts de Jésus-Christ. Ce premier Allemand de son ordre — pour autant que nous pouvons l'appeler Allemand, car Canisius se donnait pour Hollandais et pour Allemand — cet homme du Nord au large front couvert d'une chevelure dense et noire, à l'accent sûr et lent, n'était pas le moindre de ses disciples. Ignace qui possédait le don merveilleux de se confier en Dieu tout en appréciant à leur juste valeur les ressources humaines, Ignace pouvait envoyer Canisius en Allemagne avec une légitime confiance en son talent. C'est alors que le nouvel apôtre commence à développer une activité étonnante, qui devient une activité héroïque digne de Paul, activité qui embrasse tout l'empire romain et plus encore. Il n'y a pas de grande ville allemande où on ne voie Canisius. Il n'y a pas d'œuvre pour laquelle ses capacités soient insuffisantes ; il est professeur et chancelier d'université, ambassadeur du Pape, prédicateur, écrivain, supérieur de son ordre, porte-parole dans les controverses religieuses, théologien et orateur aucon cile de Trente, prédicateur de la cour à Insbrück, prêcheur de missions et confesseur, conseiller des Papes et confident des princes. Il est mêlé à toutes les questions importantes de la foi, il est ami de tous les grands noms de cette époque, des Ferdinand d'Autriche, des Guillaume de Bavière, de Truchses et de Fuggers d'Augsbourg. Il parcourt l'Allemagne dans toutes les directions, apparaissant partout pour porter la parole et fonder des collèges, pour délibérer ou remplir une ambassade. Et en même temps il écrit de gros infolios sur S. Jean-Baptiste et la Ste Vierge, répand son catéchisme et entretient une correspondance dont l'édition demandera le travail d'une vie entière. Aucun propagandiste n'a jamais eu une vie si mouvementée. Qu'on parcoure seulement la vie de Canisius écrite par Braunsberger, qui, hélas, commet la faute de vouloir tout dire et qui, par cela même, tait le principal. Après trente ans de travaux énormes, il va enfin se reposer à Fribourg en Suisse. Il y apporte sa gloire, car même au delà des Alpes on célèbre son nom comme celui d'un géant, fatigué à la lutte. S. Charles Borromée, visitant

une partie de la Suisse, désire l'avoir comme compagnon de voyage. Et S. François de Sales lui écrit : « Vous êtes connu dans toute la chrétienté pour tout ce que vous avez fait pour le Christ en paroles et en écrits ».

Canisius ne rencontra-t-il que des succès dans toutes ses entreprises ? Ce n'est pas la voie ordinaire des saints, même pas celle des hommes terre à terre. A Augsbourg, Canisius doit quitter la chaire parcequ'il a aussi, lui si mesuré, un moment de faiblesse et émet une opinion trop sévère sur les pratiques du clergé de la ville. A la controverse de Worms, où apparaît le vieux Mélanchton avec tout un état-major de théologiens protestants et où Canisius commande la garde catholique, il perd sa sérénité devant l'humeur intraitable des protestants ; Mélanchton se plaint du « crieur que les catholiques ont mobilisé contre lui ». La conférence se trouva dissoute sans résultat. Mais de telles déceptions sont rares. Ordinairement sa sagesse mesurée, sa bonté désintéressée, menaient ses entreprises à bien.

Chose curieuse pour qui tâche de pénétrer la personnalité de Canisius : il lui manque le trait marquant, la ligne caractéristique qui fait reconnaître tout de suite la personnalité. Comparez-le au sérieux Borromée, à l'enjoué Philippe de Néri, au gentil François de Sales, au noble Xavier si spontané : Canisius ne peut être caractérisé par un adjectif. Ce que disaient ou écrivaient ou faisaient ces saints est si entièrement du Borromée, du Néri, que l'acte trahit tout de suite son auteur. Ce que Canisius a écrit ou fait et la manière dont il l'a fait aurait pu être l'œuvre d'un autre grand et saint homme. Le trait saillant dans sa silhouette de saint est peut-être sa modération.

Est-ce manque de personnalité ? Ce serait signe d'une arrogance naïve que de dénier une forte personnalité à un homme de cette grandeur qui a exercé une telle influence sur son temps et sur son milieu. C'est bien plutôt la suite d'un caractère très heureux, d'un tempérament très harmonieux, d'un équilibre parfait de ses talents : de sa force sans dureté, de sa bonté sans faiblesse, de sa vue large sans surestimation de lui-même, de sa sagesse sans pusillanimité, de sa modération sans concessions déraisonnables, de son endurance jamais impitoyable. Nous trouvons une heureuse confirmation de ce qui précède dans le mot d'un écrivain protestant qui parle du « caractère irréprochable » de Canisius. Cet équilibre classique est-il en rapport avec un autre phénomène ?

Il y a des saints qui sont avant tout « saints » ; nous voulons dire qu'ils ont pendant leur vie déjà une telle auréole de grâces que tout le reste demeure dans l'ombre : science, éloquence, talent, activité ou tout ce qui les élève au-dessus des hommes. Nous lisons que quelques-uns n'avaient qu'à faire le signe

de la croix, n'avaient qu'à se montrer pour enlever l'auditoire ou les spectateurs. Le « Saint » faisait tout en eux et nous croyons volontiers qu'ainsi François d'Assise prêchait en se promenant simplement en ville avec un compagnon. Nous entendons dire la même chose de gens qui n'orneront jamais le pilier d'une église, et, il n'y a pas de quoi nous troubler quand nous ne retrouvons cela en Canisius que très faiblement. Canisius ne faisait pas impression avant tout par sa « sainteté », chose d'ailleurs plus facile dans un milieu de foi sincère et simple. Les temps et les hommes n'étaient pas ainsi et Canisius n'aurait pas alors détourné le fleuve de l'apostasie par un fluide de sainteté si paisible.

Canisius avait de l'influence par sa haute vertu désintéressée, son intention d'une pureté intangible, son saint enthousiasme pour l'épouse du Christ, mais ces dons célestes devenaient puissants en lui, portaient un fruit si heureux, par et dans sa riche et noble nature. Ou, si on veut l'autre point de vue : sa naturelle largeur d'esprit devenait féconde par son amour de Dieu et son zèle pour l'Église. Pour écarter les esprits de la liberté séduisante de l'« évangile » de Luther, on avait besoin de sagesse et d'éloquence, de science et de sens pratique et de tant d'autres choses encore : Canisius pouvait offrir tout cela. Que sa sainteté intérieure, sa perpétuelle union à Dieu et son abnégation n'aient transparu et rayonné que plus tard, on en peut trouver l'explication dans la réserve innée du prudent Hollandais. L'homme né et élevé dans un pays ensoleillé, étale davantage aussi sa vie intérieure dans la lumière du soleil.

A quel point peut-on retrouver maître Ignace dans Canisius? Faisons-nous tort à quelqu'un en opinant que si Ignace avait eu à indiquer ce lui quipoursuivait le plus directement son idéal, son regard chercheur se serait très longtemps reposé sur Canisius? Un combattant si universel, si apte à tout travail, si sage et si énergique, si pratique et si idéaliste, qui était avant tout humble, simple, sincère et pauvre comme le moindre disciple du Christ — talents et vertus d'un si grand poids pour Ignace — aurait peut-être emporté la prédilection du maître. Ignace préférait le « haut » apostolat qui atteint les princes, les pays, les villes. Qui lui en fait un reproche devrait d'abord jeter la pierre à S.Paul. La charité est merveilleuse, et tous les deux Ignace et Paul, cherchaient la « plus grande » gloire de Dieu. Nous ne désirons pas élever Canisius sur le plus haut piédestal, nous ne cherchons que la vérité des rapports, sachant qu'Ignace désirait dans ses disciples, après une grande vertu, encore plus et beau, coup plus.

Posséder un Saint en qui ont été canonisées quelques-unes de nos vertus nationales, a sans doute pour nous autres,

Hollandais, quelque chose de réjouissant. Canisius est en somme un habitant de Nimègue et les grandes lignes de son caractère sont purement hollandaises. Déjà,au seizième siècle, les Hollandais étaient assez forts pour être respectés comme un peuple ayant une mentalité personnelle. On peut considérer François de Sales comme le plus pur épanouissement de l'esprit français, Xavier comme la plus noble image du « caballero » castillan,Thérèse comme celle de la fière « señora » espagnole, Canisius représente sa patrie. Mesure et sérieux , mesure dans le sens de sagesse et de force maîtrisée, étaient deux qualités dominantes qui l'ont partout accompagné et ces dons naturels ne lui venaient pas de l'étranger. Le quinzième et le seizième siècle ont vu naître beaucoup de grands Hollandais, qui attirèrent l'attention sur le « Pays bas » de la mer. Hélas cet épanouissement fut troublé bientôt par le calvinisme et la guerre. Canisius est un des plus grands de la souche hollandaise par sa sainte vie,vouée entièrement à Dieu, par son intègre caractère, par sa largeur d'esprit, sa sagesse et son éloquence, sa sagacité et son énergie, sa distinction et son art de diriger les hommes, par sa modestie, par la simplicité sincère de son cœur. Tout ce qui est catholique dans l'Europe centrale l'honore comme son nouvel apôtre.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Rome

Instances pour la proclamation de Canisius comme Docteur de l'Église. — 1. A la *Congregatio generalis* qui précéda la canonisation de S. Canisius le S. Père répondant au P. Général avait beaucoup loué la doctrine et l'apostolat d'écrivain de Canisius. Ces paroles fortifièrent l'espérance que l'on concevait de voir bientôt le nouveau saint déclaré Docteur de l'Église. Depuis longtemps déjà, des lettres postulatoires parvenaient à Rome, émanant de Cardinaux, d'Évêques, d'Ordres religieux, de Facultés de théologie, d'hommes en vue. On en attendait d'autres. Il en arrivait non seulement d'Allemagne, d'Autriche, de Hollande et de Suisse, mais aussi d'Italie, de France, d'Espagne, d'Amérique et d'autres pays encore. Le P. Général au nom de toute la Compagnie demanda au Saint-Siège le jour de Pâques, 12 avril, que Canisius fût solennellement déclaré docteur de l'Église. Il restait à peine quarante jours à la Congrégation accablée déjà par le labeur de tant de béatifications et de canonisations. Pourtant, grâce aux désirs du Saint-Père, l'affaire put être menée à bien. La séance de la Congrégation se tint le 19 mai, deux jours seulement avant la canonisation du Bienheureux. Le Postulateur général avait préparé un « état » de la cause qui, avec la demande du P. Général, contenait l'avis de deux théologiens désignés pour l'étude de la question. Ces deux théologiens, éminents parmi ceux de Rome, étaient le R.P.Édouard Hugon O.P., Vice-recteur du Collège Angélique et le R. P. Dom François de Wyels, O. S. B., vice-recteur du Collège S. Anselme. Tous les deux étaient pleinement d'accord pour louer l'ampleur, la profondeur de la doctrine de Canisius, le nombre et la grandeur de ses œuvres ; et, ce qui avait beaucoup plus d'importance, tous deux déclaraient Canisius tout à fait digne du titre de Docteur dont on pourrait l'honorer dans la cérémonie même de la canonisation (1).

L'« état » se terminait par quelques unes des lettres postulatoires, surtout celles des Facultés de théologie : Louvain, Bonn, Salamanque, Paris, etc... On aurait pu y ajouter, si la brièveté n'eût pas été

(1) Le R.P. Hugon ajouta en outre que, pour les mêmes raisons, il conviendrait de décerner pareil honneur à S. Raymond de Pennafort et à S. Antonin de Florence, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

nécessaire, la lettre du R. P. Louis Theissling, Maître Général des Frères Prêcheurs (dernier gage de sa très grande bienveillance envers la Compagnie, car il mourait peu de temps après) et la lettre du Ministre général des Pères Capucins. Tous ces écrits, imprimés et distribués aux Cardinaux et aux Consulteurs de la Congrégation les aidèrent à donner une réponse en connaissance parfaite de cause. Ce jour-là donc, 15 mai, la Sacrée Congrégation des Rites déclara à l'unanimité qu'on pouvait en sûreté proclamer le Bx. Pierre Canisius, Docteur de l'Église. (*Nouvelles de la Curie*).

2. — Les Évêques d'Allemagne et des nations voisines, qui plus que toutes autres ont subi et subissent encore la bienfaisante influence du magistère de S. Pierre Canisius, commencèrent une longue série de lettres et de pétitions adressées à Rome en vue de demander le titre de Docteur pour Canisius ; à eux s'unirent de nombreux Cardinaux et Évêques d'autres nations, et surtout des Universités catholiques et Facultés théologiques comme celles de Louvain, Munich, Vienne, Prague, Budapest, Nimègue, Fribourg, Strasbourg, Paris, Bologne, Salamanque, etc. ; d'autres semblables pétitions allaient arriver d'Amérique, mais elles furent heureusement prévenues par le plein exaucement de si nombreuses supplications.

(*Osservatore Romano*, 29 mai 1925).

Les nouveaux Bienheureux. — Contrairement à ce qui avait été dit tout d'abord, il n'y aura pas deux fêtes en l'honneur des bienheureux martyrs français du Nouveau-Monde : l'une pour ceux qui ont été martyrisés sur le territoire du Canada, l'autre pour ceux qui ont été martyrisés sur le territoire des États-Unis. On veut en effet poursuivre immédiatement leur cause de canonisation. Cependant cette fête, commune aux huit martyrs, sera célébrée, aux États-Unis, non pas le 16 mars comme partout ailleurs, mais le 26 septembre. — La cause des Martyrs canadiens et celle du Bx Bellarmin viennent d'être reprises et l'on a bon espoir pour 1929.

Quatre-vingtième anniversaire de S. E. le Card. Billot. — Au Collège Américain : La veille du 13 janvier 1925, tout le Collège a offert au Cardinal ses hommages et ses souhaits. Le jour suivant, S. E. célébra la Messe des Élèves, et au réfectoire des Pères il y eut une agape fraternelle.

A la Grégorienne : S. E. ayant vivement insisté pour qu'en cette circonstance tout témoignage d'affection se bornât à adresser au Seigneur des prières pour lui, le 13 janvier, le R. P. Recteur s'en fut porter à S. E. les souhaits et les hommages de toute l'Université, et l'assura que tous, PP. et FF., avaient offert pour lui au Bon Dieu les vœux les plus beaux et les plus fervents.

Vivement prié par le même P. Recteur, S. E. consentait cependant aimablement à honorer et à égayer de sa présence la table de l'Université, le 18 suivant.

(*Notizie della Provincia Romana*, 1925.)

Le congrès thomiste.— (*D'un témoin américain.*) — Le sujet le plus important des travaux du congrès était le problème de la connaissance. Quelques-uns niaient qu'il y eût là un véritable problème. Le reste des congressistes était divisé en deux camps : ceux qui se contentaient de défendre leur propre position à leur propre satisfaction et ceux qui étaient désireux d'aborder les adversaires avec des termes et des arguments compréhensibles pour les deux côtés.

La question de la puissance et de l'acte, quoiqu'abordée avec beaucoup de courtoisie, fit surgir de vigoureuses discussions. Le point de vue thomiste fut proposé avec force et résolument attaqué : on éleva des doutes sérieux pour savoir si S. Thomas avait jamais présenté la doctrine dans le sens absolu où la présente maintenant l'école thomiste. A plusieurs reprises, la théologie se glissa dans la discussion. Un champion du thomisme déclara que Dieu ne pouvait connaître le futur libre que *in decreto praedeterminante* ; aussitôt un murmure de protestation courut à travers la salle.

Une fois ou l'autre, l'opposition demanda si la doctrine thomiste était si vitale que l'Église ne pût permettre d'enseigner le contraire. Il fut répondu que l'Église agissait avec une maternelle tolérance et qu'elle ne décidait pas de ces abstruses discussions métaphysiques. A la fin comme la même question se faisait plus pressante, le P. Garrigou-Lagrange, O. P., répondit que l'Église devait tolérer *minus malum*. Ce qui souleva de violentes protestations.

Une autre question proposée avec une égale persistance fut la suivante : Comment se fait-il que l'importance de cette doctrine n'ait apparu si clairement que très longtemps après la mort du Docteur Angélique ? A cette question il fut à peine répondu, on répliqua seulement qu'il fallait du temps pour que se dissipât la fumée des controverses et pour que la vérité pût apparaître avec évidence. Pourtant il était trop clair qu'il y avait là beaucoup à discuter.

Les discussions de Cosmologie révélèrent aussi une division dans l'assemblée. Un groupe désirait envisager cette branche de la philosophie d'un point de vue métaphysique et la laisser ainsi indépendante des découvertes de la science ; l'autre groupe désirait mettre la cosmologie en rapports étroits avec la science, autant que cela est possible sans cesser d'en faire une philosophie. Le dernier groupe semblait être en majorité ; mais le véritable but de la philosophie ne fut pas défini à la satisfaction de tous.

Deux fois durant ces discussions, Mgr Janssens déclara expressément que si l'existence de la matière et de la forme ne pouvait être prouvée dans les corps inorganiques, on pouvait se passer de matière et de forme dans les corps inorganiques. Chacun comprit que c'était là un coup direct porté à un point fondamental du thomisme et chacun comprit que, si le président parlait avec cette assurance, c'est qu'il était sûr de ne pas être blâmé par le S. Père. A propos de la théorie de la relativité, le congrès ne put décider si, et jusqu'à quel point c'était là une théorie philosophique, et l'intérêt du congrès parut languir.

A la dernière séance privée on proposa trois vœux. Le premier réclamait une meilleure édition annotée de la Somme avec des références aux autres œuvres de S. Thomas. Le second demandait l'établissement de réunions partielles de philosophes catholiques dans les diverses parties du monde, avec une réunion générale à Rome à de plus longs intervalles. Ces deux propositions furent acceptées. Alors le P. Szabo, Recteur de l'Angélique, proposa que les fameuses vingt-quatre thèses fussent prises universellement comme plateforme obligatoire des futurs congrès thomistes. Il y eut alors un grand mouvement dans la salle. Mais Mgr Janssens se leva et dit qu'il ne permettrait pas le vote. Il déclara qu'en ces matières la discussion était toujours ouverte, que comme président du congrès il ne pouvait parler librement, qu'autrement il pourrait dire certaines choses assez surprenantes sur les vingt-quatre thèses. La salle parut calmée par cette intervention et ainsi finit le Congrès.

C'est une histoire courante à Rome que le Saint-Père ne tient pas la distinction réelle entre l'essence et l'existence et le sentiment général fut que Mgr Janssens avait fait allusion à cela en parlant de ces choses étonnantes qu'il ne pouvait dire. Mais naturellement ce n'était là qu'une conjecture.

A la séance publique qui termina le Congrès, on ne fit aucune mention de la proposition du R. P. Szabo. Mc W. S. J.

L'exposition des Missions. — 1. *Du P. H. Dubois*, 22 *Fév.* 1925. — Jeudi 19 fév., 2e inauguration de l'Exposition des Missions. Plusieurs parties n'avaient pu être achevées pour l'ouverture solennelle du 21 déc. : la grande galerie des maquettes et des statistiques, les pavillons des Iles Asiatiques et de l'Océanie. Mais les caisses étaient enfin arrivées, les tableaux et les graphiques en forme, les nouvelles salles prêtes ; le S. Père voulut leur faire l'honneur d'une visite spéciale d'inauguration. — Elle fut fixée pour ce jeudi 19 à 15 h. dans la forme « privatissima » : cartes personnelles distribuées aux invités, la plupart membres des Congrégations exposantes, ou notabilités de la Direction ; pas de dames.

Le cortège du Pape ne comprenait plus, comme la première fois, nombre de cardinaux et de personnages politiques. Quelques hallebardiers aux costumes rayés de jaune ouvraient la marche, suivaient quelques majordomes et officiers chamarrés d'or, plusieurs Monsignori (Mgr Respighi, maître des cérémonies ; Mgr Grammatica, directeur de la Revue de l'Exposition, Mgr Pecorari, secrétaire de la Propagande) ; aux côtés du S. Père, les card. Van Rossum et Gasparri, enfin Mgr Marchetti qui, comme organisateur des pavillons, remplissait naturellement le rôle de « cicerone ».

Nous étions arrivés vers 3 h. (Capucins, Dominicains, Jésuites, Pères des Mis. Étr., Salésiens, etc) dans les cours du Vatican par une pluie battante. Les souliers boueux marquent leurs traces dans les galeries et contrastent avec la solennité du manteau romain arboré pour la circonstance. Vivement des employés passent la sciure et le balai sur l'inélégance de nos empreintes, nous escamotons nos

parapluies trempés derrière quelque meuble, chacun rectifie sa tenue et se redresse, car les hallebardes pointent à l'extrémité de la Galerie del Lapidario.

Qu'on se représente une galerie voûtée, monumentale, de plus de 100 m. Sur la muraille à la gauche du Pape venant de ses appartements, on s'est contenté d'appliquer directement statistiques, tableaux, inscriptions diverses des Congrégations missionnaires de moindre envergure. S'adossant à la paroi de droite et occupant la moitié de la largeur, une série de stands, séparés par des cloisons, sont réservés aux Sociétés de plus grand développement :chaque stand forme comme une chambrette à trois côtés, où les exposants ont rangé cadres, cartes, vitrines et tableaux ; ce qui domine, ce sont les statistiques du personnel et du travail des Missions, présentées sous les formes les plus complètes et les plus détaillées, les plus variées, les plus parlantes.

Il avait été réglé que le S. Père, devant passer deux fois par la Galerie, pour venir et pour rentrer, profiterait de la lumière de l'après midi pour examiner le côté gauche, et au retour s'occuperait des stands éclairés à l'électricité.— Nous dûmes donc, logés que nous étions au stand de la Compagnie, nous contenter, à l'aller de voir passer Sa Sainteté et de baiser son anneau presque à la dérobée.

Le Pape passa aux salles des Iles Asiatiques et de l'Océanie : pavillons en forme de longs rectangles ; une allée centrale entre deux rangées de colonnes et les murailles, des suites de chambrettes. Les Missionnaires sont près des colonnes,au coin de leurs expositions respectives. — La visite du stand des Philippines donnera l'idée de toutes les autres. Au pied de la 1re colonne, le vénérable Père Algué, directeur de l'Observatoire de Manille est à genoux. Après le baisement de l'anneau, le Père fait des honneurs. Tout de suite deux magnifiques tables de beau bois rouge retiennent l'admiration de Sa Sainteté. Le Père explique : « Ces tables immenses, l'une rectangulaire, l'autre ronde, sont faites d'une seule pièce de bois de Marra ; la ronde a été tirée d'un arbre de 64 mètres de haut,etc. ». Puis voici le baromètre indicateur des cyclones, invention du Missionnaire, un cigare monumental, de jolis cadres enfermant des scènes du pays, et de jolies choses de toute espèce. Le Pape écoute et regarde attentivement. A un moment donné, Pie XI et le P. Algué sont tous deux, dans un coin du stand, détachés du cortège ; un photographe croque au passage ce charmant tête-à-tête du S. Père et du vieux missionnaire à barbe blanche. La visite a duré quelques min. Le P. Algué est rayonnant, mais il a oublié dans sa joie de faire bénir des crucifix. Quand le Pape repassera en face de son stand, il trouvera moyen de réparer l'oubli.— La visite, l'attitude de l'illustre visiteur sont d'une familiarité délicieuse. Un Père italien met en gaieté le S. Père en lui exhibant je ne sais quelle défroque de ses sauvages. Je me trouve moi-même, ici ou là, à quelques pas seulement de Sa Sainteté. J'ai temps et place pour bien voir. Ce qui me frappe, c'est le calme, la maîtrise de soi, l'attention réelle et méthodique

de Pie XI passant en revue cet amoncellement de choses si diverses.

L'Océanie s'achève. Vite je regagne mon poste, non point près de Madagascar, que le Pape a visité la première fois, mais au stand des statistiques de la Compagnie. Il se compose donc d'un fond de mur et de deux cloisons perpendiculaires : la partie inférieure du fond et des cloisons est occupée par des armoires surmontées de pupitres vitrés qui renferment les nombreuses publications missionnaires de la Compagnie (« Le Bulletin Mission d'Imerina » et « C.C.M. » sont dans la vitrine de face, le « Feon ny Marina » et « le Messager » sont dans celle de gauche). Depuis les vitrines jusqu'en haut, une étoffe rouge est tendue sur laquelle se détachent nettement cartes, tableaux, graphiques et statistiques. — Tout d'abord au centre et en haut, dans une sorte de fronton écarlate et or, les trois portraits de S. Ignace, de S. Fr. Xavier, de S. Fr. de Borgia. Au-dessous : deux planisphères, l'un moderne où sont indiquées les missions actuelles, l'autre ancien (photographie agrandie d'un vieux document) donnant les anciennes missions. A droite et à gauche de ces cartes, deux grands panneaux avec statistiques, l'un pour les missions en pays infidèles, le second pour les missions en pays chrétiens. — Sur la cloison de gauche un immense graphique très ingénieux renseigne sur les missions d'avant la suppression, leurs dates de fondation et de disparition ; il est accompagné d'un tableau des noms de nos martyrs. A droite un graphique, pour les missions de maintenant, et un tableau récapitulatif de toutes leurs œuvres et ministères. — Présentation à la fois élégante, facile à saisir et frappante ; chiffres impressionnants : plus de 3.000 missionnaires et près de 2.000.000 de baptisés.

Mais le piquet d'honneur a franchi la grand'porte. Voici le S. Père. Cette fois, c'est bien pour nous. Arrêt au 1er stand des PP. Franciscains, au 2e des PP. Dominicains, au 3e des PP. Capucins, nos aînés dans l'apostolat. — Le R. P. Boetto, notre Directeur, par une délicatesse particulière, m'a placé près de lui au coin de gauche, un autre Père et un Frère sont à l'autre coin. A genoux nous baisons l'anneau et le P. Boetto me présente : « Un missionnaire français de Madagascar ». Et le Pape, arrêté bien au milieu du stand, entouré de ses dignitaires, de répondre lentement et gravement :

Sono brava gente questi buoni Malgasci... Hanno buona indole, sono di dolce carattere ». — « Ce sont de braves gens que ces bons Malgaches. Ils ont une bonne nature et sont d'un caractère doux ». — Que dire de mes impressions en entendant le S. Père faire ainsi officiellement l'éloge de nos chers Malgaches, et d'une manière aussi caractéristique, aussi vraie. Ce que j'avais entendu en France bien souvent au sujet de nos Malgaches, qu'ils sont bons, doux, d'un excellent caractère, « malemy fanahy » comme on dit là-bas, le Pape le répétait dans les mêmes termes mais en y insistant par quatre fois : « brava, buono, buono, dolci ». Ce qui m'a le plus ému, ç'a été de penser que ce seul nom de Madagascar a dit tout de suite au S. Père toutes ces choses, que les Malgaches ne sont pas pour lui des inconnus, perdus dans l'immense foule de ses enfants, qu'Il les a si bien présents, si distincts dans son esprit et dans son cœur.

Le Pape examine ensuite l'exposition. A genoux de nouveau nous recevons sa bénédiction qui, en tombant sur nous, va, dans sa pensée comme dans la nôtre, à tous ceux qui nous sont chers, frères de la Compagnie, parents et amis, chrétiens et fils lointains et très aimés de la grande île.

Il est soir quand Pie XI rentre dans son palais. Les ombres sont descendues sur Saint-Pierre et sur la Ville Sainte, mais je quitte le Vatican emportant dans mon âme un rayon de lumière.

Souvenir de la visite du Pape à l'exposition en décembre. — La Procure de Lille avait envoyé à l'Exposition deux panoplies de sabres de Boxeurs, qui en 1900 répandirent du sang chrétien dans les massacres, et qui, à leur arrivée en France, en étaient encore tout maculés. Ils attirèrent l'attention de Pie XI qui demanda des explications (une pancarte les donnait), et voulut les toucher de la main, avec émotion et respect.

(*C. C.*, avril 1925).

2. *Statistiques des missions de la Compagnie.* — Les chiffres sont ceux qui figuraient à l'Exposition Vaticane des Missions. Ils sont ceux de l'année 1923 et dans presque toutes les Missions, se trouvent inférieurs aux chiffres actuels.

— Missions confiées à la Compagnie de Jésus :

a) *en pays infidèles* : 2 archidiocèses, 9 diocèses,12 vicariats apostoliques, 2 préfectures apostoliques, 19 autres missions. — *b*) *dans les autres pays* : 21 missions. Soit au total 65 missions.

Missionnaires de la Compagnie de Jésus :

a) *en pays infidèles* : 23 évêques, archevêques ou vicaires apostoliques, 1399 prêtres (dont 159 indigènes), 298 maîtres et scolastiques (dont 84 indigènes), 480 frères coadjuteurs (dont 117 indigènes). Soit au total 2.200 missionnaires. — *b*) *dans les autres pays* : 658 prêtres, 240 scolastiques, 386 frères coadjuteurs. Soit au total 1284 missionnaires. Ce qui porte le total général des missionnaires jésuites dans le monde entier à 3.484.

— Population des Missions de la Compagnie en pays infidèles :

Catholiques	1.904.399
Catéchumènes	198.644
Hérétiques et Schismatiques . .	1.879.899
Païens et Musulmans	197.256.697

— Ministères apostoliques en 1923 :

Baptêmes d'adultes	50.212
Baptêmes d'enfants	141.835
Confirmations	53.759
Confessions	8.622.667
Communions	22.042.240
Mariages catholiques	21.094

— Œuvres missionnaires en pays infidèles :

Œuvres d'Education :

Séminaires pour la formation du clergé indigène, 20 ; séminaristes, 802.

Universités et collèges universitaires, 8 ; étudiants, 5.729.

Collèges et Écoles secondaires, 47 ; élèves, 16.269.

Écoles primaires et professionnelles, 3.658 ; élèves 1.577.172.

Imprimeries, 14 ; observatoires astronomiques, 6 ; revues d'éducation, 49.

Œuvres de charité :

Léproseries, 10 avec environ 8.000 lépreux (à Culion seul, il y en a 5.600).

Autres hôpitaux, 41, avec 10.829 malades.

Orphelinats, 107 avec 11.432 orphelins ou orphelines.

Dispensaires et sanatoria, 133.

3. *Une grammaire sanscrite à l'Exposition des Missions.* — Parmi les objets exposés à l'Exposition des Missions se trouvait une grammaire sanscrite publiée il y a 140 ans par un missionnaire carme. Cet ouvrage peut servir à corriger un exposé de Max Muller, qui a tant fait pour populariser la philologie. Ce dernier en effet attribue une importante découverte dans l'étude des langues, en partie à Sir William Jones et à la *Asiatic Society*, en partie à Frédéric Schlegel qui en 1808 avait la hardiesse de défendre une théorie que l'avenir devait confirmer. Le document montre que le missionnaire carme écrivit douze ans avant Schlegel. Mais aussi une quarantaine d'années auparavant (1767) un Jésuite, missionnaire dans l'Inde, le P. Cœurdoux, avait fait part de cette grande découverte à une société scientifique française. Sir William Jones, Schlegel et le carme semblent en avoir été redevables au jésuite.

Conférence sur les Arméniens. — Le P. Mécérian a fait le 8 Mars 1925 une Conférence sur les Arméniens en Syrie (avec projecteurs, et présentation d'une carte). Le Père a parlé très peu des massacres, réservant une conférence spéciale sur ce sujet. Des cartes d'invitation avaient été portées aux Cardinaux Vanutelli, Van Rossum, Ehrle, Tacci, qui n'ont pu assister à la conférence, mais se sont montrés très bienveillants à la visite du Père. Le lendemain, dans un très long entretien, Mgr Giobbe, minutante de la Cong. Orientale, a demandé beaucoup de renseignements sur les Arméniens de Syrie et de France. Alep a été chaudement recommandé. — M. Doulcet a été très content, lui aussi. Il a dit au P. d'Herbigny qu'il avait été très intéressé et a promis d'envoyer un rapport à Paris pour demander qu'on appuyât la Mission Arménienne et les missions des jésuites en Syrie. La conférence avait en effet mentionné deux ou trois fois en passant l'aide trouvée auprès des autorités françaises.

P. S. Nous apprenons que le P. Mécérian doit prochainement

retourner à Alep, constituer une œuvre analogue à celle de Beyrouth.

Pèlerinage de l'Œuvre des Campagnes à Rome. — *Cent curés de campagne français, à Rome pour la canonisation du curé d'Ars.*

Nos lecteurs ont encore à la mémoire le bel article de Louis Madelin, *Nos Curés à Rome*, et l'heureuse initiative de l'*Echo de Paris* en faveur d'une souscription nationale pour l'envoi à Rome de nos prêtres ruraux à la canonisation du saint curé d'Ars.

Notre appel a été si largement compris, que cent curés de village ont pu être envoyés à Rome. Que tous les souscripteurs de l'*Echo de Paris* trouvent ici nos chaleureux remerciements !

Le pèlerinage de nos prêtres a trouvé auprès de S. Em. le cardinal Merry del Val, cardinal protecteur de « l'Œuvre des Campagnes» un accueil des plus bienveillants, comme en témoigne la photographie, où il se trouve au milieu d'eux. C'est grâce à son extrême bonté qu'à travers l'immense foule des pèlerins nos curés ont pu trouver place dans le cortège papal, à côté de la bannière portant l'image de leur saint patron. Ils eurent également place parmi le clergé de Rome pour voir aisément le S. Père officier à l'autel.

Une audience spéciale du S. Père leur fut accordée. Le Pape tint à se les faire présenter un à un, eut un mot aimable pour plusieurs, au sujet de leur diocèse particulier. Il félicita nos braves prêtres de leur dévouement et exalta la beauté de leur tâche obscure. Pour montrer le prix qu'il attache à la bienfaisante action de l'« Œuvre des Campagnes », le Saint-Père remit au directeur de l'œuvre, le R. P. de Witasse, un don généreux.

Les nombreux pèlerins de toutes les nations remporteront dans leur pays, grâce à la générosité des catholiques français, le sentiment de la vitalité de la France, vraiment et toujours chrétienne. Nos prêtres sont vite devenus populaires dans les rues de Rome, comme aux cérémonies. On les appelait « les curés français », caractérisés par l'allure simple du terrien, mais aussi par ces âmes d'apôtre qui en font une des gloires de l'Église romaine.

Nos curés de campagne garderont au fond de leur cœur l'assurance que le Pape les aime et les suit ; ils se rappelleront avec émerveillement les splendeurs vraiment catholiques de Rome au moment de l'apogée d'un saint curé français dont ils s'efforceront, parmi les difficultés de la vie quotidienne, d'imiter le zèle et la vaillance.

(*L'Echo de Paris*, 26 juin 1925).

Institut Oriental. — L'Institut oriental a acheté définitivement le Palazzo S. Antonio, près de Sᵉ Marie-Majeure. On dit que le Collège Lombard doit aussi y aller. On parle même d'un séminaire russe et d'une église, qui y seraient également adjoints. Pour le moment l'Institut oriental continue à vivre avec l'Institut biblique.

Les Collèges de Rome confiés à la Compagnie.— 1. Les chiffres suivants sont ceux des statistiques de 1924-1925.

Le Collège Américain possède 158 élèves ; aug : 43 — Le Collège germanique 86 élèves ; aug : 14 — L'Institut Biblique 73 élèves ; aug. : 27 — Le Collège de Culture Religieuse 85 élèves— Le Collège Oriental 73 élèves ; aug : 30 — L'Université Grégorienne 1.292 élèves ; aug : 153.

(*Notizie della Prov. Rom.* 1924)

2. Pour 1925-1926 le catalogue de la Grégorienne porte 1394 élèves (102 de plus que l'an dernier) sans compter les élèves féminins car l'Université leur ouvre ses portes ! Il s'agit de deux moniales qui désirent suivre les cours du P. de la Taille. Pour la circonstance on lèvera la clôture de l'église San Machuto, et en montant à la tribune de l'orgue elles pourront suivre l'Académie S. Thomas, le jeudi, par une porte qui donne de la tribune dans l'Aula prima.

Le congrès des Missions. — Le Pape avait d'abord songé à un Congrès international de missionnaires,puis reculé devant les difficultés d'exécution. Le T. R. P. Général reprit l'idée, et convoqua un Congrès qui se tint au Collège Germanique, dans la salle « Canisianum », du 5 au 9 octobre inclus.

Toutes les prov. sauf l'Irlande, avaient envoyé un ou deux délégués, assez généralement le procureur des missions, ou d'anciens missionnaires. On était environ 40. Le P. Mattern, assist. d'Amérique, était président officiel du Congrès, mais le P. Général vint à toutes les séances et prit plusieurs fois la parole. Tous les PP. Assistants, le Procureur général, les substituts étaient également présents.

Les réunions avaient lieu le matin de 9 h. à 11 h 1/2. L'après midi était réservé à la visite de l'Exposition missionnaire... et des basiliques, en vue du jubilé. Le P. Général ouvrait les séances par le *Veni Sancte* et les clôturait par une autre prière.

A chaque séance, deux rapports étaient lus, de quinze à vingt minutes chacun, et suivis de remarques et observations présentées par l'auditoire.

Lundi 5 *Octobre.*— Le 1er jour fut consacré à nos missions en général. Le P. Al. Brou lut un excellent rapport où il établit que nous sommes un ordre missionnaire. La première intention de notre Bx. Père avait été de fonder une société toute dévouée aux missions étrangères (témoignages des PP. Polanco, Le Fèvre et Rodriguez, vœu de 1534, et congrégation préparant la formule de l'Institut). Juridiquement, *tous* peuvent être envoyés en mission. Les Missions ne doivent pas être considérées comme une charge, mais comme une partie essentielle de chaque province. Il est désirable que chaque province ait sa Mission : c'est l'effort du Généralat actuel.

Les échanges de vues terminés sur ce point, le P. Goulet (Canada), lut un 2e rapport sur : *L'état actuel de nos Missions.* Nous avons actuellement 2.200 missionnaires parmi les infidèles. La 5e partie du monde païen leur est confiée ; ils administrent chaque année

environ 200.000 baptêmes. Ils ne reculent pas devant les œuvres les plus difficiles, v. gr. les établissements d'Instruction supérieure.

Mardi 6 Octobre. — Moyens de développer l'activité missionnaire dans les provinces elles-mêmes. — Le P. Zurbitu (Aragon), dans un rapport très plein, parla du *zèle et de l'esprit missionnaire* à promouvoir dans les diverses provinces. Il nomma d'abord ceux qui, par la nature de leurs fonctions, semblaient spécialement chargés de promouvoir cet esprit : Supérieurs, Maîtres des novices, Instructeurs du 3e an, PP. Spirituels, ceux qui donnent aux NN. les Exercices et les triduums. Il indiqua ensuite quelques moyens de promouvoir cet esprit : retraites, lectures au réfectoire des livres, revues, lettres des missions ; conférences par les missionnaires, associations de prières (« horloge des missions »), trésor des missions du mois. Choisir l'une ou l'autre de ces associations, suivant les *adiuncta*. Le P. Arens compléta en disant les industries employées dans sa province : le jour des missions, la visite spirituelle des missions.

Au P. Zurbitu, succéda le P. Jollain (Naples) qui entretint le Congrès des *moyens de faire naître et de développer des vocations pour les missions*, surtout parmi les adolescents, d'abord en ce qui concerne les professeurs, Pères spirituels. S'ils ont l'amour des missions, ils trouveront mille occasions d'en parler, d'exciter le zèle, etc. D'autres moyens se rapportent directement aux adolescents ; leur faire connaître l'insuffisance numérique des missionnaires ; écrire pour eux des opuscules sur la vocation aux missions ; en parler dans les retraites générales ou de fin d'études. Le rapporteur termina par quelques mots sur les Ecoles Apostoliques et les vocations à susciter parmi les Indigènes.

Mardi 7 Octobre. — La préparation de nos missionnaires. — Le P. Riondel parla de la *formation religieuse et ascétique du missionnaire*. Il signala d'abord la nécessité d'une formation spéciale ; il indiqua ensuite les vertus auxquelles le missionnaire devrait avoir été exercé et les périls contre lesquels il devrait être mis en garde. Il montra comment cette formation pourrait être donnée dans nos séminaires. Il suggéra la composition d'un Directoire Ascétique pour le missionnaire, et loua la création de séminaires spéciaux pour les missions. Il acheva en signalant deux moyens de conserver cette formation : les retraites en commun et les congrès de missionnaires.

Le P. Dubois (Champagne) traita de la *formation intellectuelle, scientifique et technique* des missionnaires. Il regretta d'abord l'insuffisante formation de plusieurs qui ne se font pas une juste idée des missions, sont des soldats, non des chefs et des conducteurs d'hommes. Il insista sur une excellente formation intellectuelle, car le missionnaire doit agir, non-seulement sur le peuple, mais aussi sur les esprits cultivés. A ce point de vue, il convient de diviser les missionnaires en spécialistes et non spécialistes. Mais même ces derniers doivent avoir été préparés par l'étude des langues, de l'ethnologie, de la missiologie. Où et quand doit se faire cette pré-

paration technique? Faut-il envoyer en mission des religieux déjà mûrs ou jeunes encore? Les avis diffèrent. Il semble qu'on doive tenir compte des milieux et des circonstances. Ces questions donnèrent lieu à d'intéressants échanges de vues. Le P. Vermeersch appuya sur l'importance de la connaissance de la langue, des mœurs et des doctrines indigènes.

Jeudi 8 *Octobre.* — Audience du S. Père, à midi. Pie XI entra vers 1 h. 20 dans la salle du tronetto où ils étaient réunis. Après avoir fait baiser son anneau aux congressistes agenouillés en couronne autour de lui, il leur adressa en italien quelques paroles affectueuses où il remercia leur Congrégation de ce qu'elle avait fait dans les missions — et pour l'Exposition Vaticane.

La séance eut lieu ce jour-là le soir de 5 h. à 7 h. 1/2. Un seul rapport : P. Monnens (Belgique ;) *Que faire pour que les missions soient mieux connues*? Car elles ne le sont pas assez. Il signala les conférences, les jours de missions, les expositions missionnaires, les Revues de Missions, la collection *Xaveriana* d'opuscules sur les Missions, la section missiologique du « *Musaeum Lessianum* » le « Calendrier des Missions », l'Association « Pro Apostolis » dans les Collèges, l'Association Universitaire Catholique pour l'Aide aux Missions (A. U.C. A. M.), la Semaine de Missiologie de Louvain. Il proposa dans une 2e partie ce qu'on pourrait faire à l'avenir : a) ériger dans chaque province un musée de missions ; b) constituer dans chaque province quelques zélateurs des missions ; c) faire préparer des films relatifs aux missions ; d) faire informer les NN. de l'état des missions par une revue spéciale pour eux ; e) constituer à Rome une bibliothèque des missions.

Vendredi 9 *Octobre* (dernière séance). — P. de Grangeneuve (Toulo use) : *Que faire pour mieux aider les missions*? Après un mot sur les moyens surnaturels, il s'étendit sur les moyens matériels. Les œuvres pontificales (Propagation de la Foi,Ste Enfance,Œuvre de S. Pierre Apôtre, Union du clergé) rendent les plus grands services ; il convient de les promouvoir. *Dans les missions* on doit peu à peu habituer les fidèles à soutenir leurs œuvres et leurs écoles.Le missionnaire doit de son côté en temps opportun acheter les terrains, faire les plantations, avoir des maisons d e rapport, de sorte que la mission puisse se suffire à elle-même. *Dans les provinces*, la Procure des Missions doit être très bien organisée ; employer différentes industries pour obtenir des ressources : fondations de bourses pour l'entretien de *tel* missionnaire,de *telle* école etc..... Les observations de quelques délégués corroborèrent les points principaux de ce rapport.

Le P. Arens (Germ. Supérieure) aborda la question de la *presse*, la presse périodique étant considérée comme un moyen très apte à promouvoir les missions. Après quelques vues générales, il fit l'histoire de la presse missionnaire périodique dans l'ancienne Compagnie : *Litterae indicae*, *Lettres édifiantes et curieuses*, le *Welt Bott.* Puis il rappela les premiers essais tentés depuis la Restauration.

C'est en 1873 que paraît le premier périodique exclusivement réservé aux missionnaires. De cette époque jusqu'en 1924, 42 revues de missions ont été fondées. Il en subsiste actuellement environ 34 dirigées par les NN. Des conclusions pratiques indiquèrent ce qu'on peut améliorer, quelle doit être la part du Directeur et la part des missionnaires, comment peut s'accroître l'esprit de solidarité.

Le P. Cirera (Aragon) complète aussitôt ce rapport par le sien : *Comment aider la presse dans les Missions.* Les journaux, revues et livres sont un moyen très efficace de propagande de la vérité catholique. Ils pénètrent là où le missionnaire ne peut aller, présentent les arguments avec plus de force et d'ampleur.... Pour faciliter les œuvres de presse dans les missions, il faut leur fournir des renseignements utiles. Une publication *bibliographique* des ouvrages, opuscules et journaux reçus à la Curie pourrait leur rendre grand service. A cette publication devrait s'en joindre une autre, annuelle qui donnerait des nouvelles de toutes nos missions, et même des autres. Elle aurait deux éditions, l'une française, l'autre anglaise.

Ces deux derniers rapports donnèrent occasion à quelques brefs échanges d'idées. Puis le P. Général clôtura le Congrès par des paroles pleines de bienveillance et d'à propos, et la récitation du Te Deum. H. Riondel, S. J.

Une tradition reprise. — Le 31 décembre a eu lieu au Gésù le Te Deum solennel, suivant la tradition : une foule énorme ne pouvait entrer dans l'église. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la présence du nouveau gouverneur de Rome, venu, il est vrai, modo privato. On pourrait dire que ce fut le premier acte de son gouvernement,puisqu'il venait d'être installé dans ses fonctions par Mussolini, à quatre heures et qu'à 5 h. 1/2, il était au Gésù. Il a été reçu par le T. R. P. Général, qui l'a conduit au Chœur, puis reconduit jusqu'à son auto, à la fin de la cérémonie ; c'était la première fois que le Gouverneur de Rome reprenait la tradition interrompue depuis 1870.

Fête du Christ-Roi. — Une pétition avait été adressée au Très Saint-Père, en faveur de l'institution de cette nouvelle Fête. Elle avait été signée par 41 cardinaux, 703 patriarches et évêques. En Italie 115 évêques ; en France 61 ; en Espagne 52 ; en Portugal 16 ; en Belgique 6 ; en Irlande 17 ; en Grèce 6 ; en Pologne 28 ; en Hongrie 10 ; en Tchéco-Slovaquie 4 ; en Autriche 6 ; en Bulgarie 1 ; en Allemagne 8 ; en Angleterre 1 ; en Suisse 3 ; en Afrique 17 ; en Asie 93 ; aux États-Unis 71 ; au Canada 21 ; dans l'Amérique du sud 52 ; en Australie 5 ; en Océanie 5. Huit préfets apostoliques,vingt Généraux d'ordres,112 Supérieurs de communautés,12 Universités. La France a eu à elle seule environ 600.000 signatures individuelles, dont 180.000 ont été recueillies par l'Apostolat de la Prière. A la rédaction de l'office de la fête, l'Apostolat de la Prière

a beaucoup travaillé. La préface de la messe qui avait été proposée a été changée. Par contre les hymnes de matines, laudes et vêpres, rédigées par un des Pères de l'Apostolat de la Prière ont été acceptées telles quelles ; on n'y a changé qu'un mot. Parmi les 12 Universités qui ont signé la pétition, 9 sont des nôtres.— La partie dogmatique de l'Encyclique a été rédigée par le P. Hugon O. P., la partie sociale par le P. Vermeersch, S. J.

Recrutement de la Compagnie. — Dans certaines provinces, à cause du nombre grandissant des novices,on a dû fonder une seconde maison de noviciat, comme dans la province de Missouri, ou même une troisième comme dans la province de Germanie Inférieure. La Mission de Lithuanie, quoique récemment fondée et composée de peu de sujets, voit pourtant naître parmi beaucoup d'adolescents un tel désir d'appartenir à la Compagnie,que huit Lithuaniens sont entrés cette année au noviciat et que bientôt peut-être cette petite République de Lithuanie pourra avoir son noviciat à elle. En Amérique du Nord la province de Maryland-New- York annonce une rentrée de 80, celle de Missouri une rentrée de 70. Tous ou presque viennent de nos collèges. Ailleurs aussi, comme en Angleterre et en Belgique nos collèges sont des pépinières de vocations non seulement pour la Compagnie mais pour les autres familles religieuses et pour le clergé séculier ; et tout cela sans qu'on mette en œuvre d'autres moyens qu'unsoin assidu à maintenir la discipline et à entretenir la piété. Pour donner un exemple :Parmi les 404 élèves de Rhétorique des 12 collèges de Belgique, il y a eu cette année 86 vocations ecclésiastiques, soit 21 °/°. Ces vocations se répartissent ainsi : 38 pour la Compagnie, 26 pour les Séminaires diocésains, 22 pour les autres familles religieuses Le Collège de Turnhout se fait remarquer entre tous : sur 37 rhétoriciens, 22 ont embrassé la vocation ecclésiastique, dont 6 sont entrés dans la Compagnie.

Dans les Missions, on fait les mêmes constatations consolantes. Ainsi dans la Mission du Maduré, à cause de l'abondance des novices, on doit songer à agrandir le noviciat et le scolasticat de Shembaganore. (*Nouvelles de la Curie*).

France

Maison Saint-Louis. Jersey.— 1.*Cinquantaine du P. Sortais.* — La Maison S. Louis a fêté la cinquantaine du P. Sortais le 22 novembre. Le matin, messe, célébrée par le jubilaire pendant laquelle le chœur chanta la messe de Pérosi. Au réfectoire on célébra l'activité littéraire du Père, son admiration fervente pour Homère,et sa fidélité à la philosophie. Le P. Sortais remercia tout le monde avec beaucoup d'humour et de jeunesse et exprima en quelques

mots très touchants le bonheur qui avait toujours été le sien dans la Compagnie.

2. *Un éloge.* — Le T. R. P. Général, dans une lettre qu'il adressait récemment au R. P. Recteur, écrivait : « Nolo hanc epistulam concludere, quin Patri Jacobo Terrien specialem benedictionem mittam, et abundantes gratias persolvam huic vero filio Societatis qui totam vitam, omnes labores magnamque eruditionem suam, servitio, aedificationi et gloriae Matris suae, impigre per septem et sexaginta annos consecravit ». Le vénérable doyen de la province porte vaillamment ses 89 ans.

Une conférence contradictoire è Paris.—On dut organiser un important service d'ordre pour régler l'entrée de la foule accourue mardi soir à la salle des Sociétés savantes. Au vrai, la réunion à laquelle des affiches placardées à travers tout le Quartier Latin conviaient le public, justifiait cet extraordinaire empressement puisqu'elle mettait aux prises, à propos de la grave et délicate question de l'école, le R. P. de la Brière, théologien connu et éminent, professeur à l'Institut catholique de Paris, et M. Cazals, député de l'Ariège, président du groupe radical-socialiste de la Chambre des députés. Sur l'estrade, parmi les personnalités qui les entouraient, citons M. Marc Sangnier et M. Guignebert.

Une heure durant, le P. de la Brière parla, tenant sous le charme de sa parole claire et précise, l'immense assistance qui l'écoutait, et où les adversaires de sa thèse étaient peut-être la majorité. Avec force, sans rien céder sur la doctrine, il montra la position des catholiques en présence du problème de l'école, dit ce qu'ils pensent du droit de l'enfant, du droit des parents, du droit de l'État en matière d'éducation, dénonça le mensonge de la neutralité, précisa les revendications des catholiques en matière scolaire et conclut par un émouvant appel à l'union sacrée dont les jeunes Normaliens de la rue d'Ulm et les jeunes Jésuites revenus d'exil se battre pour la France ont donné sur les champs de bataille un si magnifique exemple, dont tous les bons Français ont gardé la nostalgie.

Puis M. Cazals parla. Et il ne tarda pas à s'étonner que l'assistance manifestât, en l'entendant, quelque impatience. Sans doute eût-il mieux valu qu'on le laissât parler sans rien dire : c'eût été le rendre plus ridicule encore aux yeux mêmes de ses amis. Mais on comprend que les banalités, les inexactitudes, les maladresses, les puérilités, les coq-à-l'âne, proférés par M. Cazals aient irrité certains auditeurs et soulevé soit leurs rires, soit leurs protestations, en dépit des objurgations que leur adressait le R. P. de la Brière lui-même.

Des phrases comme celle-ci, dont nous garantissons qu'elle reproduit textuellement un propos du chef des radicaux-socialistes permettront de juger l'espèce de succès qu'il pouvait obtenir : « Les athées ont l'avantage sur ceux qui ne pensent à rien, de penser à quelque chose, ils pensent à Dieu ! »

Fort heureusement pour M. Cazals, M. Guignebert vint à la res-

cousse, avec une malice un peu inquiétante. Mais l'un et l'autre des orateurs radicaux se trouvèrent bientôt en fort mauvaise posture quand le P. de la Brière leur posa cette question nette : « Oui ou non, êtes-vous partisans du droit d'enseigner pour les Congrégations ? » Chacun se trouva pris entre son sectarisme et l'aveuglante lumière de la vérité et du bon sens. M. Cazals s'en tira, en ne répondant rien de précis, M. Guignebert se déclara quant à lui partisan de ce droit, si... si.... les Congrégations n'en usaient pas !

Enfin parla M. Marc Sangnier, qui appuya la thèse du P. de la Brière pour conclure en regrettant qu'il y eût encore des républicains anticléricaux.

(*La Croix*, 23 octobre 1925)

Ligue des droits du Religieux Ancien Combattant (D. R. A. C.). — Fondée le 4 août 1924, alors que tout faisait pressentir une reprise prochaine de la persécution, la ligue DRAC se propose de grouper autour des religeiux menacés les anciens combattants, leurs frères d'armes. *Son but* est donc de réclamer la reconnaissance des libertés individuelles des religieux anciens combattants, et de leurs droits civiques ; et non seulement des religieux anciens combattants, mais de tous les religieux, sur qui pèsent des lois d'exception, en soulignant ce fait que ce sont des lois d'*exception* et par conséquent iniques, et qu'on revendique le retour au droit *commun*, intégral, par leur abrogation pure et simple : 1°) En ce qui concerne la liberté d'association, suppression de « l'autorisation préalable » ; 2°) Abrogation de l'incapacité d'enseigner qui frappe les seuls religieux ; 3°) Abolition des incapacités spéciales qui, sous le couvert de présomption d'interposition de personnes, interdit aux religieux de recevoir dons ou legs, sauf par héritage en ligne directe, d'appartenir à une société civile ou commerciale, etc.

Son Organisation. — DRAC comprend un comité central directeur, formé de laïcs et de religieux, tous A. C. — Président : Péricard ; Vice-Présidents : Dom Moreau, O. S. B. et Liouville ; secrétaire : P. Duchamp. Elle comprend en outre un grand nombre de sections réparties sur tout le territoire dans le reste de la France. Ces sections reçoivent de Paris instructions et directives.

Elle recrute d'abord les Anciens Combattants, seuls membres actifs de l'Association (10 fr.) ; elle reçoit de plus tous les Français et les Françaises qui veulent aider la Ligue à faire triompher ses revendications. Ses cotisations s'échelonnent de 5 à 1000 fr. Des concours généreux spontanément offerts, ont puissamment aidé DRAC.

Ses moyens d'action. — Par des tracts, des conférences, des affiches des campagnes de presse (grande presse et surtout presse locale), des manifestations publiques, DRAC se propose d'éclairer l'opinion sur le sort injuste fait aux religieux. D'autre part, DRAC s'est mise en mesure, grâce à ses services de renseignement, à ses services de presse, à son Comité juridique, de rendre service aux Congrégations menacées, et au besoin de les défendre.

Son influence et ses succès. — DRAC a eu une influence considérable. La première formée de toutes les organisations de défense, elle a pour ainsi dire, communiqué son esprit à toutes,et elle reste de toutes la plus active, toujours en éveil et à l'avant-garde. Grâce à elle, les menaces qui pesaient sur les Congrégations ne sont pas venues à exécution. Sa force lui vient de sa jeunesse : ni parlementarisme, ni états majors compliqués. Constitution, dans chaque groupe, d'un Comité jeune, actif, désignation immédiate de « responsables » pour chaque service (affichage, renseignements, cotisations, recrutement, etc.) mise en place rapide, esprit combatif, sont ses caractéristiques. Par son mordant, elle entraine d'autres organismes plus passifs.

Sa tâche n'est pas finie. DRAC combattra jusqu'à ce que soient abrogées toutes les lois d'exception qui frappent les religieux. Elle restaure, dans l'opinion, le souvenir, l'estime et le respect de la vie religieuse, faite d'immolation et de sacrifice. En cela, elle prétend jouer un rôle plus vaste et plus profond de moralisation et d'élévation des âmes. Elle demande à tous ses amis d'adhérer et de lui faire de la *propagande.* Le Comité envoie gratuitement sur demande, tous les documents : bulletins, tracts, affiches, etc.

Protestation en faveur des religieux. — Le 15 décembre 1925, à Luna-Park 20.000 Parisiens revendiquant en faveur des religieux les libertés dont seuls ils sont privés, ont acclamé l'un d'entre eux : un jésuite, le P. Doncœur :

« J'y suis, j'y reste, s'est-il écrié. Et si je reste, c'est parce qu'il s'agit de quelque chose qui dépasse infiniment nos personnes : un religieux, une religieuse, c'est un garçon ou une fille qui, ayant vu passer un jour la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a préféré à tout, cet amour dévastateur des amours humaines et a choisi de mettre ses pas dans les pas sanglants du Maître. Quand on a reçu un tel message et que le salut de la patrie est en jeu, on ne renonce pas. Il n'est pas de pouvoir humain pour nous chasser. Sachant la gravité du serment que je prononce et que c'est une chose sacrée, je le jure ici, d'honneur : Nous ne partirons pas ».

Le lendemain dans un grand journal on pouvait lire ces lignes : « Un jour les jésuites ont fait cette chose extraordinaire : Ils se sont montrés et ils ont dit : Prenez-nous comme nous sommes, nous voilà, nous y sommes, nous y restons. Et on les a acclamés ».

Lyon. — *Congrès annuel des Directeurs d'œuvres d'hommes.* — Il se tint à Fourvière, le mardi de Pâques. Le sujet (Formation des élites : élèves d'aujourd'hui et hommes de demain) exigeait que les collèges fussent (exceptionnellement) représentés. 10 minutes seulement étaient consacrées à chaque rapport, pour laisser une large place à la discussion. La séance du soir fut réservée, au moins en partie, aux desiderata, questions, exposés à faire, etc... en dehors du programme.

PROGRAMME — I. — Les hommes qu'il faut. — Directeurs d'œuvres d'hommes et aumôniers de la J. C. réclament des apôtres et des chefs. Ils demandent aux collèges de les aider en attirant l'attention des éducateurs sur les besoins de l'heure présente. — Au surnaturel, de tout temps indispensable, ils voudraient voir se joindre et se développer chez les jeunes : Une connaissance plus approfondie, plus adaptée, de leur religion. — L'esprit de sacrifice et d'abnégation. — L'esprit d'initiative. — Le sens de l'apostolat et du réel. — L'intelligence de la valeur professionnelle. — Un commencement d'usage de la parole publique.

II. — Ces hommes comment les former. — S'y prendre de bonne heure et collaborer.

A. — *Action indirecte.* — 1) *Sur les parents* : Inintelligences et exigences des familles. Ce qui combattrait : bulletins de collèges ; conférences pédagogiques. — 2) *Sur les maîtres* : L'individualisme *au* collège : celui des élèves ; *du* collège : celui des maîtres. Le collège « fermé », « fin en soi ». Conception inavouée, mais dont l'influence est réelle. On se critique et on s'ignore : deux formes de l'individualisme.

B. — *Action directe.* — La formation proprement dite. Maux et remèdes : 1) Égoïsme individualiste. Mollesse de l'éducation moderne. Les jeunes encore capables d'un effort, mais *pour eux.* — Distinguer ce qui rend l'éducation intéressante, et ce qui la fait molle. — Réaction par l'esprit de sacrifice, par l'apostolat sous toutes ses formes par les lectures, prière apostolique. Dévouement sous toutes ses formes, et quelles formes.

2) Passivité et pieuseté : «Les bons petits». — On ne porte pas une main téméraire sur la piété, la congrégation, la discipline. On voudrait seulement voir se développer l'esprit d'initiative et d'entreprise. Ce qu'on fait ailleurs : les initiatives des élèves des Maristes et leur coopération à la DRAC.

3) Insuffisance des connaissances religieuses. Quelquefois ignorance de la Foi même, avec diminution de la fierté. Habituellement ignorance des à-côtés, indispensables à l'homme qui demain devra parler. Double difficulté ; faire réaliser à 15 ans l'intérêt des questions qui sont nos préoccupations d'hommes ; trouver le temps.

4) Insuffisance de la valeur professionnelle — nécessaire et infaillible moyen d'acquérir de l'influence et de faire respecter les idées qu'on représente.—Compétence, et pour compétence, travail.

Travail. La douloureuse infériorité de nos élèves sur ce point capital. Comment inculquer l'estime du travail ; — développer l'ambition ; — arrêter l'esprit fêtard ?

2. *Échos de Congrès des Directeurs d'Œuvres.* — L'analyse (anticipée) des rapports présentés était virtuellement contenue dans le programme d'invitation, que nous avons résumé plus haut — On ne rapportera ici que des échos des *discussions* qui ont suivi chaque exposé.

I. — Les hommes qu'il nous faut. — Dans la discussion, le P. Emonet revient sur ces deux points : 1) Nécessité de former les élèves à la parole publique, et à l'apostolat de la conversation. Dans les campagnes, l'opinion est faite par quelques meneurs. Il serait bon de pouvoir envoyer à ces conférences, au moins quelques contradicteurs. — 2) Nécessité d'apprendre à traiter avec les gens du peuple. Il ne s'agit pas d'abdiquer une supériorité fort désirable, il s'agit d'apprendre aux élèves à ne pas trop la faire sentir, et à mettre beaucoup d'urbanité dans leurs rapports avec le peuple. — Afin de remédier à l'ignorance religieuse croissante M. E. propose de lancer des semaines apologétiques dans les paroisses.

II. — Ces hommes, comment les former.

A. — *Action sur les parents.* La principale question qui retient l'attention est celle des *Conférences aux parents.* Le P. Costa lit une communication du Trocadéro où chaque année quatre ou cinq conférences sont faites aux mères. Il apparaît aussi possible d'en faire aux papas, à condition de bien choisir le conférencier et l'heure de la conférence (8 h. ou 8h. 1/2 p. m.). Si l'on annonçait des conférences exprès pour les parents, il semble bien qu'ils viendraient nombreux. Charleroi, qui inaugurait des conférences en 1921, avait une moyenne de 200 auditeurs à chaque conférence. Des livres pédagogiques étaient mis à la disposition des parents.— Par contre, un essai analogue, à l'égard des parents des étudiants (Lyon, Grenoble), ne paraît pas praticable.

B. — *Action sur les maîtres.* — Chacun est invité à collaborer au «Trait d'Union» qui pourrait comporter la page des Directeurs d'œuvres de jeunes gens et d'hommes. — La discussion se concentre ensuite sur l'idée d'un Conférencier ambulant, qui viendrait de temps en temps faire des causeries aux maîtres, aux parents et aux élèves sur l'éducation. Il paraît intéressant, mais de réalisation délicate, de le concevoir comme une sorte de Préfet Général des Collèges ayant autorité à la manière d'un Inspecteur Général. — On se demande aussi quel serait son rôle dans le choix d'une carrière : les Préfets, P. Spirituel, professeurs de philos. sont plus qualifiés que lui pour conseiller immédiatement le jeune homme ; mais le Conférencier ambulant pourrait ouvrir des idées et donner des renseignements sur les conditions de vie morale, matérielle, intellectuelle, qu'elles offrent.

C. — *Action sur les élèves.* — On se plaint qu'ils ne tiennent pas dans l'A. C. J. F. la place qu'ils devraient avoir (30 % à Lyon) et qu'ils manquent de sens apostolique et social. Le P. Roullet insiste sur l'action de l'élève sur l'élève, l'apostolat du congréganiste sur ses camarades. — On propose la réunion périodique de jeunes directeurs d'œuvres des différents collèges d'une ville, où ils échangeraient leurs idées.— Il est indispensable à la vitalité de la Congrégation qu'elle ait une section apostolique, étroitement rattachée à elle, ne s'interdisant pas d'aller chercher aussi au dehors.

Passivité chez les élèves. — A Marseille, les philosophes sont conduits chaque semaine à la Conférence Belzunce ; c'est le Directeur de la Conférence qui donne la retraite aux philosophes : le professeur de philosophie et le P. Spirituel des grands sont en liaison constante avec ce Directeur. — La discussion qui suit porte sur le *Scoutisme* : œuvre qui attire la jeunesse et forme l'esprit d'initiative. La difficulté est d'avoir un Directeur assez robuste, et le remède consiste à lancer de petits chefs sur lesquels le groupement puisse à peu près compter. — Lyon met en garde contre le mouvement séparatiste des « Chevaliers de N. D. » et propose de les déconseiller fortement aux parents.

Insuffisance des connaissances religieuses. — Les Congressistes s'accordent à dire que les professeurs de catéchisme sont d'ordinaire insuffisamment compétents. Ils demandent que l'on prépare à cet enseignement difficile les scolast. avant leur régence. Jadis les catéchismes du P. Longhaye remplissaient ce rôle. Pourquoi ne pas apprendre au Juvénat à commenter Boulenger ?

Insuffisance de la valeur professionnelle. —On propose de développer chez les élèves l'*ambition*, basée sur l'esprit de corps, pour faire honneur à la famille, à l'œuvre à laquelle ils appartiennent. Plusieurs Préfets attribuent cette faiblesse de l'ambition chez les élèves à la carence des professeurs des basses classes, qui l'ont éteinte. — On demande au personnel des 1res Divisions, de faire de l'orientation professionnelle, et de tâcher d'aiguiller chacun là où il peut réussir.— On recommande aux œuvres d'étudiants de respecter le devoir d'état, et de ne pas jeter les jeunes gens dans des à-côtés nuisibles.

Le P. Jamin, propose ensuite, au lieu de lancer inconsidérément tous les étudiants dans les œuvres, où plusieurs gâchent leur carrière, de former des professionnels des œuvres, de la politique et des questions sociales, et qui en feraient leur carrière. Tout étudiant néanmoins devrait payer son écot au devoir civique.

Conclusion générale.—Chacun a senti la nécessité de faire entre Directeurs de Jeunesse, hommes de collèges et parents, œuvre collective, pour faire œuvre forte et durable.

Triduum en l'honneur du Bx Jogues à Orléans. (6,7, 8 Nov. 1925).—(*Du P. M. Bith*). Les 6, 7, 8 Novembre 1925 ont eu lieu en l'église Notre-Dame de Recouvrance d'Orléans les fêtes en l'honneur de la béatification du P. Isaac Jogues. — Ce dernier en effet naquit à Orléans, très probablement sur la paroisse S. Hilaire (aujourd'hui disparue), entra au collège de la Compagnie dès la fondation et y resta jusqu'à son entrée au noviciat. — Bien des liens rattachent les Jogues à la paroisse de Recouvrance. Plusieurs figurent parmi les marguilliers depuis le 17e siècle, et il y a dans une chapelle latérale la pierre tombale d'un Jogues. Par sa mère, qui était je crois une Saint-Mesmin, le Bienheureux est allié à un grand nombre de

vieilles familles orléanaises. Une trentaine de descendants de la famille du P. Isaac assistaient aux cérémonies.

Le Vendredi 6 novembre à 20 heures s'ouvrait le triduum. La cérémonie était présidée par un vicaire général. Premier panégyrique plus spécialement réservé aux jeunes gens des pensionnats et écoles libres. — Je parlai des premières années du Bienheureux, de son séjour au collège des Jésuites, de sa vocation, du souvenir spécial gardé de la Croix. Il se rappellera plus tard quand Dieu le favorisera de grâces extraordinaires qu'il est né dans une ville dont l'église cathédrale est dédiée à Ste Croix. Dès ce premier soir : belle assistance dans laquelle bon nombre de prêtres.

Le samedi 7 à 20 heures : seconde cérémonie présidée par Monseigneur d'Allaines, autre vicaire général. Tout le grand séminaire était présent. Nombreux paroissiens. Je parlais du noviciat du Bx sous la direction du Père Louis Lallemant, des désirs qu'il manifesta pour les missions dès le début, demandant surtout de partir pour l'Éthiopie, de la philosophie faite au collège de la Flèche où le Père Macé, un des premiers missionnaires jésuites d'Acadie, avait gagné bien des sympathies et créé tout un mouvement pour l'évangélisation d'Outre-Mer ; — de la régence au collège de Rouen où le jeune professeur rencontra comme collègues les PP. Charles Lalemant et Jean de Brébeuf, le premier, ancien supérieur ; le second, ancien ouvrier de la mission de la Nouvelle France tous deux momentanément éloignés de leurs néophytes par les Anglais qui avaient chassé les Français ; — de la théologie faite à Paris, au collège de Clermont, de l'ordination brusquée après 2 ans seulement d'études sacrées, du rapide troisième an, du départ pour le Canada avec l'équipe de missionnaires partie au printemps 1636.

Le dimanche 8, grande journée sous la présidence du Cardinal Touchet. La messe devait être célébrée par Mgr de Guébriant ; mais appelé à Rome au dernier moment, il avait dû être remplacé. Monsieur le Curé de N.-D. de Recouvrance avait invité alors le R. P. Desforges. Celui-ci arrivé le samedi soir chanta la grand'messe. Très belle assistance. Le grand séminaire était là. Monsieur le Curé monta en chaire à l'Évangile pour remercier son Éminence. Celle-ci déclara sa joie de se trouver à N.-D. de Recouvrance, de pouvoir saluer tant de parents du Bienheureux, et elle eut des mots fort aimables pour sa famille spirituelle. A un moment spécialement : « C'étaient des hommes admirables ces jésuites du 17e siècle ! Et pourquoi dis-je du 17e siècle ? Est-ce que ce n'est pas toujours de même... ? » — Tout le jour, et en particulier au repas, et aux entretiens particuliers qui suivirent, le cardinal fut très délicat pour nous

Le soir, à 17 heures, il présidait la dernière grande cérémonie à laquelle était spécialement conviée toute la ville. L'église était comble pour le 3e panégyrique du Bienheureux. Je parlai du missionnaire et du martyr en essayant de montrer que seule la force de Dieu, cette « *virtus Dei* » dont parle S. Paul, pouvait rendre raison de pareil courage. Puis salut très solennel.

Après la fête, M. le Curé de Recouvrance, son vicaire, le R. P. Desforges et moi dînions chez le lieutenant Bunot de l'Isle, celui des parents du P. Jogues qui habite sur la paroisse de Recouvrance. Nous nous trouvions à table avec d'autres membres de la famille du Bienheureux, parmi lesquels M. Geoffroy de Grandmaison.

Nous repartions le lendemain, encore sous le charme de ces fêtes très réussies, qui ont certainement fait plaisir aux Orléanais et contribueront, j'espère, à faire aimer la Compagnie.

Une thèse de doctorat devant la Faculté d'Aix. —. Le 21 novembre le P.Jean Rimaud a soutenu devant la Faculté d'Aix sa thèse de doctorat : « Thomisme et Méthode. Ce que devrait être un Discours de la Méthode, pour avoir le droit de se dire thomiste ».

Dans la salle des conférences de la Faculté, en présence d'un public de plus de cent personnes, étudiants et étudiantes, professeurs du grand et du petit séminaires, amis de la philosophie venus d'un peu partout, avait pris place le jury composé de six professeurs de l'Université et présidé par le doyen M. Clerc. Assez rude et bourru de nature, le président commence par une série de critiques sur la composition et la rédaction de la thèse. Puis il laisse la parole au candidat, pour un exposé d'une vingtaine de minutes. Celui-ci en prend occasion pour faire,sur un ton profondément convaincu, — et qui impressionna vivement M. Clerc lui-même, comme il l'avoua ensuite à M. Blondel, — l'histoire de sa vie intellectuelle et de ses « amitiés » philosophiques, qui l'avaient fait aboutir à un thomisme sans étroitesse, nuancé d'une légère touche augustinienne.

Alors commença ce qu'on est convenu d'appeler la discussion ; ce fut surtout une suite de petites conférences où chaque professeur à propos du sujet de la thèse, exposa ses idées personnelles. M. Blondel, patron de la thèse sut en faire ressortir les passages les plus brillants ; à des confidences et à des anecdotes charmantes, il joignit quelques réflexions sur le genre tout intellectuel de la poésie et de l'imagination du Docteur Angélique. M. Chevalier professeur à l'Université de Grenoble, prit à tâche de mettre en lumière la pauvreté de la divinité d'Aristote, en face du Dieu de S. Thomas. Avec de tels examinateurs, le candidat se trouvait en parfait accord sur les questions de fond, et il n'eut en général, pour leur répondre, qu'à les approuver.

Après une courte délibération à huis clos, le public fut réadmis dans la salle pour la proclamation du résultat. A l'annonce de la mention « très honorable » obtenue par le P. Rimaud, les applaudissements unanimes montrèrent que ces Messieurs n'avaient pas été les seuls à apprécier les vues profondes de la thèse et l'éclat de la soutenance.

Le transfert de la mission S. Joseph. — Le dimanche 4 oct., à 10 heures, la Chapelle de la Mission Saint-Joseph, 214, rue La Fayette est en émoi. Un nouvel administrateur, M. l'abbé Gallay, aumônier des Religieuses de la Compassion à Saint-Denys, et second

aumônier de la Légion d'honneur, a été nommé, et son installation fixée au cours de la grand'messe : il recueille la succession des PP. Jésuites...

Dans le Chœur, sur un trône, S. G. Mgr Chaptal, évêque d'Isionda, a été chargé par son Eminence le Cardinal Dubois d'installer le nouvel administrateur.

M. l'abbé Gallay célèbre la grand'messe, ayant pour diacre M. d'Orgeval, et pour sous-diacre M. Perrin, le premier son prédécesseur et le second son collègue à la Légion d'honneur.

Nous ne saurions oublier la présence des RR. PP. Rubillon et Dognin : ce dernier, ancien camarade, à Vaugirard, de M. Gallay. Et, si le bon P. Villars, l'ancien administrateur de la chapelle, n'est pas présent, on sait que son ministère du dimanche ne l'a pas beaucoup éloigné de cette chapelle, puisqu'il a tenu à conserver la messe de midi à l'hôpital militaire de Saint-Martin....

A l'Evangile, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque d'Isionda monte en chaire et prononce l'allocution que nous sommes heureux de reproduire :

« Mes Frères,

« Il m'est particulièrement agréable de monter dans cette chaire et de prendre la parole au milieu de vous, pour la première fois ce dimanche du Rosaire. Une piété tendre, fidèle, dévouée et ardente envers la Mère de Dieu est une des traditions les plus constantes de cette Mission ; et le culte de S. Joseph, votre glorieux et bien-aimé patron, ne fait que fortifier l'amour passionné que vos prêtres vous ont toujours inspiré envers Celle qui fut toujours la Reine de vos foyers, la Protectrice bénie de vos enfants, le Bon Conseil dans toutes les décisions importantes de votre vie.

« C'est Elle, la Reine des Apôtres, qui préside aux destinées de cette Mission et qui, aujourd'hui, est appelée à nous guider dans les conditions différentes que comportera désormais le ministère spirituel de cette chapelle.

« Certaines tâches sont difficiles à remplir : il est malaisé de dire tout le bien qu'on pense de personnes qui désirent cacher leur dévouement et leurs services.

« Il ne m'est pas possible, en effet, d'énumérer ici tout ce que la Mission Saint-Joseph doit aux religieux qui ont construit cette chapelle et qui, depuis tant d'années, poursuivent dans ce quartier, une œuvre d'évangélisation si profonde et si étendue. Si profonde, en effet, car il suffit de la mentionner pour émouvoir tous vos cœurs jusqu'aux larmes et pour faire surgir en foule les souvenirs de tous les bienfaits qu'ils vous ont prodigués. Si étendue, car cette Mission Saint-Joseph était un rendez-vous pour des fidèles de tous les quartiers et pour des étrangers de bien des pays. Comment pourriez-vous oublier ces belles premières communions si bien préparées par des catéchismes fréquents et intéressants, ces réunions de piété si vivantes, ces associations d'hommes, de jeunes filles, de mères chrétiennes, qui sont votre honneur et votre fierté,

Comment ne pas mentionner ces patronages de garçons et de filles et surtout cette école chrétienne qui a formé parmi vous une jeunesse profondément imprégnée de principes chrétiens, et donné à l'Église un nombre notable de prêtres et de religieux ?

« Grâce à ces missionnaires dévoués, grâce au rayonnement apostolique de deux Congrégations réligieuses voisines, les Sœurs de Saint-Charles de Nancy et les Sœurs Servantes des Pauvres, vous formiez, dans ce coin retiré de Paris, une véritable oasis, une vraie famille, dont vous étiez les membres, unis par les mêmes pensées et les mêmes ambitions surnaturelles.

« Et maintenant ? Des événements indépendants de votre volonté et de la nôtre se sont passés, pendant, et depuis la guerre. Cette chapelle avec ses dépendances,autrefois achetée par le prince Max de Saxe, a dû être mise sous séquestre comme bien allemand. Vous devez au Cardinal Amette, dont l'influence était grande sur le gouvernement, d'avoir pu conserver ouverte votre belle chapelle pendant toute la guerre. Il y a près de quatre ans, elle allait être vendue. Que serait-elle devenue si elle avait dû courir les hasards d'une vente publique ? Pour éviter ces dangers,tout a été mis en œuvre, et Son Eminence le Cardinal Dubois, votre vénérable Archevêque, n'a rien épargné pour vous conserver dans toute son intégrité votre foyer religieux. Les négociations avec le séquestre passèrent pendant de longs mois par une série de vicissitudes auxquelles un acte spontané de M. Herriot, alors Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères, vint brusquement mettre un terme. En novembre dernier ce séquestre était levé et la chapelle rendue à son propriétaire allemand.

« Cette chapelle allait-elle devenir une chapelle exclusivement destinée aux Allemands d'où les habitants de ce quartier,qui l'aiment si chèrement, seraient exclus ? Votre Archevêque ne l'a pas voulu et il a pris les précautions nécessaires pour que cela n'arrivât pas. Il a fallu conclure un arrangement avec le prince de Saxe, puisqu'il est le propriétaire de la chapelle, mais la bonne volonté de ce prêtre éminent et désintéressé, que nous avons vu, et avec qui nous avons traité cette affaire, nous permet de vous dire aujourd'hui : la chapelle vous reste et vous y êtes chez vous ; toutes les œuvres qui y sont établies, y compris l'école et les patronages, continueront à fonctionner comme par le passé ; aucune d'elles ne sera exclue de la nouvelle organisation. Mais aussi, comme autrefois, cette Mission sera hospitalière à certaines catégories d'étrangers. C'est ainsi que vous avez pu voir dans la cour d'entrée de la Mission s'élever un bâtiment qui portera le nom de « France-Luxembourg » et qui est dû à la générosité de M. le comte de Fels. Il abritera les œuvres françaises et les œuvres luxembourgeoises, et vous-mêmes, mes Frères, connaissant l'amitié séculaire qui unit le Luxembourg à la France, sachant que, spontanément, 3.000 Luxembourgeois sont venus verser leur sang pour la France pendant la grande guerre alors que ce petit pays ne nous devait rien, et que ses habitants étaient eux-mêmes injustement occupés par l'armée allemande,

vous serez heureux de les sentir accueillis avec sympathie dans cette nouvelle maison, qui sera un signe visible de la reconnaissance dont la France leur est redevable.

« L'Œuvre flamande doit devenir aussi notre voisine en partageant avec l'école chrétienne le bel immeuble du 228, rue La Fayette. Et, là encore, mes Frères, vous serez satisfaits. Ce sont des Belges qui voisineront avec nous et qui, parfois, célèbreront leurs fêtes nationales dans cette chapelle, et vous accueillerez, avec les représentants officiels de leur pays, les représentants du gouvernement et de l'armée française qui viendront commémorer avec nos alliés les grands souvenirs de notre action commune sur les champs de bataille.

« Des confesseurs pour les étrangers de langue allemande auront leurs jours assignés dans les confessionnaux de cette chapelle, et des offices en allemand, en luxembourgeois et en flamand pourront aussi y être organisés....

« Que Notre-Dame du Rosaire, dans ce coin de Paris où les âmes fidèles et dévouées sont en si grand nombre, daigne accorder de nouveaux accroissements à la Mission Saint-Joseph, augmenter le zèle et la fidélité des familles chrétiennes qui la fréquentent et multiplier leur nombre ».

Après la messe, M. l'Administrateur, épanchant son cœur, remercia en termes émus Sa Grandeur Monseigneur l'Installateur, MM. les Curés de Paris, ses amis et ses confrères de la Légion d'honneur, les Religieuses et enfin tous les fidèles de la Mission remplissant en flots pressés toute la nef, les bas-côtés et tous les coins de la chapelle.

Evidemment, le départ des religieux qui ont fondé et fait vivre d'une vie spirituelle intense tout ce noyau de fidèles, laisse un gros chagrin et des souvenirs qui ne s'effaceront pas.

(*Semaine religieuse de Paris*).

Revues. — Les *Etudes* atteignent 8.774 abonnés en fin décembre 1925, et tirent à 9.750 exemplaires, parfois à 10.000 ou 10.500. La revue *Peuple de France* a passé de 5.000 abonnés en 1921 à 78.000 en 1923 et à 115.000 en 1924.

Hors de France.

Allemagne. — 1. *Un nouveau catéchisme.* — Pendant le mois de juillet 1925 a paru l'édition d'essai du catéchisme général, œuvre du P. Mönichs, S. J. Il sera réédité, pour l'enseignement religieux dans les écoles populaires, par plusieurs évêques d'Allemagne. On commencera à en faire usage au début de la nouvelle année scolaire dans plusieurs diocèses, en particulier en Bavière dans ceux de Munich, de Freising et de Bamberg. On affirmait souvent que le

catéchisme ne pouvait plus avoir de place à l'école populaire. Le nouveau catéchisme vient prouver le contraire à tout esprit non prévenu.

Les instituteurs, institutrices, catéchistes, etc..., en collaboration avec les Évêques ont réussi à composer un livre qui s'adapte tout à fait aux progrès de l'enseignement moderne. Il faut remarquer avant tout l'orientation pratique donnée à l'enseignement religieux et moral. Les évêques signalaient qu'il y avait quelque chose de plus important que de savoir la doctrine, c'est-à-dire la volonté d'accepter ce que l'on sait et la volonté de vivre d'après la foi. C'est à quoi pousse à chaque page le nouveau catéchisme. Dans la chaleureuse préface qu'ont écrite les Évêques, ils appellent ce livre un guide et un conducteur pour tout le pélerinage terrestre.

Les questions ont fait de plus en plus place à l'exposé. Nombreuses sont les références aux passages de l'Écriture qui sont en relation avec la matière enseignée. La recherche de ces passages excite l'initiative des enfants. Plusieurs parties du catéchisme tirent abondemment parti de l'expérience même des enfants. Ainsi à la page 58 on lit un résumé de l'année liturgique qui peut être composé par l'expérience même des enfants.

Certaines applications pratiques du catéchisme ancien ont disparu. Elles imposaient trop de résolutions à la fois. Le nouveau catéchisme propose plutôt des formules brèves et pleines : Travaillez ! N'oubliez pas la bonne intention ! Écoutez la voix de la conscience ! Croyez ! Espérez ! Aimez Dieu par dessus tout ! etc...

Les commandements sont formulés de manière négative pour les adultes mais d'une manière positive pour les enfants. En général on a tenté le plus possible de distinguer les péchés auxquels sont exposés adultes et enfants. Ainsi à propos des péchés contre la foi : Les enfants manquent à leur devoir envers la foi quand ils négligent volontairement l'instruction religieuse, quand ils n'apprennent pas le catéchisme, quand ils rougissent de leur foi. Plus graves sont les péchés que peuvent commettre les adultes ; et on énumère : incrédulité, hérésie, doute volontaire, apostasie, fréquentations dangereuses d'incroyants.

(*Mitteilungen aus den deutschen Provinzen*, juillet 1925).

2. L'ex-kronprinz de Saxe, récemment ordonné prêtre, vient d'entrer au noviciat.

3. La province de Germanie Inférieure a acheté une propriété près de Glatz en Silésie, pour y établir un noviciat. Quand les bâtiments seront achevés, le noviciat se transportera d'Exaten à Glatz. La maison est située dans un joli petit parc qui, chose curieuse, appartenait à la Compagnie au XVIIIe siècle et faisait partie du collège de Glatz. Ce sera le premier noviciat ouvert sur le sol allemand depuis l'expulsion de 1872. (*Letters and Notices*).

4. — *Les Exercices spirituels pour des Religieux.* — En 1924, les membres du Congrès des Missions, parmi lesquels toutes les con-

grégations et ordres religieux qui exercent leur ministère en Allemagne étaient représentés, firent au R. P. Provincial de Germanie Inférieure une demande plutôt inattendue.

Ils demandaient qu'on leur fit une série de conférences dans quelqu'une de nos maisons, pour les introduire plus intimement dans la théorie et la pratique des Exercices Spirituels de S. Ignace. Le R. P. Bley y consentit et ils furent invités à se rencontrer au milieu de janvier à Heerenberg, dans la maison du noviciat de Germanie Inférieure, pour « un jour d'Exercices Spirituels ».

Soixante-seize Pères de dix-neuf Ordres et Congrégations s'y rendirent. Cinq Provinciaux étaient parmi eux. Le but de la réunion n'était pas de discuter des questions touchant à l'organisation des retraites, mais de connaître les Exercices eux-mêmes, leur contenu, leur développement, leur but et la meilleure façon de les faire avec le profit maximum. Après la réception des révérends visiteurs par nos Supérieurs il y eut Bénédiction solennelle et chant du *Veni Creator* dans lachapelle des Novices. Le lendemain commencèrent les instructions, toujours suivies d'une discussion.

Ce furent d'abord les instructions sur la théorie des Exercices : 1) Place et valeur des Exercices de S. Ignace. 2) Fondement ; Première Semaine ; Règne et les exercices en vue de l'Election ; La vie du Christ dans les Exercices ; la vie de prière.

Toutes ces instructions firent une impression profonde et quelques-uns des religieux présents disaient plus tard au P. Bley : « Combien vous êtes heureux, vous autres Jésuites, de posséder un pareil trésor, et quelle bénédiction c'est pour vos novices de recevoir par le moyen des Exercices un aussi solide entraînement spirituel ».

Après ces instructions théoriques, il y en eut d'autres plus pratiques sur l'adaptation des Exercices aux Retraitants, sur les difficultés et les périls qu'on peut rencontrer, sur ce qu'il convient de lire, sur le thème et les points de méditation, sur les retraites aux prêtres, aux religieuses, aux classes cultivées ou laborieuses, enfin comment les Exercices peuvent être donnés, en fonction des besoins particuliers des différentes personnes.

Après cette journée d'instructions, une grande partie des Pères présents commença une retraite de huit jours sous la direction du P. Rischtätter, S. J. Tous furent parfaitement satisfaits de ce congrès d'un nouveau genre. Quelques Provinciaux convinrent avec le P. Bley de retraites à donner dans des maisons de leur Ordre, suivant les méthodes de S. Ignace.

En outre, on exprima le désir que tous ceux qui avaient participé au congrès, pûssent bientôt faire une retraite de quatre jours, et qu'une retraite de huit jours pour les religieux fût donnée tous les ans.

Les Instructions données à ce premier congrès seront imprimées, la première dans le quatrième volume de « Exercitien Bibliothek » (Herder), les quatre autres dans « Paulus » l'organe des « Missions-Conferenz ».

(*Woodstock Letters*, juin 1925).

Amérique. — 1. — *Conférence des Professeurs de Philosophie de la Province de Maryland-New-York.* — Les Professeurs de Philosophie de la Province de Maryland-New-York se sont réunis en conférence le 29 et le 30 décembre 1924 à Fordham University. Voici quelques uns des désirs exprimés par les congressistes en particulier à la seconde séance du soir :

a. On voudrait qu'à chaque proposition philosophique, au moins à chaque question débattue fût attachée une note sur sa valeur d'évidence, surtout dans les questions qui tiennent étroitement aux sciences.

Raisons : On établirait ainsi plus facilement la proportion entre l'importance respective des thèses. Ainsi Matière et Forme porterait la note : *probable*, l'existence du continu formel, la note : *certain*. Pourtant en dépit de ce fait que la dernière proposition est certaine et la première seulement probable, la dernière est expédiée en quelques pages dans certains livres. — L'analogie avec la théologie. L'*Épitome* recommande cette pratique en théologie pourquoi n'en userait-on pas en philosophie ?

b. Pour les questions qui réclament une connaissance intime et étendue des données scientifiques, l'idéal serait qu'il y eut dans chaque collège un homme pourvu d'une préparation suffisante, c.-à-d. de deux ou trois ans d'études physiques ,chimiques, biologiques, mathématiques ; il serait alors qualifié pour suivre pertinemment les discussions dans les journaux scientifiques (cf. T. R. P. Général : « Haec est ordinatio mea »).—*Raisons* : L'impossibilité aujourd'hui d'unir la connaissance philosophique, et scientifique sans une spéciale préparation. Il est pénible en effet d'avoir à se soumettre aux données scientifiques si on ne peut les contrôler au moins en quelque façon.

c. En raison de ces difficultés, on pourrait constituer un comité de trois ou quatre hommes de science (ou davantage), qui composeraient chaque année pour guider les Professeurs de Philosophie, un résumé des résultats les plus autorisés de la recherche scientifique, en indiquant ce qui est certain, hautement probable, probable, moins probable, hypothétique, et les conclusions qu'à leur sens on peut, ou on ne peut pas en tirer.

Raisons : La philosophie marche nécessairement derrière la science ; il y a une certaine répugnance chez les philosophes scolastiques à adopter les nouvelles théories de la science surtout là où il y a conflit entre les savants, sur ce qui est considéré comme partie vitale de la théorie.

d. La dernière question soumise à la conférence fut celle d'une Revue de Philosophie que publieraient les Nôtres. La question avait été posée la veille par le président, qui avait demandé à chacun de réfléchir sérieusement, vu que le P. Provincial était anxieux de connaître l'avis des congressistes.

Pratiquement la seule suggestion acceptable fut celle donnée à la fin par le P. Doghe : « Pour ce qui est d'une publication philosophique, cette œuvre devrait être entreprise en commun par les

provinces des États-Unis, et la forme qu'on lui donnerait pourrait suivre le modèle des « Archives de Philosophie » que publient nos Pères Français. Notre littérature anglaise étant presque exclusivement protestante, une exposition de la philosophie et une discussion des questions courantes serait fort utile. Ce que certaines universités font toutes seules, comme la *Philosophical Review* de Cornill et la *Revue Néo-scolastique* de Louvain, nous serions capables de l'accomplir en commun. Les « *Archives* » forment un volume par an, publié en cahiers séparés, sans date fixe, avec une pagination propre à chaque cahier et une autre propre au volume. Une recension des publications philosophiques faites dans un esprit de saine critique, nous renseignerait sur toutes les contributions nouvelles à la philosophie dans le monde. Pour ce qui est des articles ou ouvrages récents sur des sujets scientifiques, sans l'appréciation desquels nous ne pouvons philosopher en sécurité, la revue internationale « Scientia » nous donne les meilleurs renseignements, tant dans ses articles, que dans sa revue des livres ».

Il parut à tous que le P. Doghe avait fort bien présenté la question ; mais le sentiment général, quoique non exprimé, fut qu'une grande prudence était nécessaire en face des différents aspects du problème. La question qui se posait à l'esprit de tous était celle-ci : en plus du lourd travail de nos heures de classes, sommes-nous capables de mener à bien l'entreprise et la conduite d'une revue de première qualité ? Naturellement il n'y avait pas d'autre objection.

(*Woodstock Letters*, juin 1925).

2. — *La T. S. F. moyen d'apostolat.* La télégraphie sans fil est en train de faire aux États-Unis, œuvre de missionnaire. Depuis 1924, le département de théologie, à l'Université de Saint-Louis fait des cours réguliers d'Instruction religieuse par la télégraphie sans fil. C'est un jeune jésuite le R.P. Brown qui le premier en eut l'idée. L'Université possédait depuis 1910 une station de T. S. F. qui pendant la guerre avait servi à former des opérateurs pour l'armée américaine. Le 2 Mars 1924, les Jésuites inaugurèrent avec leurs appareils un cours sur l'origine, la nature et les pratiques de l'Église catholique. On évita avec soin toute controverse irritante. On chercha simplement à faire connaître la vraie figure de l'Église catholique. Pendant les mois de mars, d'avril, de mai 1924, les conférences traitant de l'Église et de ses sacrements furent par la T. S. F. répandues à travers le pays. Les journaux en donnèrent des résumés, excellente réclame pour mieux faire pénétrer l'enseignement dans les masses. On avait annoncé que le dernier dimanche de chaque mois des objections pourraient être adressées au centre, toujours par T. S. F. Elles vinrent nombreuses, les unes hostiles, les autres cordiales, chacune reçut une réponse courtoise. Il est impossible d'évaluer les résultats de cet apostolat par les airs, mais il est certain, les lettres reçues d'un peu partout le prouvent, que des protestants, des juifs, des catholiques ignorants ou tièdes furent amenés ou ramenés à l'Église par cet apostolat très moderne.

(*Nouvelles religieuses*, 1er avril 1925).

3. — *Une nouvelle province.* — Dans une lettre de Tusculum, datée du 8 septembre 1925, le T. R. P. Général annonçait au R. P. Provincial de la Province de Missouri que cette Province serait divisée en deux autres. La partie orientale de l'ancienne province sera désormais administrée par un Vice-provincial. Elle comprend les États de l'Ohio, de Michigan, de Indiana et de Kentucky. La division des sujets doit se faire selon le lieu d'origine de chacun. La population qui habite le territoire de la nouvelle Vice-Province, est de 15 millions d'âmes dont 2 millions de catholiques ; celle qui habite la province de Missouri est de 25 millions dont 4 millions de catholiques. Avant la séparation, le territoire de la Province était de 2.600.000 kil. carr. — La nouvelle province comprend 450.000, kil. carr. (La France 536.408 kil. carr.)

Autriche. — 1.— *Apostolat des Nôtres à Vienne.*— Les Nôtres contribuent dans une proportion considérable au renouveau catholique commencé après la guerre et toujours grandissant dans la capitale autrichienne. Un exemple caractéristique de l'activité de nos PP. nous l'avons dans les conférences données par les PP. Biehlmair et Stonner pendant le mois de mai 1925.

Le P. Biehlmair s'est choisi comme champ de bataille le Cercle Moniste de Vienne ; devant lui, après avoir réfuté les conceptions fondamentales de cette école, il a revendiqué les droits de l'intelligence et la parfaite conciliation de la science et de la foi. Les attaques de quelques uns des assistants furent violentes, et même injurieuses ; mais l'illustre conférencier, protestant de ne pas pouvoir suivre les contradicteurs sur le terrain des attaques personnelles et des insultes démagogiques, réfuta toutes les objections sérieuses avec calme et clarté, laissant dans la plus grande partie de l'assistance la meilleure impression.

Le P. Stonner, dans une salle de l'Université de Vienne a entretenu un nombreux auditoire d'étudiants, nationalistes à outrance, et en grande partie anticatholiques et incroyants, sur le sujet : Catholicisme et Nationalité. Plusieurs de ces jeunes cerveaux, saisis par la lumière nouvelle de l'Église, ont été ramenés à passer au crible d'une réfléxion plus éclairée, leurs idées et leurs ardeurs.

(*Osservatore Romano*, 22-23 mai 1925).

2. — *Une revue nouvelle.* — On annonce la création d'une nouvelle « Revue d'Ascèse et de Mystique » qui a pour titre « *Zeitschrift für Aszese und Mystik* » rédigée par les Pères de la Province d'Autriche, à Innsbruck (Tyrol).

Belgique. — 1. *Une fondation de l' Université de Louvain.* — La Faculté de médecine de l'Université de Louvain, sous la direction administrative des professeurs de la Faculté et la protection de Son Éminence le Card. Mercier, du Ministre des Colonies et autres personnalités, a décidé d'assurer le secours médical au Congo Belge.

Cette fondation aura pour objet :1°) la création d'un hôpital,destiné aux noirs ; 2e) d'un laboratoire de recherche scientifique sur les maladies tropicales, dirigé par un docteur en sciences naturelles (un Père S. J.) ; 3°) d'une école d'infirmiers et d'infirmières indigènes A cet effet on a choisi comme emplacement la mission de Kisutu confiée aux Jésuites belges qui ont promis leur appui à la fondation. Les médecins et religieuses infirmières sont dès à présent engagées La construction des bâtiments commencera en février prochain. Cette fondation aura une très grande influence pour le développement de la mission.

2. *Distinction.* — Le P. de Gaiffier, scolastique belge, a eu une thèse de soutenance si brillante pour la clôture de ses cours à l'École des Chartes, à Paris, que, par une exception très flatteuse, on lui a le accordé grand prix, réservé toujours à un Français.

3. *Les Acta Sanctorum.* — Le 1er mars 1926 doit paraître le soixante-cinquième volume des « Acta Sanctorum » des Bollandistes. Ce nouveau volume (*Novembris, tomus IV, quo dies nonus et decimus continentur*) présente une innovation remarquable. Les volumes publiés jusqu'ici s'adressaient surtout à ceux qui étudient l'antiquité latine et grecque et le moyen âge.Les « actes » orientaux et gaéliques étaient plus sommairement traités. Dans le nouveau volume au contraire ces « actes », à côté de leur traduction latine, sont publiés intégralementdans leur langue originale : gaélique, arménien, copte, chaldéen, éthiopien, géorgien, syriaque, etc...

Brésil. — *Deux nouvelles Vice-provinces.* — Le T. R. P.Général vient d'ériger en vice-province la mission du Brésil central qui dépendait jusqu'ici de la Province de Rome, et la mission du Brésil méridional qui appartenait à la Province de Germanie Supérieure.

Chine. — 1. *Les Œuvres d'éducation de Shang-Hai.* — Les rentrées, (chiffres approximatifs, les élèves continuant à arriver). Aurore : Environ 390 dont 180 au cours supérieur. — Collège S. Ignace : environ 470, dont 174 païens. École normale : environ 52. Seng-mou-yeu ; Pensionnat chrétien : 312 ; Étoile du Matin :220.

2. *Distinctions.* — Le P. M. Dugout a reçu une médaille d'or de la Société de géographie pour sa carte du Kiang-Sou. — Le P. E. Gherzi a été fait chevalier de la couronne d'Italie pour services rendus à la marine. — Le P. Courtois a reçu une médaille d'argent de la Société Nationale d'Acclimatation, de France.

Jubilé épiscopal de S. G. Mgr Paris, vicaire apostolique de Nankin. —

1. *Bref du Saint-Père à Monseigneur.* « Du Vatican, le 4 oct. 1925. — Illme et Rme Seigneur. A l'occasion du jour prochain où Votre

Illme et Rme Grandeur va célébrer le 25e anniversaire de sa Consécration Épiscopale, l'Auguste Pontife me fait le très grand honneur de me charger deVous transmettre ses vœux paternels et très sentis ainsi que ses félicitations.

«Le Saint-Père d'autant plus volontiers participe en esprit à Votre fête jubilaire, qu'il connaît mieux l'activité apostolique que Votre Grandeur a déployée en Chine pendant un si long espace de temps. Se soumettant à des fatigues de tous genres, Votre Grandeur n'a rien omis pour que ce Vicariat devînt de jour en jour plus florissant, pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

« Et vraiment Votre Grandeur, avec l'aide de Dieu, a pu accomplir des œuvres de grand profit pour l'Église : pour ces œuvres, l'Auguste Pontife, en cette heureuse occasion, Vous manifeste son plus grand contentement. Et de fait il suffira de dire — sans parler de l'accroissement qu'ont eu, grâce à Votre Grandeur, le séminaire, les écoles, les maisons religieuses — que les catholiques de Votre Vicariat ont aujourd'hui doublé en nombre, et que le clergé aussi a augmenté en proportion des besoins toujours croissants.

«Contemplant donc une si copieuse moisson recueillie par Votre Grandeur en cette terre lointaine, Vous pouvez vraiment tressaillir de sainte joie, et pour que cette joie soit pleine, Sa Sainteté, en témoignage de sa paternelle bienveillance, et comme augure d'abondantes faveurs célestes, Vous envoie de tout cœur la Bénédiction Apostolique.

«Volontiers je profite de cette occasion pour me dire une fois de plus, avec des sentiments de sincère et particulière estime, de Votre Grandeur Illme et Rme, le serviteur, P. Gasparri ».

2. *Lettre du T. R. P. Général à Monseigneur* (extraits). *Rome, 6 oct.* 1925. — « Monseigneur, Je suis certain que ce sera dans toute la mission une grande joie pour tous, et une grande fête de reconnaissance envers Dieu, qui vous a choisi pour gouverner la mission de Nan-king, vous y a conservé pendant 25 ans, et vous a aidé à y accomplir une grande et belle œuvre pour la gloire de Dieu ; fête de reconnaissance aussi, envers celui qui a si bien correspondu aux desseins de la Providence.

La mission de Nan-King a toujours fait la consolation de la Sainte Église et de la Compagnie. Les étrangers qui la connaissent, et spécialement les supérieurs ecclésiastiques, la recommandent souvent aux autres missions comme un modèle d'organisation. Pour moi, qui suis mieux au courant que ceux du dehors de sa marche intime, je ne puis que constater, avec une joie profonde, les progrès constants qu'elle fait, en dépit de tant de difficultés intérieures et extérieures, en dépit surtout du manque de personnel causé par la persécution et la guerre. Je ne puis ignorer, Monseigneur, la part principale que vous avez eue dans cette marche en avant. Je sais aussi que vous avez été, pour nos missionnaires, un vrai chef et un père.

Aussi suis-je heureux de saisir cette occasion pour vous exprimer mes respectueuses salutations, ma sincère gratitude, et celle de toute la Compagnie, pour vous souhaiter encore de longues années de fécond apostolat, dans cette chère mission qui aime et vénère son pasteur. Qu'il me soit aussi permis, Monseigneur, d'ajouter un merci discret pour les nombreux services que vous avez rendus à la Compagnie, et votre générosité vraiment filiale envers elle.

Nos félicitations, nos souhaits et nos actions de grâces seraient peu de chose, Monseigneur, s'ils ne s'exprimaient en prières, et n'obtenaient ainsi de la bonté divine leur efficacité. Aussi est-ce de grand cœur que je prierai pour Votre Grandeur, et à toutes ses intentions afin que Dieu daigne bénir le pasteur et le troupeau. Et pour rendre mes prières plus efficaces,je me ferai un plaisir d'appliquer, aux intentions de Votre Grandeur, comme don jubilaire, 300 messes. Je me recommande moi-même instamment aux prières et SS. SS. de Votre Grandeur ; que Votre Grandeur daigne agréer les respectueux et reconnaissants hommages de son humble serviteur en N. S. Wl. Ledochowski, S. J.».

3. *Le jubilé épiscopal de S. G. Monseigneur Paris.* (*Extraits de «l'Echo de Chine»*, 12 nov.).—La fête religieuse eut lieu à Zi-ka-wei, centre principal des œuvres. A sept heures, messe pontificale dans la vaste église, toute pleine,bien que ce fût jour ouvrable. Monseigneur Huarte, vicaire apostolique de Ou-hou, assistait au fauteuil ; des représentants des procures et des diverses communautés de Chang-hai étaient venus joindre leurs prières aux nôtres. L'excellente maîtrise de Zi-ka-wei (séminaristes, élèves du collège, enfants des écoles) bien soutenue par les nouvelles orgues, a exécuté une messe en plain chant grégorien, suivie du *Te Deum.* L'Église Saint Ignace n'a plus rien à envier maintenant aux cathédrales d'Europe.

Monseigneur était assisté à l'autel par le R. P. Beaucé, supérieur régulier et grand vicaire, le R. P. Scellier, recteur de l'Aurore, et le R. P. Verdier, ancien supérieur régulier et actuellement supérieur de Nankin. Les PP. Yang et Zi étaient diacre, et sous-diacre. Deux de nos notables chrétiens, MM. Joseph Lôh-Pah-hong et Nicolas Tsu, ont tenu, suivant l'antique tradition, à présenter, au lavabo, aiguière et manuterge. Après les réceptions au séminaire et au collège, où Monseigneur put répondre en français à des compliments variés (tous nos élèves des classes supérieures comprennent maintenant notre langue), le vénérable jubilaire est revenu à Yang-king-pang pour la réception du clergé de Chang-hai. Environ 80 convives avaient pris place au banquet de fête, auquel les généreux cadeaux des riches chrétiens de Chang-Hai permirent de donner une splendeur inaccoutumée. Au dessert, le R. P. Beaucé, supérieur de la mission, présenta à Monseigneur le témoignage de la reconnaissance des prêtres, des séminaristes et des chrétiens, pour les œuvres de ces 25 ans. Mgr Paris répondit en renvoyant l'honneur de ces œuvres à ses collaborateurs. Monseigneur Huarte remercia le vicaire aposto-

lique du Kiang-nan de la splendide mission, déjà toute organisée, qu'il avait transmise à son successeur, et l'ancien vicaire apostolique du Ngan-hoei félicita les Pères espagnols des traditions antiques bien gardées et efficaces (3.000 chrétiens d'augmentation cette année). « Lent mais sûr ».

4. *Du R. P. Provincial. Paris, 9 oct.* — « Je regrette vivement que les circonstances n'aient pas permis, pour cette année, mon voyage en Chine ; je me serais trouvé à temps pour le jubilé de Votre Grandeur, et j'aurais pris part, avec une véritable joie, aux belles fêtes dont il sera l'occasion. Je ferai, en tout cas, tout mon possible, pour accomplir l'an prochain ce que je n'ai pu faire cette année... J'ai fait demander pour le 11 novembre, à tous nos Pères de la province, la messe en première intention, et à tous nos frères, scolastiques ou coadjuteurs, la communion et le chapelet ; heureux de pouvoir offrir à Votre Grandeur pour ce jour le meilleur bouquet qu'Elle désire ».

(*Nouvelles de la Mission*, 3 septembre 1925).

Espagne. — *Une revue sur les Exercices.* — Une revue nouvelle sur les Exercices spirituels paraît à Bilbao depuis janvier dernier, *Manresa, revista trimestrial de Ejercicios* (Administration : El mensajero del Corazôn de Jésus, Apartado 73). Rédigée par les Pères de la Compagnie de Jésus de la Santa Cueva de Manresa, fruit de la *Semana Ignaciana* de 1923 et du *Congrès des Exercices* de 1924, elle se propose de répandre, surtout dans les pays de langue espagnole, la véritable interprétation des Exercices en eux-mêmes et dans leurs multiples adaptations et de travailler à la solution des difficultés que présente en pratique l'œuvre des Retraites selon les Exercices. Avec une chronique sur l'état actuel de l'œuvre des Retraites dans les pays étrangers et divers autres renseignements et notes, le premier numéro (janvier 1925) contient trois études plus importantes : du P. I. Casanovas, *Transformación espiritual de S. Ignacio por los Ejercicios* (p. 5-17) ; du P. A. Codina sur la *Flexibilitad de los Ejercicios* (p. 18-24) et du P. J. Caluveras, *Tecuicusmos explanados* : « *Quitar de si todas las affecciones desordenadas* » (p.25-42). Cette dernière est le début d'une suite de recherches sur le vocabulaire de S. Ignace, destinées à éclaircir, moins par une étude philologique que par les rapprochements de textes, le sens et la portée de certaines expressions plus obscures ou vieillies, qui peuvent faire difficulté dans l'interprétation du livre de S. Ignace. *Manresa* paraît tous les trois mois. Elle est en relations avec un secrétariat général des Exercices installé aussi à la *Santa Cueva* et qui aspire à devenir le centre de l'œuvre des Exercices pour l'Espagne et l'Amérique latine.

(*Revue d'Ascétique et de mystique*, avril 1925)

Japon. — *Un monument à S. François Xavier.* — Un monument va être érigé à S. François Xavier à Yamaguchi (Japon). Le P. Villion, des Missions Étrangères de Paris, né en 1843 et actuellement

retiré à Kobe fut nommé à Yamaguchi en 1889. Dans ses moments libres, il y fit des recherches et parvint à réunir des documents sur l'histoire de ce canton au XVIe siècle.

Ces recherches amenèrent le P. Villion à retrouver l'emplacement du temple Daïdoji cédé à S. François par le Seigneur Ouchi Yoshitawa en 1551. Le missionnaire fit tout pour obtenir ce coin de terre. Malheureusement en 1895, on y éleva des casernes . Il dut alors s contenter d'un champ voisin ; c'est là que sera élevé le monument (une grande croix portant au centre en médaillon le portrait du saint), grâce à une souscription à laquelle M. Hara Kei ancien premier ministre, assassiné en 1921, prêta tout son concours.

(*Vie catholique*, 5 septembre 1925).

Lithuanie. — 1. *L'apostolat des Jésuites.* — Favorisés par une loi qui envisage la restitution, au moins partielle, des biens appartenant aux Ordres religieux et appelés par l'évêque, Mgr Kareneius, l'année dernière, après 150 ans d'absence forcée, les Pères de la Compagnie de Jésus entrèrent à Kaunas, dans l'Église et le Collège, leur ancienne possession.

Ces deux édifices avaient été construits entre 1750 et 1759 ; mais es Pères n'en jouirent que jusqu'en 1774, à cause de l'occupation des lRusses, qui devait durer 150 ans. Les Russes transformèrent en leur cathédrale l'église S. Stanislas, et dans l'édifice adjacent, ils établirent une bibliothèque, des archives et une résidence paroissiale, qui devint ensuite la résidence de l'évêque orthodoxe. Aussi ce lieu qui au temps de la Compagnie était le foyer de la vie et de la culture catholique en Lithuanie, devint le siège et le centre de la propagande orthodoxe.

L'église ayant fait retour au culte catholique, il restait à rétablir l'œuvre pour laquelle on avait bâti ce grand édifice : c'est ce que demandaient les besoins de nos temps, et ce que les Lithuaniens désiraient ardemment : l'éducation des jeunes étudiants et, surtout, la formation de bons maîtres. Cette idée de la fondation d'un collège d'études secondaires, le premier en ce pays, fut reçue avec une telle satisfaction qu'on dut bientôt agrandir les locaux. Sans se perdre en calculs inutiles, mais avec beaucoup de confiance en Dieu, le plan fut composé et les travaux vite entrepris. Le bâtiment grandissait rapidement, quand on courut le danger de voir le tout s'évanouir. Les moyens faisaient défaut, et les crédits accordés par les banques furent à l'improviste suspendus.

Ce n'était pas en vain que les Pères avaient mis toute leur confiance dans le Bon Dieu, qui ne tarda pas à envoyer son secours. Le S. Père, Pie XI dans sa charité inépuisable, voulant témoigner son amour paternel pour la jeunesse studieuse de la Lithanie, remit pour le Gymnase et le Collège des Pères Jésuites de Kaunas la somme considérable de 500.000 lires.

C'est ainsi que les travaux ont été achevés, et l'édifice, qui est un des plus beaux de la ville, accueille déjà 40 pensionnaires et 130 élèves, appartenant aux trois premières classes du collège.

(*Osservatore Romano*, 4 octobre 1925).

2. — *Craintes et espérances.*— Une lettre du Délégué Apostolique Mgr Zecchini, S. J. écrite le 28 septembre, nous donnera une idée plus complète des conditions du catholicisme dans les régions baltiques. «Revenu à peine du pélerinage de Rome qui a beaucoup enthousiasmé mes catholiques, je dus prêcher, naturellement en latin, une retraite à presque tout le clergé de la Lettonie. Ensuite je dus me rendre en Esthonie, car je suis, non seulement Délégué, mais encore Administrateur Apostolique de cette Église. Nous n'avons pas de prêtres de cette région, par conséquent les conversions en Esthonie sont très difficiles. J'espère avoir, l'année prochaine, un prêtre qui connaît cette langue, alors, je crois, il sera facile d'avoir quelques convertis.

La langue esthonienne est très difficile à apprendre, elle est très différente de la langue des Lithuaniens et des Lettons. Le nombre des catholiques étant très petit, on n'a pas de vocations de jeunes étudiants. Cela demande qu'on y pourvoie, car sans la connaissance de cette langue on ne fera pas beaucoup de bien chez cette nation. Jusqu'à présent, pouvons-nous dire, on ne fait que garder le peu de catholiques qu'il y a, qui sont polonais et lithuaniens. Plusieurs parmi eux, les gens cultivés surtout, parlent le russe, or cette langue n'est même pas connue par les deux Pères allemands qui sont ici.

De plus nous avons en Lettonie le malheureux cas d'un prêtre député, qui désobéissant à l'Archevêque et en suspense depuis un an, a été excommunié (non vitandus) dernièrement. Il a beaucoup nui aux catholiques, soit par sa conduite, soit par les accusations de polonisme qu'il a lancées, contre l'archevêque, contre le clergé, contre moi et contre le Saint-Siège. Depuis qu'est arrivée l'excommunication de Rome, il perd de plus en plus de terrain, et l'on espère qu'au moins parmi les catholiques, il est entièrement dénué de crédit.

Un autre mal dans la Lettonie, c'est la campagne entreprise par la Lithuanie dans le but de gagner à soi le gouvernement et l'opinion publique au sujet de ses discussions avec le Saint-Siège. Ces dissensions ont leur cause dans le concordat conclu entre le Saint-Siège et la Pologne, en vertu duquel la ville de Vilna a été rattachée à l'organisation ecclésiastique polonaise.

En terminant je me recommande à vos SS. sacrifices et prières.

+ Antonino M. Zecchini ».

Que Jésus, le divin Berger, rende féconds les travaux et les afflictions, que pour le bien spirituel de ce petit troupeau endure ce missionnaire intrépide et ses coopérateurs.

(*Le Missioni della Compagnia di Gesu*, 6 nov. 1925).

Mexique. — Mgr. Pascal Dâaz, S. J., évêque du diocèse de Tabasco a été chassé de sa maison et de ses fonctions épiscopales, pour avoir refusé de rompre le vœu du célibat sacerdotal. Il satisfaisait, en tout autre manière, aux exigences de la loi, mais le gouvernement socialiste l'a exilé parce qu'il a refusé de se marier.

(*Letters and Notices*).

Palestine. — *L'Institut Biblique de Jérusalem.* — A Jérusalem l'Institut biblique a acheté un nouveau terrain près de la porte de Jaffa et on travaille actuellement au plan de la maison. Le P. Mallon a organisé la pose solennelle de la première pierre le 18 octobre. Les Franciscains sont venus très nombreux et même le Supérieur de l'École biblique (le R.P. Dhorme, O.P.) a interrompu sa retraite pour y assister. Le patriarche latin a béni la pierre et a eu des paroles très aimables pour l'Institut.

Portugal. — *Recherches historiques sur S. François-Xavier.* — En novembre 1924, le P. Georges Schurhammer donnait dans *Aus der Provinz*, d'intéressants détails sur le séjour qu'il fit à Lisbonne, pour les recherches nécessaires à la vie de S. François-Xavier qu'il a entrepris d'écrire. « Je suis revenu après une absence de quatorze mois. Depuis mon départ de Bonn en juin 1923, j'avais dépensé presque tout mon temps dans les archives et les bibliothèques de Lisbonne. Mon séjour dans la capitale du Portugal n'allait pas sans péril. Le gouvernement républicain hostile au christianisme et par dessus tout aux Jésuites, avait porté une loi menaçant de prison perpétuelle tout Jésuite qui pénétrerait dans le pays sous un déguisement ou sans déguisement. Heureusement je n'ai pas été découvert quoique ma situation ait été deux fois fort critique. L'affluence des matériaux pour ma grande vie de S. François Xavier a dépassé mes plus ambitieuses espérances. J'ai pris connaissance en vue de mon ouvrage d'environ trois mille documents inédits. C'est ainsi que j'ai trouvé la correspondance originale du vice roi Jean de Castro que S. François assista à l'heure de sa mort en 1548. Durant les trois années à peine qu'il vécut avec le Saint, sa correspondance embrassa près de 2.000 lettres, dont on possède pour la plupart les originaux. Cette correspondance comprend des lettres du Roi de Portugal, de la Reine, des Infants, de l'Évêque de Goa, des Missionnaires franciscains de Bassein, de Goa, de Cranganor, de Cochin, de Ceylan, de Prêtres séculiers, des Rois d'Ormuz, de Melinde, Socotra, etc... en un mot de presque tous ceux qui jouent un rôle dans la vie du Saint. En outre, j'ai trouvé dans une bibliothèque privée une chronique de cette époque, écrite en 1551 à Goa quand S. François Xavier y était, ainsi qu'une autre relation écrite par quelqu'un qui vécut dans l'Inde avec Xavier, toutes deux inédites jusqu'ici.

J'ai visité aussi les archives d'Evora et de Coimbre, de même que les lieux où Xavier demeura en Portugal durant les années 1540 et 1541.

Partout en Portugal, j'ai été bien reçu. La famille auprès de laquelle je remplis les fonctions de chapelain pendant cette période, était heureuse d'avoir près d'elle un Jésuite. Chaque dimanche 100 ou 150 personnes du voisinage se réunissaient dans sa chapelle pour la messe. Je prêchais et j'entendais les confessions. Mes bienfaiteurs, non contents de m'avoir si bien reçu, m'habillèrent de pied en cap à mon départ, et, ce qui m'était bien plus précieux, m'introduisirent

dans une noble famille qui possédait des manuscrits intéressant la vie du Saint. Ils possédaient aussi des reliques, entre autres deux crucifix, la moitié d'un ornement de messe, quelques particules d'os, une lettre et la cloche authentique dont se servait Xavier pour appeler au catéchisme.

A mon retour de Lisbonne, je visitai rapidement les bibliothèques de Salamanque, de Madrid, l'Escurial, Valladolid, Simancas etc... enfin Toulouse et Paris. Les merveilleuses montagnes basques avec leurs admirables habitants, ces courses sur les traces de notre Père S. Ignace et de S. François Xavier en Guipuscoa et en Navarre, la cordiale réception que je reçus partout dans les maisons de la Compagnie en Espagne et en France, tout cela ne s'effacera pas de si tôt de mon souvenir.

Après une année passée hors de nos maisons, je suis donc revenu à Bonn, remerciant Dieu, tout chargé de trésors et prêt à mettre en œuvre cette gigantesque masse de documents que j'ai recueillis.

(*Woodstock Letters*, février 1925).

Le cinquantenaire de l'Université Saint-Joseph. — Un des gros événements de ces derniers mois, à Beyrouth, est, sans contredit, le cinquantenaire de l'Université Saint-Joseph. En un temps où les augures qui auraient voulu être officiels, commencaient à dire que son rôle était fini, où le mot d'ordre était de l'ignorer pour habituer les esprits à sa déchéance, elle s'affirma tout à coup avec un éclat inattendu. Le 3 mai, le R. P. Jérôme, supérieur de la Mission des Capucins, célébrait la messe du jubilé en présence des dignitaires de tous les rites, des supérieurs de toutes les Congrégations, des corps professoraux de la médecine, du droit, des ingénieurs, les Facultés de théologie et de philosophie et du collège. Le haut commissariat avait délégué M. de Reffye. Le colonel Gérard représentait l'armée, l'amiral du Couëdic la marine. Élèves, anciens élèves et amis s'entassaient dans l'église trop petite.

Le recteur, le R. P. Chanteur, exprima en quelques formules heureuses les pensées de tous. Puis, à l'issue de la cérémonie liturgique, il mena ses invités à la salle des fêtes pour le second acte du cinquantenaire : l'inauguration d'une plaque commémorative de Barrès. Sur un marbre apposé au mur il faisait lire ces mots tirés de l'Enquête : « Notre pensée la plus pure, héritière d'Athènes, de Rome et de Paris, s'inscrit, par les soins de nos maîtres, dans l'âme des enfants du Liban. Liban,terre de souvenirs et pleine de semences».

Mais il appartient à un représentant des anciens élèves d'en faire le commentaire. Ceux-ci avaient eu l'initiative de ce mouvement et en avaient fait les frais. La conférence de M. Michel Chiha, sur Barrès, fut par elle-même la preuve expérimentale la plus convaincante que le maître français avait trouvé des disciples dignes de lui, sur ce rivage, et que notre culture y donnait plus que des espérances. Il termina par cette adjuration vigoureusement soulignée par les applaudissements : « Que la France prenne garde de

ne pas dilapider ces richesses qui sont les siennes, et qu'elle consulte les mânes de Barrès pour savoir dans quel sens il faut diriger nos destinées » !

Au banquet du soir, dressé dans une cour du collège, les amis de l'Université se retrouvèrent plus de 600. Je vous épargne la série des toasts. Mais il faut signaler la lettre de S. B. Mgr Hoyek, lue par son vicaire Mgr Abdallah Khoury. Au bruit qu'on répandait encore obstinément, la veille d'un désaccord entre le clergé indigène et les Jésuites, le patriarcat répondait par un magnifique éloge et l'affirmation d'une solidarité parfaite.

A la fin de cette première journée, sous les éclats du feu d'artifice et sous la lumière tranquille des 600 lampes qui dessinaient les arêtes de l'immense façade sur le ciel noir, quand les convives se dispersèrent leurs derniers regards reflétaient une grande fierté et une ferme assurance.

Le dimanche suivant, la fête du cinquantenaire reprenait, confondue, cette fois, avec celle de Jeanne d'Arc. Les Pères avaient eu l'audace de monter *Athalie* avec les chœurs de Mendelssohn : *Audaces fortuna juvat* ! Ce fut un triomphe ! Deux reprises étaient annoncées pour les 17 et 21 mai. Les cartes d'invitation devinrent le rêve d'une foule de Beyrouthains. Des amis se présentaient à l'*Alma Mater* de tous les coins de la ville et de la montagne. D'elle aussi on pouvait dire :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

Le 21, l'empressement tourna en frénésie. Il y eut des poussées dangereuses à l'entrée du collège, des escalades et des bris de portes. Le public s'entassa dans la salle, il resta debout aux environs pour entendre du moins les chœurs. Mettons qu'il y eut un peu de snobisme : ne fallut-il pas repousser une vieille femme ne parlant pas le français et sourde comme un pot, qui voulait absolument entendre *Athalie* avant de mourir ?

Il était moins facile d'exclure certains auditeurs dépourvus du sens esthétique, mais ils ne furent que des exceptions. Dans l'ensemble, le public comprit et fut saisi. Il y avait de quoi l'être, croyez-en la duchesse d'Uzès, qui en a vu bien d'autres et qui n'avait qu'un mot pour traduire son enthousiasme : « C'est vertigineux » ! Les membres les plus distingués des colonies française, belge, anglaise, etc., disaient, au fond, la même chose, sur des tons divers. Quelques-uns n'en pouvaient croire leurs yeux et leurs oreilles. Les acteurs, c'est vrai, n'étaient pas des professionnels, mais la faculté d'assimilation, l'aisance de parole, la noblesse du geste sont, chez les Orientaux, qualités héréditaires. L'Empire romain recrutait chez eux ses meilleurs acteurs et ses grands avocats. Et puis, précisément, il y a bien quelque avantage à ne pas jouer par métier l'*Athalie* de Racine. Ce n'était pas une émotion de commande qui inspirait au marquis de Freige et à son équipe des accents si prenants. Et

ce n'était pas seulement contre des périls historiques qu'il se dressait ni vers un ciel de carton qu'il criait sa confiance.

Et c'était en même temps le vivant commentaire de la parole de Barrès, dont l'âme semblait planer silencieuse sur l'auditoire. La synthèse harmonieuse de la pensée juive et chrétienne, de l'art ancien et moderne, réalisée par une âme française du grand siècle, interprétée dans un cadre si proche du milieu historique par des hommes et des enfants qui parlent deux langues maternelles, la nôtre et une autre voisine de l'hébreu !.... La preuve était faite une fois de plus que l'Orient était entré dans notre civilisation avant le débarquement de certains fonctionnaires qui paraissent découvrir la Syrie.La gloire en rejaillissait un peu sur les anciens maîtres. Ceux-ci étaient implantés dans le pays depuis longtemps, ils l'avaient étudié, aimé et ils avaient délicatement dirigé son évolution en le faisant profiter de la richesse française.

On ne peut que regretter que l'Université française, qui a grandi sous les Turcs avec l'appui de tous les consuls et de tous les ministères qui se sont succédé au Quai d'Orsay, n'ait pas senti plus chaude la sympathie de la France officielle au moment où elle doublait le cap de la cinquantaine. C'est une tristesse que n'effaceront pas tout à fait d'autres sympathies très précieuses. Le 17 mai, avant le lever du rideau, le Recteur lut un télégramme envoyé au nom du Saint-Père, par le cardinal Gasparri ; un second de Mgr le délégué, à Rome en ce moment ; un troisième de Mme Barrès. J'ai oublié de vous dire qu'à ce moment même, le monde officiel inaugurait aussi une plaque commémorative à Hamschit, sur le tombeau d'Henriette Renan. Sans commentaire.Un dernier télégramme arriva quelque temps après à l'Université de la part de Ziwer pacha, président du Conseil égyptien, ancien élève. En voici le texte : « Regrette profondément n'avoir pu assister aux fêtes cinquantenaire fondation Université ;vifs remerciements pour avoir bien voulu penser à moi. N'oublierai jamais nos maîtres illustres qui ont fait rayonner à travers le monde, par leur éducation et leur instruction, toutes les vertus enseignées et les grands principes qui guident l'humanité ».

(*La Croix,* 7 Juillet 1925)

2. — *L'Apostolat des Musulmans* — (*Lettre du R. P. Dides à toute laMission*).—Les circonstances semblent spécialement propices à des essais d'apostolat direct auprès des schismatiques. Les Grecs sont en plein désarroi et le trouble des esprits de bonne foi augmente de jour en jour devant l'anarchie et les scandales dont ils sont témoins.

N'est-ce pas un fait connu de tous que les schismatiques de Homs étaient divisés en deux camps depuis deux ans à propos du successeur à donner à leur évêque défunt? Les uns voulaient un archidiacre franc-maçon du nom d'Epiphanos, les autres un prêtre élevé en Russie et ayant de la religion, appelé Geha. Poussé par le

parti maçonnique, le Patriarche qui tenait l'élection suspendue vient de l'autoriser et c'est l'archidiacre Epiphanos qui a remporté la victoire. Or c'est celui-là même qui figurait au premier plan, le callons sur la tête et les insignes maçonniques étalés sur sa poitrine, dans le groupement photographique pris à Damas l'an dernier, à l'occasion du Congrès fédéral de la Maçonnerie en Syrie. Ce serait le huitième évêque franc-maçon notoire sur douze.

Dans ces conditions, la partie encore saine de la population craint, à la mort du présent Patriarche, l'avènement d'un successeur franc-maçon avéré. Dégoûtée de ce qu'elle voit et désemparée elle jette les yeux sur le rite grec-catholique et demande à en faire partie. Deux cents familles catholiques de Homs ont demandé leur inscription officielle au rite catholique et, à Damas, un mouvement analogue né des mêmes motifs s'est produit. C'est la première fois qu'un tel mouvement se manifeste vers le catholicisme. Jadis, dans leurs différends, les orthodoxes se tournaient vers le protestantisme ou l'islamisme.

Il serait sans doute imprudent de fonder de trop grands espoirs sur des dispositions qui ne peuvent être que momentanées. Mais ce qui reste, ce sont les faits et la situation lamentable de l'Église en Syrie. C'est un vaisseau sans gouvernail qui va à la dérive. Tout cela légitime les plus grands espoirs.

Ce qui est vrai des Grecs ne l'est pas moins des Syriens schismatiques ou jacobites et plus encore des Arméniens grégoriens que la persécution a obligé de venir chercher un refuge en Syrie. Pour ces derniers nous sommes déjà arrivés à la période des réalisations. Un gros effort a été fait à Beyrouth et à Damas et l'année scolaire qui commence va nous trouver à Alep avec une belle et vaste église et une école pour garçons et filles pouvant contenir de quatre à cinq cents élèves.

3. — *Damas après le bombardement du mois d'octobre.* — (*Du R. P. Supérieur de la Mission*). Parti hier matin de Beyrouth avec une heure de retard motivé par l'incendie du cargo, porteur de matériel pour l'armée et dont les explosions de tonneaux de benzine risquaient de provoquer des accidents aux wagons et aux voyageurs.

Rien d'inaccoutumé dans ce voyage, jusqu'aux environs immédiats de Damas. Serghaïa lui-même tranquille.

A Doummar, dernière gare avant Damas où le chef de gare un émir Bellamaa de Bikfaïa, fils de l'Émir Mansour, frère de l'Émir Yooussef a été assassiné ; pas une âme ni dans les maisons, ni aux fenêtres, ni sur la route. Quelques rares piétons ou moucres apparaissent cheminant sur la route de Damas dans les deux sens, entre Doummar et Damas.

A proximité de la gare de Baramké, à droite de la ligne, un mur fait d'immenses blocs de terre et de cailloux coagulés, a été jeté intentionnellement par terre dans toute sa longueur. C'est le secteur des chars d'assaut dont il gênait l'action qui l'a détruit. A côté, un groupe de soldats français au repos, et qui n'ont pas l'air de s'en faire.

La gare de Baramké est en vue et sur la place,des voitures en nombre sont rangées. La circulation a donc repris.

En passant à la hauteur de la caserne Hamidié, un coup d'œil sur la cour. Elle est remplie d'instruments de guerre : un certain nombre de chars d'assaut qui rentrent de la ville, qu'on a astiqués et qu'on recouvre de leurs bâches, à côté des camions, des autos-mitrailleuses, des mitrailleuses, etc.

Dans l'ancienne avenue Gémal Pacha, où d'habitude on trouve tant de monde, personne absolument. L'avenue est barrée à la proximité des casernes et édifices publics par des fils de fer barbelés. Pendant le jour on ouvre un passage pour les voitures, le soir on ramène le fil de fer. Aux mêmes endroits, des abris faits avec des sacs de terre.

En tournant à droite au moment où l'on rencontre la ligne du tram une centaine de soldats français débouchent du souq Hamidié. Deux Frères Maristes les suivent. Nous apprenons qu'ils viennent les uns et les autres de l'enterrement du Patriarche Grec-Catholique, Mgr Dimitri Cadi, auquel a pris part le Général Gamelin,le Général Soubt, Mr Aubouard, Soubhi bey Barakat et une foule immense soit de chrétiens soit même de musulmans.

Entre le souq Hamidié et la voie droite, apparaissent les effets du bombardement. Une bonne partie des boutiques de gauche sont par terre. Le souq Midhet Pacha qui n'est autre que l'extrémité de la voie droite à partir du tramway produit un effet lamentable. Les décombres empêchent de le prendre. La voiture fait un détour, s'enfile dans une petite rue pour retrouver la voie à droite à quelque deux cents mètres, et à partir de là elle est praticable jusqu'au bout.

Aux carrefours, au quartier chrétien, des abris de sacs remplis de terre ont été pratiqués pour les soldats ou gendarmes. Il y en a un à l'entrée de la rue de la résidence..

A l'arrivée, je suis heureux de trouver tout le monde en bonne santé à la résidence. On a eu des émotions. On en a encore plus chez les Sœurs, mais enfin tout le monde va bien. Le P. Degivry a couché sur papier ses *impressions* au fur et à mesure. Je lis cela avant le souper. Il y en a 14 pages serrées.

Mardi. Visite au Patriarcat Grec-Catholique où nous offrons nos condoléances à Mgr Nicolas Cadi. Une impression de grande tristesse dans ce patriarcat dont Mgr Dimitri Cadi était l'âme.

Ce premier devoir accompli, nous allons avec le P. Mattern faire visite aux endroits les plus éprouvés par le bombardement et l'incendie. Nous enfilons la voie droite par le côté opposé à hier. La rue est déjà plus animée. Les boutiquiers ont ouvert leurs boutiques. Ceux qui les ont eues détruites, sortent ce qu'ils peuvent trouver dans les décombres.

Des paquets de maisons ou de boutiques sont par terre ; des quantités de portes de fer en rideau flexible ont été crevées par les chars d'assaut au moment où ils parcouraient la ville. Le quartier Chaghour a été le plus touché, dit-on,mais il ne s'agit pas de démolition totale du quartier, mais seulement de maisons ou de groupes de maisons d'ici de là.

Nous continuons notre excursion jusqu'à Salhié. Du terminus du tram on a un très beau panorama de la ville. L'effet de démolition à cette distance disparaît tout à fait. Damas reste debout et le fort Gouraud que l'on aperçoit à droite aura du travail pour longtemps s'il veut la détruire en entier.

Le quartier Salhié a été protégé militairement plus que tout autre à cause de la présence de l'Hôpital, de l'État-Major, de l'Électricité etc...

En descendant, nous nous arrêtons à l'État-Major pour prendre quelques nouvelles concernant la région de Maloula, Nebk, Yabroud, car une bande ou des bandes y opèrent, détroussent les voyageurs, rançonnent les villages. Le télégraphe est coupé. Impossible de rien savoir et depuis plus de 10 jours aucune nouvelle directe n'est parvenue des Sœurs.

Nous entrons avec quelque peine. La sentinelle a la consigne de ne laisser pénétrer personne. On envoie les cartes au Commandant Février qui nous reçoit aimablement. Il ne peut malheureusement pas nous dire grand' chose. Il dément le bruit qu'une colonne française aurait été envoyée à la poursuite des pillards. La seule colonne française qui soit partie est à l'Est de Damas, dans la région du Ghouta. On ne peut suffire à tout. Deux avions ont été envoyés dans la matinée reconnaître la situation du côté de Nebk et Yabroud. Ils rentrent bientôt ; si nous voulons repasser, il nous donnera leurs nouvelles.

L'amende de 100.000 livres a été sinon trouvée, du moins garantie. Reste à savoir de quelle façon le Gouvernement local rentrera dans ses fonds. On est dans la crainte que les chrétiens et parmi eux aussi les catholiques ne soient taxés comme les Musulmans. C'est en tout cas ce qui se passe en ce moment pour l'affaire des 3.000 fusils. Les chrétiens ont à en fournir une partie. Cela est du plus mauvais effet. Peut-être le Gouvernement se voit-il dans l'embarras pour agir autrement.

Les écoles ont repris un peu partout. Chaque jour amène des retours. On sera bientôt à la normale, sauf pourtant dans les écoles d'émigrés. L'École arménienne de la résidence est encore très réduite.

Mercredi. A 8 heures du matin, au moment où je m'apprêtais à confier ce qui précède à la poste, on entre dans ma chambre pour m'annoncer l'arrivée des Sœurs de Maloula, les deux restées là-bas Sœur Dominique Naffaa et Sœur Sophie. Elles viennent de vivre deux journées épouvantables, cachées avec tout l'élément féminin de Maloula dans les immenses grottes naturelles pratiquées dans les rochers à quelque 20 mètres du sol. Journées héroïques au cours desquelles le village assailli par une bande considérable a tenu bon, faisant une quarantaine de victimes parmi les bandits et n'enregistrant que *deux* pertes. Mais les munitions sont à bout. Un avion français qui a survolé hier le village a jeté la panique parmi les assaillants. Ils se sont retirés momentanément et c'est à ce moment que trois autos qui se trouvaient au garage ont pu partir à toute vitesse emportant les deux Sœurs et des gens de Maloula venant réclamer du

secours. Je donnerai demain des détails circonstanciés de toute cette affaire. J'abrège pour que ce récit puisse partir ce soir et arriver demain à Beyrouth, où le P. Malouf pourra le mettre à profit. Depuis 8 heures jusqu'à 2, j'ai accompagné Mgr Nicolas Cadi et Mgr Basilicos Kkoury à la Délégation et à l'État-Major. Après exposé de la situation et devant la demande faite par les gens de Maloula, d'armes et de munitions seulement, sans demander d'hommes, le Général Gamelin a autorisé l'octroi de 60 fusils et de 6.000 cartouches. La liaison a demandé des formalités qui m'ont tenu jusqu'à 1 h. 30. J'entre à peine.

Mais de ces côtés là-bas tout n'est pas fini. La bande, celle de Maloula ou une autre a *occupé* Nebk hier soir. C'est officiel. Le Gouvernement Syrien comme toujours, s'est empressé de détaler, les gendarmes les premiers. Il s'est transporté à Kara.

Nous voilà avec de nouveaux soucis pour les trois Sœurs de Nebk. Yabroud aurait jusqu'ici été épargné ; parce que l'union s'est faite entre Musulmans et Chrétiens. Mais la bande a essayé de rançonner le village.

4. — *Les événements de Maloula.*(*Récit fait par les Sœurs qui ont pu s'échapper*). — Le Mercredi 14 oct., des bruits courent qu'une bande approche du village de Maloula. La Supérieure des Sœurs vient à Damas pour se rendre compte et prendre des directives pour sa conduite personnelle par rapport aux Sœurs et pour prévenir l'autorité du danger qu'allait courir le village.

De fait, dans la soirée de ce mercredi, les brigands apparaissent sur les hauteurs de Maloula, lancent quelques coups de fusil appelant un parlementaire du village pour lui faire connaître leurs conditions. Le cheikh Ibrahim et un autre appelé Tasse répondent à l'appel et les conditions sont que le village aura à payer 500 livres or, 800 boisseaux de blé, 40 fusils de guerre et munitions, et à donner 40 jeunes gens pour s'associer à la bande.

La réponse fut que le pays catholique ne pouvait remplir aucune de ces conditions.

A 6 heures, des coups de fusils nombreux sont tirés sur le village. Une quinzaine des bandits essayent de pénétrer par une des vallées. Les gens du pays, grâce à la situation privilégiée de leur localité, bâtie et accrochée aux flancs de la montagne, peuvent les empêcher. Ils doivent rebrousser chemin sur les rochers. Fusillade toute la nuit.

A 11 heures, le Curé Basile Yssa, déguisé en bédouin, part à pied pour Damas, via Ketaïfé. Le même jour, les bandes s'emparent des troupeaux de chèvres du village.

Le soir, ils pillent le couvent de Mar Sarkis. Ils se livrent à des profanations horribles sur les vases sacrés.

Le vendredi 17, ils se retirent pour mettre à l'abri et se partager le butin ; mais avant de partir, ils font savoir que si les conditions ne sont pas remplies, ils reviendront et entreront dans le village pour le mettre à sac.

Les jours suivants, ils reviennent renouvelant leurs menaces, cela dure jusqu'au dimanche 25. A cette date, ils font savoir que le

lendemain lundi 26, ils se jetteront sur les catholiques du village.

Le lundi 26 à 5 heures du matin, ils arrivent en effet de Aïn-Tine, village musulman, où ils ont passé la nuit. Ils se précipitent sur le village et la première maison à laquelle ils s'attaquent est celle des Sœurs parce que française. Ils brûlent d'abord la petite chapelle attenante à la maison d'habitation. Les Sœurs étaient encore dans le lit, elles se lèvent précipitamment, et purent s'enfuir. Deux brigands qu'elles prennent pour des Druses sont debout dans leur jardin. Ils ne tirent pas sur elles. Elles se dirigent comme tous les gens de Maloula vers les grottes naturelles creusées dans le rocher. Elles se cachent d'abord dans une des grottes au ras du sol et, en cours de route, une balle transperce le voile d'une des Sœurs, une autre balle frôle la seconde Sœur, sans cependant lui faire du mal.

A midi, un avion fit son apparition. La bande a peur et s'éloigne. Les musulmans du pays qui avaient hissé des pavillons blancs sur leurs maisons comme signal pour les brigands afin qu'elles fussent épargnées, les descendent à l'approche de l'avion ; celui-ci laisse tomber un papier, une proclamation sans doute. En prenant connaissance de son contenu, le cheikh musulman avec le supérieur des religieux orthodoxes quittent Maloula et vont dans le village de Bakhsa. Ils sont accompagnés de leurs familles.

A ce moment-là, la population catholique féminine est hissée par de longues échelles dans les grottes supérieures. Les jeunes gens prennent les femmes et les enfants et les religieuses les unes après le autres et les hissent jusqu'au sommet avec mille précautions, tout faux mouvement devant amener une chute et la mort certaine.

Le feu avait été mis à la nouvelle église du village au moment de l'arrivée de l'avion. Les habitants catholiques purent intervenir à temps pour conjurer l'incendie.

En ce moment tous les habitants, sauf les jeunes gens armés qui tournaient autour du village, se trouvaient dans les grottes. Il y avait même des musulmans, hommes et femmes, mais ceux-ci étaient peu nombreux.

Les Sœurs restèrent dans les grottes élevées depuis le lundi matin jusqu'à midi mardi. Ces grottes sont très nombreuses, deux d'entre elles sont immenses et peuvent contenir 500 personnes. Les 500 au moins s'y trouvaient. Il y avait là des gens en bonne santé, d'autres malades, des femmes et des enfants. On se figure la vie qu'ils pouvaient mener. Les uns pleuraient, les autres se répandaient en doléances, les autres priaient. D'ailleurs ces refuges sont rien moins que confortables. Du plafond, de l'eau descend. La terre en est humide. Les gens n'avaient pas pu porter de quoi s'isoler du sol. Les Sœurs passèrent leur nuit accroupies dans un coin un peu plus sec. Les réfugiés en font autant.

A midi du mardi, la situation restant à peu près la même, la pensée de sortir de Maloula et de rentrer à Damas vint naturellement à l'idée de plusieurs, et en particulier des Sœurs. Les chauffeurs réfugiés eux aussi avaient surveillé leurs machines et constaté qu'on ne les avait pas brûlées. Il y avait donc une chance à courir. Il fallait la tenter.

La descente des grottes par la terrible échelle fut encore plus féconde en émotions pour les Sœurs que la montée. Enfin, aidées de solides gaillards, elles atteignirent le sol. On arrive à l'endroit des autos, l'une d'elles fut trouvée renversée dans un champ, mais sans graves dégâts. On put la redresser et à l'examen on constata qu'aucune avarie n'existait dans les pièces essentielles. Les trois autres étaient en parfait état. A midi, le convoi composé de gens de Maloula et des Sœurs put partir. Les Sœurs avaient les jours précédents réuni une partie de leurs affaires dans deux valises déposées au couvent de Mar Taqla. Elles purent rentrer en leur possession et ayant composé leur costume de façon à passer pour des femmes ordinaires, elles partirent.

Jusqu'à Aïn Tine, aucun incident. Dans le lointain, des Arabes suspects. Les autos précipitent leur marche. On atteint bientôt la route de Homs-Damas et le gros village musulman de Ketaïfé. Là on nous apprend que devant eux la route est coupée par des bandes. Malgré cela, le village de Ketaïfé leur paraissant peu sûr, les chauffeurs poussent jusqu'à un village plus en avant appelé Tanaïa. A proximité de ce village, on rencontre un homme venant en sens opposé. Il n'avait que sa chemise. Il fait signe aux autos de s'arrêter et leur dit de rebrousser chemin, car il vient d'être dépouillé de tout par les brigands. Devant cette déclaration, on retourne à Ketaïfé. Les Sœurs déguisées ne sont pas reconnues comme religieuses. Elles passent la nuit dans une chambre au dessus du kan, nuit sans sommeil naturellement. On eut alors la pensée de laisser pour le lendemain la route de Hems pour prendre la piste de Maarra. L'idée fut excellente. De ce côté, la région peu fréquentée est plus sûre, Les Sœurs arrivent vers les 8 heures, saines et sauves, à Damas.

La bataille entre les jeunes gens de Maloula et les bandits avait donné lieu à une magnifique résistance de la part des habitants. Placés dans leurs grottes ou derrière leurs rochers, ils faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les assaillants qui venaient d'en-bas. Ils disent en avoir tué une quarantaine. De leur côté : deux seulement ont péri, un muet et un autre. Le nombre exact des tués parmi les assaillants est impossible à savoir, car les vivants pour ne pas être compromis par les morts au moment de l'identification, avaient soin de les enlever et de les emporter vers Aïn Tine, village musulman qui probablement était de connivence avec eux, peut-être associé avec eux. Ceux qui restaient inanimés sur le sol étaient des étrangers, Druses ou autres. Ceux-là, les gens de Maloula leur ont coupé à tous la tête et les ont placées dans une petite grotte où ils se réservent de venir les examiner plus attentivement le jour où tout sera fini et où, ils espèrent au moins, la France se mettant carrément de leur côté, établira les responsabilités et les châtiments.

Un détail intéressant, c'est qu'un cahier avec de nombreuses signatures et sceaux est tombé entre les mains des catholiques de Maloula. Ce cahier pourra servir pour prouver le mot d'ordre donné entre villages musulmans, pour se jeter contre les villages chrétiens et en finir.

5. — A la séance solennelle de remise des diplômes à la faculté de droit M. Lameire de Lyon, président du jury a cité Racine racontant la chute du tyran qui avait voulu s'attaquer aux Cèdres ! ! Et le général Dupont, haut commissaire par intérim, a terminé son discours par l'éloge de l'Université S. Joseph et par ces mots : « Au nom de la France, au nom du président de la République Française, mes Pères je vous félicite et vous remercie ».

Un centre international d'informations à Rome. — (*De la Curie*). — Il n'est pas nécessaire de signaler l'importance de la presse dans l'apostolat contemporain. La presse lance les idées, les maintient dans l'actualité, elle les infuse bon gré mal gré dans le cerveau des masses. En un mot, elle fait l'opinion et par là décide pour une large part des progrès ou de la déchéance de l'esprit catholique dans les peuples, dans les législations et les mœurs publiques. L'homme du peuple pense comme son journal et finit toujours par agir comme il pense. Par ailleurs, la presse est souvent pour l'Église l'unique moyen d'atteindre ceux qui ne viennent pas à elle, qu'on ne voit jamais aux sermons. La presse est enfin l'unique école qui garde ses élèves jusqu'à leur vieillesse ; elle ne connaît pas les vacances et son enseignement embrasse toutes les questions d'ordre matériel et social, religieux et moral.

Le devoir des catholiques à l'égard de leur presse s'impose d'autant plus impérieux qu'en beaucoup de pays les gens de bien sont sur ce terrain fort en retard. Tandis que la presse impie, nombreuse et bien organisée, prenait une avance formidable, les catholiques, en bien des pays, en restaient encore à la phase d'organisation et de tâtonnement.

La Compagnie a sa large part dans l'apostolat de la presse : indirectement, en encourageant les initiatives catholiques, en prêchant partout la nécessité et le devoir de soutenir les organes catholiques, en suscitant ou en découvrant des vocations d'écrivains catholiques ; directement, elle y travaille par le nombre considérable des revues ou autres publications littéraires qu'elle publie chaque année, chaque jour, pourrait-on dire. Tout récemment encore, les éloges très encourageants du Souverain Pontife mettaient en relief les mérites de nos revues.

Depuis quelque temps les Directeurs de ces revues (du genre des « Études » de Paris) se réunissent chaque année en un petit congrès pour discuter les moyens d'harmoniser les efforts individuels et de s'entr'aider plus efficacement. Au dernier de ces congrès, (Rome, 18-20 Mai 1925), qui s'est tenu sous la présidence du T. R. P. Général, on a décidé de constituer à Rome un Secrétariat central pour assurer une coopération plus féconde. Le T. R. P. Général, entrant pleinement dans ces vues, en confia la réalisation au P. A. Bangha, ancien Directeur d'une de nos revues. Le Secrétariat central a son siège dès maintenant à la Civiltà Cattolica : *Via di Ripetta* 246, *Roma* 9.

Que faut-il demander à ce Secrétariat central de notre presse ? Et comment les Nôtres peuvent-ils contribuer à son succès ?

D'abord le Secrétariat pourrait être un *centre de consultation, de documentation, d'information* pour nos Directeurs de revues dans certaines questions d'un caractère universel, intéressant toute l'Église ou toute la Compagnie. Il arrive souvent que des idées, des tendances, des impressions regrettables se propagent rapidement dans le monde ; on multiplie contre nous des critiques, des accusations, identiques dans les différents pays. Il faut réagir avec ensemble et chercher les meilleures réponses. On ne les trouve souvent que dans un échange d'idées entre personnes compétentes, ou parfois même dans les directives venues de l'autorité centrale. Celle-ci d'ailleurs a besoin elle-même parfois d'un travail de défense ou de propagande uniforme. Un secrétariat pourrait alors assez facilement servir d'intermédiaire. Aisément il donnerait certains renseignements, en indiquant par exemple ceux des Nôtres qui, dans les différentes Provinces, sont les plus autorisés pour donner une orientation sûre dans telle ou telle question particulière.

Le Secrétariat devra organiser, en outre dans le même but, un *service interne entre nos revues elles-mêmes.* Et cela à un double point de vue. Premièrement : en mettant sur pied un *service mutuel d'informations régulières* sur l'action religieuse de chaque pays. Les Directeurs seront priés à certaines dates d'envoyer au Secrétariat une chronique — toujours accompagnée d'une courte appréciation — des faits d'action catholique, qui pourraient être d'intérêt général Le Secrétariat le recopiera et l'enverra aux autres Directeurs, qui l'utiliseront, suivant les circonstances. On tâchera même, si cela va sans trop de frais, d'envoyer à chacun les chroniques traduites en langue vulgaire, du moins dans les principales langues de l'Europe. En second lieu on cherchera à faire de brefs *extraits* des articles plus importants ou d'intérêt plus général, parus dans nos revues, de sorte que les Directeurs soient tenus au courant de tout ce qui peut les intéresser, sans être obligés de tout lire par eux-mêmes. Cela facilitera leur travail, et la publication de ces extraits divers contribuera à faire connaître et estimer nos auteurs au-delà des frontières de leurs pays respectifs.Ainsi on augmentera les fruits de nos travaux littéraires : ce qu'élabore un de nos écrivains, deviendra vite un trésor commun. Au lieu d'atteindre seulement quelques milliers de lecteurs nous en influencerons, par le même travail, des dizaines de mille. Pourquoi laisser comme enterrées dans un pays, stériles pour les autres, des choses édifiantes, instructives, encourageantes, qui se passent aujourd'hui dans un pays, demain dans un autre? Pourquoi restreindre le champ de notre activité littéraire à des territoires limités ?

Pourquoi ne pas tirer parti du travail et des résultats obtenus par nos frères. Pourquoi ne pas augmenter d'une manière si simple et facile la richesse de fond de nos revues, la sûreté et la variété de leurs informations ?

Une fois le Secrétariat organisé, on pourra faire encore un pas en avant et préparer le fonctionnement d'une espèce de centre d'infor-

mations pour toute la presse catholique ou honnête ; pour semaines religieuses, revues et quotidiens, qui souvent sont en quête de matériaux solides et utiles. Rien qu'en extrayant des différentes revues catholiques du monde ce qui peut intéresser la presse catholique tout entière, on trouvera d'une semaine à l'autre quantité de choses que les journaux et les revues utiliseront à leur gré. En outre, on cherchera des correspondants sûrs, choisis dans chaque partie du monde. Ainsi l'on réaliserait ce service régulier d'information et de documentation, cette sorte d'agence catholique internationale, polyglotte, dont on sent le besoin depuis longtemps. Aucune institution n'est plus apte à remplir cette tâche qu'une organisation comme celle de la Compagnie ; aucun lieu ne s'y prête mieux que Rome, le centre du monde catholique, dont le seul nom est, jusqu'à un certain degré, une garantie de catholicité, de supranationalité, d'impartialité. Certes, la rapidité des informations pourra laisser un peu à désirer, si l'on ne travaille que par des simples envois postaux, car les exigences d'un service télégraphique dépassent de loin nos moyens financiers. Mais on pourra y suppléer, du moins partiellement, par la sûreté d'informations et la solidité du service. En fait, combien d'informations, utiles bien que pas absolument fraîches ou attachées à un seul jour comme le sont les nouvelles des journaux, pourrait-on lancer d'un tel centre dans la presse de tous les pays ! Quel profit pour la presse catholique elle-même, si le Centre et ses correspondants sont vraiment à la hauteur de leur tâche ! Quels secours pourrait apporter pareille organisation à l'Église, aux catholiques, peut-être persécutés dans un pays ou l'autre, et même à la Compagnie ! Si peu à peu l'on réussisait à faire parvenir ces informations, ces petits communiqués, ces courts articles bien faits, à une centaine, à plusieurs centaines de journaux et de revues, semaine par semaine, on disposerait là d'un moyen d'influencer dans le sens du bien un nombre presque incalculable de lecteurs : on fortifierait chez les catholiques, la conscience de leur valeur, de leur force, de leurs droits ; on harmoniserait leurs efforts ; on les protègerait en bien des cas devant l'opinion publique de tous les pays. Quelles perspectives d'un apostolat vraiment mondial pour la Compagnie !

Évidemment, on ne précipitera pas les choses. On commencera modestement par s'occuper des seules revues de la Compagnie. Mais dès le commencement, on préparera une œuvre plus ample. A nous tous d'en accélérer le développement.

***

C'est d'abord à nos *Directeurs de revues* de toute espèce que l'on demande de coopérer à une œuvre qui pourrait leur rendre tant de services. Ils sont priés de *nous signaler chaque fois* leurs articles d'intérêt général, d'en faire faire par leurs auteurs eux-mêmes, si possible, *un court résumé* ; de nous en envoyer, en tous cas, les pre-

mières épreuves, pour que notre travail de résumé et de traduction soit pratiquement terminé au moment même de la publication de l'article original. Ils sont priés en outre, de nous *indiquer les correspondants les plus autorisés* de leurs pays dans les différentes branches de la vie et de l'action catholiques.

Nos *écrivains* sont priés de nous faire parvenir leurs publications, accompagnées toujours d'un résumé, où seraient indiqués les points essentiels de leur travail qu'ils désirent voir annoncés par nous.

Nos *savants*, nos *professeurs*, nos *ouvriers apostoliques*, nos missionnaires, eux aussi peuvent nous fournir bien des renseignements des informations, des suggestions à propos de leurs études ou leurs expériences personnelles : des petits faits, des documents utiles, des idées pratiques, des comptes-rendus, des méthodes d'action etc. etc. Une conversion éclatante, l'aveu significatif d'un adversaire, les persécutions, violences ou injustices que nos ennemis croient pouvoir infliger à l'Église impunément tant que l'opinion publique n'en est pas saisie,... les efforts, les luttes, les espoirs, les triomphes des catholiques, leurs mérites sur le champ d'action scientifique, littéraire, sociale, patriotique (sans entrer d'aucune manière dans les questions politiques), les progrès du catholicisme, ses difficultés, ses héros : tout cela est le pain quotidien de notre presse ; tout cela ouvre un terrain ample de coopération à nos correspondants.

Nous attribuons une importance particulière aux communications que nous espérons recevoir de nos *missionnaires en pays païens.* Il faut se rendre compte du fait que les revues de missions, pour utiles qu'elles soient, n'atteignent ordinairement qu'un public assez restreint. Ce sont les catholiques pieux, ceux qui d'avance s'intéressent aux missions. Le grand public, même le catholique, n'entend parler jamais ou presque jamais des missions. Si nos missionnaires nous aident à intéresser aux succès ou aux épreuves de leurs missions les lecteurs des grands journaux honnêtes, ils auront fait beaucoup pour le salut des âmes, ils auront multiplié, au profit des missions, les apôtres et les aumônes. Et combien de traits extrêmement intéressants, de petits détails de l'ordre religieux, ethnographique, moral, etc. pourrait nous fournir chacun de nos missionnaires !

Ainsi tous les Nôtres peuvent, dans la mesure de leur zèle, nous aider à développer cette œuvre de presse, cet apostolat secret et sûr, cette prédication continuelle et discrète à travers l'opinion publique. En nous aidant surtout dans les commencements — qui ne manqueront pas d'être durs, tâtonnants même un peu — ils aideront la Compagnie à prendre une fois de plus, suivant ses plus nobles traditions, l'initiative d'un mouvement d'où peut dépendre, dans une large mesure, le progrès ou la décadence, la victoire ou la défaillance du catholicisme de nos jours.

N. B. 1° Toute correspondance doit être adressée à : *R.P. A. Bangha, Via di Ripetta* 246, *Roma* 9, *Italie.*

2° Comme l'Œuvre jusqu'ici ne dispose d'aucune ressource, on nous

rendrait grand service en nous trouvant des bienfaiteurs et des aumônes. Beaucoup des catholiques, intéressés aux œuvres de presse, souhaitaient depuis longtemps une initiative de ce genre. Qu'ils la connaissent ! Dieu leur inspirera sans doute de nous aider à la mettre au point et à lui donner tous les développements dont elle est susceptible *ad maiorem Dei gloriam.*

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie parisienne
1925

ALÈS (A. D') — *Dictionnaire Apologétique de la Foi catholique*, fascicule XXI : pp. 641-960. — Paris, Beauchesne, 1924, in-4.

— *Novatien. Etude sur la théologie romaine au milieu du 3e siècle* — Paris, Beauchesne, in-8 carré, VI-172 pp.

— *Le P. C. de Rochemonteix*, 1834-1923. — Jersey, 1924, gr. in-8, 48 pp.

— *Panégyrique de S. Thomas d'Aquin* prononcé dans la Chapelle de l'Institut catholique de Paris le 7 mars 1925. — Semur-en-Auxois, Imprimerie générale, 1925, 12 pp.

BAINVEL (J. V.) — *De Ecclesia Christi.* — Paris, Beauchesne, 1925, in-8, VIII-244 pp.

BILLOT (S. É. le Card. L.) — *De Deo uno et trino*, editio 7a recognita et emendata. — Rome, Université grégor., in-8, 1925, 688 pp.

BOUCHER (H.) — *Introduction à l'étude de la langue française.* — 11e édit., cartonnée. — Chang-Hai, Impr. de la Mission, 1924.

BOULAIS (G.) — *Manuel du Code chinois* (Variétés sinologiques n° 55). — Chang-Hai, Impr. de la Mission, 1923 et 1924, 2 gr in-8, XXIII-352 et 388 - 8 — VII pp.

BOUVIER (P.) — *La interpretación auténtica de la meditación fundamental en los Ejercicios espirituales de S. Ignacio de Loyola.* trad. al castellano por el R. P. Luis Puiggros, S. J. — Barcelona 1925, in-12.

BROU (A.) — *Le XVIIIe siècle. L'Encyclopédie, Voltaire.* — Paris, Téqui, 1925, in-12, 434 pp.

— *S. Ignace Maître d'Oraison.* — Paris, Spes, 1924, in-8 écu, XII-256 pp.

— *Les martyrs jésuites du Canada.* — Apostolat de la Prière, 23 pp.

— *Ste Madeleine Sophie Barat*, sa vie d'oraison, ses enseignements, d'après des documents inédits. — Paris, Beauchesne, 1925, in-8 cour., VIII-300 pp.

CHEVALIER (S.) — *Annales de l'observatoire astronomique de Zo-Sé*, t. XIV, fasc. 1, *Observations du soleil*, 1920-1922. — Chang-Hai, Imprimerie de la Mission, 1925, in-4, 60 pp.

DEBESSE (A.) — *Petit Dictionnaire chinois-français*, 3e édit. refondue et augmentée. — Chang-Hai, Impr. de la Mission, in-16, 1924, V-560 pp.

DESCOQS (P.) — *Institutiones Metaphysicae generalis : Eléments d'Ontologie.* T. I. Introductio generalis et Metaphysica de ente in communi. — Paris, Beauchesne, 1925, gr. in-8, 640 pp.

DUCOS (A.) — *Sous le col bleu. Eugène Conort,* 1896-1916. — Édit. « Livre du Marin ».

DUGOUT (H.) — *Carte du Kiang-Sou* (Variétés Sinologiques, n° 54), 8 grandes feuilles, préface, bibliographie, index. — Chang-Hai, Impr. de la Mission, 1924.

DU PASSAGE (H.) — *L'Anticléricalisme français,* 2e édit. refondue. — Paris, Spes.

DURAND (A.) — *Leçons de langue française illustrées.* 2e *année.* Cours *élémentaire.* 1er *semestre,* 2e édit., (18 × 11 cm.), cartonnage souple. — Chang-Hai, Impr. de la Mission, 1924, in-12, XIII-96 pp.

FOUQUERAY (H.) — *Histoire de la Compagnie de Jésus en France* t. IV. Sous le ministère de Richelieu 1en partie, 1624-1634, et t. V, Id., 2e Partie, 1634-1645. — 2 gr. in-8, 1925, Paris, Bureau des *Études,* XIV-442 et 478 pp.

— *Le Père Léopold Cisterne,* 1850-1922. — Jersey, Maison S. Louis, 1925, gr. in-8, 44 pp.

GIBERT (G.) — *Les petits Chinois ou la Ste Enfance au Vicariat de Nankin,* Paris, Téqui, 1925, in-12.

GOUPIL (A.) — *La Grâce : la grâce actuelle, la grâce habituelle, le mérite.* — Paris, Paillard, 1925, in-8, 160 pp.

HAMON (A.) — *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur.* T. II. *L'aube de la dévotion.* — Paris, Beauchesne, gr. in-8, XXXIX-359 pp.

HUGON (J.) — *Une carrière : le Missionnaire.* — Paris, Spes, 1925, in-12, 150 pp.

— *La Mission de Nankin.* — Paris, Procure de la Mission, 42 rue de Grenelle, 22 pp. (Impr. francisc. missionnaire), in-8, 1925.

JOUSSE (M.) — *Etudes de psychologie linguistique : Le Style oral rythmique chez les Verbo-moteurs.* — (Archives de Philosophie, Vol. II, cahier 4) . Paris, Beauchesne, 1925, gr. in-8°, 240 pp.

[LABOURÉ (P.)]. — *L'Europe et la grande guerre.* — Supplément au Memento d'Histoire contemporaine [de A. Noyon]. — Paris-Lille, 1925, in-24, Taffin-Lefort, 56 pp.

LA BRIERE (Y. DE). — *Les luttes présentes de l'Eglise,* 6e *série,* 1920-1924,. *L'Eglise et l'Etat durant les* 4 *années d'après guerre.* — Paris, Beauchesne, in-8 écu, 1925, 415 pp.

— *L'Ecole catholique et l'Ecole laïque.* Discours prononcé à Paris, le 3 nov. 1925, au cours d'une réunion contradictoire avec M. le Député Cazals et M. Charles Guignebert. — Fédération nationatle catholique. In-12, 1925. 30 pp.

LA SERVIÈRE (J. DE). — *La nouvelle Mission du Kiang-Nan.* 1840-1922. — Chang-Hai. Impr. de la Mission, in-8, 1925, IV-50 pp.

LAURAND (L.) — *Etudes sur le style des Discours de Cicéron avec une esquisse de l'histoire du « Cursus »,*2e édition revue et corrigée. T. I. Introduction, Livre I. — Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1925, in-8, IV-116 -6* pp.

LONGHAYE (G.) — *Béatitude de la Persécution.* Triduum. — Jersey, Maison S. Louis, gr. in-8, 18 pp.

MARIÈS (L.) — *Le commentaire de Diodore de Tarse sur les Psaumes.* Examen sommaire et classement provisoire des éléments de la tradition manuscrite. — Paris, Picard, 1925. in-8, CVI-128 pp.

MOIDREY (J. DE) et COUTURIER (J.) — *Missions, Séminaires, écoles catholiques* en Chine en 1922-1923. — Chang-Haï, Impr. de la Mission, in-32, 55 pp.

MOREAU (R.) — *Saints et Saintes de Dieu. Lectures quotidiennes.* Tours, Mame, 1925, 2 gr. in-8, XXXVIII-840 et XII-843 pp.

PERRIN (F.) — *Etudes sur des mots et des formes.* — 5e édition, Chang-Hai, Impr. de la Mission, in-12, cartonné, 322 pp.

PETILLON (C.) — *Dictionarium latino-sinicum,* cum appendice historica et geographica. Editio 2a, aucta cum accentu prosodico. — Chang-Hai, Impr. de la Mission, In-8. II-418 pp.

POULAIN (A.) , *Handbuch der Mystik.* Freie Wiedergabe.— Fribourg en Brisgau, Herder, 1925, in-12, XXIV-564 pp.

RIQUET (M.) — *Sa Majesté la loi.* — Paris, Spes, in-8, 64 pp.

TCHANG (L.) — *Grammaire française,* — 7e édition, cartonnée, Chang-Hai, Impr. de la Mission.

VERDIER (J.) — *De socialismo coadunati sermones seu tractatus de socialismo,* transl. (en chinois) a P. Luca Yang, S. J. — Chang-Hai, Impr. de la Mission, in-8, 1924, 166 pp.

YANG (L.) — *Novum manuale Moralis ad usum parvarum scholarum* (en chinois). — Chang-Hai, Impr. de la Mission, in-12, 1924, 202 pp.

— *Excerpta e Rituali romano,* ad usum Missionariorum. — 3e édition, Chang-Haï Impr. de la Mission, in-32, IV-137, pp.

Bibliographie lyonnaise

1924-1925

[BARDOUX (J.)[— *Compte rendu de l'Œuvre de l'Ecole Apostolique. de Concise-Thonon.* année 1923. — Thonon, J. Masson, 1924, In-16, 69 pp. 1 héliograv. hors texte. — année 1924. — Thonon, J. Masson, 1925, in-16, 75 pp. 3 héliograv. hors texte.

BÉLINAY (Fr. de). — *La Source, initiation à l'art d'écrire.* — Paris, Beauchesne, 1925, in-8 cour.

BERLOTY (B.) — *Annales de l'Observatoire de Ksara* (*Syrie*) (*Observations*), 1921, 1 vol. autographié à l'Observatoire en 1924. in-8, VII-124 pp.

— *Annales de l'Observatoire de Ksara* (*Mémoires*). T. I, 1er fasc. Beyrouth. Imp. cath. 1924, in-8, 68 pp. avec 29 pl.

— *Bulletin du service météorologique en Syrie et au Liban*, 1922, 1 vol. en deux fascicules. Beyrouth, Impr. cathol., 1923. in-8, 161 pp.

Bremond (A.) et Bremond (J.) [en collaboration avec l'abbé Henri Bremond]. *Le charme d'Athènes et autres essais.* — Paris, Bloud et Gay, 1925, in-8°.

[Cattin (L.)] — *Bulletin annuel de la Faculté française de Médecine et de Pharmacie de Beyrouth.* — Beyrouth. Impr. cath. in-8°, 110 pp.

Charmot (J.) *Directoire. Recueil des coutumes et règlements intéressant les Maîtres.* Mongré, Octobre 1923. — Trévoux (Ain), Impr. Patissier, in-8°, 1923, 110 pp.

— *Méthodes.* Mongré, novembre 1922. Trévoux, Jeannin, 1922, in-32, pp 46.

Cheïkho (L.) — *Le christianisme et la littérature chrétienne avant l'Islam.* 3e fasc. avec les tables. Beyrouth, Impr. cath. 1923 in-8°, 230 pp.

— *Les poètes arabes chrétiens après l'Islam.* 1er fasc. Période de transition. — Beyrouth, imp. cath. 1923, in-8, 96 pp.

— *La nation Maronite et la Compagnie de Jésus aux XVIe et XVIIe siècles.* — Beyrouth, Imp. cath. 1923, in-8°, 160 pp.

— *Préceptes littéraires et oratoires, d'après les Arabes.* 1er vol. 2e édit. Beyrouth, Imp. cath. 1923, in-12, 313 pp.

— *La version arabe de Kalilah et Dimnah d'après le plus ancien manuscrit daté ;* 2e édit., corrigée et augmentée. — Beyrouth, Imp. cath., in-8°, 1923 LXXXVI-260 pp.

— *Anciens traités arabes contenant la Politique de Themistius, l'Economie domestique de Probus, les Récits de Barhebraeus et l'Exclusion de la Tristesse, attribué à Platon.* — Beyrouth, Imp. cath., 1923, in-8°, 70 pp.

— *Trois traités anciens de polémique et de théologie chrétienne.* —Beyrouth, Imp. cath., 1923, in-8°, pp 90.

— *La littérature arabe au XIXe siècle.* 1re partie, de 1800 à 1870, 2e édit. revue et augmentée. — Beyrouth, Imp. cath., 1923, in-8°. 142 pp.

— *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque orientale* III. Minéralogue, Chimie, Divination, Médecine. — Beyrouth, Imp. cath. 1923, in-8°, pp. 54.

— *Notice sommaire sur la Congrégation des Soeurs des SS. Coeurs de Jésus et de Marie* (1853-1923). Beyrouth, — Imp. cath., 1923, in-8°, 16 pp.

— *La Franc-Maçonnerie, éternelle menteuse.* — Beyrouth, Imp. cath. 1923, in-8°, 16. pp.

— *Clément XIV et la suppression de la Compagnie de Jésus.* — Beyrouth, Imp. cath., 1923, in-8°, 16 pp.

— *Tables décennales des articles parus dans la Revue « Al Machriq »* 1908-1922. 2e série. — Beyrouth, Imp. Cath., in-8°. 34 pp.

— *Catalogue des manuscrits des Auteurs arabes chrétiens depuis l'Islam* — Beyrouth, Imp. cath., 1924. in-8°, IV-286 pp.
— *Chrestomathie littéraire et oratoire*, 2e vol., 2e édit., Beyrouth, Imp. cath. 1924, in-8°, 343 pp.
— *Gebail : Histoire, Monuments et Religions* (Extr. de « Al Machriq ») Imp. cath. 1924, in-8°, 16. pp.
— *Les gloires chrétiennes de Damas.* (Extr. de « Al Machriq »). Imp. cath. 1924, in-8°, 16 pp.
— *Indulgences et l'Indulgence jubilaire.* (Extr. de « Al Machriq »). Beyrouth, Impr. cath., 1924, in-8°, 16 pp.
CHERVOILLOT (L.) — *Le P. Barthès et l'Institut des Soeurs de N. D. de la Compassion de Marseille.* Édition abrégée. — Paris, Letouzey, 1924, in-12. 62 pp. 5 grav.
CHOSSAT (M.). — *La Somme des Sentences de Hugues de Mortagne.* (Étude critique sur). — Louvain, Univ. cath. (Specilegium Sacrum Lovaniense), 1923, gr. in-8°, VI-212 pp.
CHOUPIN (L.) — *La vocation à l'état religieux.* — Paris, Beauchesne 1925, in-12, 50 pp.
— *Nature et obligations de l'état religieux.* Traité de l'état religieux du P. Gautrelet entièrement refondu et accommodé au nouveau droit. — Paris, Beauchesne, 1924, in-12.
DESCOSTES (J.) — *La lumière intérieure : Jean Charles*, S. J. 1902-1922. — Paris, Éditions Spes, 1923, in-8° cour. 224 pp. double héliogravure.
DURAND (A.) — *Évangile selon Saint-Matthieu*, traduit et commenté (Coll. Verbum Salutis). Commentaire du Nouveau Testament. — Paris, Beauchesne, 1924. in-12, XII-500 pp.
EDDÉ (C.) — *Abécédaire arabe illustré.* — Beyrouth, Imp. cath. 1923, in-16, 92 pp.
EYMIEU (A.) — *Deux arguments pour le catholicisme.* Paris, Éditions Spes, 1923, in-8° cour. pp 259.
— *A ceux qui ne veulent pas être esclaves : Garde à vous.* — Paris, Ed. Spes, Collect. Peuple de France, 1925.
FONTOYNONT (V.) — *Vocabulaire grec sur texte. Introduction à la prose et au génie attiques.* [Pas dans le commerce.] — Mongré, Lithographié, 1923, in-8°, 11-143 pp. 2e édition.
GAIRAL DE SÉRÉZIN (A.) — *Le Prieuré de Notre-Dame de Limon.* — Lyon, Imp. des Missions Africaines, 1924. in-12, 112 pp.
GUITTON (G.) — *Pour le Règne social de Jésus. Si nous savions aimer.* — Paris, Éditions Spes, 1925. in-8°, pp 206.
— *L'Ambassade au Vatican.* — Paris, Éditions Spes, Collect. Peuple de France, 1925.
— *Louis Lenoir, jésuite, aumônier volontaire* (Édition abrégée.) — Paris, Éditions Spes, 1925, in-8° cour., 175 pp., 4 cartes.
LAGIER (C.) *La querelle des Zodiaques.* Louvain, Fr. Ceuterick. gr. in-8°, 28 pp. *L'Égyptologie et la Chronologie biblique*, Ibid., in-8°, 28 pp. (Extraits de la « Revue des Questions scientifiques »).
LAMMENS (H.), MOUTERDE (R.), TAOUTEL (F.) — *Petite histoire de la*

Syrie et du Liban. Beyrouth, Imp. cath. 1924, in-8°, 1-150 pp. (pp. 150) une carte.

— *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l' Université S-Joseph.* Beyrouth, Imp. cath. 1924, in-16, 79. pp.

— *La Mecque à la veille de l'hégire.* (Extraits des Mélanges de l'Université S. Joseph de Beyrouth), Beyrouth, Imp. cath. 1924, t. IX, 99-439 = 340 p. pp.

Ledroit (J.) — *Quand Jésus passait. Tableaux évangéliques. Les miracles.* — Avignon, Aubanel, in-8°,1924, 148 pp., 2e édition.

Leivenq (G.) — *La Syrie.* — *Géographie élémentaire.* 2e édit. corrigée (12e mille) Beyrouth, Imp. cath. 1924, in-8°, 24 pp., 4 cartes

— *La première mission de la Compagnie de Jésus en Syrie,* 1625-1774, Beyrouth, Imp. cath., 1925, in-8°, 100 pp., une carte.

— *La nouvelle mission de la compagnie de Jésus au Liban et en Syrie* (1831). — Ibid., 1925, in-9°, 68 pp.

Lucien Brun (J.). — *Le Problème des Minorités devant le Droit International.* (Thèse de doctorat en droit). Paris, Éditions Spes, 1923, gr. in-8°, pp. 220+6+5.

[Maitre (E.)]. — *Bulletin du Séminaire oriental S. François-Xavier, Université S. Joseph de Beyrouth.* — Beyrouth, Imp. cath., 1924, *n° XIV*, in-8°, 206. pp.

Mallon (A.) — *Toutankhamon, son tombeau, son siècle.* avec illustrations et 2 planches hors texte. — Rome. Institut Biblique, 1924, gr. in-8°, 33 pp.

Malouf (L.) — *Al-Moungid, Dictionnaire arabe illustré.* — Beyrouth, Imp. cath. 1924, in-8°, 3e édition, xvi-737. pp.

Michel Bent (J.) — *La Première communion de tout-petits préparée dans la famille.* — Paris, Beauchesne, 1923, in-8°, cour. 8e édition revue, 207 pp.

Mouterde (R.), Lammens (H.), Taoutel (F.) — *Petite Histoire de Syrie et du Liban* (voir supra à Lammens).

[Nakhla (R.)] — *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — Beyrouth, Imp. cath., 1924, petit in-8°, 40 pp.

Perroy (H.) — *Les deux Nuées.* Élévations. — Lyon, E. Vitte, 1924, in-16, 90 pp.

— *La fête de l'amour.* Lyon, E. Vitte, 1924. in-16, 80. pp.

— *Cinq leçons de confiance.* Lyon, E. Vitte, 1924, in-16, 109 pp.

Perroy (L.) — *Le Dieu Terme.* — *L'Imitation de ma Grand' mère.*

— *Le poids du sang.* Paris, Lethielleux, 1925, in-8° cour. 240. pp.

— *Le P. Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.* Paris, Le — thielleux, 1923, in-12.

[—]. — *Le collège S. Joseph d'Avignon* (1850-1925). — Avignon, D. Seguin, 1925. in-8e, pp. 15, 3 héliogravures.

Poidebard (A.) — *Au carrefour des routes de Perse.* Paris, Crès et Cie, in-16, 1923, 310 pp., 8 cartes.

— *Mossoul et la Route des Indes.* (Extr. du Bulletin du Comité de l'Asie française, mai 1923.) Paris, 1923, avec 3 cartes.

— *Le Transcaucase et la République d'Arménie dans les textes diplo-*

matiques de 1918 à 1921. — Paris. Impr. Nationale, Geuthner, éditeur, 1924, in-8°, 85 pp. avec 4 cartes.

POUCEL. (V.) — *Evangile du Pécheur.* — Paris, Bloud, in-16, 240 pp.

RIMAUD (J,) — *Thomisme et Méthode.* — Paris, Beauchesne, 1925, in-8, 295 pp.

[RIONDEL (H.)]. — *Notice sur la Petite Arménie* (1881-1924). — Lyon, A. Rey, 1924, petit in-8°, 36 pp., 1 carte.

ROSETTE (L.) — *Les Heures de Garde de la Passion*, par le P. Galway S. J. traduit de l'anglais et publié par — Paris, Lethielleux, 1924, in-8° carré, 2 vol. : XII-484 pp. et 408 pp. Nouv. édit.

ROUVIER (F.) — « *Savoir souffrir* » — Lille, Desclée, De Brouwer, 1924, in-18°, 240. pp.

SALHANI (A.) — *Petit catéchisme illustré.* — Beyrouth, Imp. cath., 1923, in-32, 64 pp.

— *Trésor précieux* (en arabe). Beyrouth, Imp. cath., 1924, in-64, raisin, 256 pp.

— *Trésor spirituel* (en arabe). Beyrouth, Impr. cath. 1924, in-32 carré, 432 pp., 2e édit.

— *Le divorce* (en arabe). — Beyrouth, Imp. cath. 1924, in-8°, 39 pp., 2e édit.

[TAOUTEL (F.), LAMMENS (H.), MOUTERDE (R.)]. *Petite histoire de Syrie* (voir à Lammens.)

— Pseudonyme : Un Père S. J. La même en arabe : traduction de Ch. Eddé et de F. Taoutel.

THÉOLIER (L.) — *Thérèse de l'Enfant-Jésus.* (Méditations sur la grandeur de l'enfance spirituelle). — Paris, Art catholique, 1924, in-8°.

TOURNEBIZE (F.) — *Ravages de Timour-Lenk en Arménie.* Extrait de la « Revue de l'Orient Chrétien ». 3e Série. T. III, nos 1 et 2 (1922-1923) 31-46 pp, Paris.

TROUILLER (E.) — *Études eucharistiques sur la première communion des enfants.* — Lyon, E. Vitte, 1925, in-18, 124. pp.

VILLEFRANCHE (G.) — *Jésus en moi.* — Bourg (Ain). A. Villefranche, 1923, in-32, 302 pp., 3e édit. 20e mille.

— *L'Action de grâces.* — Bourg (Ain). A. Villefranche, 1923, in-32, 344 pp., 5e édit. 27e mille.

[VREGILLE (P. DE)]. — *Bulletin de la Faculté Française de Médecine de Beyrouth.* — Beyrouth, Imp. cath. 1923, in-16, 112. pp.

VULLIEZ-SERMET (Is. Fr.) — *Sujets d'Oraison pour une retraite de 8 jours.* — Paris, Beauchesne, 1923, in-8°, cour., 170 pp. — Nov. 1923, 2e édition.

— *Le gouvernement des Communautés religieuses*, par le R. P. Benoit Valuy, S. J., 8e édition revue et corrigée. Paris, Tralin, 1925, in-8°, 712. pp.

VALENSIN (Alb.) — *Traité de droit naturel*, tome II. — Paris, Édit. Spes, 1925, in-8 carré, VIII-578 pp.

— *L'Église devant le problème de la terre.* — Lyon, Chron. sociale de France, in-8.

VALENSIN (Aug.) *A travers la Métaphysique.* Paris, Beauchesne, 1925. in-8 carré, 251 pp.

— *Le juste prix, étude théorique.* — Lyon, Chron. sociale de France, 1923, in-8°, 22 pp.

Le cinquantenaire de l'Université S.Joseph de Beyrouth(1875-1925). Beyrouth, Imp. catholique. 1925 (in-8°, 78 pp. 30 héliogravures dont 17 hors texte.

Bibliographie champenoise

1924

ANDRÉ (E.) — *Pour aller à Dieu.* Simples résolutions. — Paris, Beauchesne, in-12, 120 pp.

BELLOY (P.-M. DE). *Un homme d'œuvres : Le baron de Livois,* premier Président de l'Hospitalité de nuit. — Paris, Spes, in-12, 101 pp.

BERT (J.) [J. BERTELOOT]. — *Un carburant national : L'alcool.* — Paris, Spes, in-12, 100 pp.

BRUCKER (P.) — *Vérités et variétés chrétiennes, dédiées aux jeunes filles.* — Strasbourg, Le Roux.

CAPPE DE BAILLON (P.) — *L'Intelligence des oiseaux.* — Louvain, Ceuterick, in-8°, 15 pp.

— *Recherches sur le gynandromorphisme.* (Extrait de la « Cellule », t. XXXIV). — Louvain, Uystpruyst, gr. in-8°, 64 pp. et 3 pl.

CROIZIER (P.) — Collection « *Peuple de France* ». Brochures populaires illustrées. N° 1. *Etre « socialiste » aujourd'hui, qu'est-ce que cela veut dire?* — N° 2. *Etre « socialiste » aujourd'hui, où cela mène-t-il?* — Paris, Spes.

DAESCHLER (R.) — *Histoire de N. D. de Liesse.* — revue et complétée par un P. de la Cie de Jésus (Coll. : Les grands Pèlerinages de France) — Paris, Letouzey, in-12, 160 pp.

DEBUCHY (P.) — *Méditations sur les Litanies de S. Joseph.* — Paris, Spes, in-12, 96 pp.

DONCŒUR (P.) — *Les espoirs présents du catholicisme en France.* — Paris, Études, in-12, 54 pp.

— *Le bon plaisir divin dans une âme.Le Père Alexis Hanrion.* 2e édit. Paris, Lefebvre, Toulouse, Ap. de la Prière, in-12, 136 pp.

HERBIGNY (M. D'). — *L'âme religieuse des Russes d'après leurs plus récentes publications.* — Rome ,Institut biblique, in-8, 124 pp.

— *L'unité dans le Christ.* — Rome, Institut biblique,gr. in-8°, 32 pp.

— *Le dossier américain de « l'orthodoxie panukrainienne ».* — Rome, Institut biblique, gr. in-8°, 96 pp.

— *La vraie notion d'orthodoxie.* — Rome, Institut biblique, gr. in-8°, 36 pp.

JOMBART (E.) *Les moniales. Discipline des vœux simples et passage à la profession solennelle.* — Paris, Tournai, Casterman in-8°, 59 pp

JUBARU (CH.) — *Que faut-il penser du spiritisme?*— Paris, Spes, in-12, 24 pp.

LAHR (C.) et PICARD (G.) — *Manuel de philosophie.* Résumé du Cours de philosophie. — Paris, Beauchesne, in-8°, 855 pp.

LAVALLART (E.) — *Jean Louhet, séminariste.* 1905-1924. 20 pp.

LEBEAU (E.) *Les jeunes gens de l'Évangile.* Méditations. — Lille, Desclée, pet. in-18, 229 pp.

LEIB (B.) — *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle.* — Paris, Picard, gr. in-8°, XXXII-356 pp.

— *Deux inédits byzantins sur les Azymes, au début du XIIe siècle* — Rome, Institut biblique, in-8°, 132 pp.

LICENT (E.) — *Hoang-Ho - Pai-Ho.* Comptes-rendus de dix années (1914-1923) de séjour et d'exploration dans le bassin du Fleuve jaune du Pai Ho et des autres tributaires du golfe du Pei Tcheu Ly. — Texte, 4. in-4°, 60 pl., III-1569 pp. et 1 atlas gr. in-fol. de 154 feuilles. Tientsin, Impr. de la Mission, 1800 fr.

MILLON (J.) *Pour mieux communier.* Méditations quotidiennes sur l'Eucharistie. — Paris, Spes, in-16, 317 pp.

MULLIEZ (F.) — *Éléments de géométrie descriptive à l'usage des candidats à l'Icam de Lille.* — Lille, Icam, in-4, 69 pp.

PARVILLEZ (A. DE). — *Les beaux livres de la famille.* — Paris, Études, in-18, 15 fr. le cent.

PLUS (R.) — *Le Christ dans nos Frères.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12, 327 pp.

VILLARET (E.) — *Les Congrégations mariales.*— Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12, 30 pp.

WIEGER (Léon). — *L'Outre d'Éole.* (« Chine moderne », t. IV). — Paris, Challamel, in-8°, 474 pp.

— *Nationalisme,* (« Chine moderne », t. V). — Paris, Challamel, in-8°, 194 pp.

Basilique de N. D. de Liesse. Guide du Pèlerin. — Reims, Bienaimé, in-12, 23 pp.

1925

ARNOU (A.) — *La morale des affaires* : Contre le bénéfice exagéré. Paris, Spes, 1925, 54 pp.

BOUCHON (L.) — *Le Père Henri Auffroy*—Paris,Spes,1925. 2e édition.

CATRY (J.) — *Zélia* (Sœur Marie du St Sacrement)— Toulouse,Apostolat de la Prière, in-12, 38 pp.

CROIZIER (P.) — *Un fléau, le divorce,* — Paris, Collection Peuple de France, n° 8. Spes, in-12, 32 pp.

DAMADE (E.) — *Directoire à l'usage des Collèges* — I. La Surveillance, in-12, 76 pp.

DANSET (A.) — *Le nouvel ordre de bataille du parti communiste* Paris, Spes, in-12, 36 pp.

DERVILLE (L.) —*Vision Marocaine*, pièce scoute, en un acte — Paris, Coll. « Théâtre Scout ». — n° 2, 1926, in-8°, 12 pp.

DESBUCQUOIS (G.) — *L'Eglise et l'Etat. La Politique de l'Église*, Paris, Spes, in-12, 27 pp.

DONCŒUR (P.) — *Cadets* — Paris, Art Catholique, in-18, 65 pp.

DUBOIS (H.) — *Mission de Madagascar. Betsiléo* — Lille,. Procure de la Mission, in-8°, 94 pp.

GERBER (J.) — *La Sainte Eucharistie. Le Sacrement et le Sacrifice* — Paris, Téqui, in-12, 195 pp.

HERBIGNY D' (M.) — *L'aide Pontificale aux enfants affamés de Russie.* (Orientalia Christiana, n. 14). Paris, Spes. in-8°, 80 illustr.

— *L'aide Pontificale aux enfants affamés de Russie* — (éd. italienne). in-8°, 75 illustr.

— *Après la mort du Patriarche Tykon* —(Orientalia Christiana, n° 16). Paris, Spes. in-8°, 88 pp.

— *Pour l'unité chrétienne. Croire en Jésus-Christ.*—(Orientalia Chrsti tiana, n° 17). Paris, Spes, in-8°, 32 pp.

JOMBART (E.) — *Le Mariage.* Rappel de quelques notions canoniques et morales — Paris, Téqui, in-12, 84 pp.

JUBARU (C.) — *L'astronomie pour tous.* Étude simplifiée du ciel — Paris, Spes, in-12 carré, 106 pp.

LEBEAU (E.) — *Les Prêtres de l'Evangile.* Méditations — Lille, Desclée, in-18, 323 pp.

— *Les Hommes de l'Evangile* — Méditations, Lille, Desclée, in-18, 393 pp.

LI (S.) — *Retraite pour six jours* (en chinois) — Sienhsien, Mission catholique. in-12.

— *Méditations sur le salut* (en chinois) — Sienhsien, Mission catholique, in-12.

PINARD de la BOULLAYE (H.) — *Etude comparée des religions.* T. II. Ses méthodes — Paris, Beauchesne, in-8°, XIII-623 pp.

PIOCHE (B.) — *N. S. Jésus-Christ. Sa Divinité.* (Collection Peuple de France, n° 13). Paris, Spes. 1926, in-12.

PLUS (R.) — *Comment toujours prier* — Toulouse. Apostolat de la Prière, 1926, in-12, 140 pp.

RIGAULT (G.) (et G. GOYAU.) — *Martyrs de la Nouvelle France* Vol. I. — Paris, Spes, gr. in-8, 284 pp.

ROUPAIN (E.) — *Les petits demandent leur pain.* — Paris, Lethielleux. In-8°, 54 pp.

ROURE (L.) — *Au pays de l'occultisme, ou par delà le catholicisme.* Paris, Beauchesne, in-12, 348 pp.

VILLARET (E.) — *Le Commandant Héry* (1863-1914), — Reims. Ed. « Cahiers Notre-Dame », in-18, illustr. 18 pp.

WIEGER (L.) — *Néologie*,(«Chine moderne », T. VI) — in-8°, 324 pp.

Bibliographie Toulousaine

1923-1925

Barde (L.) — *La menace du Communisme.* — Édit. Spes, 1926, in-8, 78 pp.

Bessières (A.) — *Croire* — Paris. Bloud et Gay. 1924, in-12, 264 pp.

— *L'union catholique.* Paris, de Gigord, 1924.

— *Une éducatrice. La Mère Fesfontaines* — Paris, Beauchesne, 1925. in-8, xvii-204 pp.

— *Les ouvriers de la moisson* — Tournai, Castermann, 1925, in-8, 210 pp.

— *L'Ecole unique.* — Lyon, Chronique sociale, T. II.

Boudou (A.) — *Le Saint-Siège et la Russie* 1848-1883 — Paris, Édit. Spes, 1926. gr. in-8, vi-566 pp.

Boyer (C.) — *Quaestiones in logicam.* — Roma, Univ. greg., 1924, in-8, 79 pp.

— *Institutiones philosophicae,* auctore Pio de Mandato, ed. 4a expolita a C. Boyer. — Roma, Univ. greg. 1925, 2 in-8.

Calot (J.) — *Manuel de la consécration des familles.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12.

Castillon (P.) — *La liberté de conscience et la paix scolaire.* Paris, Édition Spes, 39 pp.

Coulet (P.) — *L'Église et le problème international* — Paris, Édit. Spes, 1923, in-12, 248 pp.

— *L'Eglise et le problème de la Famille, La crise du Foyer* — Paris, Édit. Spes, 1924. 262 pp.

— *L'Eglise et le problème de la Famille. La stabilité du Foyer.* — Paris, Édit. Spes, in-12, 230 pp.

Cros (L.) — *Notre-Dame de Lourdes,* T. I. Les Apparitions — Paris, Beauchesne, 1925, in-8, xviii-630 pp.

— *Le Cœur de Ste Gertrude* (réédition). Toulouse, Montplaisir, in-12, 194 pp.

Dario (J. M.) — *Praelectiones Cosmologiae.* Paris, Beauchesne, 1923, petit in-8, xii-652 pp.

Delbrel (J.) — *Ceux qui nous quittent* — Toulouse, Apostolat de la Prière.

— *Pour avoir des Prêtres,* édition de 1924, 164 pp.

— *Bibliographie de la Vocation sacerdotale,* 1925, 50 pp.

— *A-t-il la Vocation.* 1925 , 200 pp.

Dieuzayde (A.) — *Jacques Billoy.* Pièce en cinq actes — Édit. Spes.

Foch (G..) — *Paix et Joie.* — Toulouse, Montplaisir, in-15, 144 pp.

— *L'amour de la Croix* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1926, in-15, 95 pp.

Giroux. — *Retraite de* 10 *jours pour les Prêtres* — 4e édition, revue par le P. J. Thermes.

Galtier (P.) — *De Pœnitentia,* Tractatus dogmatico-historicus. Paris, Beauchsene, 1923, in-8, viii-480 pp.

LABORDE (P.) — *Dévotion à la T. S. Trinité.* T. II. — Paris, Castermann, 1926. petit. in-12, 292 pp.
LALANDE (H.) — *Un ami de Jésus. Auguste Bodin.* — In-12, 47 pp.
LHANDE (P.) — *Le P. Longhaye* — Paris, de Gigord, 1923, in-12, xv-248 pp.
— *Les Lauriers coupés.* Paris, Plon, in-15.
— *Le Pays basque à vol d'oiseau.*
— *Panégyrique de Jeanne d'Arc. « Dieu et Jeanne ».* — Paris, Beauchesne, 1923, in-15, 30 pp.
MALVY (A.)—*Pascal et le problème de la Croyance.* — Paris, Beauchesne, 1923, in-12, 116 pp.
MARMOITON (V.) — *Apotre au Lycée et à l'armée, Le lieutenant M. Antoine.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 32 pp.
MONTILLET (A.) — *La plus belle Vie* (6e mille) 112 p.
PRAT (F.) — *La théologie de S. Paul,* T. II, 5e édition. — Paris, Beauchesne, 1923, in-8, 512 pp.
PARRA (C.) — *Béthanie,* — in-12 , 144 pp.
— *Tibériade* — 1916, in-12, 140 pp
PECHDO (R.) — *Ce que peut un curé aujourd'hui* (traduit de l'espagnol) — Paris, Édit. Spes, 1923.
— *Vade-mecum du Missionnaire* — 2e édition. Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12, 110 pp
POISSON (C.) — *L'Observatoire de Tananarive* — Paris, Édit. Spes. 1924.
SEMPÉ (J.) — *Le Clergé séculier et l'Etat religieux* — Toulouse. Apostolat de la Prière, in-12, 40 pp
VÉDRINE (L.) — *Les Hommes chrétiens de Toulouse* 1874-1884 — Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12, 130 pp
Directoire à l'usage des missionnaires du Vicariat apostolqiue de Tananarive — Tananarive, Imprimerie catholique, 1926, 67 pp.

Varia

I. CHARLES-EMMANUEL IV DE SAVOIE FUT-IL VRAIMENT JÉSUITE ?. — Les « Notizie della Prov. Rom. » nous donnent d'intéressants documents au sujet de cet illustre personnage. «Parmi les papiers de notre province romaine, y lisons-nous, sont conservés dans le texte original deux exemplaires authentiques de la formule des vœux signée par Charles lui-même. De plus il ressort de ces papiers que, par un privilège très spécial obtenu de nos Supérieurs (et sans doute avec le consentement du Saint Père Pie VII) il prononça ses vœux juste huit jours après avoir commencé son noviciat à S. André au Quirinal ».

Voici ce que nous lisons dans ces documents :

« Moi, Charles Emmanuel, ayant été accepté dans la Compagnie de Jésus,depuis six ans que par une inspiration spéciale de Dieu,avec l'approbation de mes confesseurs, j'ai fait vœu d'y entrer ; et mon entrée au Noviciat datant du 11 février 1815 ; par le désir que je sens en moi et par la volonté que j'ai de mourir Religieux de la même Compagnie, avec permission à moi expressément accordée par le P.Supérieur de Rome, pour le cas où Dieu voulût disposer de ma vie de façon que je ne puisse pas prévoir, ou que d'une façon quelconque, je ne puisse pas me consacrer expressément à Dieu et à la Religion, moyennant les vœux religieux,par la formule suivante propre à la Compagnie, écrite par mon ordre et signée par moi de la façon qui m'est permise, n'ayant pas la vue, avec l'estampille de mon nom, j'entends faire maintenant les vœux de la même Compagnie, dans laquelle je désire et je veux mourir en vrai religieux ».

Suit la formule des vœux des scolastiques :

« Omnipotens sempiterne Deus, ego, C. Emmanuel, etc...— Romae, die 19 februarii 1815 in Domo Probationis Societatis Jesu ».

Dans un des deux exemplaires on lit l'addition suivante :

« Moi soussigné j'atteste qu'aujourd'hui 3 (ou 2?) Octobre, Sa Majesté le Roi Charles-Emmanuel, après avoir reçu tous les sacrements, moi étant présent et témoin, a renouvelé absolument et librement les vœux religieux susdits, étant en pleine connaissance etc.

En foi de quoi, etc...

Fra Mariano Postiglione, ministre général du Tiers-Ordre
de S. François et confesseur du signé ci-dessus ».

De plus le livre de nos morts, rédigé par le P. Vincent Zauli socius du P. Provincial d'alors, nous relate en latin ce qui suit :

« Le 6 octobre 1819 mourut pieusement à Rome dans la maison de probation le fr.CharlesEmmanuel,jadis Roi de Sardaigne et Duc de Savoie. Il avait prononcé les vœux des scolastiques au mois de février 1815, et il les renouvela avant le Viatique ».

Le catalogue de l'an 1820 pour la province d'Italie où sont enregistrés nos morts depuis l'année 1818, porte, à la p. 30, cette liste :

« P. Ferdinandus Basila, 24 iulii 1818, D. Prob. Rom. — P. Clemens Rossoni, 8 sept. 1819, D. Prob. Rom. — C. E. S. (à savoir : Carolus Emmanuel Sabaudus), 6 oct. 1819, D. Prob. Rom ».

A la lumière de ces documents, personne n'hésitera à admettre, que Ch. Emmanuel IV a réellement été religieux de la Compagnie.

Il est facile de comprendre pourquoi le plus grand silence a toujours été gardé alors sur ce fait et pourquoi dans l'inscription mortuaire de son sépulcre à S. André, Charles est appelé simplement *hôte de la Compagnie*. En 1790,Ch.Emmanuel IV avait été dépouillé de son royaume par la révolution, mais il ne renonça jamais à ses droits. Et lorsqu'en 1802 il abdiqua en faveur de son frère cadet, Victor Emmanuel I, cet acte fut strictement privé et Charles garda toujours, vis-à-vis du public, l'attitude et le titre de roi. Si au contraire sa renonciation en faveur de son frère et sa retraite définitive

dans la vie religieuse avaient été connues, il y aurait en lieu de crandre que l'on considérât la dynastie de Savoie comme déchue de ses droits.

II. A propos de Balthazar Gracian. — Voici en partie l'article que lui consacre Gérard Bauer dans l'*Echo de Paris* du 11 juin 1925, à propos d'une anthologie de Gracian :

M. Victor Bouillier traduit, annote et publie des *Pages caractéristiques* de Balthazar Gracian et M. André Rouveyre les commente longuement en une étude critique qui précède l'anthologie. On se souvient que M. André Rouveyre, ayant retrouvé le petit livre de l'*Homme de Cour*, traduction française de l'*Oraculo* du jésuite espagnol, en avait donné une édition, l'an passé aux *Cahiers verts* (1). Cette exhumation fit quelque bruit. M. André Rouveyre, prétendait avec raison que Gracian avait été à peu près oublié par le XIXe siècle après avoir eu sur le XVIIe et même le XVIIIe siècle français une influence évidente. Là-dessus on lui opposa que beaucoup de lettrés le connaissaient et que sa découverte n'apprendrait qu'aux ignorants. Arguments de polémique littéraire. A la vérité, si Gracian n'était pas absolument un inconnu pour les contemporains (Rémy de Gourmont lui avait consacré une étude, et en 1910 M. Ernest Seillière faisait à l'Académie des sciences morales et politiques une communication sur l'auteurdu *Criticon* : « Un grand moraliste oublié »),il n'en demeurait pas moins que l'*Homme de Cour* était une nouveauté pour le plus grand nombre et qu'une réédition de cet ouvrage était la bienvenue.

Les *Pages caractéristiques* que M. Victor Bouillier vient de rassembler (2) offrent un intérêt capital en ceci qu'elles donnent une physionomie générale de l'œuvre de Gracian et une physionomie vraie. Les traductions qu'on en possédait jusqu'à présent étaient, au dire des hispanistes, peu fidèles et parfois inexactes. M. Victor Bouillier, dont les travaux minutieux inspirent confiance, nous présente là une traduction vivante, d'un style ferme, et qu'on a tout lieu d'estimer conforme à l'original, d'esprit et de langue parfois hermétiques et retors. Il nous redonne quelques sentences de l'*Oraculo*, dont la traduction d'Amelot de la Houssaye, celle-là même que M. André Rouveyre a rééditée l'an passé avec quelques variantes, n'est pas sans saveur. *L'Oracle portatif et l'art de Prudence*, l'œuvre capitale de Gracian, fut agencé par son ami, le mécène Jean de Lastanosa, auprès duquel il vivait à Huesca, vers 1645. Ces aphorismes saisissants furent tirés en partie d'autres œuvres de Gracian : *Le Héros* et *Le Discret*, qui procèdent du même esprit synthétique, imaginatif et astucieux tout à la fois. Que ces quelques trois cents maximes aient influencé nos moralistes et particulièrement La Rochefoucauld, ce n'est pas douteux. Dès 1911, M. Victor Bouillier a montré des si-

(1) Chez Bernard Grasset. Cf. *Écho de Paris* du 28 février 1924 : « Balthazar Gracian, l'immoraliste espagnol ».

(2) *Mercure de France*, édit. 1 vol. in-8, avec deux portraits.

militudes jusqu'à l'identité entre certaines maximes de La Rochefoucauld etles formules de Gracian. Ces identités certifient une fois de plus l'influence sur La Rochefoucauld de Mme de Sablé qui, lisant l'espagnol, avait eu connaissance de Gracian et l'avait traduit pour en offrir la nouveauté acide à son salon.

N'oublions pas qu'on jouait alors aux maximes, comme on joue de nos jours aux mots croisés. Mme de Sablé retint d'ailleurs dix-huit de ces formules, toutes fraîches traduites, pour les glisser dans son petit recueil de pensées. De son côté,La Rochefoucauld garda quelques-uns des aphorismes du jésuite et les changea à peine dans son texte. Deux exemples suffiront à le montrer pleinement :

« *Celui qui a la raison pour guide, trouve plus d'avantages à ne point engager qu'à vaincre* », dit Gracian (O. M. 47) et La Rochefoucauld : « *Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre* ». (Max. 155.) Ailleurs : « *Être plutôt fou avec tous, que sage tout seul* », disent les politiques. (O. M. 133.) Voici la réplique française de La Rochefoucauld : « *C'est d'une grande folie de vouloir être sage tout seul* ». (Max. 231.)

L'influence n'est donc point douteuse en ce qui concerne cette partie de l'œuvre de Gracian. Le *Criticon,* dont M. Victor Bouillier a traduit de larges extraits, est un roman allégorique publié en trois parties qui eut un certain succès en son temps et que, par la suite, quelques esprits difficiles ont beaucoup aimé. Schopenhauer notamment avait une passion pour cet ouvrage et en parlait avec enthousiasme : « L'incomparable *Criticon* peut être la plus grande et la plus belle allégorie qui ait jamais été écrite : c'est pour moi un des meilleurs livres du monde ! » déclarait-il.

Ce « meilleur livre du monde » est l'histoire d'un Espagnol. *Critile* (l'homme à l'esprit critique), jeté à la mer par un capitaine qui avait convoité ses richesses, et réfugié dans une île où il rencontre un jeune homme, *Andrenio* (l'homme primitif), dont il fait son compagnon. Recueillis par des navires, ces deux hommes sont transportés dans l'Espagne de Philippe IV, et Critile sert de mentor à l'innocent Andrenio. Tout ce qu'il lui montre est sujet à critique et permet à l'auteur d'exercer son jugement amer et subtil. On songe d'abord à *Robinson Crusoé,* puis à quelque conte de Le Sage (si fort influencé par les Espagnols) et finalement à *Candide.* Mais le roman, à lire en son entier, est long, paraît-il, encombré d'allégories parasites et de développements obscurs.

Il n'importe. Les morceaux choisis de Gracian laissent l'impression d'une forte figure, d'une personnalité singulièrement aiguë.

III. Leonard Lessius gastronome. — C'est ainsi que le présente le catalogue publié en mai 1925 par un libraire de la rue des Écoles à Paris. « *Gastronomie-Cuisine* (685) Lessius (P. Léonard) : Le vray régime de vivre pour la conservation de la santé du corps et de l'âme et du parfait usage du jugement, de la Mémoire et de tous les sens jusqu'à une extrême vieillesse sans l'usage d'aucune médecine. —

Ensemble, un traité de Louis Cornaro... sur le même sujet. Le tout traduit en français par Séb. Hardy. Paris, Clarsier, 1646. 3 ouv. en un vol. in-8, vélin ivoire (Rel. anc.) 150 fr. — Très rare.— (Vicaire dans sa bibliographie gastronomique n'a pas connu l'ouvrage de Lessius, il ne cite que celui de Cornaro) ». L'ouvrage est pourtant bien connu et la traduction française de l'*Hygiasticon* a eu de nombreuses éditions, comme en témoigne Sommervogel. Quant à en faire un ouvrage de gastronomie-cuisine !...

IV. L'ÉDITION DU RATIO STUDIORUM DE 1591. — Le P. Pachtler en donne la description bibliographique et la déclare intéressante à cause surtout de la Préface ; mais il ne semble pas la connaître. Pourrait-on indiquer quelque étude sur cette édition, où seraient comparées les différences très nombreuses qu'elle présente avec l'édition de 1585 et celle de 1599 ?

TABLE DES MATIERES

de l'année 1925

Bibliographie : p. 294.

Chine : La guerre en Chine par le P. J. M. Hugon, p. 126. — Un mouvement de catéchumènes au collège de Zi-ka-wei par le P. A. Saimpeyre, p. 131.

Documents : Lettre du T. R. P. Général, p. 1. — La Canonisation de Canisius p. 25. Les écrits de S. Pierre Canisius, p. 31. — La Béatification des Martyrs canadiens, p. 33. — Les nouveaux Bienheureux, p. 35. — Autour de la béatification, p. 40.

Echos et nouvelles : Rome, p. 241 ; France, p. 254 ; Hors de France, p. 265.

France : L'apostolat dans les Hôpitaux (*suite et fin*). par le P. A. Havret, p. 55. — Les Récollections sacerdotales par le P. T. Crété, le P. F. Cléret de Langavant, le P. G. Gibert, p. 97. — La Mission de Rouen par le P. A. Tigé,p. 104.—Un groupe de ferveur dans une Association d'Anciens élèves par le P. A. Décout, p. 107. — Retraites d'adolescents par le P. G. Gibert., p. 120.

Hors de France : L'apostolat des Nôtres en Espagne par le P. Berganza, p. 140. — La Mission chez les Coptes par le F. J. M. Gontier, p. 145. — L'école industrielle de Spanish par le P. P. Prudhomme, p. 152. — La guerre dans le Djébel Druse, p. 155.

Mélanges : La tombe du P. Coince à Laval par le P. H. Fouqueray, p. 213. — Béatitude de la Persécution, triduum par le P. G. Longhaye, p. 218. — Le caractère de Canisius, p. 236.

Nécrologie : — Le P. Louis Pajot p. 161. — Le P. Alfred Pinel, par le P. M. Crosson, p. 203. — Le P. Paul Gény, p. 207.

Varia : p. 305.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44115 6